3 1761 07588301 7

UOT
27/72

NOUVEAUX ESSAIS
DE
PHILOGOLOGIE FRANÇAISE

~~1915~~
ANTOINE THOMAS

NOUVEAUX ESSAIS
DE
PHILOLOGIE
FRANÇAISE

PARIS (2^e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER ÉTAGE

1904

Tous droits réservés.

171970
8/6/22

PC
2071
T562

A MONSIEUR LE DOCTEUR

PAUL DORVEAUX

Bibliothécaire de l'Ecole de Pharmacie de Paris

TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.	IX

PREMIÈRE PARTIE. — GÉNÉRALITÉS ET MÉMOIRES D'ENSEMBLE.

I. Coup d'œil sur l'histoire et la méthode de la science étymologique. . .	I
II. Notes critiques sur la toponymie gauloise et gallo-romaine.	34
III. Le suffixe <i>-aricius</i>	62
IV. Les substantifs abstraits en <i>-ier</i>	110
V. L'évolution phonétique du suffixe <i>-arius</i>	119

DEUXIÈME PARTIE. — RECHERCHES ÉTYMOLOGIQUES.

I. Acmele.	149	XX. Brena.	187
II. Agnous.	151	XXI. Cade.	188
III. Alaquana.	152	XXII. Caforc.	191
IV. Amarina, amasina. 154, 362		XXIII. Caillou.	192
V. Ambro, ambre. . . 156, 362		XXIV. Careillade. . . 199, 363	
VI. Angelot.	159	XXV. Cer.	200
VII. Ansoulote, soulote. . 161		XXVI. Cerneau. . . . 203, 363	
VIII. Arbelha.	162	XXVII. Cibre, tribe. . . 206, 363	
IX. Armorijo.	164	XXVIII. Colcer.	215
X. Arredogue.	169	XXIX. Conobrage. . . 217, 364	
XI. Assanha.	170	XXX. Consier, desier. . 220, 364	
XII. Asse, assa.	172, 362	XXXI. Cuiolar.	228
XIII. Aveneril.	173, 362, 363	XXXII. Daumaie, daumaire. . 229	
XIV. Babi.	176	XXXIII. Davais, davaissa. . 231	
XV. Baïen.	177	XXXIV. Degatier.	232
XVI. Bidelh.	179	XXXV. Deimai.	234, 364
XVII. Boudè.	181, 363	XXXVI. Délavra.	238
XVIII. Bouillie.	183	XXXVII. Desoussina. . . . 239	
XIX. Braïman, berman. . . 184		XXXVIII. Dessoubrier. . . . 241	

XXXIX.	Desteilla, destél.	242	LXXI.	Ledanjos.	290
XL.	Dolsa.	244, 364	LXXII.	Lioube.	291
XLI.	Droueri.	247, 365	LXXIII.	Lovegier, lorgier, lurgier.	292
XLII.	Duraine.	248	LXXIV.	Marsia.	294, 365
XLIII.	Echamousta.	250	LXXV.	Meeril.	295, 366
XLIV.	Écoisson.	250, 365	LXXVI.	Meiri.	296
XLV.	Éculorger.	252	LXXVII.	Nar.	298
XLVI.	Eguezier.	253	LXXVIII.	Nouci.	299
XLVII.	Eirancha.	254	LXXIX.	Nuitre.	300, 366
XLVIII.	Eissarrar, esserrer. 255, 365		LXXX.	Olegue.	305
XLIX.	Entrenerge.	257, 365	LXXXI.	Olonier.	310, 366
L.	Equemôdre.	258	LXXXII.	Ostade.	311
LI.	Escalaoua.	259	LXXXIII.	Outjabo.	314
LII.	Escaupir.	260, 365	LXXXIV.	Panader.	315
LIII.	Eschenye, eschenya.	261	LXXXV.	Penesse.	316
LIV.	Esclavage.	262	LXXXVI.	Plon.	317, 366
LV.	Esperbo.	264, 365	LXXXVII.	Porchaille.	318, 367
LVI.	Esterchir.	265	LXXXVIII.	Pouiller.	320, 367
LVII.	Étis.	266	LXXXIX.	Pouir.	322
LVIII.	Fauterne.	267	XC.	Progier.	323
LIX.	Feuiller, feuilleret, feuillure.	271	XCI.	Ravoir.	324
LX.	Garlimen.	273	XCII.	Résand.	325
LXI.	Gierre.	274	XCIII.	Resencier.	326, 367
LXII.	Haleine.	276, 365	XCIV.	Revondre.	327, 367
LXIII.	Hampe.	277	XCV.	Rolh, rêl.	328
LXIV.	Histar.	279	XCVI.	Saupignago.	330
LXV.	Iorbe.	283	XCVII.	Seyno.	331, 367
LXVI.	Ivière.	284	XCVIII.	Souille.	332
LXVII.	Jainçon.	285	XCIX.	Torelière, torière.	333
LXVIII.	Joincle.	286	C.	Trouver.	334
LXIX.	Joindre, jegnor.	288	CI.	Vérine, varinas.	344
LXX.	Laus.	289			

APPENDICE

<i>L'Atlas linguistique de la France.</i>	346
Additions et corrections.	359
INDEX DES AUTEURS ET DES TEXTES CITÉS.	369
INDEX GRAMMATICAL.	377
INDEX LEXICOGRAPHIQUE.	379
Anglais, 379. — Arabe, 379. — Argot, 379. — Celtique, 379. — Cin- ghalais, 380. — Espagnol, 380. — Français, 380. — Germanique, 392. — Grec, 393. — Italien, 394. — Latin, 394. — Portugais, 401. — Provençal (catalan, franco-provençal et gascon), 401. — Rhéto-roman, 410. — Roumain, 410. — Scandinave, 411. — Turc, 411.	
INDEX TOPONYMIQUE.	412

AVANT-PROPOS

L'accueil bienveillant fait par la critique à mes *Essais de philologie française*, parus en 1898, a décidé mon éditeur à risquer ce second volume, que j'ai baptisé *Nouveaux Essais*.

En 1902, j'ai publié à la librairie Félix Alcan un recueil intitulé *Mélanges d'étymologie française*¹, dont le contenu ne diffère pas essentiellement de celui des *Essais* et des *Nouveaux Essais*. Les *Essais* ont un « avant-propos », les *Mélanges* ont une « préface », où j'ai indiqué les principes et la méthode dont je m'inspire dans mes études philologiques. En tête de ces *Nouveaux Essais*, on trouvera un tableau à larges traits des conditions où s'est développée et où doit continuer à se perfectionner la science de l'étymologie

1. Ce recueil forme le fascicule XIV de la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*.

française. Au pied de chaque mémoire, de chaque notice, on pourra se renseigner sur le point de savoir s'il s'agit d'une réimpression, d'un remaniement ou de recherches inédites. Que faut-il de plus au lecteur ?

Sans doute, il reste encore à dire. Les considérations générales exposées récemment, avec tant de brio, par l'illustre linguiste Hugo Schuchardt¹ serviraient facilement de point de départ à un nouveau discours préliminaire. Mais j'ai peu de goût pour ce genre d'exercice qui, pareil à l'antique déclamation, me paraît absolument stérile. Prêchons, je le veux bien, mais prêchons d'exemple, en songeant au vieil adage gascon sur la « chalemie » qui plaisait tant à Montaigne : *Bouba prou bou ha, mas a remuda lous dits qu'em*².

Donc, que ce nouveau volume aille silencieusement prendre place à côté de ses aînés, et qu'il bénéficie, si faire se peut, de la même indulgence qu'eux.

Saint-Yrieix-la-Montagne (Creuse), 5 septembre 1904.

1. *Zeitschr. für rom. Philol.*, XXVIII, 50 et s.

2. *Essais*, I, 24. « Soutfler, c'est chose facile ; mais il s'agit de remuer les doigts. » Pour le sens, voir une note définitive de M. F. Arnaud, *Annales du Midi*, XIV, 539 et s.

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

ET MÉMOIRES D'ENSEMBLE

I. — COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE ET LA MÉTHODE DE LA SCIENCE ÉTYMOLOGIQUE ¹.

L'enfant aime à jouer, mais il aime aussi à casser ses jouets pour voir ce qu'il y a dedans. L'homme fait tient beaucoup de l'enfant, et ce qu'il en garde n'est pas ce qu'il a de pire. Le plaisir de jouir ne le satisfait pas s'il ne se double du plaisir de savoir. Le langage, une fois constitué dans ses éléments essentiels, ne pouvait manquer d'exciter la curiosité de ceux qui le possédaient comme un patrimoine héréditaire qu'ils ne se faisaient pas faute de mettre en valeur, mais qu'ils n'avaient pas l'illusion d'avoir créé. On ne saura jamais, sans doute, si l'homme parlait déjà dans les cavernes de la période quaternaire ; mais tenez pour

1. Reproduction, avec quelques retouches, d'un article paru le 1^{er} décembre 1902 dans la *Revue des Deux Mondes* sous ce titre : *La Science étymologique et la langue française.*

certain qu'aussitôt qu'il parla, il se demanda ce qu'il y avait dans sa parole. Cela dut arriver bien avant le temps des Sages de la Grèce ou des Brahmanes de l'Inde, et peut-être dès la génération, d'auguste mémoire, qui creusa le fossé entre la bête et l'homme en assurant à ce dernier l'indestructible privilège du langage. L'homme ne tarda pas à s'apercevoir que l'effort de la pensée, à peine échappée de ses langes, faisait parfois craquer le vêtement neuf, si chatoyant mais si étriqué, dont il l'avait revêtue. La linguistique naquit d'un regard coulé à travers les déchirures.

De toutes les études dont le langage peut être l'objet, l'étymologie est celle dont le nom remonte le plus haut. Ce nom, chacun le sait, n'a pas été fabriqué de nos jours, comme tant d'autres termes scientifiques de même désinence que nous voyons s'étaler en grosses lettres, plus nombreux d'année en année, sur les murs de nos édifices universitaires, lorsque la chute des feuilles donne le signal de la reprise des cours : *biologie*, *bactériologie*, *gynécologie*, *histologie*, *parasitologie*..., j'en passe, et des pires. Nous l'avons trouvé dans l'héritage des Romains, qui le tenaient des Grecs. Mais nous ne l'entendons pas tout à fait de la même façon.

Pour les Anciens, l'étymologie était essentiellement une spéculation *a priori* sur le sens vrai (ἔτυμας) des mots : en les décomposant arbitrairement, ils se figuraient pouvoir résoudre le problème du rapport des noms et des choses. Pour nous, à qui tant de systèmes philosophiques écroulés ont appris la modestie, il en va autrement. Quand nous recherchons l'étymologie

d'un mot, nous nous contentons de viser le sens primitif. En revanche, nous assignons à notre recherche une carrière beaucoup plus large. Le mot n'est pas pour nous une sorte d'entité indépendante du temps et de l'espace ; nous prétendons embrasser les formes, successives ou coexistantes, sous lesquelles il se présente à toutes les époques et dans toutes les variétés régionales de la langue à laquelle il appartient ; nous nous efforçons en outre et surtout de ramener cette diversité à l'unité, et nous n'avons pas de cesse que nous n'ayons retrouvé dans une autre langue, antérieure ou voisine, le point d'attache de la forme primordiale. Une fois parvenus à ce résultat, nous pouvons faire halte, si bon nous semble ; mais il est clair que la recherche doit se poursuivre sur le terrain de la nouvelle langue qui se trouve mise en cause. Le repos final ne sera gagné que quand nous aurons remonté de proche en proche jusqu'aux dernières limites de la connaissance. L'étymologie est comme une tranchée large et profonde que nous creusons dans l'histoire de l'humanité à perte de vue, c'est-à-dire tant que nous trouvons devant nous des hommes, et qui ont parlé.

A envisager ainsi les choses, on peut dire que les Grecs et les Romains, à qui nous devons tant dans le domaine de l'art, de la philosophie ou même des sciences naturelles, ne nous ont rien laissé de solide sous le nom d'étymologie. Leurs travaux ne sont que jeux d'enfants s'amusant à labourer le sable de la grève de sillons capricieux que la prochaine marée nivellera impitoyablement. Le premier venu de nos lycéens, qui aurait absorbé docilement et digéré convenablement les quel-

ques notions qui émaillent nos programmes d'enseignement secondaire, devrait être plus fort en étymologie française que le sage Platon ne l'était en étymologie grecque ou le docte Varron en étymologie latine.

I

Ce n'est en effet qu'au dix-neuvième siècle que l'étymologie a été scientifiquement constituée. Pourtant il ne faut pas se montrer sévère jusqu'à l'injustice pour ce qui a été tenté auparavant. Un coup d'œil rétrospectif n'est ni sans intérêt, ni sans profit.

Le moyen âge lui-même a droit à quelques égards. On n'apprendra peut-être pas sans un certain étonnement que le mot *étymologie* est familier à nos trouvères du douzième siècle. Ils l'entendent parfois de travers, j'en demeure d'accord; mais il leur arrive aussi de voir juste et de pratiquer heureusement la chose, ce qui est plus méritoire que de bien entendre le mot. Maître Wace, chanoine de Bayeux, protégé et pensionné par le roi d'Angleterre, Henri II (un Plantegenêt d'Anjou, comme on sait), a célébré les exploits des Normands dans un long poème connu sous le nom de *Roman de Rou*. Or, maître Wace a tenu à nous expliquer l'origine du mot *Normand*, et il l'a fait en philologue consommé :

Justez ensemble *north* et *man*
Et ensemble dites *northman* :
Ceo est « huem de north » en romanz ;
De ceo vint li nuns as Normanz.

Il continue en nous apprenant que c'est à cause des

Normands que le pays appelé autrefois *Neustrie* a pris le nom de *Normandie*. Personne ne songerait aujourd'hui à lui en donner le démenti ; mais le bon chanoine ne nous cache pas que les Français — un Normand d'alors ne se considérait pas comme Français — ne voulaient pas accepter cette étymologie :

Franceis dient que *Normendie*
Ceo est la gent de *north mendie* :
Normant — ceo dient en gabant —
Sunt venu del north mendiant
Pur ceo qu'il vindrent d'altre terre
Pur mielz avoir e pur mielz querre.

On avait déjà de l'esprit en France au douzième siècle. Et c'est bien là le malheur, et qui explique peut-être que nous ne tenions pas le premier rang en philologie : un bon étymologiste ne doit pas avoir d'esprit.

La Renaissance a fait un peu de bien et beaucoup de mal à l'étude de notre langue. Il faut lui savoir gré d'avoir secoué la torpeur du moyen âge et éveillé, dans ce domaine comme dans tant d'autres, l'activité de l'esprit humain. En restaurant l'étude du grec, négligée depuis la chute de l'Empire romain, elle a fait rentrer dans le domaine public la pleine intelligence du vocabulaire savant que le français avait emprunté à la scolastique et que la scolastique avait fini par ne plus comprendre.

C'est déjà l'aurore de la Renaissance qui point sous Charles le Sage avec Nicole Oresme, protégé de la Cour et traducteur officiel d'Aristote. Le bon Oresme met Aristote en français d'après des traductions latines et

non d'après le texte original, mais peu nous importe. Il n'ignore pas que les termes scientifiques qu'il francise viennent du grec ; il a même pris soin de rédiger pour ses lecteurs deux vocabulaires spéciaux où ces termes sont expliqués, généralement assez bien. Et le voilà qui s'engage déjà dans la voie de perdition où les hellénistes du seizième siècle rouleront à qui mieux mieux : il croit découvrir, une fois par hasard, quelque conformité entre le vocabulaire des deux langues. Ayant fabriqué le mot *eutrapele* pour rendre le grec εὐτράπελος, « celui qui scet bien tourner a point les fais et les paroles a gieu et a esbatement », il lui monte au cerveau une bouffée étymologique, dont il nous fait part en ces termes : « Par aventure de ce vint ce que l'on dit en françois d'un homme qu'il est *bon trupelin*. » Nous ne connaissons ce mot *trupelin* que par le témoignage de Nicole Oresme ; nous ne savons pas d'où il vient, mais nous croyons pouvoir affirmer qu'il ne vient pas du grec. C'est tout le progrès que nous avons fait depuis le quatorzième siècle ; c'est peu, hélas ! mais ce peu est pourtant quelque chose.

Ils sont légion au seizième siècle — et, malheureusement, leur lignée n'est pas encore éteinte¹ — ceux qui veulent expliquer le français par le grec. Leur chef de file est le premier professeur royal du Collège de France, le célèbre Guillaume Budé, qui a, heureusement pour sa mémoire, des titres plus sérieux auprès de la postérité. Et comme l'erreur engendre l'erreur,

1. C'est à elle qu'appartient, par exemple, M. l'abbé J. Espagnolle qui a publié, de 1886 à 1889, un ouvrage en trois volumes intitulé : *l'Origine du français* (Paris, Delagrave).

on voit se ranger en face d'eux les partisans systématiques de l'hébreu, du celtique, du germanique. A quoi bon les citer nominativement ?

Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

Mieux vaut rappeler les noms des savants qui, malgré bien des erreurs de détail, peuvent passer pour orthodoxes, puisqu'ils croient fermement que le fond essentiel de notre langue est d'origine latine : Du Bois, Bourgoing, Nicot, Fauchet, J.-J. Scaliger, Pasquier, et, au siècle suivant, Caseneuve et Ménage.

Ménage a éclipsé tous ses émules : c'est le seul étymologiste des siècles passés dont le grand public ait retenu le nom. Malheureusement, on a peine à prendre au sérieux celui que Molière a si comiquement mis à la scène, et la cause de l'étymologie a souffert des ridicules de Vadius. Il faut d'ailleurs avouer que la lecture du *Dictionnaire étymologique* met à une rude épreuve la patience et la crédulité de l'esprit le moins prévenu. Ménage jongle non seulement avec des mots, mais avec des ombres de mots qu'il évoque au gré de sa fantaisie. Ses tours de passe-passe peuvent amuser un instant ; mais, comment ne pas crier holà ! quand on le voit se persuader que le public est toujours sa dupe et prendre les épigrammes pour des compliments ! On a cité bien souvent le quatrain du chevalier d'Aceilly (Jacques de Cailly) sur l'étymologie d'*alfana*, mot italien et espagnol qui signifie « jument » :

Alfana vient d'*equus*, sans doute,
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Le piquant, c'est que Ménage, sans y entendre malice, a publié lui-même, à la fin de son article *baquenée*, les vers de d'Aceilly : « Il me reste, dit-il, à faire part à mes lecteurs de cette belle épigramme... » O candeur de la vanité !

Plus charitable pour la victime de Molière que ne le furent ses belles amies, M^{mes} de Sévigné et de La Fayette, une jeune Roumaine, M^{lle} Elvire Samfiresco, vient de lui élever un monument de respect et d'admiration¹. Elle y déclare tout net que ceux qui médisent de Ménage étymologiste ne l'ont pas lu. C'est aller trop loin. J'accorde qu'il y a beaucoup de bonnes choses dans son œuvre ; mais il est notoire qu'il y en a de moins bonnes et même, pour trancher le mot, de détestables : ceci fait tort à cela. Où il est mauvais, il va bien au delà du pire, comme quand il veut nous persuader que *blanc* et *blond* viennent tous deux, par des chemins différents, du latin *albus*. Le moins qu'on puisse faire c'est de rire : tant pis pour Ménage.

Je ne vois guère à signaler, au dix-huitième siècle, qu'un long article de l'Encyclopédie. L'article passe pour être de Turgot, et fait honneur à son esprit philosophique. Mais, avec son caractère purement théorique, l'aspect scolastique de ses nombreuses divisions et subdivisions, le souci constant qu'affecte l'auteur de raisonner toujours *in abstracto*, sans jamais se résoudre à prendre

1. *Ménage polémiste, philologue, poète*, thèse pour le doctorat d'Université présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris (Paris, 1902).

des exemples concrets, cet article ne pouvait guère avoir de prise sur le public. D'ailleurs les préoccupations du siècle sont d'un autre ordre et l'étymologie n'y trouve pas un bon terrain : Voltaire a trop d'esprit et Rousseau est trop ignorant.

Enfin le dix-neuvième siècle est venu. Si, chez nous, Raynouard a fait fausse route, l'Allemagne nous a donné Friedrich Diez, Diez que nos maîtres actuels se plaisent à reconnaître pour leur maître et qu'ils nous ont appris à révéler comme un aïeul, Diez dont le génie, fait surtout de patience et de probité, a enfin assis l'étymologie des langues romanes sur des bases solides. Sans doute il a largement profité de ce qui avait été tenté avant lui. Un de ses compatriotes, M. Gröber, professeur à l'Université de Strasbourg, a comparé mot par mot l'œuvre de Diez et celle de Ménage pour les deux premières lettres de l'alphabet et il a constaté que le savant allemand avait suivi le savant français 72 fois sur 100. Ce témoignage non suspect est à l'honneur de notre pays ; mais il ne faut pas lui attribuer trop d'importance, ni être dupe de la statistique. La gloire de Diez, c'est d'avoir tué le dilettantisme en formulant un corps de doctrine et en poursuivant rigoureusement l'application : or, il faut plus de science pour se garder d'une mauvaise étymologie que pour en trouver dix bonnes. S'il a laissé beaucoup à faire à ses successeurs, il leur a montré la voie à suivre et indiqué les moyens d'y marcher d'un pas assuré. On peut dès maintenant entrevoir le jour où le vocabulaire français aura livré tous ses secrets. Ce jour-là, la science aura remporté une belle victoire. Je ne doute

pas que Diez en reste, aux yeux de la postérité, l'immortel organisateur ¹.

Donc, aujourd'hui, l'étymologie est une science, et non plus, comme autrefois, une manière de divination. Le public n'est pas surpris que deux étymologistes puissent se regarder sans rire. Mais peut-être lui fait-on trop de mystère des principes qui les guident, ce qui mêle quelque défiance au respect qu'il consent à leur témoigner. L'extraordinaire fortune qu'ont eue de nos jours les sciences de la nature, les découvertes retentissantes qui se sont produites dans leur domaine et qui sont entrées, du jour au lendemain, dans le réseau de notre vie sociale pour en renouveler toute l'économie, ne pouvaient manquer de rejeter dans l'ombre les autres objets auxquels l'homme s'était plu dès longtemps à appliquer son intelligence, et en particulier l'étude du langage. Certains philologues, et non des moindres, n'ont pas vu sans quelque dépit

1. La première édition du *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (en allemand) de Diez est de 1853 ; la cinquième et dernière, publiée onze ans après la mort de l'auteur par Auguste Scheler, est de 1887. On trouvera dans le *Dictionnaire latin-roman* (en allemand) de M. G. Körting (2^e édition, 1901) un résumé commode de l'œuvre de Diez, augmenté des nouvelles découvertes faites récemment dans ce domaine. Les auteurs qui, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, ont écrit des livres qui comptent sur l'étymologie relèvent tous de Diez. Il suffit de citer Scheler, Littré, Brachet et Arsène Darmesteter, en renvoyant à ce qu'en a dit récemment le juge le plus compétent en la matière, Gaston Paris (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1901). Il est bon de remarquer que le *Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française* de M. Charles Toubin, paru en 1886, est une œuvre de protestation qui, heureusement, n'a pas été prise au sérieux.

la faveur publique prendre cette direction, et, pour chercher à la capter, ils ont insisté plus que de raison sur les rapports qui unissent le langage aux phénomènes naturels. L'illustre Max Müller a écrit : « Les rapports intimes qui existent entre l'histoire du langage et l'histoire de l'homme ne suffisent pas pour exclure notre science du cercle des sciences naturelles. Si on la définit rigoureusement, la science du langage peut se proclamer complètement indépendante de l'histoire. » Des livres ont paru depuis, dont les titres, entendus à la lettre, pourraient faire croire que le langage a une vie propre, analogue à celle des plantes, et tout à fait indépendante des facultés intellectuelles de l'homme. Il est inutile de réfuter ici de pareilles idées, contre lesquelles se sont élevées des voix autorisées, notamment celles de MM. Michel Bréal et Gaston Paris. Mais il faut affirmer bien haut que l'étude du langage, si on la considère du point de vue étymologique, ne peut à aucun titre être rattachée aux sciences de la nature. L'étymologie n'est qu'une branche de la philologie ; c'est une science essentiellement historique, et la seule méthode qui lui convienne est la méthode historique. Quel que soit le domaine linguistique où elle s'exerce, elle ne pourra arriver à se constituer qu'en étudiant comparativement et contradictoirement la succession historique des *faits*, des *sous*, des *idées*. Toutes ses données se ramènent facilement et clairement à l'un de ces trois points. Je voudrais montrer — sans sortir du cadre du vocabulaire français — comment l'étymologiste doit se comporter vis-à-vis de chacun d'eux.

II

Par les *faits* j'entends l'histoire proprement dite sous ses multiples aspects. Max Müller, tout porté qu'il était à inscrire l'étude du langage dans le cercle des sciences naturelles, est bien obligé de convenir que « si nous parlons du langage de l'Angleterre, une certaine connaissance de l'histoire politique des Iles Britanniques nous est nécessaire ». Ce n'est pas assez dire. L'histoire de France doit être le bréviaire de quiconque aborde l'étude étymologique du français. C'est elle qui lui apprendra à connaître les peuples divers qui se sont côtoyés, fondus ou remplacés sur le sol de notre patrie : les Ligures, qui s'étendaient à l'origine tout le long de la Méditerranée ; les Aquitains ou Ibères, cantonnés du temps de César entre l'Océan et la Garonne ; les Grecs, fondateurs de Marseille et d'autres villes maritimes, qui rejetèrent peu à peu les Ligures loin de la côte ; les Gaulois, qui ont occupé dès l'origine des temps historiques la plus grande partie du territoire qui a porté si longtemps, en souvenir d'eux, le nom de Gaule ; les Romains, qui conquièrent la Gaule et en firent pendant des siècles une chose à eux ; les Germains qui, sous différents noms (Francs, Wisigoths, Burgundions), s'y établirent à jamais et transformèrent avec le temps la terre des Gaulois (*Gallia*) en terre des Francs ou France (*Francia*) ; les Bretons, venus d'outre-Manche pour coloniser l'Armorique, à laquelle ils finirent par imposer le nom de Bretagne ; les Arabes,

que le marteau de Charles brisa à Poitiers, mais qui entretinrent assez longtemps des garnisons ou des camps volants en Provence ; les Scandinaves, qui se taillèrent une nouvelle patrie sur les côtes de la Manche, la « terre des gens du Nord » ou Normandie. C'est elle encore qui lui fera comprendre comment, de ces éléments si divers s'est dégagée peu à peu la nationalité française, et qui lui tracera le tableau des relations que les Français ont entretenues soit avec leurs voisins immédiats (Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, etc.), soit avec d'autres nations européennes, soit, à l'époque des Croisades et surtout depuis la découverte du Nouveau Monde, avec les différents groupes humains répandus sur toute l'étendue du globe terrestre. C'est à elle enfin qu'il ira demander ces mille détails, épars dans les chroniques, dans les mémoires, dans les livres de raison, dans les chartes, dans les inscriptions, à l'aide desquels il pourra se représenter au vif les mœurs et, pour ainsi dire, la physiologie intime des sociétés disparues.

Ayant le vaste champ de l'Histoire de France devant elle, l'étymologie s'y est plus d'une fois égarée, parce qu'elle n'a pas su dégager le point essentiel des accidents de toute sorte qui l'entourent. Ce point essentiel, véritable pivot de notre histoire, c'est la conquête de la Gaule par les Romains, et par suite l'identité foncière de la langue des Romains et de la langue des Français. Ceux qui prétendent, au nom de l'histoire, expliquer le tréfonds de notre langue par le gaulois ou par le grec ne comprennent pas les leçons de l'histoire. Ils ferment les yeux de parti pris : ce

sont des hallucinés avec lesquels on ne saurait discuter.

Il faut s'entendre, cependant. Nous ne prétendons pas que le latin implanté en Gaule y soit demeuré absolument intangible, soit de la part des idiomes préexistants, soit de la part de ceux qui vinrent plus tard le battre en brèche. Du moment qu'on lui reconnaîtra dans la formation du français le rôle incontestable d'élément constitutif, on aura ses coudées franches pour rechercher la part qu'il convient de faire aux éléments accessoires, parmi lesquels le gaulois et le germanique occuperont toujours une place d'honneur. L'importance de l'élément germanique a toujours été reconnue et il est inutile de la faire ressortir ici. L'influence du gaulois est plus difficile à mesurer exactement. A ne tenir compte que du vocabulaire de la langue commune, elle paraît se réduire à bien peu de chose : c'est à peine si une cinquantaine de mots français peuvent être rattachés directement au gaulois¹. Mais est-il juste de faire abstraction de notre vocabulaire géographique, où, malgré les alluvions, il émerge encore tant de témoins des couches linguistiques primitives ? N'est-ce pas là mutiler de nos propres mains notre langue et notre histoire ? Ou voudrait-on soutenir que nous ne parlons pas français, quand nous avons sur les lèvres les noms de nos cours d'eau, de

1. On en trouvera la liste dans le *Traité de la formation de la langue française* qui sert d'introduction au *Dictionnaire général* d'Hatzfeld et Darmesteter. Ce traité, œuvre personnelle de Darmesteter, a été révisé et publié par M. Léopold Sudre, professeur au collège Stanislas.

nos montagnes, de nos forêts, de nos pays, de nos villes et de nos hameaux, comme *Loire, Cévennes, Ardennes, Morvan, Laon, Condé ou Charenton*, et tant d'autres vocables usuels, sur lesquels deux mille ans ont passé sans leur apporter d'autre modification qu'un allègement phonétique qui est moins un dommage qu'une toilette destinée à les faire paraître toujours jeunes ? Les études de toponymie, malgré les beaux travaux de MM. d'Arbois de Jubainville et Longnon, professeurs au Collège de France, ne jouissent peut-être pas encore chez nous de la faveur qu'elles méritent, parce qu'elles ont été pendant longtemps livrées à la fantaisie : Il est temps de proclamer qu'elles font partie intégrante de la philologie française. M. Camille Jullian, professeur à l'Université de Bordeaux, après avoir exposé éloquemment les services que ces études peuvent rendre, vient d'inviter l'association internationale des Académies à s'occuper sans retard de la publication d'un Corpus toponymique du monde ancien¹. Nous faisons des vœux pour que cette excellente idée soit prochainement réalisée.

Mais arrachons-nous au charme que présente l'étude des origines. Quand une langue a duré pendant plus d'un millier d'années, il y a quelque puérilité à demeurer toujours penché sur son berceau pour écouter ses premiers vagissements. Il faut la suivre à travers les siècles jusqu'à nos jours et s'efforcer de déchiffrer l'empreinte que chacun d'eux y a laissée. La tâche est attrayante, mais difficile. Le plus souvent, ce n'est qu'à

1. *Beitrag zur alten Geschichte*, t. II, 1^{re} livraison.

l'aide de la loupe qu'on arrive à discerner dans le langage le contre-coup des événements historiques les plus considérables. Arrêtons-nous à examiner attentivement notre mot *empereur*, autrefois *emperedre* au cas sujet, *emperedor* au cas régime. Pourquoi l'ancien français, qui a laissé tomber l'*e* protonique du verbe latin *temperare* et en a fait *temprer* (aujourd'hui *tremper*, par suite d'une métathèse), nous a-t-il transmis religieusement l'*e* du substantif *imperator* ? C'est que *temperare* n'a jamais cessé de résonner sur les lèvres du peuple depuis que les Romains ont apporté le latin en Gaule, tandis que *imperator* a sombré avec l'Empire romain lui-même et n'a reparu dans l'usage que depuis la restauration mémorable qui a marqué la dernière année du huitième siècle. Ainsi, aux yeux de l'étymologiste, l'examen d'un seul mot, d'une seule lettre suffit pour évoquer l'image du pape Léon III plaçant la couronne impériale sur le front de Charlemagne.

Il est rare, avouons-le, que le langage nous offre sur le passé des échappées aussi grandioses. La langue de l'homme est le témoin de son histoire, mais, si ce témoin a tout vu, il n'a pas tout retenu. Les faits qui y laissent des traces durables ne sont pas toujours ceux qui arrêtent l'historien et qui importent à la destinée des peuples. Qui oserait mettre sur le même plan les traités de Westphalie et les amours juvéniles de Louis XIV ? Et pourtant, depuis 1648, *Westphalie* est resté, comme auparavant, un simple nom propre, celui d'une province d'Allemagne, tandis que le nom de M^{lle} de Fontanges a fait brèche dans notre vocabulaire courant et que plusieurs générations ont appelé

fontange une parure de tête que la favorite avait mise à la mode. Si l'étymologiste doit tout connaître de l'histoire, il n'en utilise souvent que la menue monnaie. Mais que de variété, d'imprévu, de piquant dans la collection de ces noms propres de personnes, de peuples ou de pays, qui se sont successivement incorporés dans le langage commun ! *Esclave* est le même mot que *Slave*, et il nous rappelle les expéditions des Vénitiens contre les Slaves du Sud ou Esclavons, dont la reine de l'Adriatique faisait ouvertement la traite, au temps des Croisades. Les Hongrois nous ont appris à *hongrer* les chevaux et à *hongroyer* le cuir ; le dix-septième siècle a même connu la mode d'un justaucorps à grandes basques qu'il appelait une *hongreline*. Aux Croates nous devons la *cravate*, qui apparaît chez nous à l'époque de la guerre de Trente ans. Des substantifs comme *baïonnette*, *berline*, *biscaïen*, *calicot*, *épagneul*, *faïence*, *maroquin*, *persienne*, éveillent facilement le souvenir des villes de *Bayonne*, *Berlin*, *Calicut*, *Faenza* et des pays de *Biscaye*, d'*Espagne*, de *Maroc*, de *Perse*. Mais souvent l'altération phonétique nous dissimule l'origine du terme dont nous nous servons. Qui pense au cuir de *Cordoue* quand il prononce le nom de métier *cordonnier*, autrefois *cordonnier*, ou les noms de famille *Corvoisier* et *Corvisart* ? Comment se douter que le nom d'une ville de Syrie se cache dans notre mot *échalotte*, autrefois *eschalogne*, du latin *Ascalonia*, herbe d'Ascalon ?

Altérés ou non, les mots de la langue commune qui sont issus de noms propres demandent toujours leur passeport à l'histoire. Tout Français qui se pique

d'avoir du monde sait aujourd'hui ce qu'on désigne sous le nom de *sandwich*. Je rappelle cependant pour les quelques millions de nos concitoyens qui l'ignorent — et dont la plupart ne me liront pas — qu'on nomme ainsi un mets composé d'une tranche de viande froide placée entre deux tranches de pain, ordinairement beurrées. En dehors de la cuisine, quelle idée éveille ce mot dans l'esprit de ceux qui l'emploient? Probablement celle d'un archipel situé tout là-bas, au fond de la Polynésie, dont la capitale est Honolulu, et qui a été annexé depuis peu aux États-Unis d'Amérique. Les répertoires courants d'histoire et de géographie nous apprendront en outre que Sandwich est un bourg d'Angleterre érigé en comté par Charles II, en faveur d'Edward Montague; que le quatrième titulaire de ce comté fut le protecteur du célèbre navigateur Cook; et que si un archipel de la Polynésie porte ce nom, c'est que Cook lui a donné celui de son protecteur. Mais ils s'en tiennent là, oubliant ce qui est pour nous l'essentiel, à savoir que John Montague, quatrième comte de Sandwich, lord de l'Amirauté et protecteur de Cook, était un joueur effréné: comme il lui était fort pénible de quitter la table de jeu pour passer à la salle à manger aux heures ordinaires des repas, son cuisinier imagina, pour le soutenir discrètement sans interrompre sa partie, le genre de mets auquel s'est attaché, chez nos voisins d'outre-Manche d'abord, puis chez nous, le nom du noble lord.

Faut-il encore un exemple? En voici un.

Il y avait une fois un amiral qui fut rayé des cadres

pour s'être montré trop sévère vis-à-vis de ses subordonnés et pour avoir manqué d'égards vis-à-vis de son ministre : il n'appartenait pas à la marine française, et il y a près d'un siècle et demi qu'il est mort. Son nom était Edward Vernon ; mais comme il portait ordinairement des culottes faites d'une étoffe que les Anglais appellent *grogram*, et familièrement *grog*, ses matelots l'avaient surnommé *Old Grog*, le vieux Grog. Si j'ajoute que parmi les « misères » que le terrible amiral faisait à ses équipages, figurait l'obligation de ne plus boire le rhum tout pur, mais d'y mettre de l'eau, chacun comprendra pourquoi nous appelons *grog* une boisson bien connue, dont l'usage nous est venu récemment d'Angleterre. Je remarquerai en passant que le *grogram* de nos voisins n'est qu'une altération du français *gros grain*, qui désignait autrefois chez nous une espèce particulière d'étoffe « à gros grain » : d'où il suit qu'en leur empruntant *grog* nous n'avons fait que reprendre notre bien¹.

On voit que c'est toute une histoire que l'étymologie de *sandwich* ou de *grog* et en même temps que c'est tout de l'histoire. Mais ici nous touchons à un point délicat. De même que les guides font volontiers appel à leur imagination pour expliquer aux voyageurs l'origine des monuments qu'ils leur montrent, cer-

1. A côté de *grogram*, l'anglais offre une forme plus altérée encore : *grogoran*. Elle nous est revenue elle aussi et nous en avons fait *gourgouran*. Nos dictionnaires définissent *gourgouran* par « étoffe de soie, originaire de l'Inde », et ils déclarent en ignorer l'étymologie : il est heureux qu'ils n'aient pas été la demander au sanscrit.

tains étymologistes n'hésiteraient pas à « inventer » pour donner du crédit à des étymologies de pure fantaisie. Qu'y faire ? se tenir sur ses gardes et ne jamais accepter leurs dires qu'après les avoir vérifiés d'après les règles ordinaires de la critique historique. D'ailleurs il y a toujours profit à ne pas perdre de vue les données générales de l'histoire quand il s'agit d'étymologie. Il peut même arriver que l'histoire nous sauve des illusions de la phonétique : j'en veux citer un exemple curieux, où le flair de Ménage a été plus heureux que la science de Diez.

Un ancien terme militaire assez connu est *chamade*. Les bateleurs de la foire battent encore la chamade sur leur tambour pour rassembler les badauds autour de leurs tréteaux. Autrefois la chamade était le signal par lequel une place assiégée demandait à parlementer, et Le Sage a fait, dans *Gil Blas*, un emploi figuré fort galant de cette vieille expression. On la retrouve dans les autres langues romanes ; l'italien dit *chiamata*, l'espagnol *llamada*, le portugais *chamada*. Diez, suivi par Littré, pense que le français *chamade* vient du portugais *chamada*, ce dernier se rattachant naturellement, comme l'italien et l'espagnol, au participe passé du verbe latin *clamare* « appeler ». La phonétique semble donner raison à Diez. Le portugais n'est-il pas la seule langue romane qui rende régulièrement le son latin *cl* en position initiale par le son *ch*, prononcé comme le *ch* français ? Mais consultons l'histoire. Que nous apprend-elle ? Que notre mot *chamade* date du seizième siècle, car d'Aubigné l'emploie et Cotgrave l'enregistre dans son dictionnaire, paru en 1611. Or, avons-

nous eu, au seizième siècle, des relations militaires avec le Portugal assez prolongées pour rendre vraisemblable un emprunt à la langue portugaise ? En aucune façon. *Chamade* forme bloc avec tant d'autres termes militaires qui nous sont venus d'Italie à la même époque, et Ménage a raison de le tirer de l'italien. La première génération française qui a employé ce mot l'a écrit d'abord *chiamade* et l'a prononcé à l'italienne en faisant sonner *chi* comme le français *qui* ; puis il y a eu une réaction de l'orthographe sur la prononciation, et nous avons dit *chamade*, comme nous disons *niche*, *nocher*, *panache* et *supercherie*, bien que ces quatre derniers mots aient un *ch* en italien : *nicchia*, *nocchiere*, *pennacchio*, *supercheria*.

III

L'étude des *sons* ou phonétique a beaucoup préoccupé nos premiers étymologistes. Du Bois, Meurier, Nicot, Ménage nous ont laissé des ébauches de traités sur la matière ; mais leurs travaux n'ont plus pour nous qu'un intérêt de curiosité. Il n'en est pas de même de l'œuvre de Diez, que l'on consultera toujours avec fruit. Pourtant il faut reconnaître que des progrès considérables ont été faits dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. La phonétique historique a été renouvelée par l'enseignement et par les livres d'une élite de maîtres français et étrangers, parmi lesquels Karl Bartsch, Gaston Paris et Arsène Darmesteter — pour ne parler que des morts — ont droit à une

place d'honneur. La phonétique expérimentale, poussée à un rare degré de précision par M. l'abbé Rousselot et ses disciples, est venue nous faire toucher du doigt, pour ainsi dire, les causes de la plupart des phénomènes dont l'observation nous avait révélé depuis longtemps les effets. Ce dernier ordre de recherches, il est vrai, ne nous intéresse pas directement. Au point de vue du progrès étymologique, il y a plus à attendre de la publication des anciens textes, de la rédaction de bons dictionnaires patois, locaux ou provinciaux, et de l'achèvement du monumental *Atlas linguistique de la France* entrepris si vaillamment par MM. Gilliéron et Edmont¹, que de l'exploration des palais, des larynx et des fosses nasales.

La phonétique historique est peut-être l'auxiliaire le plus précieux de l'étymologiste. Elle a un domaine nettement limité et régi par des lois minutieusement élaborées. Ces lois sont fondées sur l'observation des faits; leur ensemble forme comme un filet dont la science a su tellement resserrer les mailles qu'aucun fait ne peut passer au travers. C'est en ce sens qu'il faut entendre le « principe » autour duquel il s'est fait beaucoup de bruit dans ces dernières années; les lois phonétiques sont sans exceptions. Il n'y a pas d'exceptions, parce que tous les faits particuliers ont leur place marquée d'avance dans une loi phonétique bien faite. Si l'on vient à découvrir un fait nouveau en contradiction avec la loi, il y a lieu à revision :

1. Paris, 1902, Champion; les six premières livraisons ont déjà paru, soit près de 300 cartes.

démaillant par ici, remmaillant par là, nous réparons notre filet, c'est-à-dire que nous sacrifions la loi pour la remplacer par une loi nouvelle. C'est ainsi qu'on sauve les principes.

Sans nous attarder plus longtemps à discuter l'essence des lois phonétiques, montrons-en l'application. L'application des lois phonétiques produit juste l'effet contraire de l'application des rayons X : grâce à ceux-ci, nous pouvons dépouiller le corps humain de son enveloppe charnelle et le contempler dans la nudité intime de sa charpente squelettique ; grâce à celles-là, nous pouvons remettre, pour ainsi dire, de la chair et des muscles sur les vocables que l'usage a rongés jusqu'aux os et les faire réapparaître dans toute l'opulence et l'éclat de leurs formes.

Soit le mot français *malade*, dont on demande l'étymologie. Au seizième siècle, on le faisait venir du grec $\mu\alpha\lambda\alpha\chi\acute{\iota}\varsigma$ « mou », en admettant le changement de *k* en *d*. La phonétique nous apprend que le passage de *k* à *d* est sans exemple et elle nous débarrasse du premier coup de cette hypothèse, que l'on ne rendrait pas meilleure en faisant remarquer que les Romains avaient latinisé $\mu\alpha\lambda\alpha\chi\acute{\iota}\varsigma$ sous la forme *malacus*, fréquemment employée par Plaute. Au dix-septième, Saumaise supposa que le latin populaire avait formé un adjectif *malatus* « qui a du mal » sur le modèle de *fortunatus* « qui a de la fortune » et il tira le français *malade* de ce latin hypothétique *malatus*. Ménage se tint d'abord sur la réserve en faisant remarquer que de *malatus* le français aurait fait *malé* comme de *fortunatus* il a fait *fortuné* ; mais il finit par se convertir à l'idée de Sau-

maise. Or un fait ignoré des étymologistes antérieurs au dix-neuvième siècle nous oblige à rejeter *malatus* aussi délibérément que *malacus* : en effet, dans le célèbre manuscrit de la bibliothèque de Clermont-Ferrand qui nous a conservé le poème de la *Passion*, du dixième siècle, notre mot est écrit *malabde*, et l'étymologie doit rendre compte de la présence de ce *b*, qui a disparu dans la prononciation des siècles postérieurs. Diez a cru résoudre le problème en proposant le latin *male aptus* « mal disposé », et Littré, Scheler et Brachet se sont ralliés à sa manière de voir. Mais cette hypothèse se heurte à deux lois phonétiques solidement établies : dans le groupe latin *pt*, le *p* ne s'affaiblit jamais en *b* et le *t* ne s'affaiblit jamais en *d*. De même que *septem* est devenu en ancien français *set* (écrit plus récemment *sept* par une restauration savante de l'orthographe latine), *aptus* aurait donné *at* et le composé latin *male aptus* aurait abouti à *malat*, et non à *malabde*. La véritable étymologie n'a été trouvée qu'en 1874 par M. Cornu, aujourd'hui professeur à l'université de Graz : c'est *male habitus*. Le participe *habitus* est devenu successivement *abde*, *ade*, comme le substantif *cubitus* est devenu *cobde*, *code*, *conde*. Nous sommes enfin arrivés à la conquête de la vérité par une connaissance de plus en plus exacte des lois phonétiques.

Mais le progrès n'est pas toujours l'œuvre du temps et la vérité subit parfois des éclipses par suite de l'infirmité de l'esprit humain. Dans son *Traité du Franc-Allen*, paru en 1641, Caseneuve avait rattaché notre verbe *acheter* au substantif latin *caput* « tête, chef »

par l'intermédiaire d'un verbe qui aurait été en latin vulgaire *accapitare*. Diez est d'un autre avis : pour lui, *acheter* représente un type latin *accaptare*, composé de la préposition *ad* et du latin *captare* « chercher à prendre ». La phonétique historique et comparée donne raison, il me semble, à Caseneuve. L'ancien français dit ordinairement *achater*, ce qui laisse la question indécise ; mais le provençal emploie la forme *acaptar*, ce qui montre qu'une voyelle a dû disparaître entre le *p* et le *t*, comme dans *reptar* « accuser », qui vient de *reputare* ; et l'ancien espagnol *acabdar*, où le *p* et le *t* primitifs n'ont pu s'affaiblir en *b* et en *d* que parce qu'ils étaient originairement séparés par une voyelle, n'est pas moins net à affirmer l'existence d'un type primordial *accapitare*. Donc la question est jugée : quand nous *achetons* quelque chose, nous ne voulons pas, étymologiquement parlant, chercher à le prendre (*captare*), mais l'ajouter à ce que nous avons déjà, à notre capital (*caput*) : c'est beaucoup plus moral.

Il serait fastidieux d'accumuler les exemples des services rendus à l'étymologie par la phonétique. Personne, d'ailleurs, ne songe sérieusement à les méconnaître. Max Müller a écrit, il est vrai : « la vraie étymologie n'a rien à faire avec le son. » Mais il voulait simplement nous mettre en garde contre ces rapprochements superficiels qui ne reposent que sur des apparences phonétiques. Perfide comme l'onde, dit un vieil adage : l'onde sonore ne l'est pas moins que l'onde liquide. N'oublions pas le quatrième des points fondamentaux que le même Max Müller a assignés à

la science étymologique : « Des mots différents peuvent prendre la même forme dans la même langue. » Le français a subi, depuis ses origines, une dégradation phonétique si violente que les mots les plus divers s'y sont confondus dans le même son. C'est là un terrible écueil pour l'étymologiste, et aussi, — à quelque chose malheur est bon, — une mine inépuisable pour l'innocent jeu de société qui s'appelle le jeu des homonymes. L'orthographe maintient par-ci par-là quelques étais protecteurs dans l'édifice vermoulu de notre phonétique : mais bien souvent elle est impuissante elle-même. Considérons par exemple le groupe de lettres *somme*. Si nous laissons de côté la première personne plurielle du présent de l'indicatif du verbe *être*, qui a toujours une *s* finale, il nous reste encore trois substantifs, de sens très différents, que nous écrivons et que nous prononçons de la même manière. L'étymologiste nous dira que le substantif masculin *somme* vient du latin *somnus* ; que le substantif féminin *somme*, « ensemble », vient du latin *summa* ; enfin que quand nous disons « une bête de *somme* », nous avons affaire à un troisième mot qui est de la même famille que *sommier*. En ce sens, *somme* signifie proprement « charge, bât » ; il remonte, par l'intermédiaire du latin de la décadence *sagma*, au grec *σάγμα*, qui était neutre et se déclinait *σάγμα*, *σάγματος*. Le genre neutre ayant disparu, le latin *sagma* a été pris pour un féminin, comme beaucoup de mots analogues. L'empereur Sigismond, prononçant un discours latin devant les Pères du concile de Constance, s'écriait : *Videte, Patres, ut eradicetis schismam Hussitarum ! —*

« Pardon, Sire, » interrompit un auditeur peu respectueux de la majesté impériale, « *schisma* est du neutre ». — « Qui dit cela ? » fit l'empereur très mortifié. — « Un Français nommé Alexandre, » répliqua l'interrompueur, qui voulait parler d'Alexandre de Villedieu, grammairien célèbre, depuis plus d'un siècle, dans l'Université de Paris. — « Et qui est cet Alexandre ? — Un moine, Sire. — Eh bien ! conclut Sigismond, je suis empereur et je pense que ma parole vaut celle d'un moine. » Les empereurs d'Allemagne tranchent volontiers du souverain dans les questions qui n'ont rien à voir avec leur couronne. Mais si le Père du concile de Constance avait raison, Sigismond n'avait pas tout à fait tort. Il était l'interprète du sentiment instinctif qui avait depuis des siècles transformé les neutres en féminin, et la grande voix du peuple parlait par la bouche de cet empereur, opposant un dogme nouveau au dogme ancien, c'est-à-dire proclamant, sans en avoir conscience, le principe de l'évolution qui domine l'histoire de l'homme.

IV

Le langage est essentiellement le signe de l'idée. En face de la phonétique, qui étudie le son, c'est-à-dire le *signe*, vient se placer la sémantique, qui étudie le sens, c'est-à-dire l'idée. C'est à M. Michel Bréal que nous devons ce terme de *sémantique*, plus court et plus élégant que celui de *sémasiologie*, qui a d'abord eu cours

en Allemagne¹. La sémantique a la même méthode que la phonétique : elle s'appuie sur l'observation et s'efforce d'établir une classification. Mais l'objet de son étude est trop différent pour qu'elle puisse se flatter d'arriver à des résultats aussi précis. Si vous donnez à un phonétiste un mot latin et si vous lui demandez quelle forme le mot doit revêtir en français, il vous répondra avec autant de précision que pourra en apporter un chimiste à vous prédire ce que deviendra un morceau de papier plongé dans un acide déterminé. Ne posez pas une question de ce genre au sémantiste ; vous le mettriez dans un cruel embarras. Il peut vous faire comprendre, à force de comparaisons, comment un mot arrive à prendre un sens fort éloigné de celui qu'il avait à l'origine, il ne peut vous marquer d'avance le terme nécessaire de cette évolution ; il peut expliquer, il ne peut pas prévoir. Il y a des lois en phonétique, et c'est pour cela que la phonétique doit être considérée comme une science, au sens rigoureux du mot. Il n'y a pas de lois en sémantique, et l'on conçoit difficilement qu'il puisse jamais y en avoir. Mais si la sémantique n'est pas, à proprement parler, une science ; c'est une spéculation sans laquelle la science demeurerait incomplète. Quelques exemples suffiront à faire comprendre le genre de services que l'étymologiste doit lui demander.

Nous appelons *belette* l'animal que les Romains appelaient *mustela* et que beaucoup de nos patois, fidèles à

2. *Essai de sémantique (science des significations)*. Paris, Hachette, 1897.

la tradition latine, appellent encore aujourd'hui *moustelo*, *moutèle* ou *moutoile*. D'où vient ce nom de *belette*? On a supposé que *belette* était un diminutif de notre adjectif *beau* et que le nom de l'animal signifiait étymologiquement « la petite belle ». C'est une hypothèse que suggère la phonétique; mais pour que cette hypothèse devienne une certitude, il faut que la sémantique nous fournisse des indications qui soient d'accord avec cette hypothèse. Interrogeons-la. Elle nous apprendra que la *belette* s'appelle *poulido*, c'est-à-dire « jolie », en Rouergue; *bellora*, où il est facile de reconnaître le diminutif latin *bellula*, en milanais; *kjænne*, c'est-à-dire « belle », en Danemark; *schæntierlein*, c'est-à-dire « jolie petite bête », en Bavière; *coantig*, c'est-à-dire « jolie », en Bretagne, etc., etc. Grâce à la sémantique, nous avons vite gagnée, et l'étymologie du mot français *belette* ne fait plus question pour nous.

Nos serruriers appellent *penture* une bande plate de fer fixée transversalement sur une fenêtre ou sur une porte et dont l'extrémité est formée par un œil ou anneau qui reçoit le mamelon du gond. Littré est muet sur l'étymologie de *penture*; Scheler le rattache au verbe latin *pandere* « ouvrir », parce que, dit-il, « la *penture* sert à ouvrir et à fermer la porte ou la fenêtre ». Si nous remarquons que l'anglais *hing*, qui sert à désigner à la fois le gond et la *penture*, est tiré du verbe *to hang* « pendre », nous aurons la véritable étymologie, et nous admettrons sans difficulté que *penture* est au verbe *pendre* dans le même rapport que *tenture* au verbe *tendre*.

D'où vient notre substantif *boucher*, qui désigne

L'homme qui tue les animaux destinés à la consommation ou qui en détaille la chair ? Bouvelles, Turnèbe, Ménage et Caseneuve le rattachent à *bouche*. Pour Henri de Valois, au contraire, le boucher était primitivement celui qui débitait la chair du *bouc*. Tout récemment, à la *Société de linguistique*, un assaut a été livré à l'étymologie d'Henri de Valois, aujourd'hui généralement acceptée : on a cherché à en déloger le *bouc* au profit de la génisse, en latin *bucula*. Mais la place est inexpugnable, et, sans faire appel à la phonétique, qui ne consentirait pas à l'ouvrir à la génisse, il suffit de la mettre sous la sauvegarde de la sémantique. Ce n'est pas par hasard que *boucher* et *bouc* ont un air de famille, puisque l'italien, qui appelle le bouc *becco*, appelle le boucher *beccajo*.

Dans ces exemples, et dans beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, la sémantique nous apparaît comme l'aide de la phonétique. Presque toujours il convient que la phonétique passe devant et prépare l'ouvrage auquel la sémantique viendra, pour ainsi dire, donner le dernier coup de pince. Pourtant celle-ci est autre chose qu'une finisseuse. Il y a en particulier un vaste domaine où le langage semble se jouer des lois de la phonétique ; c'est celui de l'analogie, qu'on peut se représenter comme une sorte de Cour des Miracles. C'est là qu'on voit des mots qui ont perdu leur tête ou leur queue s'emparer sans vergogne de celle du voisin pour faire figure dans le monde et se livrer à quantité d'autres tours de passe-passe dont le spectacle est fait pour déconcerter notre raison. La sémantique a l'œil ouvert sur eux et, mieux que la phonétique, elle peut

nous livrer le secret de leurs faits et gestes et les déférer aux tribunaux dont ils ressortissent.

Instruisons rapidement trois affaires de ce genre.

Les Allemands appellent *sauerkraut* un mets qui se compose essentiellement de choux aigris dans la saumure. Le mot est très clairement formé en allemand, où *kraut* veut dire « chou » et *sauer* « aigre ». Nous avons emprunté ce mets à nos voisins. A la fin du dix-huitième siècle nous l'appelions *sourcroute*, transcription assez exacte du mot allemand. Une loi phonétique connue, la loi de dissimilation, nous explique que la première *r* soit vite tombée et que *sourcroute* ait été prononcé *soucroute*. Mais comment sommes-nous arrivés à la forme aujourd'hui universellement employée, *choucroute* ? La phonétique n'en peut mais. C'est l'idée, c'est-à-dire l'esprit, qui a fait des siennes : comme il y avait des choux dans le plat, on en a mis ostensiblement dans le mot et l'on a dit *choucroute* au lieu de *soucroute*. Décidément l'esprit gâte tout en France.

Une peuplade gauloise, fixée sur les bords de la Sarthe, portait le nom de *Cenomanni* ; le nom de la peuplade, employé à l'accusatif, finit par s'appliquer à sa capitale ; la géographie historique nous apprend que la plupart des noms de peuplades gauloises ont fait la même évolution. *Cenomannos* a dû devenir régulièrement, à l'époque où le français s'est dégagé du latin, *Celmans*. Mais voilà qu'on s'est avisé de l'existence, dans la langue commune, d'un adjectif démonstratif *cel*, qui, ayant une parenté étymologique avec l'article défini *le*, pouvait facilement en remplir le rôle, et bientôt on a trouvé « spirituel » de dire *Le Mans*, remplaçant

ainsi par une tête postiche le premier élément du nom des *Cenomanni*, de respectable mémoire.

Nous avons dans notre nomenclature géographique une série de mots composés comme *Nogent-le-Rotrou* ou *Villeneuve-la-Guiard*. Ce sont de véritables bijoux linguistiques, où se trouvent pour ainsi dire incrustés deux des traits les plus archaïques de notre syntaxe médiévale, l'emploi de l'article avec la valeur d'un démonstratif et celui d'un nom de personne en fonction de génitif sans l'aide d'aucune préposition : ce *Nogent*, c'est *celui* de *Rotrou*, cette *Villeneuve*, c'est *celle* de *Guiard*. Il y a, près de Pithiviers, une petite ville du nom de *Beaune*, dont le seigneur s'appelait autrefois *Roland* : c'est là que s'est livré, le 28 novembre 1870, un des rares combats de la guerre franco-allemande où la fortune ne nous ait pas tout à fait trahis. Or ce nom, nous n'avons pas su le conserver intact : nous ne disons plus, comme nos ancêtres, *Beaune-la-Roland*, mais *Beaune-la-Rolande*, tombant naïvement dans les filets du féminisme et ravalant ce beau vocable au niveau de *Brive-la-Gaillarde*.

V

Je n'ai pu contenir, en terminant ce rapide exposé des conditions dans lesquelles s'effectue aujourd'hui la recherche scientifique de l'étymologie, un mouvement d'humeur contre les ravages de l'analogie. N'ai-je pas eu tort ? Le savant ne doit-il pas s'incliner avec le même respect devant toutes les manifestations de la vie du

langage ? Grave question, qui ne se peut traiter au pied levé, et sur laquelle l'accord se fera difficilement, parce qu'elle touche plus peut-être au sentiment qu'à la raison. Dans un éloquent article sur les déformations de la langue française, publié il y a quelques années dans la *Revue de Paris*, M. Émile Deschanel se plaignait amèrement de l'attitude des philologues en présence de la corruption grandissante de la langue. « Ils acceptent tout sans protester, disait-il. Ils sont comme les naturalistes aux yeux de qui les produits hybrides ont leur intérêt aussi bien que les formations régulières. Ou bien, de même que certaines plaies, atroces pour le patient, ne manquent pas d'attrait pour le chirurgien, certains cas de difformité linguistique, monstrueux aux yeux des profanes, n'émeuvent pas autrement ces savants maîtres. » Pour un peu, comme on le voit, l'aimable professeur du Collège de France nous accuserait d'inoculer les maladies les plus honteuses au langage de nos contemporains, à seule fin de pouvoir faire des expériences *in anima vili*. J'avoue que, pour ma part, je ne saurais pousser la sérénité scientifique jusqu'à un pareil degré. Bien que les ressorts de mon esprit se tendent comme d'eux-mêmes pour chercher à saisir les causes multiples qui transforment le langage, ce n'est pas sans un certain sentiment de tristesse que j'assiste à l'évolution qui se poursuit sous nos yeux. Quelle que soit la satisfaction intellectuelle que nous procure l'étude « désintéressée », elle n'empêche pas la mélancolie de nous envahir lorsque nous sentons qu'un peu de nous meurt chaque jour et que ce qui vient le remplacer, même sorti de nous et créé selon le goût de notre

fantaisie momentanée, ne nous rend pas le charme intime et la douce accoutumance de ce que nous perdons. L'étymologie est une science, non un art ; nul ne le conteste. Ce n'est pas à elle qu'il appartient de régenter la langue. Mais si l'on a le droit de considérer la langue elle-même comme une œuvre d'art, l'étymologie, qui nous fait connaître les conditions dans lesquelles cette œuvre est née et les efforts successifs au prix desquels elle s'est plus ou moins pleinement réalisée, ne peut-elle nous procurer à son tour de délicates sensations d'art et ne doit-elle pas nous préserver instinctivement des excès de tout genre qui peuvent compromettre l'harmonie générale de l'œuvre et en précipiter la ruine ?

II. — NOTES CRITIQUES SUR LA TOPONYMIE GAULOISE ET GALLO-ROMAINE.

Nous ne connaissons directement qu'un petit nombre des noms de lieux usités dans notre pays avant l'an 500 de notre ère. M. d'Arbois de Jubainville a montré, dans ses *Recherches sur l'origine de la propriété foncière en Gaule*¹, qu'il était légitime de s'appuyer sur des textes postérieurs pour augmenter la somme de nos connaissances toponymiques, à condition de savoir distinguer dans les noms fournis par ces textes ceux dont les caractères intrinsèques attestent l'antiquité et dont nous pouvons reconstituer la forme primitive. Sans l'induction, les

1. Paris, Thorin, 1890.

bornes de la science seraient singulièrement étroites. Mais il faut induire sagement et en tenant le plus grand compte de la phonétique historique et de ses manifestations si variées selon la région qu'on étudie. On peut regretter que M. Holder, dans le monumental *Trésor celtique* qu'il va bientôt avoir la joie de terminer¹, se soit engagé dans cette voie, où il lui était difficile d'éviter les faux pas : nous attendions de lui des textes, rien que des textes. Voici quelques notes qui pourront servir de jalons entre la toponymie médiévale et celle des anciens².

ABEILLAN. — *Abeillan*, nom d'une commune de l'Hérault, n'est pas mentionné avant 1059, où l'on trouve *castrum de Abelino*, forme manifestement fautive pour *Abeliano*. Le *b* provençal postule un *p* primitif. Nous sommes donc reportés à un type **Apilianum*, du gentilece *Apilius*, enregistré par Holder.

ACHUN. — Nous ne connaissons pas par les textes la forme du nom d'*Achun* (Nièvre) avant 1130 : à cette date on trouve *Scadunum*. Cette forme est assez caractéristique pour être placée parmi les noms gaulois composés avec le terme *dunum* qui doivent figurer dans le *Trésor du vieux celtique*. La forme primitive peut être soit *Scadunum*, soit *Escadunum* (que l'on trouve en 1287), soit plutôt **Iscadunum*, qui semble se rattacher à l'article *Isca* de Holder.

1. Ces notes ont paru en 1899 et 1901 dans la *Revue celtique*, XX, 1-16, 438-444 et XXII, 216-226.

2. *Alt-celtischer Sprachschatz*, publié chez l'éditeur Teubner de Leipzig ; le dernier fascicule paru va de *Sezana* à *Telonnum*. Nous citons ce recueil par le simple nom de Holder.

ADISSAN. — Il y a dans l'Hérault une commune appelée *Adissan*, dont le nom n'apparaît qu'en 1323, sous la forme *Deyssanum*, et un hameau appelé *L'Adisse*, souvent écrit *La Disse*¹, qui figure dans le cartulaire de Gellone, depuis le commencement du ix^e siècle, sous la forme *Adicianum*. Ces deux vocables actuels ont manifestement la même étymologie. Le *d* médial remonte nécessairement à un *t*, ce qui nous reporte à un type latin **Atīcianum* ou **Atiltianum*. Je ne trouve pas de gentilice exactement correspondant dans Holder ; mais j'y trouve *Atettius*, *Atissius*, *Atitta* et *Atitto*.

AJAIN. — Le nom d'*Ajain*, chef-lieu d'une importante commune de la Creuse, ne pouvait manquer d'être rapproché des noms de lieux gaulois *Agedincum* et *Aginnum*. Il n'y a pas lieu de s'arrêter au premier de ces rapprochements, qui ne repose sur rien de sérieux ; mais le second doit être discuté. Une monnaie mérovingienne portant la légende *AGENNO* a été attribuée à *Ajain*². Je n'ai pas à examiner les raisons numismatiques qui ont fait écarter l'identification de *Agenno* avec *Agen* (Lot-et-Garonne) ; mais je puis certifier que l'identification avec *Ajain* (Creuse) est fausse. Les textes du moyen âge qui mentionnent cette dernière localité l'appellent *Agan*, *Ajain*, au xii^e siècle, *Ajan*, *Ajagn*, au

1. Le déplacement de l'accent tonique qui a transformé la forme provençale *Adissa*, accentuée sur la finale, en *Adisse* est très récent ; la toponymie méridionale offre beaucoup d'exemples analogues.

2. Cf. *Rev. de Numism.*, ann. 1862, p. 259 ; Deloche, *Monnaies mérov. du Limousin*, p. 80. M. Prou n'hésite pas à attribuer cette pièce à *Agen*, n^o 2176 de son catalogue des monnaies mérovingiennes, p. 450.

xiii^e, *Ajainb*, *Ajaing*, au xiv^e, etc.¹. Il est évident que le type gallo-romain doit renfermer un *a* tonique; d'autre part, pour expliquer la terminaison avec *n* mouillée, qui est clairement indiquée par quelques-uns des anciens textes, il faut faire appel à la désinence *-anium*. Je propose de faire remonter *Ajain* à *Acanium*, c'est-à-dire à un gentilice employé adjectivement au masculin singulier². Holder a relevé *Acania* dans une inscription de Rome (*Corpus*, VI, 2201), et *Akanius* dans une inscription de Narbonne (*Ib.*, XII, 4378).

J'ai à peine besoin d'ajouter que je repousse de toutes mes forces l'explication du nom d'*Ajain* que vient d'imaginer M. l'abbé S. Dardy, auteur d'un ouvrage récent sur cette localité³: d'après lui, « on peut affirmer sans témérité que le mot latin *Joannes*, qui en français signifie *Jean*, est la racine du mot d'*Ajain*⁴ ».

ALLASSAC. — Holder donne le gentilice *Alacius* d'après une inscription trouvée à Oderzo, près de Trévise (Italie), et publiée dans le *Corpus*, t. V, n° 1983. L'existence de ce nom dans la Gaule proprement dite est assurée par *Allassac* (Corrèze), qui représente exactement *Alaciacum*.

1. J'emprunte les exemples aux *Notes pour un dictionnaire topogr. de la Creuse*, p. p. l'abbé Leclerc dans l'*Annuaire de la Creuse* de 1885. Je dois dire que l'auteur cite *parrochia de Ajen* en 1201, sans référence: cette graphie est tellement isolée que je la considère comme suspecte.

2. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Rech. sur l'orig. de la propr. fonc.*, p. 347.

3. *Ajain (Creuse)*. Paroisse et séminaire, de l'an 1000 à l'an 1900. Limoges, Ducourtieux, 1902, in-8° de xi-382 pages.

4. *Loc. laud.*, p. 7.

AMBOISE, AMBAZAC. — M. d'Arbois de Jubainville considère *Amboise* comme représentant un type *Ambactia*, cognomen féminin employé adjectivement, dérivé du gaulois *ambactos* « vassal, domestique, serviteur¹ ». A cela, Gaston Paris objecte que *Amboise*, forme relativement récente pour *Ambaise*, ne peut remonter qu'à *Ambatia* ou *Ambasia*, bien que « les plus anciens documents donnent *Ambacia* » ; il pense en outre qu'il est difficile de regarder *Ambacia* comme une altération d'*Ambactia*, car « la brièveté attribuée par Fortunat au second *a* d'*Ambaciensis* s'expliquerait bien difficilement dans ce cas² ».

L'opinion de Gaston Paris est inattaquable au point de vue phonétique, et des faits qui lui avaient échappé confirment absolument sa théorie. J'emprunte à Holder les citations suivantes : « *Sulp. Sever. dial.* 2 (3), 8, 4 : In vico Ambatiensi. *Paulin. Petric. v. Mart.* 5, 553 : Ambātīæ nomen priscum prior incola dixit. 555 : Ambātīæ ad vicum properat deducere turmas. » La forme *Ambatia*, qui se trouve dans Sulpice Sévère (fin du quatrième siècle) et dans Paulin de Périgueux (cinquième siècle), est la plus ancienne, car *Ambacia* n'apparaît qu'à la fin du sixième siècle, dans Fortunat et dans Grégoire de Tours ; de plus, elle rend compte de la forme française *Amboise*. Il ne faut pas hésiter à accepter *Ambatia* comme le seul type légitime de ce nom de lieu et à repousser *Ambactia*, forme imaginaire, et *Ambacia*, forme de mauvais aloi.

1. *Rech. sur l'orig. de la propr. foncière*, p. 443.

2. *Romania*, XIX, 475.

Du nom de la petite ville d'*Amboise*, M. d'Arbois de Jubainville a rapproché celui du bourg d'*Ambazac* dans la Haute-Vienne qui, pour lui, est un ancien **Ambactiacum*. La phonétique limousine nous apprend que le nom vulgaire *Ambazac*, que nous trouvons tel quel dès le XII^e siècle¹, ne peut avoir pour type ni **Ambactiacum*, qui aurait donné **Ambaïssac*, comme *factionem* a donné *faiſso*, ni *Ambaciacum* (forme qui se trouve sur une monnaie mérovingienne), qui aurait donné **Ambassac*, comme *glaciare* a donné *glassar*, ni **Ambasiacum*, qui aurait donné **Ambaisac*, comme *basiare* a donné *baisar*, mais seulement et exclusivement **Ambatiacum*.

Si maintenant, sortant du domaine des faits positivement acquis, nous cherchons dans l'induction une satisfaction à notre désir de savoir, nous pouvons admettre que *Ambatia* et *Ambatiacum* remontent à un gentilice **Ambatius*, non attesté, mais appuyé par le cognomen *Ambatus* dont Holder cite beaucoup d'exemples, tous de provenance hispanique.

Lorsque cette note sur *Amboise* et *Ambazac* parut dans la *Revue celtique* (XX, 1-2), la Rédaction crut devoir la faire suivre d'une apostille ainsi conçue : « *Ambatus* et *Ambactus* sont deux notations du même mot celtique **Ambachtos* ou **Ambaxtos* (x pour χ grec); elles sont dues à des populations qui ne pouvaient prononcer le *ch* ou χ celtique et qui le supprimaient ou le remplaçaient par une autre lettre. » Je ne puis me ranger à cette manière de voir; c'est en quelque sorte le contre-

1. Leroux, Molinier et Thomas, *Doc. hist. concernant la Marche et le Limousin*, II, p. 4.

pied de la méthode dont je m'inspire dans toutes ces notices. Quelles seraient donc ces populations qui auraient ainsi supprimé le *c* ou *ch* celtique dans *ambactos*? Mystère. En fait, le gaulois *ambactos* a été incorporé de bonne heure dans le latin vulgaire de la Gaule, qui en a tiré le verbe *ambactiare*, d'où l'ancien français *ambacier* et ses dérivés (aujourd'hui *ambassade*, etc., par emprunt aux langues méridionales); nous constatons que le *c* celtique y est traité absolument comme le *c* latin dans *factionem*. Donc, il ne faut pas confondre la désinence d'*Ambatus* (d'où *Amboise*, *Ambazac*) avec celle d'*ambactos* (d'où *ambassade*). Dire que *Ambatus* et *Ambactus* sont deux notations du même mot celtique me paraît aussi erroné que de voir dans *fatus* et *factus* deux notations du même mot latin.

ARCISSAS. — *Arcissé* est le nom d'une commune de l'Isère et d'un hameau de l'Orne, commune de Corbon. Il y a dans l'Eure-et-Loir un hameau dit *Arcisses*, commune de Brunelles. Un hameau de la Creuse, commune de Bosmoreau, s'appelle *Arcissas* et cette forme figure dans le cartulaire de l'abbaye du Palais dès le XII^e siècle¹. On a identifié *Arcisse* de l'Orne avec la villa dite *Arsicius* dans le polyptique de l'abbé Irminon². La constance de l'orthographe du cartulaire du Palais me fait croire que la forme primitive de *Arcissas* est * *Arcîcias* et qu'il a existé un gentilece *Arcîcius* à côté de *Arsîcius*.

1. Bibl. nat., nouv. acq. lat. 225, fol. 15 et suiv. Aujourd'hui l'orthographe flotte entre *Arcissas* et *Arcissat*; la carte du Ministère de l'Intérieur porte *Archissas*, forme fautive.

2. XII, 45, éd. Longnon, p. 172.

ARLEMPDE, ARLENDE. — *Arlempdes*, comme écrit le *Dictionnaire des Postes*, ou mieux, comme on le trouve dans les anciens auteurs, *Arlempde*, est une commune de la Haute-Loire, et *Arlende* (le *Dictionnaire des Postes* écrit à la française *Arlinde*) un hameau de la commune d'Allègre dans le Gard. Nous avons manifestement là un doublet, dont la terminaison en *e* (et non en *a* ou *o* féminin¹) nous reporte à un type primitif qui devait être proparoxtion, comme *Mimale* (d'où *Mende*). Une inscription trouvée à Jonquières (Gard) mentionne les *Arnemetici*, c'est-à-dire les habitants d'un lieu dit * *Arnemelum*, mot dont le caractère et les éléments gaulois sont bien clairs². La forme romane primitive prise par * *Arnemelum* doit être nécessairement * *Arnemde*. Elle se trouve effectivement, appliquée à une localité de l'Hérault voisine d'Aniane où il y a eu de bonne heure une chapelle de la Vierge: *S. Maria de Arnempdis* (1146), *S. Maria de Arnendes* (1154), mais là elle n'a pas vécu jusqu'à nos jours³. Je n'hésite pas à reconnaître dans l'*Arlempde* de la Haute-Loire et l'*Arlende* du Gard des représentants du gaulois * *Arnemelum*. La dissimilation de *rn-m* (devenu *rn-n*) en *rl-n* rentre dans la loi 6 de M. Grammont⁴. Cet auteur déclare que la loi en question est fort peu

1. Pour le Gard j'ai le témoignage de Mistral; pour la Haute-Loire, je citerai des textes de 1215 et 1248 qui écrivent *Arlende* (Chassaing, *Cart. des Templiers du Puy*, nos 15 et 27).

2. *C. I. L.*, XII, 2820, dans Holder.

3. D'après Eug. Thomas, *Dict. top. de l'Hérault*, cette localité s'appelle aujourd'hui *Sainte-Marie d'Arne-Vieille*.

4. *La dissimilation consonantique*, p. 36.

représentée, et il ne connaît guère que *Saint-Sorlin*, pour *Saint-Sornin*. On peut mentionner les cas suivants dans la nomenclature géographique : *Borlhoncle*, qui se trouve en 1337 pour *Bournoncle* (Haute-Loire)¹ ; *Château-Chalon* (Jura), de *Castellum Carnonis* ; *Carlencas* (Hérault), autrefois *Carnencas* ; *Doullens*, pour *Dourleus*, de *Dornincum*² ; *Eperlon*, forme fréquente au moyen âge de *Epernon* (Eure-et-Loir) ; *Lorlanges* (Haute-Loire), appelé *Luzernanjas* en 1267³ ; *Pluherlin* (Morbihan), pour *Plubernin*, au IX^e siècle *Plebs Hoiernin*⁴.

AUTOIRE, LE TOY. — *Autoire* est une commune du Lot ; *Le Toy* est une commune de la Corrèze limitrophe de la commune de Viam et appelée officiellement *Le Toy-Viam*. Au point de vue historique, il est certain que *Le Toy*, dit *Le Thoneyre* en 1598, est identique à *Altoire*, église donnée à l'abbaye de Tulle en 1085 par un vicomte d'Aubusson⁵ : par conséquent, au point de vue linguistique, *Autoire* et *Le Toy* forment un doublet. Or l'ancienne forme romane *Altoire* ne peut remonter qu'à un type gaulois ou gallo-roman * *Altodurum*, qui manque dans Holder mais qu'on peut y inscrire en toute confiance.

AUZANCES. — *Auzances* est le nom officiel d'une

1. Chassaing, *Spicil. Brivat.*, p. 322.

2. Cf. ci-dessous l'art. *Doullens*.

3. Chassaing, *Spic. Brivat.*, p. 119.

4. Cf. *Revue Celtique*, XI, 144.

5. Voy. Champeval, *Le Bas-Limousin seigneurial et religieux*, p. 319. L'auteur explique *Altoire*, en le décomposant en *Al Toire*, par « fontaine ». Je ne sais pas pourquoi il attribue à *toire* le sens de « fontaine », à moins qu'il n'y voie le prov. mod. *touire* « conduite d'eau ».

petite ville de la Creuse qui devrait s'écrire *Ausance*, comme en témoignent les textes. Le plus ancien exemple connu de ce mot (1195) se présente sous la forme *Alsancia*¹; mais l's ayant un son doux (noté aujourd'hui par *z*), il est matériellement certain qu'une voyelle a disparu entre *l* et *s*. Le type primitif est sûrement * *Alesantia* ou * *Alisantia*, dont le thème et la désinence portent également la marque gauloise. Le même nom nous est offert par une rivière du Poitou, l'*Auzance*, mentionnée en 929 (*fluvius Alsancia*), et par un village qu'elle arrose, *Auzance*, commune de Migné (Vienne). Il y a dans l'Aveyron une commune dite *Alrance*, arrosée par une rivière éponyme, affluent du Tarn (rive droite) : l'ancienne forme *Alsanzca*, qui figure, appliquée à la rivière, dans le cartulaire de Conques (p. 16), nous ramène toujours au même type. Il est probable que le ruisseau, affluent du Cher, qui arrose Auzances (Creuse) et qu'on appelle aujourd'hui le ruisseau de l'Étang-Neuf, portait autrefois ce nom de * *Alesantia* ou * *Alisantia*, et que la ville le lui a emprunté².

BALLEDENT. — Holder enregistre les noms de lieux *Balatedo*, *Balatonium* et *Balatonna*. Or, il y a dans le département de la Haute-Vienne une commune qui s'appelle *Balledent* ; son nom ancien ne nous est connu

1. Tardieu et Boyer, *Hist. d'Auzances et de Crocq*, p. 24. Les auteurs se demandent si *Auzances* doit être décomposé en *aux Anses*, ou s'il vient du nom d'un capitaine romain, *Auxentius*.

2. Le *Rance*, affluent du Tarn (rive gauche), est appelé aussi *Alsanza* dans le cartulaire de Silvanès, f° 171 (communiqué par M. Ch. Poinssot).

que par des documents du douzième siècle qui l'écrivent *Baladen*¹, *Balladen*² ou *Baladent*³. Personne n'aura l'idée que *Baladen* puisse être un composé roman de *balar* (danser) et de *den* ou *dent* (dent) comme *Bramafam*, *Cantagrel*, etc. Il est probable que le type primitif est **Balatenno*, avec la désinence que nous retrouvons dans *Serotenno*, aujourd'hui *Sardent* (Creuse). L'affaiblissement de *t* médial en *d* est normal dans la région de la Haute-Vienne; de part et d'autre on remarque que la graphie a subi l'influence analogique du nom commun *dent* qui n'a certainement rien à voir avec l'étymologie.

BAZELAT. — Une commune de la Creuse, qui porte aujourd'hui le nom de *Bazelat*, est appelée *Balazac* dans un texte de 1257 conservé en original aux Archives départementales de la Creuse⁴. *Bazelat* est sorti par métathèse de **Balezat*, forme légèrement francisée qui correspond à l'ancien vocable *Balazac*. Cet ancien vocable se retrouve dans le nom d'une commune du département d'Ille-et-Vilaine, *Balazé*, près de Vitré. Le type commun doit être **Balatiacum*, dérivé d'un gentilice **Balatius*⁵. Ce gentilice n'a rien en soi d'in vraisemblable : on trouve *Balatulla*, nom de femme, à côté de *Belatulla*, plus fréquent. De

1. *Cartulaire d'Aureil*, charte n° 127.

2. *Ibid.*, charte n° 320; Leroux, Molinier et Thomas, *Doc. hist. concernant la Marche et le Limousin*, I, 137.

3. *Cartulaire d'Aureil*, charte n° 124.

4. Sous la cote H 258.

5. Le nom de lieu *Baladitiago*, qui figure dans la charte 4 du cartulaire de Conques et que l'éditeur identifie au hasard avec Barriac, paraît avoir un thème différent, soit **Baladitius*.

même que *Cintullus* et *Cintius* coexistent, il est naturel que **Balatius* ait existé à côté de *Balatulla*.

BENASSAY. — Le nom de *Benassay*, dans la Vienne, apparaît dans les textes en 889 sous la forme *Benaciacum*. Donc, il serait imprudent de le confondre avec le type *Bannaciacum*, qui figure sur des monnaies mérovingiennes du septième siècle et qui se retrouve aujourd'hui dans *Banassac* (Lozère et Creuse), dans *Banassat* (Creuse, nom de deux hameaux) et probablement ailleurs. Un *a* entravé ne se change pas ainsi en *e* au neuvième siècle. Il me paraît donc légitime de supposer un gentilice gaulois **Benacius*, qui fait songer au fameux lac *Benacus* de la Cisalpine.

BILLANGES (LES). — *Les Billanges* est le nom d'une commune de la Haute-Vienne. Dans ce mot les deux *l* sont une superfétation; on prononce sans mouillement, et les anciens dictionnaires géographiques, par exemple celui de Masselin (1827), écrivent *Les Bilanges*. L'article *les* s'est introduit dans ce nom, comme dans *Le Blanc*, *Le Mans*, etc., par étymologie populaire : la forme ancienne est *Aubilanges*, au commencement du treizième siècle *Albilanges*¹. Le type gallo-romain est probablement **Albillanicos*, formé du cognomen *Albillus*, par addition du suffixe composé *-anicus* (*-anus* + *-icus*)². M. d'Arbois de Jubainville a

1. Un moine de Saint-Martial nommé *A. d'Albilanges* figure dans une liste dressée par Bernard Itier (*Chrou. de Saint-Martial*, p. p. Duplès-Agier, p. 283).

2. On pourrait songer aussi à **Albinanicos*, du cognomen *Albinus*, d'où *Albilanges* serait sorti par dissimilation; mais c'est moins probable. En tout cas la désinence romane, confirmée par

cité une série d'exemples de formation analogue, mais offrant tous des désinences en *-ianicus*, *-ianicas* : il les considère comme dérivés de *cognomina* en *-anus*, dérivés eux-mêmes de gentilices en *-ius*¹. Dans **Albilanicos* il ne peut être question de gentilité en *-ius*, pas plus que dans *Gordanicos* (cognomen *Gordus*), d'où *Goudargues* (Gard). Je remarque d'ailleurs que *Sauxillanges* (Puy-de-Dôme) n'a pas plus d'*l* mouillée que *Les Billanges* et se rattache au cognomen *Celsinus*, et non au gentilité **Celsinius*, comme le croit M. d'Arbois de Jubainville.

BLAUDEIX. — Holder a relevé chez Strabon et chez Etienne de Byzance le nom d'une ville de Phrygie dite Βλαυδεῖς. Le caractère gaulois de ce nom me paraît confirmé par l'existence, dans le département de la Creuse, d'un chef-lieu de commune appelé *Blaudeix*, autrefois siège d'une commanderie de l'ordre du Temple. Pour rendre raison du nom de *Blaudeix*, écrit *Blaudeis* en 1282², je ne vois guère d'autre type possible que **Blaudiscum*³. Presque tous les noms de la Creuse qui se terminent aujourd'hui en *-eix* reposent sur des types gallo-romains munis du suffixe *-iscus*. Par exemple, *Le Jourdaneix*, hameau d'Arrènes, est appelé au douzième siècle *Jordaniscum* dans les

la forme actuelle du patois, montre qu'il faut partir de *-anicos*, et non de *-anicas*.

1. *Recherches*, p. 569 et s.

2. Arch. dép. de la Haute-Vienne, fonds de l'évêché, cartulaire *O Domina*, fo 70 vo.

3. La forme romane la plus ancienne a dû être **Blaudesc* ; il n'est pas impossible qu'elle se soit réduite à *Blaudeis* dès la fin du treizième siècle.

textes latins et *Jordanesc* dans les textes romans¹. Mais *Blaudos* est-il un nom d'homme comme *Jordanes*, ou faut-il attribuer ici au suffixe *-iscus* la même valeur que dans *Angeriscus* (*Indrois*), qui sera étudié plus loin?

CHADREUGNAT. — *Chadreugnat* est le nom officiel d'un hameau de Lafat (Creuse), écrit quelquefois *Chadruignat*. Jadis on écrivait *Chadourgnat*², pour *Chadourgnac*, forme actuelle du nom d'un hameau de Thiviers (Dordogne), représentant normal d'un type gallo-romain *Caturniacum* : on sait qu'il y avait un *vicus Caturniacus* au territoire de Veleia dans la Gaule Cisalpine. Ce *Caturniacus* suppose un gentilice **Caturnius*, d'après un cognomen **Caturnus*. Le féminin **Caturna* est représenté par *Chadourne*, communes de Rilhac-Treignac (Corrèze) et de Lunas (Dordogne), etc., et par *Cadourne* (Gironde)³; il est possible que le masculin **Caturnus* doive être reconnu dans *Cadour* (Aveyron) et *Cadours* (Haute-Garonne).

CHAMBEZON. — *Chambezon* est le nom d'une commune de la Haute-Loire, canton de Blesle, arrondissement de Brioude. La forme la plus ancienne de ce nom est *Chambedon*, qui figure au douzième siècle dans le cartulaire de Sauxillanges⁴. Les textes postérieurs donnent *Chambezon* et *Chambezo*, avec chute de l'*n* finale. Le type peut être **Cambidonum*, **Cambedonum*, **Cambidonem* ou **Cambedonem*⁵; mais la saine phonétique interdit d'y

1. Cartulaire de Bénévent, Bibl. nat. lat. 17116, fol. 95.

2. Répartition de la taille pour 1727 (Arch. Creuse, C 23).

3. Cf. *Revue Celtique*, XX, 94.

4. Cf. *Romania*, VI, 263.

5. Cf. la forme *Cervedone* (à l'ablatif) employé par Fortunat pour *Cervon* (Nièvre).

voir soit *Cambodunum*, soit *Cambidonnum*. Le même nom paraît se retrouver dans *Chambéon* (Loire), qui figure plusieurs fois dans le cartulaire de Savigny sous la forme adjective *Cambetdonensis*, *Cambedonensis*.

CHAMBONCHARD. — *Chambouchar*d est le nom d'une commune du canton d'Évaux (Creuse), située sur le Cher¹. Adémar de Chabannes mentionne le château de Chambonchard, *castellum Camboncare*m². Il est évident que c'est un mot composé, dont le dernier élément est le nom de la rivière du Cher sous sa forme indigène *Char*, conforme à l'appellation gauloise *Caris*³. Le premier élément est *Cambon*, et non *Cambo*, comme le dit Holder, qui a un article *Cambo-caris*, et qui imprime *Chambouchar*d, au lieu de *Chambonchard*. Il ne m'appartient pas de décider si *cambon* peut être un substantif et si *Camboncaris* peut signifier en gaulois « courbure du Cher » ; toujours est-il qu'aux environs de Chambonchard le Cher forme effectivement un coude assez prononcé du Sud-Est au Nord-Ouest.

CHANTREZAC, CHANTRIGNÉ. — *Chantrezac*, nom d'une commune du département de la Charente, figure dans

1. On trouve la forme francisée *Chamboucher* dans une assiette d'impôts de 1357 (Leroux, Molinier et Thomas, *Doc. hist. concernant la Marche et le Limousin*, II, 31).

2. M. Chavanon, p. 150, imprime *Canboncasem* d'après le ms. latin 5927, mais c'est une mauvaise leçon. Le ms. 5926 porte correctement *Canboncare*m. Une faute typographique a transformé le mot en *Cambonécare*m dans la Chronique de Bernard Itier, telle que l'a publiée Duplès-Agier, p. 41.

3. Cette rivière prend sa source dans la commune de *Chard* (Creuse) et, dans les premières communes qu'elle arrose, elle s'appelle le *Char*. Naturellement, le *d* de *Chard* est une fantaisie caco-graphique moderne.

la chronique d'Adémar de Chabannes sous la forme adjectivale *Cantreciacensis ecclesia*¹. Holder enregistre **Cantriciacum* et voit là une contraction pour **Cantariaciacum* ou **Cantericiacum*, dérivé d'un gentilice **Cantericius*. Ces hypothèses manquent de base phonétique. La forme vulgaire *Chantrézac*, avec son *z* représentant *s* sonore, prouve que la graphie *Cantreciacum* est pour **Cantretiacum*. Il faut admettre un gentilice **Cantretius*, dérivé de *Cantrius*. Ce dernier nous est conservé par mainte inscription ; quoique aucune n'appartienne à la Gaule, M. Holder enregistre *Cantrius* et *Cantrus* ; il doit avoir de bonnes raisons pour cela. Un autre dérivé de *Cantrius* doit être **Cantrinius*, d'où le nom de lieu **Cantriniacum*, représenté aujourd'hui par *Chantrigné*, commune de la Mayenne.

CHASSENDE: — Dans la commune d'Ours-Mons (Haute-Loire) existe un terroir du nom de *Chassende*. Il est mentionné dans une charte de 1254, où Chassaing l'a lu *Chasseinde*² : j'étais porté à priori à rectifier la lecture en *Chassemde*³, lorsque ce qui n'était qu'une hypothèse est devenu une certitude pour moi. En effet, je m'avise que dans une charte de 1294, publiée par le même éditeur, on lit *Chassempde*⁴ ; Chassaing n'identifie pas, mais il est hors de doute qu'il s'agit du même terroir. La forme primitive doit être **Cassimate* ou

1. J. Lair, *Études critiques*, II, 143.

2. *Cart. des Templiers du Puy* (1882), charte n° 29.

3. Une faute de lecture analogue se trouve dans la charte 19 où le mot provençal *esems* (ensemble) est transformé en *esenis*.

4. *Cart. des Hospitaliers du Velay* (1888), ch. n° 59.

**Cassemate*, analogue à *Mimate*, Mende, *Brivate*, Brioude, etc., avec l'accent sur l'antépénultième.

CORDES. — Il ne s'agit ici ni de *Cordes* (Tarn), ni de *Cordes-Tolosane* (Tarn-et-Garonne), dont le nom est emprunté à *Cordoue* d'Espagne, mais d'un hameau de la commune de Bains (Haute-Loire). Dans des chartes du commencement du XIII^e siècle le nom de ce hameau oscille entre *Cornde*, *Corde* et *Conde*¹; la forme primitive doit être *Cornate*. Holder a inscrit ce mot comme nom ancien de *Cornas* (Ardèche): il faut donc qu'il ait existé concurremment un *Cornate* accentué sur l'a (d'où *Cornas*) et un *Cornate* accentué sur l'o (d'où *Cordes*).

DARNAC. — La forme romane la plus ancienne du nom de la commune de *Darnac* (Haute-Vienne) est *Adernac*². Cette forme nous reporte clairement à un type **Aternacum*; l'affaiblissement de *t* médial en *d* est normal dans cette région. Or, Holder enregistre *Aternos*, mais pour faire remarquer que c'est un nom latin³. A-t-il raison? En tout cas, *Aternus* a été en usage en Gaule comme nom d'homme, puisque le nom de lieu *Aternacum* en a été formé⁴.

1. Chassaing, *Cart. des Templiers du Puy*, nos 13, 15, 17, 18, 19.

2. Un *Johannes d'Adernac* figure comme témoin dans une donation faite vers 1120 à la Maison-Dieu de Montmorillon, Bibl. nat. lat. 18399, p. 402.

3. On sait qu'une ville du Samnium s'appelait *Aternum*, et qu'il y avait en Italie un fleuve dit *Aternus*.

4. La charte 112 du cartulaire de Brioude mentionne une localité du nom d'*Adarnacum* qui n'a pas été identifiée. Il y a dans la Creuse, commune de Saint-Sylvain-Bas-le-Roc, un hameau appelé

DOULLENS. — On tire ordinairement *Doullens* de *Donincum*, qui figure au dixième siècle dans Flodoard. Mais il est impossible de négliger la forme concurrente *Dourlens*, dont *Doullens* est un adoucissement analogue à celui de *Charlon* en *Challon*, *Chalon*, dans *Château-Chalon*, à celui d'*Aumarle* en *Aumale*, etc. Or, le manuscrit de Montpellier utilisé par Pertz pour éditer Flodoard porte, paraît-il, *Domincum* et non *Donincum*¹. La correction de *Domincum* en *Dornincum* arrangerait tout. J'ai réuni plus haut, à l'article *Arlempde*, des exemples qui mettent en lumière la filiation de *Dourlens* par rapport à *Dornincum*.

ESSOUVERT. — Une forêt de la commune de La Chapelle-Baton (Charente-Inférieure) s'appelle *Essouvert*. Elle est nommée, dans la charte 313 du cartulaire de Saint-Cyprien de Poitiers, *Exolvernus silva*. Il est difficile de ne pas voir dans **Exolvernos* un nom gaulois, dont le dernier élément serait *vernos*, aune.

EYMOUTIERS, HAINS, HEM. — Le nom gaulois *Agentum* se retrouve aujourd'hui dans trois noms de lieux d'aspect très différent : *Le Bourg d'Hem* (prononcé *Le Bourdan*) dans la Creuse, *Eymoutiers*, dans la Haute-Vienne², et *Hains*, dans la Vienne. Holder n'a relevé que *Agenti monasterium*, d'où *Eymoutiers*, autrefois *Aenmostier*. Adémar de Chabannes veut parler d'Eymoutiers quand il dit « *monasterium Sancti Stephani Agentense* » ou,

Darnat ; il est possible que ce nom ait la même étymologie que le *Darnac* de la Haute-Vienne.

1. Cf. *Revue Celtique*, XVIII, 246.

2. Il y a aussi un *Eymoutiers* dans la Charente, mais je ne sais quelle en est l'étymologie.

plus simplement, « *ecclesia Agento* »¹. C'est aussi Eymoutiers qui est appelé *Agentum* dans un acte du 8 août 959, publié par le *Gallia christiana*². Au dixième siècle également, nous avons la forme *Agentum*, qui devient plus récemment *Haentum*, et, en langue vulgaire, *Aent*, pour désigner *Hains*³. Enfin *Hem*, dans la Creuse, est appelé, depuis le treizième siècle, *Abentum*⁴, en latin, et *Abent*⁵, en langue vulgaire. On trouve même *Aentensis ecclesia* et *ecclesia de Aento* appliqués à *Ayen* (Corrèze), mais la forme ordinaire est *ecclesia de Aenno*, qui remonte à *Agennum*⁶.

GORCE. — Le nom de lieu *Gorce* est extrêmement répandu dans le massif central de la France et déborde même un peu vers le Sud-Ouest. Employé au singulier ou au pluriel, avec ou sans article, écrit par *c* ou par *s*, francisé ou resté provençal dans sa désinence du pluriel (*Gorce*, *Gorse*, *Gorses*, *Gorsas*, *Les Gorses*, *Les Gorceix*, *Lagorce*, etc.), il s'étend sur plus d'une quinzaine de départements : Ardèche, Aveyron, Cantal,

1. Édit. Chavanon, p. 158 et 172. L'éditeur a bien reconnu qu'il s'agissait d'Eymoutiers à la p. 158, mais à la p. 172 il a cru que *Agento* désignait Ahun (*Agedunum*). Le *prepositus Aintensis* qui figure dans une charte de 1108 publiée par M. Alfred Leroux (*Chartes, chroniques et mémoires*, p. 25) est un prévôt d'Eymoutiers et non d'Ayen.

2. Tome II, instr., col. 168-169.

3. Redet, *Dict. top. de la Vienne*.

4. Pouillé du diocèse de Limoges conservé aux archives de la Creuse ; charte de 1282 aux archives de la Haute-Vienne, fonds de l'évêché, cartulaire *O Domina*, fo 70, v^o.

5. Assiette d'impôt de 1477 aux Arch. nat. P. 1363, cote 1241.

6. Leroux, *Chartes, chroniques et mémoires*, p. 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46 et 47.

Charente, Charente-Inférieure, Corrèze, Creuse, Dordogne, Gironde, Indre, Haute-Loire, Lot, Lot-et-Garonne, Puy-de-Dôme, Vienne et Haute-Vienne. Il a à côté de lui, comme diminutif, *Goursole*, qu'on trouve dans la Charente, la Corrèze, la Creuse, la Dordogne, etc. Le plus anciennement mentionné de tous ces lieux serait *Gorses*, chef-lieu de commune du Lot, qui figure, appelé *Gorcias*, dans une charte de 755, si ce document était authentique; malheureusement le document a été fabriqué, au onzième siècle probablement, par les moines de Figeac, qui l'ont mis sous le nom de Pépin le Bref. Ce faux importe peu, à notre point de vue. Il est certain que *Gorce* (avec *o* ouvert) ne peut venir que de **Gorcia* ou **Gortia*¹. Or, dans une partie de la région sur laquelle s'étend le nom propre qui nous occupe (Creuse, Corrèze, Haute-Vienne, Indre, etc.), on emploie aussi le nom commun *gorço*, *gorce*, avec les sens de « haie vive, haie sèche, buisson, lieu rempli de mauvaises herbes ou de décombres, châtaigneraie² ». Il est évident que les deux séries n'en font qu'une et il est probable que nous devons y reconnaître le celtique **gorto-*, allongé à l'aide d'un suffixe latin en **gortia*. Mistral a donc raison, en

1. C'est ce que montre, par exemple, le *z* de la forme *Gorza*, qui figure, vers la fin du onzième siècle, dans la charte 239 du Cartulaire de Vigeois.

2. Cf. mes *Mélanges d'étym. fr.*, p. 86, art. *gource*. Le sens de « châtaigneraie » existe effectivement dans le Nord de la Creuse, spécialement à Crozant (communication de M. Blanchet, instituteur-adjoint).

somme, de rapprocher le limousin *gorso* du bas-breton *garz* « haie »¹.

L'INDRE ET L'INDROIS. — L'*Indrois* est une rivière qui se jette dans l'Indre à Azay-sur-Indre (Indre-et-Loire). Quelques-uns écrivent *Indroye*, au lieu de *Indrois*²; mais c'est une fantaisie moderne. Les anciennes formes du nom de cette rivière sont : *Andreis*, *Androsius*, *Andriscus*, *Anderiscus*, *Angeriscus*, *Angeliscus*³. On sait que le nom primitif de l'Indre est *Anger*⁴ : la bonne orthographe du mot français serait *Aindre*, comme *ceindre*, de *cingere*, ou l'ancien verbe *fraindre*, de *frangere*. Il est clair que le nom de l'*Indrois* est dérivé de celui de l'*Indre* au moyen du suffixe *-iscus*, *-iscos*⁵. On peut inscrire sûrement *Angeriscos* dans le Trésor du vieux gaulois. Il ne faut pas hésiter non plus, il me semble, à voir dans ce suffixe *-iscos* un suffixe diminutif identique au suffixe grec *-ισκος*. Le rapport sémantique de *Indrois* à *Indre* est manifestement le même que celui de *Loiret* à *Loire* et de *Petite-Creuse* (au moyen âge *Croseta*) à *Creuse*, etc. Que les celtisants fassent leur profit de cette très simple observation⁶.

1. Le nom de la célèbre abbaye de Gorze, près de Metz, énoncé *Gortia* en 793, doit avoir la même étymologie.

2. Notamment *La Grande Encyclopédie*.

3. Mabille, *Notice sur les divisions territoriales de la Touraine* (Paris, 1866), p. 162.

4. *Super fluvium Angerem*, Grégoire de Tours, *Vit. patrum*, 18, 1.

5. La désinence *-iscus* donne régulièrement en français *-ois* et plus récemment *-ais*. Exemples : *dais*, anciennement *dois*, de *discus*.

6. Comparez ce que dit du suffixe *-iscos* M. d'Arbois de Jubainville, p. 546 et suiv. de ses *Recherches sur l'origine de la propriété foncière*.

LEIGNE. — Une commune et un hameau du département de la Vienne portent le nom de *Leigne*, au onzième siècle *Lemnia*. Holder a relevé le cognomen *Lemnus* dans une inscription de la Grande-Bretagne, *Corp. inscr. lat.*, VII, 41. *Lemnia* semble attester l'existence d'un gentilice **Lemnius* qui, employé adjectivement au féminin, aurait donné naissance au nom de lieu *Leigne*.

LOIN. — *Loin*, nom d'une ferme, commune de Savigné (Vienne), se présente au moyen âge sous les formes *Leu* (1172), *Leum* (1195), *Lehun* (1395), *Lohun* (1482), etc.¹. Il me paraît infiniment probable que le nom primitif de cette localité est *Lugudunum*.

LOUDUN. — Holder considère le nom de *Loudun* (Vienne), qu'il place, par un fâcheux lapsus, en Bourgogne, comme représentant le gaulois *Lugudunum*, et cette opinion a dû être émise plus d'une fois avant lui. L'examen des anciennes formes du nom de *Loudun* ne confirme pas cette manière de voir². Je ne crois pas qu'il faille faire grand fond sur le *castro Lauduno* d'un diplôme de Charlemagne (800), ni sur le *vicaria Laudomensis* d'un diplôme de Charles le Chauve (849), ni sur le *vicaria Lugdunensis* de la pancarte noire de Saint-Martin de Tours (904). Voici les formes qui me paraissent décisives : *Laucidunensis* (895), *Laucedunensis* (970), *Lauzidunensis* (976), *Lausdunensis* (977, 985), *Lauzdunensis* (vers 1000), *Losdunum* (1059), *Lausdunum* (1060), *Laucidunum* (1062). Pourquoi ne pas

1. Redet, *Dict. top. de la Vienne*.

2. Je les étudie exclusivement dans Redet, *op. laud.*

admettre que Loudun a porté à l'époque gallo-romaine le nom de **Laucidunum* ? Ce nom manque dans Holder ; mais on y trouve le cognomen *Laucus*. De *Laucidunum* on peut rapprocher *Baridunum*, *Congidunum*, *Lugidunum*, *Muridunum*, *Singidunum*, etc.

LUTHENAY, LONNAC, LOUCÉ. — *Luthenay* dans la Nièvre ne figure pas dans les textes avant le XIII^e siècle : il y est appelé *Lothenayacum*, *Lothenayum*. On peut sûrement restituer la forme primitive : **Luttenacum* ou **Luttenacum*, laquelle est aussi postulée par *Lonnac*, commune de Sanssat-L'Eglise (Haute-Loire), au moyen âge *Lotnac*¹. Il faut donc inscrire le gentilice **Luttennus* à côté de *Lutius*, dont Holder donne deux exemples². Les anciennes formes, qui ont un *o* à la syllabe initiale³, montrent que dans **Luttennus* l'*u* était bref ; il en était nécessairement de même dans *Lutius*. Or, **Lüttiacum* offre une base excellente pour expliquer *Loucé*, dans l'Orne. M. d'Arbois de Jubainville propose, il est vrai, **Lücciacus*⁴ ; mais en présence des innombrables représentants de *Lücciacus* ou *Lüciacus*, j'ai bien des doutes sur la légitimité de cette hypothèse.

MAINE (LE), MANS (LE). — C'est à Jules Quicherat que revient le mérite d'avoir expliqué pourquoi nous

1. Chassaing, *Cart. des Templiers du Puy*, ch. nos 14 et 25.

2. Sur le suffixe *-enus* ou *-ennus*, voy. d'Arbois de Jubainville, *Rech.*, p. 449.

3. La forme moderne *Luthenay* offre une restauration savante de l'*u* primitif ; même phénomène dans *Lubersac* (Corrèze, Lot-et-Garonne) et *Lupersat* (Creuse), qui s'écrivent au moyen âge *Loberzac* et viennent de *Lüperciacum*.

4. *Rech.*, p. 260.

disons *Le Mans*, avec l'article, en parlant du chef-lieu de la Sarthe¹. Le nom du peuple gaulois des *Cenomanni* est devenu *Celomanni* par dissimilation, d'où **Celmans*, qui a dû être la forme romane primitive. Puis, la première syllabe a été confondue avec le démonstratif *cel* et remplacé par l'article *lo*, *le*. Il n'y a pas à revenir là-dessus. Ce que je veux faire remarquer, c'est que *Le Mans* remonte à *Cenomannis* avec deux *n*, car si le type étymologique n'avait eu qu'un seul *n*, il aurait abouti à **Le Mains*. Holder a donc raison d'instituer deux articles distincts, l'un pour les *Cenomani* de la Cisalpine, l'autre pour les *Cenomanni* de la Transalpine.

Dans le texte de son *Atlas historique de la France*, p. 102, M. Longnon écrit : « Le nom vulgaire *Le Maine* ne dérive pas du vocable latin *Cenomanicum*, mais de la variante *Cenomania* ». Je ne comprends pas pourquoi M. Longnon excommunie ainsi le suffixe *-icum*, à qui l'on doit la formation de tant de noms de provinces : *Auvergne*, *Châlonge*, *Comminge*, *Médoc*, *Périgord*, *Rouergue*, *Saintonge*, *Uzège*, *Velay*, de *Arvernium*, *Catalaunium*, etc. Tous ces noms sont masculins à l'origine, et le sont restés, sauf *Auvergne* et *Saintonge*². *Maine* peut remonter à [*Ceno*]mannicum, au même titre que *domaine* à *dominicum*. M. Longnon admet lui-même que *Langoine*, que l'on trouve une fois, au treizième siècle, pour désigner la province de Langres, vient de *Lingo-*

1. *Traité de la formation des noms de lieux*, p. 24.

2. *Saintonge*, écrit *Centonge*, est masculin dans les poésies de Bertran de Born ; et je me souviens d'avoir entendu dire *le Saintonge* dans la Creuse. Pour l'Auvergne, l'ancien genre semble avoir disparu complètement de nos jours.

nicum, et que *Touraine*, primitivement *Toroine*, *Toroigne*, représente *Turonicum*¹.

MEILHAN. — Le nom celtique *Mediolanum* est représenté aujourd'hui en Gaule par des formes multiples². Comme il est certain historiquement que *Château-Meillant* (Cher) est un ancien *Mediolanum*, M. Longnon admet comme probable la même origine pour *Meilhan* (deux dans le Gers, un dans le Lot-et-Garonne, un dans les Landes) et *Meillan* (Gironde et Haute-Garonne)³. Mais il faut remarquer que dans le Midi de la France le représentant normal de *Mediolanum* est *Meylan* (Isère et Lot-et-Garonne), comme celui de *baiulare* est *bailar*, c'est-à-dire que le provençal ne connaît pas le mouillement de *l* que le français présente à la fois dans *baillier* et dans *Meillant* ou *Moilliens*. Il est donc plus indiqué de considérer *Meilhan*, *Meillan*, comme ayant la même origine que *Meilbac* (Haute-Vienne), *Meillac* (Ille-et-Vilaine, Basses-Pyrénées), *Meilly* (Côte-d'Or, etc.), c'est-à-dire un gentilice *Melius*, *Maelius* ou *Mellius*, peut-être même *Æmilius*, suivi du suffixe *-anus*.

MONCEAUX, MUSSIDAN. — Dans son *Dictionnaire topographique de la Dordogne*, le baron de Gourgues a eu la

1. *Atlas*, p. 95 et 101. L'emploi de *Touraine* au féminin dans la *Vie de saint Martin* de Peain Gasteau (*Tete Toroine*, 6409) peut faire songer à *Turonia*; mais l'hypothèse d'un changement de genre, dû à l'apparence féminine de la désinence française, peut se défendre.

2. Cf. Longnon, dans *Revue Celtique*, VIII, 375 et s. La liste donnée par Holder est dressée sans critique.

3. *Loc. laud.* Mistral a aussi la même manière de voir dans son *Tresor*, art. *Meilan*.

fâcheuse idée de supposer que le lieu appelé *Mulsedonum* dans la *Vie* de saint Géraud d'Aurillac pourrait être *Mussidan*. Il a eu beau mettre un point d'interrogation ; l'erreur a fait son chemin. J. Quicherat a transformé, par amour de l'art, *Mulsédonum* en **Mulsedunum*¹, et M. Meyer-Lübke lui-même ne doute pas² que **Mulsedunum* ait pu aboutir à *Mussidan*. Or, *Mussidan* est en ancien provençal *Moissida*, avec l'accent tonique sur la finale, qui est devenu aujourd'hui dans le patois local, avec déplacement d'accent, *Mouissido*. M. Meyer-Lübke est aussi convaincu que moi, j'en suis sûr, qu'un *d* intervocalique, dans la région du Périgord, provient infailliblement d'un *t* primitif et que *Mussidan* ne peut que s'être appelé, à l'époque gallo-romaine, **Moscitanum*, **Moxitanum*, **Muscitanum* ou **Muxitanum*³. Comment s'appelle aujourd'hui la localité que le biographe de saint Géraud désigne par le nom de *Mulsedonum* ? Il y avait en Limousin, au dixième siècle, un *Mulsedonum*, lequel est aujourd'hui *Monceaux*, orthographe barbare qui a remplacé le *Molseo* du moyen âge. Ce *Monceaux*, situé près d'Argentat (Corrèze), n'est pas tellement loin d'Aurillac qu'il ne puisse se prêter à l'identification.

NALÈCHES. — *Nalèches* est un hameau de la commune de Moutier-Rozeille (Creuse), dont le nom n'est pas

1. Giry donne aussi « *Mulcedonum* pour *Mulcedunum* » comme nom ancien de *Mussidan*, dans son *Traité de diplom.*, p. 383, d'après J. Quicherat.

2. *Die Betonung im Gallischen*, p. 33 et 34.

3. Adémar de Chabannes tire du nom de *Mussidan* l'adjectif *Moxedanensis*.

mentionné dans les documents du haut moyen âge. La chute d'un *a* initial est si fréquente dans la région, qu'il est très vraisemblable que *Nalèches*, en patois *Naleichas*, autrefois *Naleschas*, remonte à un type **Ana-liscas*, comme *Naillat* remonte à *Analiacus*, qui figure sur une monnaie mérovingienne. Le suffixe féminin *-isca* n'est pas rare dans la Creuse. On peut citer notamment *Barbonèchas* (**Borboniscas*), *La Fauconèche* (**Falconisca*), *Fransèches* (**Franciscas*), *Goudenaiche* (**Gotoniscas*), *Jalèches* (**Galliscas*), *La Martinèche* (**Martinisca*)¹.

NÉOUX. — *Néoux* est une commune voisine d'Aubusson (Creuse) appelée au moyen âge en latin *Neominium*, en roman *Neom*, *Nebom*. Je crois qu'on peut y reconnaître le nom gaulois très répandu *Noviomagus*, *Noiomagus*. La dissimilation de *no* en *ne* sous l'influence de la tonique est un fait normal : cf. *Lezoux* de *Lodosum*. Quant à la disparition de l'*i* semi-consonne, on la retrouve dans *Nouan*, *Nobant*, représentants actuels de *Novientum*, comme me l'affirme M. Longnon.

NEUFJOURS. — *Neufjours* est le nom officiel d'un hameau de la commune de Chaveroche (Corrèze), autrefois siège d'un prieuré. M. Champeval nous apprend que ce lieu est dit au xv^e siècle *de Novem diebus*, mais il ajoute : « latinisation dite savante, ayant amené francisation non moins sottie, au préjudice de la vraie forme originaire *Nueiols*, 1542² ». M. Champeval a bien raison de voir dans *Nueiols*, c'est-à-dire

1. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Rech.*, p. 547 et s.

2. *Le Bas-Limousin seigneurial et religieux*, Limoges, 1897, p. 274.

Nudjols, la forme légitime ; mais nous ne saurions le suivre quand il dit un peu plus loin : « latinisation savante de quelque *nevejous*, *nivosus*¹ ». La même commune de Chaver Roche a un village, autrefois chef-lieu de paroisse, du nom de *Ventéjoux*, dont M. Champeval ne donne pas de forme ancienne. Le dictionnaire de Masselin (1827) écrit *Ventejols* : c'est le même nom que *Venteuge* (Haute-Loire), *Venteujol* (Cantal), *Venteuil* (Marne), etc. Dans *Neufjours* et dans *Ventejoux* la désinence primitive est identique : l'une représente *Novioialum*², l'autre *Ventoialum* ou *Vintoialum*.

NEXON. — La forme vulgaire, au moyen âge, du nom de *Nexon* (Haute-Vienne) est *Aneisso*, *Aneycho* et *Neycho*, que l'on latinise en *Nexonium*, *Annexonium*³. Si l'on remarque que le nom de la petite ville d'*Aixe*, près de Limoges, que les textes latins écrivent *Axia*, et les textes limousins *Aicha*⁴, correspond à *Actia*, du gentile *Actius*, on admettra sans hésiter que *Nexon* implique l'existence d'un type *Anectio*, *onis*, tiré du nom gaulois bien connu *Anectius*, comme *Albucio* (aujourd'hui *Aubusson*) est tiré d'*Albucius*.

NÉZIGNAN. — *Nézignan-l'Évêque* (Hérault) est appelé *Nasinianum* en 848, et *Nazinianum* en 1173 et 1175 :

1. *Ibid.*, p. 276.

2. Cf. d'Arbois de Jub., *Rech.*, p. 531. Le même nom est représenté ailleurs par *Neuil*, *Nienil*, *Nieul*, *Nuè*, *Nueil*, *Nudjols*, *Nuzéjols*, etc.

3. Deloche, *Etudes sur la géogr. hist. de la Gaule*, p. 321 ; Leroux, Molinier et Thomas, *Doc. hist. concernant la Marche et le Limousin*, I, 13, 35, 51, 100, 232 ; II, 236.

4. Duplès-Agier, *Chron. de Saint-Martial*, p. 115, 116, où *G. Daicha* doit être lu *G. d'Aicha*.

les trois exemples proviennent du cartulaire d'Agde, dont on n'a qu'une copie du dix-septième siècle¹. Le γ de 1173 et 1175 postule un c primitif, et j'estime que le s de 848 est dû à une distraction de copiste. Je propose donc de reconnaître l'existence d'un nom de lieu gallo-romain *Nacinianum*. Holder a relevé *Nacinus* dans une inscription trouvée à Pettau (Autriche) et publiée dans le *Corpus*, III, 12012: la place de *Nacinianum* est donc toute préparée.

REMENEUIL. — *Remeneuil* est un hameau de la commune d'Usseau (Vienne) qui n'est pas mentionné avant 1037. A cette date, il est appelé *Romanoculus*. On sait que les noms en *-euil* ont été souvent défigurés au moyen âge par l'application d'un « œil » postiche, à savoir le latin *oculus*. Il ne faut donc pas hésiter à reconstituer la forme gallo-romane **Romanoialum*. Il y a là un exemple intéressant de la combinaison du suffixe *-ialum* avec le nom d'homme *Romanus*. L'affaiblissement de l' o primitif en e dans *Remeneuil* se retrouve dans d'autres noms de lieux du même département. *Le Relandais*, *La Relandière*, *La Remigère*, *Le Remigeoux*, *Remilly* s'appelaient autrefois *Le Rolandeis*, *La Rolandère*, *Le Romejos*, *La Romigère*, *Romillec*.

III. — LE SUFFIXE *-aricius*.

La juxtaposition de deux ou même de plusieurs suffixes est un fait qui n'est ni rare ni difficile à expliquer.

1. Thomas, *Dict. topogr. de l'Hérault*.

Du participe *natus* le latin tire l'adjectif *natalis*, puis de l'adjectif *natalis*, employé substantivement au sens de « jour anniversaire de la naissance », il tire un nouvel adjectif *natalicius*, qui signifie « relatif au jour anniversaire de la naissance » : le procédé est très simple. Mais la complication se produit bientôt. L'esprit humain — pauvre boussole que le moindre courant analogique suffit à affoler — saute d'un bond du mot primitif au second dérivé et, ne s'arrêtant plus à considérer la juxtaposition des suffixes dans l'ordre où elle s'est formée, il ne fait pour ainsi dire qu'un bloc de la dérivation.

Voici un exemple frappant.

Du substantif *gens* le latin a tiré l'adjectif *gentilis*, puis de l'adjectif *gentilis* un nouvel adjectif *gentilicius*. Les textes nous montrent que *gentilicius* s'emploie couramment au sens de « propre à une famille, à une nation », c'est-à-dire qu'il est purement et simplement synonyme de *gentilis*; donc, il peut être considéré comme dérivé de *gens* avec un suffixe *-ilicius*.

Ce point de vue est artificiel, dira-t-on. Sans doute, mais de quoi vit le langage, sinon d'artifices? En fait, on ne saurait douter de l'existence d'un suffixe composé *-ilicius*, affranchi de toute subordination vis-à-vis de *-ilis* et vis-à-vis de *-icius*, dès la fin du premier siècle après Jésus-Christ. Martial qualifie les efféminés qui passent leur vie en chaise à porteurs (*cathedra*) de l'épithète pittoresque de *cathedralicios*¹. Le mot *cathedralicius* a dû jaillir de son cerveau sans l'aide de

1. Epigr. X, 13, 1.

cathedralis, qui est absolument inconnu au latin classique. Après tout, *cathedralicius* est d'aussi bonne venue que *legatorius*, employé par Cicéron et pieusement recueilli par nos antiquaires pour qualifier une province administrée par un légat¹.

Les textes latins antérieurs au moyen âge ne présentent que très rarement la combinaison de *-aris* ou *-arius* avec *-icius*. Je n'en ai relevé que trois exemples : *capsaricius*, *fabaricius* et *sigillaricius*. Le premier mot signifie « gardé par le *capsarius* ou garçon de vestiaire », ce qui est tout naturel²; le second n'est pas bon à grand'chose, car il ne se trouve que dans l'expression *fab[a]ricii circenses* d'un ancien calendrier³, et le sens n'est pas plus sûr que la forme; le troisième vaut à lui seul plus que les deux autres. Spartien dit dans la vie de l'empereur Hadrien : « Saturnalia et Sigillaria frequenter amicis inopinantibus misit⁴. » Il faut sous-entendre *munera* : il s'agit de cadeaux faits à l'occasion des fêtes dites Saturnales et Sigillaires. Il n'y a là rien de particulier à remarquer : le rapport entre *Sigillari-cius* et *Sigillaria* est exactement le même qu'entre *Saturnalicius* et *Saturnalia*, aussi simple pour le sens que pour la forme. Mais d'autre part, on lit dans la

1. *Legatorius* est fait à l'imitation de *senatorius*. L'Académie française a accueilli la locution *province légatoire*; comme il est fâcheux qu'on ne dise pas aussi *province sénatoire*!

2. Schol. de Juvénal, 8, 168.

3. *Corp. inscr. lat.*, I, p. 344 et 345; cf. Olcott, *Studies in the word formation of the lat. Inscr.*, p. 217. L'autre texte donne *fabarici*, que De Vit considère comme le nom. plur. d'un *fabaricus* (d'ailleurs inconnu) mais que M. Olcott rattache à *fabaricius*.

4. Chap. 17.

vie d'Aurélien par Vopiscus : « Uxori et filiae annulum *sigillaricium* quasi privatus instituit¹. » Ici, nous avons affaire à un sens très différent, si bien qu'on pourrait dire qu'il s'agit réellement d'un autre mot. Un *annulus sigillaricius* est un anneau qui sert de cachet : *sigillaricius* est donc tiré directement de *sigillum*, comme *cathedralicius* est tiré de *cathedra*. Le suffixe -*aricius* est né.

Les textes du haut moyen âge nous permettent de suivre, ou du moins d'entrevoir son développement. Un des manuscrits de la Loi Salique remplace *caballum* qui *carrucam trahit* par *caballum carrucaricium*, 38, 1. Le plus ancien recueil de formules que nous possédions, les *Formulae Andecavenses* (vi^e siècle), parle de vignes affermées à moitié fruits sous le nom de *vineas ad parciaricias* (form. 30) ; l'évêque saint Pirmin, fondateur de Reichenau, mort vers 758, tire de *mimus* le substantif *mimaritiae* ; une charte lombarde de 765 appelle *tectoras pallearicias* des toits couverts en paille ; une autre, du roi Didier (mort en 774), mentionne simultanément *massaricias*, *bovolcaricias*, *aldiaricias*. Dans la *Lex Alamannorum*, le chien à chasser le porc sauvage est appelé *canis porcaritius*, le chien à chasser l'ours, *ursaritius* ; en outre, nous y voyons le suffixe, sous la forme féminine, servir à désigner un lieu, un établissement : une vacherie se dit *vaccaritia*, terme qui est également employé dans le capitulaire *De Villis* (à côté de *berbicaritia*, bergerie) et dans le polyptyque d'Irminon. Dans ce dernier texte, -*aricius*, substantivé sous la forme

1. Chap. 50.

féminine (très rarement, neutre) incline vers le sens abstrait : le service de l'ost s'appelle *hostilaricium*¹ ; la corvée du bois, *lignaricia*² ; la corvée du vin, *vinericia*³. Par la suite, les mots de ce genre deviennent rares dans les textes latins : pourtant, on relève *sella sagmaricia* dans les gloses latino-germaniques de Salomon⁴ ; *vinericia* est encore au treizième siècle dans le pouillé de l'évêché de Nevers, et, plus tard encore, le roi d'Angleterre Édouard III appelle *canes damaricios*⁵ ses chiens à chasser le daim.

Nous n'avons pas de témoignage direct sur la quantité de l'*i* dans le suffixe *-aricius*. Le latin classique distingue *-icius*, qui s'ajoute aux thèmes nominaux, de *-īcius*, qui s'ajoute aux thèmes verbaux en prenant pour point d'attache le thème du participe passé : il dit *caementīcius*, d'une part, et *factīcius*, de l'autre⁶. La forme la plus ancienne de notre suffixe est probablement *-aricius* ; mais comme, dans le latin populaire, *-icius* a beaucoup empiété sur *-īcius*, il n'est pas surprenant que *-aricius* se soit fait une place à côté de *-arīcius*. La péninsule ibérique ne semble connaître que *-aricius* : portugais *cavallariço*, *porcariço* ; espagnol *asneriço*, *cabre-*

1. Ce mot, où trois suffixes se sont agglutinés, ne se trouve qu'une fois ; le terme ordinaire est *hostilitium*.

2. Variante *lignericia*, où l'on voit déjà un témoignage de l'affaiblissement français de l'a protonique en *e*.

3. Cette forme est constante ; il est curieux que l'on ne trouve jamais *vinaricia* comme *lignaricia*.

4. Steinmeyer et Sievers, tome IV, page 96, ligne 39.

5. Tous les exemples pour lesquels je ne donne pas de références particulières se retrouvent facilement à l'aide de Du Cange.

6. *Novīcius*, de *novus*, constitue une exception isolée.

rižo, *vaquerizo* et *vaqueriza*, etc.¹. L'italien a les deux formes, selon les régions : *pagliericcio*, *secchericcio*, *Vaccarizzò* (ville de la Calabre), à côté de *campereccio*, *casereccio*, *festereccio*, *secchereccio*, *vaccareccia* (Oudin), etc. Le provençal a quelques traces de *-aricius*, que je relèverai chemin faisant ; mais il donne la préférence à *-aricius*. Cette dernière forme est la seule qui paraisse avoir des représentants dans le domaine français².

C'est à M. Horning que revient le mérite d'avoir signalé en français, sinon comme sûre, au moins comme probable, l'existence de représentants du suffixe latin *-icius* sous la forme féminine allongée *-erece*³. M. Tobler a précisé, depuis, les données un peu vagues de M. Horning, en citant un certain nombre de mots en *-erez* aussi bien qu'en *-erece*⁴. M. Meyer-Lübke, se référant à ces deux auteurs, a écrit : « Le français offre peu d'exemples : le français moderne *banneret* représente l'ancienne forme *banerez* ; viennent ensuite, en ancien français *fenerez* (juillet), *pasquerez* (semaine de Pâques), les adjectifs *chevalerez*, *jamberez* et quelques autres⁵. » J'ai déjà eu l'occasion de dire que le développement de ce suffixe en Gaule était beaucoup plus considérable

1. Les formes espagnoles sont influencées par *asnero*, *cabrero*, etc. Le portugais est plus fidèle au type primitif.

2. *Tonniel brasserich* dans un texte de 1456, que Godefroy ne cite que de seconde main, n'est pas assez sûr pour qu'on table sur lui.

3. *Literaturblatt*, année 1890, p. 105.

4. A propos du mot *banneret*, dans *Sitzungsb. der Acad. Wissensch. zu Berlin*, philos.-hist. Classe, année 1893, p. 23-24 (19 janvier).

5. *Gramm. des lang. rom.*, II, § 417.

qu'on ne se le figurait jusqu'ici¹. Je voudrais aujourd'hui passer en revue tous les mots français et provençaux qui, à ma connaissance, sont formés à l'aide de ce suffixe et fournir ainsi une contribution à la lexicologie de la Gaule, sans distinction entre la période ancienne et la période moderne, entre le français proprement dit et les patois, entre la langue courante et la toponymie. Mais avant de passer cette revue, il me faut examiner trois questions préliminaires : 1° de l'existence en Gaule de représentants du suffixe *-icius* ; 2° de la confusion entre le suffixe féminin *-aricia* et le suffixe féminin *-issa* ; 3° de la confusion entre le suffixe masculin *-aricius* et le suffixe masculin *-ittus*.

1° Du suffixe *-icius*. M. Tobler a montré que l'expression *chevalier banneret* se présentait toujours dans les anciens textes sous la forme *chevalier banerez* ; il en a conclu que *banerez* était dérivé de *baniere* à l'aide du suffixe *-ez* correspondant au latin *-icius*. Cette explication est logique, mais elle ne me paraît pas conforme à la réalité des faits. *Banerez* n'est pas très ancien ; il se trouve pour la première fois dans les *Coutumes de Beauvaisis* de Beaumanoir, éd. Salmon, § 1242. Le français possédait-il réellement au moyen âge un suffixe *-ez*, issu du latin *-icius* ? C'est difficile à croire², puisque nous ne voyons pas ce suffixe s'ajouter à d'autres mots qu'à ceux qui contiennent déjà le suffixe *-ier* et qui

1. *Mélanges d'étym. française*, p. 23, 29, 48, 49, 88, 98, 119, 126, 136.

2. On a un curieux exemple de l'adj. fém. *cendresse*, dans Godefroy ; mais il faut y voir le latin *cinericius* et non un dérivé français de *endre*.

donnent naissance à des dérivés en *-erez*, comme *jascherez*, de *jaschiere*, pendant exact de *banerez*. A vrai dire, le français possède seulement le suffixe *-erez*; mais quand ce suffixe s'ajoute à des mots en *-ier*, *-iere*, il se produit une sorte de superposition syllabique, et l'on dit *banerez*, *bruererez*, *goterez*, *jascherez*, *voiererez* au lieu de **banererez*, **bruererez*, **gotererez*, **jaschererez*, **voiererez*. Quand la désinence *-re* appartient au thème et non à un premier suffixe, le suffixe *-erez* conserve, à l'origine, sa forme intégrale : les formes *gauferais* (1334) et *waufferrais* (1360) témoignent clairement que **gaufrez* a existé comme dérivé primitif de *gaufre*, car elles ne peuvent s'expliquer que par un phénomène de dissimilation.

2° Confusion entre *-aricia* et *-issa*. Dès le douzième siècle on trouve en français des substantifs féminins en *-eresse* qui reposent sur des thèmes verbaux : *baleresse*, *lecheresse*, *tomberesse*, de *baler*, *lechier*, *tomber*, etc. Ils peuvent s'employer adjectivement : *femme lecheresse* dans Marie de France, *Fables*, I, 27 (édit. Warnke). Quelques manuscrits ont la graphie *-eresce*, ce qui pourrait nous porter à croire que les mots de cette catégorie reposent sur des types latins en *-aricia*. Il n'en est rien cependant : ces mots sont, en réalité, formés d'après les masculins correspondants (*balere*, *lechere*, etc.) à l'aide du suffixe *-esse* qui est le latin *-issa*, grec *ισσα*, et ils doivent se ramener à un type, peut-être fictif, *-atorissa*¹.

1. Il n'est pas impossible que *-atorissa* ait réellement existé, dans le latin vulgaire de la Gaule septentrionale, à côté de la forme classique *-atricem*, étant donné le peu de vitalité de *-atricem* dans le domaine de la langue d'oïl.

Les preuves ne manquent pas. Au point de vue phonétique, la graphie fréquente *-erresse* et la rime en *-esse* et non en *-ece*, picard *-eche* (*lecheresse* : *pramesse*, Marie de France, *Fables*, L, 27 ; *felunesse* : *tenceresse*, Marie de France, *Fables*, xcv, 3 ; *ostesse* : *maïstresse* : *cochonesse* : *venderesse* : *espece* : *trekeresse*, Renclus de Moiliens, *Carité*, CLVI) sont des faits décisifs. Au point de vue sémantique, il y a une différence sensible entre un adjectif féminin en *-erece* et un adjectif féminin en *-erresse* : une flèche *berserece* est une flèche dont on se sert pour chasser (*berser*), tandis qu'une femme *tenceressè* est une femme qui tance, qui aime à tancer. M. Meyer-Lübke rattache à *-ïssa* le lorrain *kem'rosse* (écumoire) et le poitevin *vent'resse* (pelle à vanner¹). Il n'est pas douteux pour nous que ces deux mots contiennent le suffixe *-aricia* : cf. l'expression picarde *paiele saimereche*, synonyme de *paiele saimeoire*, poêle à écumer. Il faut avouer cependant que lorsque la phonétique nous fait défaut — et c'est toujours le cas lorsque nous quittons la région normanno-picarde — nous sommes plus d'une fois incapables de nous prononcer entre les deux formations concurrentes. Il en est ainsi notamment lorsqu'il s'agit d'animaux de sexe ou de genre féminins. D'après l'expression *oiseau chaceret*, et substantivement *chaceret*, qui désigne l'épervier dans l'Est, et où il faut sûrement reconnaître un type **captiaricius*, on peut croire que dans *jasse bateresse*, nom de la pie-grièche en Poitou², nous avons affaire au type **hattaricia* ; l'analogie de

1. *Gramm. des lang. rom.*, II, § 367.

2. Rolland, *Faun. pop.*, II, 147.

geline couveoire, geline couveresse, d'une part, de *paiele saimeoire, paiele saimereche*, de l'autre, semble appuyer le type **cubaricia*, de préférence à **cubatorissa*. Cependant la sémantique ne conseillerait-elle pas plutôt de faire appel à **battatorissa*, **cubatorissa* pour rendre compte des mots *bateresse, couveresse*? La question reste pour moi indécise, et c'est pourquoi je ne fais pas figurer les mots de cette catégorie dans les listes qui suivent.

3° Confusion de -*aricius* et de -*ittus*. Le suffixe -*ittus* ajouté à un mot en -*ier*, -*iere* produit des diminutifs en -*eret*, -*erete*, dans l'Est -*erot*, -*erote*, -*erat*, -*erate*. Un *mercerot* est un petit *mercier* et une *banerete* est une petite *bannière*; les types étymologiques sont clairement **merciarittus*, **bannaritta*. Mais que faut-il penser de *chardonneret* et de *pâquerette*? Le nom de l'oiseau doit-il s'interpréter par le « petit chardonner » (cf. le wallon *cherdoni*, *chardonneret*), le nom de la fleur par « la petite fleur de Pâques »? Ou bien avons-nous affaire à des formes altérées (seulement depuis une époque récente) dont les types français primitifs étaient **chardonerez*, **pasquerece*? Je ne suis pas en état de me prononcer¹. J'hésite aussi pour l'explication de noms d'instrument comme *coulerette* (couloire), *écumerette* (écumoire), *percerette* (vrille); aussi ne les ai-je pas admis dans mes listes. En revanche, j'ai relevé quelques mots en -*eret*, même quand ils ont des fémi-

1. M. l'abbé Devaux m'apprend que parmi les noms divers que porte le chardonneret dans la région dauphinoise le type **cardonaricius* peut être sûrement reconnu.

nins en *-erette*, lorsqu'il m'a paru que la sémantique appuyait solidement l'hypothèse de formes primitives en *-erez*, par exemple *dameret*, *dimencheret*, *filleret* et quelques autres. Des recherches ultérieures dissiperont sans doute les ténèbres qui obscurcissent encore une partie du domaine où je me suis aventuré, et permettront d'en mieux fixer les limites.

J'ai divisé les mots formés à l'aide du suffixe *-aricius* en deux séries, selon qu'ils ont pour base un thème nominal ou un thème verbal. Chaque série se subdivise en trois sections : adjectifs, substantifs masculins, substantifs féminins. Les formations les plus anciennes sont celles qui reposent sur des thèmes nominaux : certaines remontent à l'époque impériale, comme le prouve l'emploi de *sigillaricius* par Vopiscus, et les textes mérovingiens et carolingiens ne semblent pas en connaître d'autres. Il est difficile de dire à quelle époque on a commencé à employer le même procédé de dérivation en l'appliquant à des thèmes verbaux : le jour où le verbe *sigillare*, que nous ne connaissons que par les glossaires, a été d'usage courant, *sigillaricius* a dû faire l'effet d'un dérivé de thème verbal. La coexistence de *sigillaricius* et de *sigillare* contenait en germe la dérivation de thèmes verbaux, qui est l'extension du procédé primitif. Dans la période française elle-même, il est parfois impossible de dire si tel adjectif en *-erez* vient d'un substantif ou d'un verbe : *laterez*, *palerez*, *tinglerez*, par exemple, appartiennent par indivis à *late*, *pal*, *tingle* et à *later*, *paler*, *tingler*.

I. — THÈMES NOMINAUX

i. ADJECTIFS

AISEREZ, qui aime ses aises : patois de Montbéliard, *aiserot*, *aiserotte* (Contejean).

ANGUILLEREZ, destiné à prendre, à conserver les anguilles : *bacq anwillerech* (1395, dans God., ANWILERECH) ; *sacque anwillerech* (1534, *ibid.*, VILLEREC, lu *sacqueau villerech*) ; *sacque anvilleré* (1619, *ibid.*, lu *sacqueau villeré*).

ARDOISEREZ, propre à clouer l'ardoise : *clous adoizerés* (deux textes sans date dans God., ADOISERET).

ASNEREZ, relatif aux ânes : *raisins qu'on appelle asnerets* (xvi^e s. Du Pinet, dans God., ASNERET). C'est la traduction du latin *asinusca vitis*, locution où le sens exact de *asinusca* est incertain. — Existe aussi comme substantif masculin.

AUVEREZ, propre à faire des aubes de roue de moulin : *set ais auvereches* (1314, dans God., AUVERECHE, sans définition).

BANCHEREZ, propre à travailler sur un banc, sur un établi (?) : *coignee bancheresse* (1448, dans God., BANCHERESSE, sans définition précise). Bien qu'il soit question ci-dessous de *coignee becheresse*, ce qui semble la même chose au point de vue matériel, l'étymologie ne peut être la même.

BANEREZ, qui a le droit d'avoir une bannière, aujourd'hui *banneret*. Voir Tobler dans *Sitzungsb. der Akad. der Wissensch. zu Berlin*, philos.-histor. Classe, 19 janvier 1893.

BASTAREZ, BASTEREZ, propre à coudre les bâts : *aguio bastaresso* (Mistral, *Tresor*) ; *aguille basterece* (Sidrac, dans God., BASTERECE).

BATAILLEREZ. 1. Propre à la bataille (en parlant des choses) ; ardent à la bataille (en parlant des personnes). Exemples dans God., BATAILLEOR et BATAILLERET ; ajoutez le suivant, tiré des appendices du *Psautier lorrain*, éd. Apfelstedt, p. 150 : *uns homs batilleras*. 2. Garni de batailles (sorte de fortification :) *portes bateille-resses* (God., BATAILLEOR) ; *tour batelheresse* (J. des Preis, *Geste de Liège*, 1872).

BECHEREZ, recourbé en forme de bec : *cognie becheresse* (1339, dans God., BECHERESSE, sans définition précise). Dans ce texte unique, la cognée *becheresse* s'oppose à la cognée plate ; il s'agit vraisemblablement de l'erminette.

BLAEREZ, propre à moudre le blé : *moulins bleerez et foulerez* (1327, dans God., BLAIERET, où on lit aussi un exemple anglo-normand postérieur.

BOSEREZ, sali de bouse. Deux exemples dans Godef., BOUSERET ; dans l'un on lit *bouseret*, dans l'autre, *bouserez*. Comparez le nom de famille *Bousrez*.

BRAISEREZ, propre à moudre le brais : *mollin braserech* (1431, dans God., BRASSERECH) ; *molin braseret* (1448, Corbie, dans Du Cange, MOLENDINUM BRASARIUM). Il faut distinguer *braserech* (qui vient de *brais*) de *brasserich* (qui vient de *brasser*), ce que ne fait pas Godefroy.

BRUEREZ, qui vit dans les bruyères : *cocq bruerece, kok bruereche* (1317, dans God., BRUERECE). La forme masculine est refaite d'après le féminin.

BUGLEREZ, fait d'une corne de buffle : *cor buglereç* (quatre exemples dans God., BUGLERET).

CESSAREZ, payé à titre de cens : *unum sextarium frumenti cessaretz* (*Obit. de Solignac*, dans *Arch. histor. du Limousin*, VI, 356 ; il y a *cessaret* à la p. 358).

CHALMEREZ, qui se trouve dans les chaumes : *piierre chaumerette*, caillou que l'on ramasse à la surface des chaumes (Jaubert, *Gloss. du centre*, suppl., p. 36).

CHEVALEREZ. 1. Fait pour un cheval : *sele chevaleresse* (*Grandes Chron. de France*, dans God.). 2. Qui se porte à dos de cheval : *biere chevalerece* (Chrétien de Troyes, *Erec*, 4725).

CHEVREREZ, qui nourrit des chèvres : *Haie Quievreleche* (1306), aujourd'hui *Haie Equiverlesse*, hameau de la commune de Fontenelle (Aisne). Cf. mes *Essais*, p. 363. — Existe aussi comme substantif masculin et féminin ; voyez plus loin les articles *cabrarez* et *cabrareza*.

COLDREREZ, qui fréquente les coudres : wallon *raine côrece* ; champenois et lorrain *raine côrasse* ; normand *raine coudrette*, etc., grenouille verte, rainette (Rolland, *Faune pop.*, III, 74). Cf. mes *Mélanges*, p. 126, n. 1.

COLEREZ, qui sert à couler : *paelle colleresse* (xv^e s., dans God., COULLERESSE).

COSTEREZ, qui est de côté. Signalé par Tobler d'après l'adverbe *costerecement*, employé par Baudoin de Condé. — Existe aussi comme substantif masculin et féminin.

CROCAREZ, muni d'un croc : *arbalestas crocaressas* (*Cartul. de Montpellier*, dans Raynouard, *Lexique roman*, II, 519).

DAMEREZ, propre aux dames. Le mot n'apparaît qu'à la fin du xv^e siècle, et il a dès lors la forme *dameret*, *damerette* (O. de Saint-Gelais dans God., *compl.*). On

donna d'abord le nom de *char dameret* au carrosse suspendu (Litttré). — Existe aussi comme substantif masculin.

DIMANCHEREZ, habillé comme pour un dimanche. Mot qui ne se trouve que dans la locution *varlet dimancheret*, au XV^e siècle (God.).

DOSSEREZ, qui forme dos(?): *une eschine doceresse* (1386, dans God., DOSSERESSE). Il faut certainement lire *eschive*, au lieu de *eschine*; c'est une variante de *eschife*, non mentionnée par God., mais qui se trouve dans *Thèbes*, 4004. — Existe aussi comme substantif masculin et féminin.

DRAPAREZ, propre à fouler le drap: *molis draparez* (XII^e s., *Cartul. de l'Artige*, charte n° 53, dans *Bull. soc. arch. du Limousin*, XLVIII, 317).

ESCORCEREZ, propre à broyer l'écorce, le tan: *moulin escorceraiç* (1257, Tournai, dans God., ESCORCERAIC).

ESPINEREZ, formé par des épines: *buisson espinerech* (Froissart, dans God.).

EUCEREZ, de la dimension d'une cheville (*euce*): *tarere euchereç, ouccereç, heuceret* (Thomas, *Essais*, p. 293 et 295; cf. Horning, dans *Zeitschr. für rom. Phil.*, XXII, 560 et XXV, 614). — Existe aujourd'hui comme substantif masculin sous la forme *esseret*.

EVEREZ, mû par l'eau: *molyn eweret* (1305, dans God., EWERET); *ung sou eauweresse* (1585, Liège, dans God., *sou* 2). J'ignore ce que c'est qu'un « sou eauweresse ».

FEMEREZ, qui sert à charrier le fumier (*fiens*): *fourke fumereche* (1415, dans God., FUMERECH).

FENEREZ, propre à couper l'herbe pour faire du foin:

faz fainerece (*Dial. saint Grégoire*, 22, 20, cité par Horning, Tobler et God.).

FENEREZ, FRENEREZ, FLAVEREZ, FLOEREZ (?). Ces quatre adjectifs se trouvent seulement au féminin dans la locution *endre fenerece*, etc., enregistrée par God. J'ignore de quoi il s'agit; mais il n'est pas douteux que nous soyons en présence de notre suffixe et il est probable que ce sont des thèmes nominaux auxquels il s'ajoute.

FINEREZ, qui marque les limites (*fins*). Ne se trouve que dans la locution *chemin fineroz*, *finerot*, particulière à la Bourgogne (God., FINEROT).

FOIREREZ, qui donne la foire : vosgien *herbe foerosse*, mercuriale (Haillant). — Existe aussi comme substantif féminin.

FROMENTEREZ, mélange de froment. Ce mot ne se trouve que dans la locution *avoine fromenterece*, particulière à la région du Nord. On dit par extension *coupe fromenterece*, *boistel fromenterez*, coupe, boisseau d'avoine *fromenterece* (God., FROMENTERECE).

FRUITEREZ, qui sert à mettre des fruits : *corbisons fruitérés* (1324, Tournai, dans God., RICHART).

GAGEREZ, qui possède à titre de gage : *seigneur gageret* (texte lorrain, dans God., GAGERET).

GAUFREZER, qui sert à faire les gaufres : *uns fiers gaufferais* (1334, Tournai, dans God., WAUFRET, où il y a six autres exemples, tous de la même région).

GOTEREZ, qui supporte la gouttière : *mur goutterot* (1462, Meuse, dans God., GOUTEROT). — Existe aussi comme substantif masculin.

GRESSEREZ, qui sert à tailler le grès : *martel gresserech* (1335, Artois, dans God., GRESSERECH).

JAMBEREZ, qu'on fixe à la jambe : *eschaces jamberescs* (Renart, VII, 582, cité par Horning, Tobler, God.). — Existe aussi comme substantif masculin et féminin.

LAMPREIEREZ, qui tient de la lamproie : *anguille lam-presse*, locution de la basse Loire (Rolland, *Faune pop.*, III, 97 ; cf. mes *Mélanges*, p. 98).

LATEREZ, qui sert à clouer les lattes : *cleu laterech, cleus laterés, cloz laterat, claux laterés* (XIV^e-XV^e s. Artois et Franche-Comté, dans God., LATERET). Ajoutez *claus latterés* en 1319 (*ibid.*, PALER).

LOCEREZ, qui est en forme de cuiller (*loce*) : *tarrabrum quod vulgo dicitur loceret, de quo factores rotarum perforant rotas suas* (Du Cange, TARRABRUM ; God., LOCERET). C'est la cuiller, tarière des sabotiers actuels, que beaucoup de patois appellent encore *louce* (Labourasse), *losse* (Haillant). — Existe aussi comme substantif masculin.

MALEREZ, qui fait office de malle : *sas malérés* (1338, Nord, dans God., MALERET) ; *selle malerece* (1393, Douai, *ibid.*, MALERECE).

MEITEEREZ, affermé à moitié fruits : *vigne moiterasse* (XIII^e s. Metz, dans God., MOITERECE). — Existe aussi comme substantif féminin.

OBLIEREZ, qui sert à payer la redevance dite *oublie* : *six pains oubliez de rente* (*Cartul.* de Chartres, dans God., OUBLIERET).

PAROISSEREZ, attaché à la paroisse : *prestres paroisserez* (Guillaume Le Clerc, *Besant*, dans God., PAROISSERET).

PASQUEREZ, qui se mange à Pâques : *choulx pasquerés* (*Ménagier de Paris*, II, 143 ; cité par Tobler). God. a un exemple de *temps pasqueret* ; mais je crains qu'il ne soit pas sûr et qu'il faille suppléer *de* entre les deux

mots : l'emploi de *pasquerez* comme substantif masculin sera noté plus loin.

PEAGEREZ, grevé d'un péage : *chemins peagerez*, *paai-gerez* (1330 et 1338, dans God., PEAGERET).

PILEREZ, qui forme pilier : *troys piez pillerez* (1380, dans God., PILERET 2).

PLOMBEREZ, qui sert à clouer le plomb : *cleu ploumerech* (1304, Artois, dans God., PLOMMERECH, où il y a deux autres exemples auxquels il faut ajouter en outre ceux qui se trouvent à l'article PLOMMERET).

PORCHEREZ, destiné à contenir des porcs : *fosse porcherece* (1303, Fontevrault, dans God., PORCHERECE). — Existe aussi comme substantif masculin et féminin.

POTEREZ. 1. Qui sert à faire des pots : *terre poteresse* (*Roman de J. César*, dans God., POTERESSE ; l'adjectif est encore vivant, dans le même sens, à Boulogne). 2. Qui sert à puiser dans le pot : *louce poterece* (*Poésies du XIII^e s.*, dans God., *ibid.*).

ROCHEREZ, qui vit dans les roches : *colombe rocheraye* (Cotgrave). Le féminin *rocheraye*, dû à une méprise, a fini par s'imposer même au masculin. C'est ainsi qu'on lit dans Mozin, *Nouv. Dict. complet* (1811-1812) : « *Rocheraie* ou pigeon de roche, oiseau de passage de la grosseur du biset à *le rocheraie blanc*, *le rocheraie de la Jamaïque*. »

ROSEREZ (?). God. ne cite qu'un exemple : « *Garbelles rosereches*, 1551, compte, Lille, ap. La Fons, Gloss. ms., Bibl. Amiens. » Il traduit imperturbablement par « de roseau ». D'autre part, à l'article GERBELE, il voit dans *garbelle* une sorte d'épice.

SALMONEREZ, qui tient du saumon : *truile saumonne-*

resse (Taillevent, *Viandier*, éd. Pichon et Vicaire, p. 190, etc.). Manque dans God.

TABLEREZ, qui sert à clouer les boiseries (*tables*): *claux tablerex*, *tavlerés*, etc. (1397-1533, Tournai, dans God., TABLERET). — Existe aussi comme substantif masculin et féminin.

TANEREZ, propre à broyer l'écorce pour faire du tan: *moulin tannerez* (1298, dans God., TANNERET). On trouve dans Du Cange *molendinum tannerez* et *molendinum taneret*.

TAVERNEREZ, qui hante la taverne: *fol et taverneret* (*Etabl. de saint Louis*, dans God., TAVERNERET, où il y a trois autres exemples).

TERCEREZ, affermé au tiers des fruits: *vigne que Stevenins Marion tenivet tercerasse* (1338, Metz, dans God., TIERCERESSE). — Existe aussi comme substantif masculin et féminin.

TERRAGEREZ, qui sert à recueillir le droit de terrage: *grange terrageresse* (*Cout. de Montargis*, dans God., TERRAGEOR). L'expression a été enregistrée par Cotgrave, Furetière et le *Dictionnaire de Trévoux*: ce dernier fait de *terrageresse* le féminin de *terrager*.

TERREREZ, qui sert à charrier de la terre: *brouette teresse*, *tierreche*, *teresche* (1406-1442, Flandre et Artois, dans God., TERRACE, 1).

TINGLEREZ, qui sert à clouer les tringles (*tingles*): *claux tinglerés* (1432, Tournai, dans God., TINGLERET). La variante *tingnerés* (lire *tinguerés*), attestée en 1342 et 1492, est difficile à expliquer.

TORBEREZ, où il y a de la tourbe; *fossez tourberés* (1304, Corbie, dans God., TOURBERET).

TRUANDEREZ, de truand : *miracles truanderez* (Gautier de Coinci, dans God., TRUANDERET).

VACAREZ, VACHEREZ, où passent les vaches : *Porte Vackerece*, nom d'une porte de Douai, mentionnée dès 1255 sous cette forme (God., VACHERESSE); *Via Vacarressa*, nom d'une route romaine qui se détachait de celle de Nîmes à Montpellier et aboutissait à Aigues-Mortes (Germer-Durand, *Dict. du Gard*, p. 57; Mistral). — Existe aussi comme substantif masculin et féminin.

VEIEREZ, qui appartient à la voirie, à la juridiction du voyer : *chemins reaux, voierex et paaigerez* (1330, *Cart. de Saint-Joseph en Val*, dans God., VOIERET, où il n'y a que cet exemple emprunté à Du Cange et où l'auteur traduit par « frayé, par lequel on a coutume de passer »).

VENDENGEREZ, qui sert à recueillir, à emmagasiner la vendange : *panier vendangeret* (Rabelais, dans God., VENDANGERET); *granche vendemaresse* (1397, *ibid.*, VENDEMARESSE).

VIGNEREZ, qui sert à tailler la vigne : *serpe vigneresse* (*Cart. de Saint-Maur*, dans God., VIGNERESSE). — Existe aussi comme substantif masculin.

VINEREZ, qui sert à emmagasiner le vin : *celle vineresse* (*Sermons de saint Bernard*, p. 130, cité par Horning et Tobler). La graphie *ss* dans un texte aussi ancien, qui ne confond pas *s* et *ç* est surprenante, comme on l'a remarqué; le scribe a dû penser à la désinence des noms féminins d'agents.

VOOGEREZ, qui ressemble à un vouge : *serpe vougeresse* (1472, Anjou, dans God., VOUGERESSE). Carpentier a

relevé dans des lettres de rémission du Trésor des chartes, JJ, 189, n° 120, année 1456, bailliage de Mâcon, le substantif féminin *vougesse*, qui désigne un instrument identique à la *serpe vougeresse* de l'Anjou¹. Mon confrère, M. Gerbaux, qui a vu le registre JJ 189, m'affirme que Carpentier a bien lu et que le texte donne à trois reprises *vougesse* et non *vougeresse* : il est probable que l'original de la requête présentée à la chancellerie royale portait *vougeresse* avec le sigle abrégatif de *er*, et que les notaires ne l'ont pas remarqué.

2. SUBSTANTIFS MASCULINS

ABLEREZ, aujourd'hui *ableret*, filet à prendre les ablettes : *nous deffendons les ablerés essener* (corr. *essever*) *a terre* (1317, dans God., *Compl.*). La forme *ung abliere* citée par Carpentier dans Du Cange, ABLEIA, d'après un inventaire de 1511, est certainement fautive ; mais faut-il corriger *une abliere*, *ung ablier*, ou *ung ableret* ? On ne connaît par ailleurs ni *ablier* ni *abliere*.

ASNEREZ, plante recherchée par les ânes : *an'ro*, sorte de gros chardon (Roussey, *Gloss. de Bournois*).

BEZAREZ, lieu où il y a des bouleaux (*bez*) : *Bessarés*, commune de Saint-Étienne-de-Maurs (Cantal).

BOCAREZ : « *boucarés*, *boucharés*, variété de raisin noir » (Mistral). L'étymologie paraît être *bouc* : cf. *bouchard*, qui a le muscau noir.

1. God. a omis ce mot pour lequel il faut se rapporter à Du Cange, VOUGETUS.

CABRAREZ, oiseau qui tete (ou qui passe pour teter) les chèvres : prov. mod. *cabraret*, hulotte ou chat-huant.

CHAPEREZ, drap à faire des chapes : *forz chaperez por faire chape a eau* (1243, Châlons, dans God., texte republié récemment par M. Fagniez, *Doc. rel. à l'industrie*, I, 151).

CHALMEREZ, oiseau qui vit dans les chaumes : *chaumeret*, espèce de bruant (Littré). Cf. *paillerez*.

CHASEREZ, éclisse, moule à faire les fromages : *botte-reaulx, chaserez* (1467, dans God.). Jean Thierry a introduit la forme picarde *caseret* dans le *Dictionnaire françois-latin* de Robert Estienne, d'où elle a passé dans Nicot, dans Cotgrave et dans Antoine Oudin, qui donnent aussi *chaseret*. Richelet, Furetière et l'Académie dédaignent ces termes ruraux. Trévoux reprend *chaseret*, qu'on est étonné de ne pas trouver dans Littré. Ce dernier donne en revanche *caserel*, qui n'est probablement qu'une coquille typographique pour *caseret*. Peut-être faut-il considérer notre mot, dont la forme primitive est douteuse, comme un diminutif de *chasier*, *chasière* ; cependant *chasier* et *chasière* désignent ordinairement un ustensile différent, la cage où l'on fait sécher les fromages sortis du *chaseret*, ce qui me fait croire à un type latin **casearicium*.

COSTEREZ, aujourd'hui *cotret*. La dérivation de *côte* est sensible dans les deux sens techniques de ce mot : 1° pièce de bois faisant partie d'une aile de moulin à vent ; 2° madrier faisant partie d'un métier de haute-lice. D'après Savary des Bruslons, les *cotterets* ou *cotterelles* du métier « servent à contenir et soutenir à leurs deux extrémités les deux ensubles sur lesquels

s'étendent les fils de la chaîne des tapisseries de haute-lisse. » Au sens courant de « fagot de menu bois », *cotret* est moins facile à expliquer. M. Tobler suppose que le mot s'est d'abord appliqué aux rondins qui soutiennent les côtés des voitures, puis aux rondins d'un fagot, puis au fagot lui-même (*Sitzungsb.*, 19 janv. 1903). L'anc. franç. applique souvent *costereẏ* à une mesure en usage pour les matières les plus diverses (vin, huile, miel, poisson, fer à cheval). Dans ce dernier sens, non indiqué par Godefroy, la forme *costereẏ* est bien attestée : *unum costereẏ ferrorum equi* (L. Delisle, *Classe agricole en Norm.*, p. 567).

DAMEREZ, aujourd'hui *dameret*, homme dont la tenue, les manières rappellent celles d'une dame. Ce mot n'apparaît comme substantif qu'au seizième siècle (1564, J. Thierry), et il a dès lors la forme actuelle *dameret* (voyez ci-dessus l'article DAMEREZ, adjectif). — Un cépage porte en limousin le nom de *dameret* (Littré, suppl.).

DOSSEREZ, tapisserie garnissant le dos d'une chaise, d'un dais, etc. Quoique Froissart emploie déjà *dosseret*, la forme picarde *dosserech*, mentionnée au seizième siècle par Du Tillet (God., DOSSERET) ne laisse aucun doute sur la présence de notre suffixe. Les sens actuels du mot technique *dosseret* portent à le considérer comme un diminutif de *dossier* ; cependant *dosserece*, dont il sera question plus loin, montre qu'il n'est pas impossible que *dosseret* se soit substitué à *dossereẏ*.

EUCEREZ, aujourd'hui *esseret*, sorte de tarière ; voyez ci-dessus l'article EUCEREZ, adjectif.

FAVEREZ, lieu où il y a des fèves : *Faverois*, commune

du territoire de Belfort, *Faverois* en 1295, *Vaveresch* en 1303, *Faferas* en 1394.

FENEREZ, le mois où l'on fait les foins, juillet. Cité par Tobler d'après God., qui ne donne que deux exemples (*fenerech*, *fenereç*), de la Flandre et de la Champagne¹.

FIGAREZ, lieu où il y a des figuiers : *Figarés*, ferme, commune de Bellegarde (Gard).

FILLEREZ, homme dont la tenue, les manières rappellent celles d'une fille. Le mot n'est employé que par G. Bouchet, cité par God., sous la forme *filleret* ; il semble fabriqué sur le modèle de *dameret*.

GENESTEREZ, oiseau qui fréquente les genêts : *g'nétrot*, fauvette, sylvie des jardins (Haillant, *Essai sur un patois vosgien*, Dict., p. 289).

GOTEREZ, mur qui supporte la gouttière (cf. ci-dessus *goterez*, adjectif). Le mot est encore vivant dans la Meuse (*goutterot*, mur sur lequel s'appuient les chevrons, les gouttières, Labourasse). Il y a un autre substantif *goterez*, tiré du verbe *goter*, goutter.

JAMBEREZ, instrument pour suspendre par les jambes : rouchi *cambré*, bâton courbe auquel on attache les porcs, veaux, moutons pour les écorcher ou enlever les entrailles (Hécart) ; meusien *jambrot*, traverse mo-

1. A cause même de sa rareté dans les textes, *fenerez* ne figure pas dans le *Glossaire des dates* du *Manuel de diplomatique* de Giry ; on n'y trouve que son synonyme *fenal*. D'après Giry, *fenal* désignerait « fin juin et juillet dans les Flandres, juillet et août dans les chartes lorraines » ; cette distinction n'est pas fondée. Partout *fenal* veut dire « juillet » ; la *saint Pierre fenal entrant* n'est pas, comme le croit Giry, le 1^{er} août, mais le 29 juin.

bile retenue par un crochet de fer au sommet de la potence et à chaque bout de laquelle on attache, pour les suspendre, l'un des pieds de derrière d'un porc tué pour fendre ce porc et en ôter les viscères (Labourasse). Dans un autre sens, meusien *jambrot*, croc-en-jambe (Labourasse).

JASCHEREZ, le mois où l'on laboure les jachères, juin (Flandre et pays wallons). Cité par Tobler qui ajoute un nouvel exemple à ceux de Godefroy. Ce dernier a relevé *gasker* dans une charte de 1366, mais il est probable qu'il y avait un signe d'abréviation qu'il n'a pas remarqué.

LOBAREZ, lieu où il y a des loups : *Loubarés*, quartier du territoire d'Arles et montagne près de Saint-Jean du Gard (Mistral).

LOCEREZ, aujourd'hui *laceret*, *lasseret*, tarière en forme de cuiller. Voir ci-dessus l'article LOCEREZ adjectif; cf. Littré, LACERET, LASSERET.

OSSEREZ, aujourd'hui *osseret*, couteau de boucher qui sert à trancher les os. Le mot n'a pas d'historique dans Littré ni dans Godefroy; il apparaît en 1752 dans Trévoux (Hatzfeld-Darmesteter).

PAILLEREZ, oiseau qui se plaît dans la paille (des chaumes) : *pailleret*, bruant (Littré). Cf. ci-dessus CHALMEREZ.

PASQUEREZ. I. La semaine de Pâques. Cité par Tobler. God. en donne de nombreux exemples, mais on ne voit pas pourquoi il a omis celui-ci, que Carpentier a inséré dans Du Cange, PASCHA INTRANS : « Pour sis vins deus livres dis sous tournois febles prestez a Mons^r en Pasquerez entrant cccxliij. » Dans cet exemple il ne faut

pas construire *entrant* avec *pasquerez*, comme le fait Carpentier, mais avec *cccxljij*. God. admet en outre un substantif féminin *pasquerie*, avec trois exemples pour l'appuyer : « ung messagier envoyet a Paris en *pasgeries* » (1320); « le vint cinquiesme jour d'avril en *pasqueries* » (1492); « le mardy en *pasgeries* » (1539). Peut-être faut-il lire *pasqueriès* partout et fondre ces exemples dans l'article PASQUERET; toutefois la diph-tongue *ie* ne serait pas régulière puisqu'elle correspon-drait ici à un *i* et non à un *ë* latin. 2. Cadeaux, con-sistant surtout en œufs, faits à l'occasion de Pâques. God. n'a pas d'exemples pour le moyen âge, mais il se réfère aux patois actuels de la Beauce, du Perche et de la Normandie. On peut ajouter le Bas-Maine : « *Pakrè*, œufs que les fermiers donnent à leurs pro-priétaires vers Pâques; quête que font à domicile, vers Pâques, les bedeaux et les sacristains » (Dottin).

PORCHEREZ, porcherie : *Porcherais*-Casso, hameau, commune de Pont-Château (Loire-Inférieure).

TERCEREZ : « *tiercerets*, certaine crosse branches on the outside of a vault » (Cotgrave, traduit dans God.).

VACAREZ, VACHEREZ : *Vacarès*, étang de la Camargue, ainsi nommé des troupeaux de vaches sauvages qui habitent sur ses rives (Mistral); *Vacheret*, hameau, commune de Demigny, Saône-et-Loire.

VIGNEREZ, VINHAREZ. 1. Serpette pour la vigne : « *vigneret*, serpette d'une forme particulière dont se servent les vigneronns pour tailler la vigne » (Jaubert, *Gloss. du Centre*). 2. Vignoble : prov. *vignares*, gasc. *bignarés*, dauph. *vigneret* (Mistral).

3. SUBSTANTIFS FÉMININS

BERGERECE, bergerie. Nom d'un domaine non identifié : *La Bergeresse en Brie* (1423, Longnon, *Paris sous la domination anglaise*, p. 100).

BEZAREZA, lieu où il y a des bouleaux : *Besseresse*, nom de deux hameaux, communes de la Courtine et de Saint-Priest-la-Plaine (Creuse).

BOSCAREZA, lieu où il y a du bois : *Boucheresse*, hameau, ancienne paroisse, commune de Clairavaux (Creuse), écrit *Bostcharesses* en 1484.

BOSSAREZA, lieu où il y a du buis (?) : *Bousseresse*, hameau, commune de La Souterraine (Creuse), écrit *Bossaressas* en 1427.

BOVAREZA, chemin des bœufs : *via de la bohareci* ; *la bohareci que tendit al Vern* ; *itinere de la boharessi* (Terrier du Temple de Vault de 1352, f^{os} 8, 16, 46 ; communication de M. l'abbé Devaux).

BOVERECE, bouverie : *Bouresse*, hameau, commune de Lussac-le-Château (Vienne), écrit *Boerecia* en 904 ; *Bouvresse* (Oise) ; *La Bouvresse* (Oise, commune de Beaulieu-les-Fontaines).

CABRAREZA, lieu où il y a des chèvres : *La Cabroulasse*, hameau, commune de la Salvetat (Hérault), écrit *Cabraressa* en 1157 ; *Cabaresse* (pour *Cabrarresse*), hameau, commune de Salazac (Gard). Dans Saint-Laurent-de-Cabrerisse (Aude), nous voyons le suffixe *-aricius*.

CALMAREZA, lieu où il y a des terrains incultes (*calm*) : *Chaumaresse*, hameau, commune de Massiac (Cantal).

COSTERECE. 1. Ce qui a des côtes : wallon *coisteresse*, sorte de pommes à côtes. 2. Ce qui a la forme d'une côte : anc. wallon *coestresse*, angle saillant d'un toit, dit aujourd'hui *côte*. 3. Ce qui garnit le côté : wallon *coisteresse*, rampe à jour d'un escalier portatif (Grand-gagnage, I, 120 ; II, 516 et 567).

DOSSERECE, jambage de maçonnerie : *jambes, parpaignes ou dosseresses* (Cout. de Montfort l'Amaury, dans God., DOSSERESSE). La variante *dosserasse* des coutumes de Paris et de Dourdan est probablement due à une substitution de suffixe récente.

FAGNERECE, oiseau qui vit dans les marais (*fagne*) : wallon *fagneresse*, litorne (Rolland, *Faune pop.*, II, 238).

FAVERECE, lieu où il y a des fèves : *Favresse*, commune, et *Faveresse* ou *Favresse*, hameau, commune de Grauves (Marne). Je suis très surpris de voir que M. Longnon place *Favresse* dans la série des vocables géographiques remontant à un nom de propriétaire pris adjectivement et employé au féminin et qu'il suppose un type **Faberitia*¹. Non seulement le nom d'homme **Faberitius* est invraisemblable², mais la persistance d'un *e* devant l'*r* jusqu'au seizième siècle (*Faverescas* 1145, *Favereces* 1163, *Faverezes* 1223, *Faveresses* 1268, *Faveressez* 1459) montre clairement que le type étymologique est **Fabaricias*.

FORTAREZA, FORTERECE, français moderne *forteresse*, lieu fortifié. M. Tobler a consacré une petite dissertation

1. *Dict. top. de la Marne*, introd., p. VIII.

2. On a effectivement *Faberius*, tiré de *faber* ; mais avec le suffixe *-icius*, le latin dit *Fabricius*, d'après la déclinaison *faber bri*.

à l'étymologie du mot *forteresse*¹ : il y voit une forme allongée de *fortrece*, sorti de *fortece* par l'épenthèse d'une *r*, comme le normand *jardrin*, de *jardin*. Gaston Paris accepte en grande partie la manière de voir de M. Tobler² ; il se borne à rattacher la forme *fortelece*, où M. Tobler voit une dissimilation de *forterece*, à un type **fortalicia* existant déjà en latin vulgaire. Je crois qu'il faut aller plus loin et admettre en latin vulgaire l'existence de **fortaricia* à côté de **fortalicia*. Quoique le provençal dise ordinairement *fortaleza*, il connaît aussi *fortareza*, qui figure dans une charte d'environ 1173 (*Gall. christ.*, III, 1074) : *fortareza* « lieu fortifié » fait pendant, en provençal, à *secareza* « lieu desséché ». La forme française *fortrece* est certainement sortie de *forterece*, par syncope, et non de *fortece*, par épenthèse.

FOIRERECE, herbe qui donne la foire : messin *foerasse*, mercuriale (*Chan Heurlin*, chant 1).

IVERNAREZA, lieu où l'hiver est rigoureux (?) : *Hyverneresse*, nom d'un hameau de la commune de Gioux (Creuse), au quinzième siècle *Ivernaresses*³, prononcé aujourd'hui en patois *Ivarnansa*.

JAMBERECE ? Cf. wallon *jambresses* « planches mises à plat qui forment le bord supérieur d'un bateau et qui débordent vers l'intérieur ; on dit aussi *jondresses* » (*Grandgagnage*, II, 531). *Jondresse* se rattache au verbe

1. *Sitzungb.* de l'Académie de Berlin, 23 juillet 1896.

2. *Romania*, XXV, 621.

3. *Mém. de la soc. sc. nat. et arch. de la Creuse*, X, 325. — Ce village a donné son nom à une famille à laquelle se rattache l'helléniste Courtaud-Diverneresse (1794-1879) dont le buste a été érigé en 1882 sur une place de Felletin.

jonde, joindre (voy. ci-dessous). Quant à *jambresse*, il vient certainement de *jambe*, bien que le rapport exact, au point de vue sémantique, ne soit pas très clair : comparez l'emploi de *genou* à côté de *jambresse* dans cette définition : « *dône*, terme de l'atelier, bois servant à revêtir les j'noz et à soutenir la *jambresse* » (Grandgagnage, II, 522).

LOBAREZA, lieu où il y a des loups : *Loubaresse*, nom de deux communes (Ardèche, Cantal) et d'un hameau (Cantal). M. l'abbé Devaux me signale les mentions « *foresta de la Lovareci, serva de la Lovareci* » dans un document dauphinois de 1343 ; un mas du canton de Morestel (Isère) est aussi appelé *Lovarecia* en 1348 ; il ne paraît pas avoir subsisté avec ce nom. (Ul. Chevalier, *Coll. des Cart. dauph.*, VII, 88 et 89).

LONGUEREC, écrit *longueresse*, prisme rectangulaire très allongé qu'on taille dans les ardoisières pour enlever plus facilement l'ardoise (Littré). *Longueresse* paraît s'être substitué à *longuesse*. Mozin ne connaît que ce dernier (1812) et le définit ainsi : « partie de la carrière d'ardoise qu'un ouvrier travaille. »

MALERECE, selle faisant office de malle : *seoit sur une maillerace* (Perceforest, dans God., MALERECE).

MEITEERECE, ferme à moitié fruits : lorrain et romand *moiteresse*, *moiterasse*, etc., dans God., MOITERESSE, exemples de 1231 à 1491.

PANERECE, aujourd'hui *panneresse*, pierre, brique, etc., employée en parement, c'est-à-dire de façon à laisser voir son pan le plus large. *Panneresse* s'oppose à *boutisse*. Cf. Littré, Hatzfeld-Darmesteter, etc.

PORCAREZA, PORCHERECE, porcherie. Godefroy a plu-

sieurs exemples de *porcherece*, comme nom commun dans des textes bourguignons. Noms de lieux : *Porcheresse* (Charente, Charente-Inférieure, commune de Genouillé ; Loiret, commune de Villamblain ; Luxembourg belge) ; *Pourcharessas* (Corrèze, commune de Lestars) ; *Pourcharesse* (Ardèche, commune de Dompnac ; *Pourcharesses* (Lozère) ; *Pourcheresse*, commune de Vabres, Haute-Loire ; commune de Celles, Puy-de-Dôme ; *Pourcheresses*, commune de Pébrac, Haute-Loire. La *Chanson de la Croisade contre les Albigeois* emploie l'expression *dart porcarissal* pour désigner un épieu (vers 6322) : faut-il en induire l'existence d'un substantif *porcariza* au sens de « troupe de sangliers » ? Il est plus probable que *porcarissal* est une forme allongée de **porcariz* représentant *porcaricius*, c'est-à-dire un dérivé de *porcus* par la superposition de trois suffixes faisant bloc.

RODAREZA, lieu où l'on fabrique des roues : *Rudersas*, hameau de la commune de Royère (Creuse), dont le nom est écrit *Rondaressas* dans tous les anciens documents et *Rotaricias* dans une charte de 626, republiée par Julien Havet¹ et commentée au point de vue topographique par M. Zénon Tournieux². La forme actuelle reproduit approximativement la contraction et le changement de *ou* en *u* usuels dans le patois de la commune de Royère ; on écrit aussi *Roudersas*, *Redersas*. Dans

1. Mémoire paru dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, LI, 41, réimprimé dans *Œuvres de Julien Havet*, I, 232.

2. Mémoire paru à la fois dans les *Mém. de la Soc. des sc. nat. et arch. de la Creuse*, VII, 397, et dans le *Bull. de la Soc. arch. et hist. du Limousin*, XXXIX, 439.

l'usage des communes limitrophes, le mot se réduit souvent à *Dersas*.

SECAREZA, SECHERECE, français moderne *sécheresse*, lieu desséché (en ancien provençal), état de ce qui est sec. A Bordeaux on dit *sequerisso*, ce qui suppose un type **siccaricia*. On sait que l'italien hésite entre *secchereccio* et *secchericcio* comme adjectif; comme substantif, avec signification collective (branches sèches) et abstraite (sécheresse), il n'emploie que *secchericcio*.

TERCERECE, ferme au tiers des fruits: lorrain *terceresse*, *tercerasse*, etc., dans God., TIERCERESSE, exemples de 1240 à 1388.

VACAREZA, VACHERECE, vacherie. Nous avons déjà signalé *vaccaritia* dans les textes du haut moyen âge. Le mot ne paraît pas s'être conservé dans la langue commune¹, mais il est très fréquent dans la toponymie: *Lavaqueresse* (Aisne); *Vacharesse*, commune de Berzème (Ardèche); *Vacheresse* (Charente, commune de Touzac; Doubs, commune de Montandon; Loire, commune de Saint-Hilaire-Cusson; Haute-Loire, communes de Les Estables, Félines, Saint-Julien-d'Ance, Saint-Voy, Siaugues-Saint-Romain, Venteuges; Puy-de-Dôme, commune de Saint-Alyre; Haute-Saône, commune de Faymont; Haute-Savoie); *La Vacheresse* (Creuse, commune de Janaillat; Nièvre, commune d'Azy-le-Vif; Seine-et-Oise; Vosges); *Vacheresse-les-Basses* (Eure-et-Loir); *Vacqueresse* (Somme, commune

1. L'italien connaît l'adj. *vaccareccio* « de vache », et le substantif *vaccareccia* « chair de vache » (A. Oudin); l'espagnol a *vaquerizo* comme adjectif (de vache) et comme substantif masculin (vacher) et *vaqueriza* (vacherie) comme substantif féminin.

de Quevauvillers). Dans la région gasconne on a employé **vaccaricia*, comme en témoigne le nom de lieu *Baccarisse*, près de Mirande (Gers); cf. le nom d'un archidiacre d'Aire en 1309: *Peregrinus de Vacarissa* (Limborch, *Hist. Inquisitionis*, 2^e partie, p. 8).

II. — THÈMES VERBAUX

I. ADJECTIFS

APOIEREZ, qui sert à s'appuyer: *caiere appoiraice* (1427, Tournai, dans God., TABLETE; le mot n'est pas relevé à son ordre alphabétique). Le sens n'est pas douteux: cf. la locution synonyme *caiere apoicoire* (écrit *quayere appoyoire*), dans God., APOIOIR.

BAIGNEREZ, qui sert à se baigner¹: *cuve baignereche* (1434, Valenciennes, dans God., BAIGNERECHE).

BAREREZ, qui sert à barrer (les tonneaux): *vrille barresse* (1616, dans Thibault, *Gloss. du Blaisois*).

BATELEREZ, adjectif de sens incertain, que l'on trouve appliqué aux villes qui n'avaient pas de commune, dites *villes batelereces* ou *bateïces* (Beumanoir, *Cont. de Beauvaisis*, § 647, éd. Salmon, variantes). *Batelerez* semble tiré d'un verbe *bateler*, comme *bateïz* de *batre*.

BATEREZ, qui sert à battre, à fouler le drap: *molin baterez*. Bien que le mot manque dans Godefroy, voici

1. Cf. le nom de lieu *Calmis Baniaritia*, mentionné, dès le milieu du VII^e siècle, dans la vie de saint Colomban, I, 15 (édition Krusch, *Scriptores rerum Merovingicarum*, IV, 80). On est surpris de voir M. Holder relever ce mot comme celtique dans son *Altcelt. Sprachschatz*.

un exemple qui ne laisse aucun doute : *in molendinis balereꝝ de Brana* (Matton, *Dict. top. de l'Aisne*, BATREZ).

— Existe aussi comme substantif masculin.

BERSEREZ, qui sert à tirer, à chasser (*berser*). Voir God., BERSERET, et compléter à l'aide des observations de Tobler. — Existe aussi comme substantif masculin.

BEVEREZ, qui invite à boire : patois de Montbéliard *in temps boyerot* (Contejean).

BOTEREZ, qui sert à bouter. 1. A bouter, à appuyer une construction : *ars boutereꝝ, piliers boutereꝝ*. 2. A bouter, à fouler le drap : *molins boutereꝝ* (God., BOUTEREZ). — Existe aussi comme substantif masculin et féminin.

BRASSEREZ, qui sert à brasser la bière : *tonniel brassereich* [corr. *brasserech* ?] (1456, dans God., BRASSERECH).

BUEREZ, qui sert à faire la lessive (*buer*) : *selburesse, salburesse, salburosse* [c'est-à-dire *sele buerece*], « trépied sur lequel on place le cuveau à lessive » dans la Meuse (Labourasse). Cf. mes *Mélanges d'étym. franç.*, p. 136. — Existe aussi comme substantif masculin.

CHACEREZ. 1. qui sert à chasser : *chiens chaceroiꝝ* (God., CHACEROIS); *cordes chasseresses*, Jean d'Arras, *Mélusine*, p. 51, dans God., Compl., CHACERESSE. 2. Qui chasse : *ojeau tsots'ret*, nom de l'épervier dans le Doubs (Tissot, p. 315). — Existe aussi comme substantif masculin.

CHARGEREREZ, qui sert à charger, à garnir le métier à tisser : *traisme carcheresse* (God., CARCHERESSE, sans définition).

CHARIEREZ, qui sert à charrier : *selles canereches* (lire *cariereches*), *carreches, cariesches* (God., CANERECHE, CARIESCHE).

CHEVAUCHEREZ. 1. Dont on se sert pour chevaucher : *mantelet chevaucheret*, *cape chevaucheresse*. 2. Par extension, qui est porté par des chevaux : *lictierre chevaucheresse* (God., CHEVAUCHERESSE, CHEVAUCHERET). Ajouter la variante *biere chevaucherece* pour *biere chevalerece*, dans Chrétien de Troyes, *Erec*, 4725.

CHIEREZ, dans quoi on chie : patois de Montbéliard, *poutot tchierot*, vase de nuit (Contejean).

COREREZ, qui court : vosgien *via courô* [ver coureur], orvet (Haillant). — Existe aussi comme substantif féminin.

DANSEREZ, où l'on va danser. « A Epinal, il y a la *pierre dans'rosse*, rocher sur lequel on allait danser à la fête des Brandons » (Haillant, *Dict.*, COVROSSE, 2).

ESPOSEREZ, dont on se sert pour épouser : *annel espouserech* (God., ESPOSERET).

FOEREZ, dont on se sert pour mesurer les terres fouies (?) : *vint boniers et set verges fueresses en terre a le mesure de Liege* (1248, *Romania*, XIX, 86).

FOLEREZ, qui sert à fouler le drap : *molin folerez*. God. a plusieurs exemples, v° *foulereis*, *fouleret*. En voici d'autres encore : *le molin folerez de Saint-Bohere* (Arch. nat. JJ, f° 135 v°) : *les molins folerez de Chartres* (*ibid.*) ; *molendinum folerez* (Du Cange, GURGITUM, 1). — *Terre fouloreche* (1281, Saint-Omer, God., FOULERESSE, sans définition : sur l'emploi de terre grasse pour fouler le drap, voir l'article *foulon* du *Dict. du commerce* de Savary des Bruslons). — Existe aussi comme substantif masculin.

FORSERECE, adj. fém., destinée à frayer (*forser*) : wallon *carpe fousseresse* (Grandgagnage, II, 526).

FRASEREZ, qui sert à « fraser », écosser ou briser ? : une *paiele fraseresche* (1315, Artois, dans *Bibl. de l'Éc. des Chartes*, LIII, 600 ; manque dans God.).

FRINGUEEZ, qui donne un air fringant : *cordons fringuerés* (*Amant rendu cordelier*, v. 1621).

FUMEREZ, qui peut se fumer : *bois fumerot, bô femerot*, nom de la clématite dans le Doubs (Rolland, *Flore pop.*, I, 6 ; Contejean, *Patois de Montbéliard*).

GRAPEREZ, qui grimpe : patois de Montbéliard, *pi graiperot*, nom de la sitelle (Contejean). Cf. ci-dessous les substantifs masculins *graverex, grimperex*.

GUILEREZ, aujourd'hui *guilleret*. M. Tobler rattache *guilleret* à *guiller, guiler*, tromper. L'hypothèse est vraisemblable, bien que le rapport sémantique ne soit pas très clair. *Guilleret*, sous la forme fém. *guillerette*, se trouve pour la première fois dans le *Monologue de l'Amoureux*, que M. E. Picot croit être des environs de 1460 (*Romania*, XVI, 481).

JOINDEREZ, qui peut *se joindre*, c'est-à-dire s'accoupler, se mettre au joug : vosgien *vaiche jédrosse, jédrasse* (Haillant, *Dict.*, p. 340). — Existe aussi comme substantif féminin.

MACHEREZ, qui sert à teindre : *cuve macheresse*, à Namur. Grandgagnage n'enregistre pas le mot, mais il emploie l'expression, v° FAUBITE ; au supplément, il a : « *maché*, ouvrier teinturier ». Je suppose un verbe *macher* « teindre » sans en connaître l'étymologie.

MALHAREZ, qui sert à fouler (*malhar*) le drap : *molin mailharet* (1471, Felletin, dans *Mém. de la soc. des sc. nat. et arch. de la Creuse*, X, 361).

NAGEREZ, sur lequel on peut naviguer. 1. En parlant

de l'eau : *fossé nageret* (1340, Corbie, dans God., NAGERET). 2. En parlant du bateau : *navie nageresse* (Gloss. lat. fr. dans God., *ibid.*). — Existe aussi comme substantif masculin.

PALEREZ, qui sert à *paler* (garnir de pieux) : *claux palerez*, *palerés* (1397, Picardie, dans God., PALERET, 1).

PENDEREZ, qui sert à pendre : *gibets ou arbres pendereetz*, *pendrets* (Cout. de Lorraine, de Gorze, dans God., PENDERET).

PESCHEREZ. 1. Qui sert à pêcher : *batel*, *batelet*, *clou pescheret* ; *barque*, *ré pescherece* ; *treves peschereces* (God., PESCHERESSE, PESCHERET). 2. Qui pêche : *corbeau pescheret* [cormoran] (God., *ibid.*) ; *crot pescherot* [cormoran], en Bourgogne (Rolland, *Faune pop.*, II, 382) ; *crau pêche-rot*, *cro pescherot*, *aigle pescheresse* [balbuzard] (*id.*, *ib.*, II, 8) ; *vert-copéchera* [martin-pêcheur] (Labourasse, p. 543, v^o *vart-pochaw*) ; *martin-pescheret* [martin-pêcheur], à Montpellier (*Bibl. de l'Éc. des chartes*, LV, 240) ; *merle picheret* [martin-pêcheur], en Limousin (Rolland, *Faune pop.*, II, 72). — Existe aussi comme substantif masculin et féminin.

PETAREZ, qui pète : *rei petaret*, *roi pèteret*, troglodyte (roitelet) en Forez (Rolland, *Faune pop.*, II, 288) et en Lyonnais (N. de Puitspelu). En Lyonnais, *rei petaret* désigne et le roitelet et le hanneton à corselet plus soyeux, que les enfants considèrent comme le mâle. N. du Puitspelu se refuse à voir dans *petaret* l'idée de « pèteur » ; dans ses *errata*, il retire l'étymologie absurde qu'il avait donnée, et se rallie à une idée de M. Horning (*Zeitschr. f. r. Ph.*, XIV, 223) d'après laquelle *petaret* se rattacherait au radical de *petit*. Mais

rei-petaret veut incontestablement dire « roi-péteur » ; comparez le nom de *vaco petouso*, *petouso* donné au roi-telet dans le Midi de la France. — *Cane-petrasse*, *cane-pétrosse*, *cane-pétrote*, nom de la *canepetière* dans le Berry, la Beauce, l'Anjou, etc. On sait que cet oiseau fait entendre, dans la saison des amours, un crépitement guttural qui lui a valu son nom (Rolland, *Faune pop.*, II, 345).

PIQUEREZ, qui pique : *claux piquerés* (1441, Béthune, dans God., PIQUERET).

PISSEREZ. 1. Dans quoi on pisse : patois de Montbéliard *poutot picherot*, vase de nuit (Contejean). Existe aussi comme substantif masculin. 2. Qui fait pisser : patois de Montbéliard, *vin picherot*, vin vif et pétillant et qui fait pisser (Contejean).

PLEIEREZ, qui se plie : *table ployeresche* (1552, Tournai dans God., PLOIERESSE). — Existe aussi comme substantif masculin.

PORTEREZ, qui se porte : *chaere porteresse* (God., PORTERESSE).

RICANEREZ, rieur : *doux yeux blans et riquanerés* (*Amant rendu cordelier*, v. 1618).

ROLLEREZ, roulant : *civieres rouleresses*, etc. (God., ROLERESSE 2, et ROLERET). Le mot est particulièrement fréquent dans les inventaires angevins du roi René : *charlit roulerez*, *sourlit roullerez*, *couchette rouleresse*, etc. C'est à tort que God. a cru y voir un substantif masculin : *roulerez* qualifie toujours *charlit* qui vient d'être exprimé.

SAÏMEREZ, qui sert à écrémer (à enlever le *sain*) : *payelles saymereches* (1434, Valenciennes, dans God.,

SAIMERECE). Il faut reconnaître le même mot, mal lu, dans *paielles saumiereces* (1363, Valenciennes, dans God., SAUMIERECE, sans définition). — Existe aujourd'hui comme substantif féminin.

SEIEREZ, qui sert à scier : *couttel soiret* (1459, Reims, dans God., SOIRET).

SORDEREZ (?) : *derlieres sordreresses, derlière sordresse* (1328, Namur, dans God., SORDERESSE); *derle sordresse* (1328, Namur, dans God., DERLE). La *derle* est de la terre glaise; faut-il rattacher l'adjectif *sorderex* à *sourder*, souiller, ou à *sourdre*, ou même chercher une autre étymologie?

TAILLEREZ, qui sert à tailler : *serpe tallerotte* (1614, Nevers, dans God., TAILLEROT).

TECEREZ, qui tette encore : patois de Bournois *vêlo tos'ro* (Roussey); patois de Montbéliard *tosserot*, qui tette à la mamelle (Contejean). La forme *tecier, tocier*, est répandue dans l'Est : elle repose sur un type **tittiare*, tandis que le français propre *teter* repose sur **tittare*.

TIREREZ, qui sert à traire (*tirer*) les vaches : *sielle tiresce* (1512, Tournai, dans God., TIRESCÉ).

TORCHEREZ, qui torche : patois de Montbéliard *pi tourtcherot*, nom de l'oiseau dit sitelle ou torchepot (Contejean).

TORNEREZ, qui tourne : wallon *pire tourneresse*, meule à aiguiser (Grandgagnage, II, 197).

VENDEREZ, qui est à vendre : *pain venderet* (1331, Laon, dans God., VENDERET). Cf. l'ital. *vendereccio*.

2. SUBSTANTIFS MASCULINS

BATEREZ, ce qui sert à battre. 1. Patois des Fourgs

(Doubs) *bott' ret*, batte et partie de la baratte (Tissot); patois de Montbéliard *baitteré*, baratte (Contejean); patois de Saint-Pierrebrouck (Nord) *bateré*, bâton de forme spéciale qui sert à remuer la crème pour faire le beurre (communication de M. Henry Cochin). 2. Moulin à battre, à fouler le drap (voy. ci-dessus *baterez*, adj.): *molendinum de Baterez* (douzième siècle), aujourd'hui, par changement de suffixe, *Le Batreau*, commune d'Avenay (Marne); *Batret*, moulin, commune d'Yvoi-le-Pré (Cher).

BERSEREZ, chien de chasse (voy. ci-dessus BERSEREZ, adj.). Le sens de « carquois », donné par God. et d'autres, et celui de « javelot », admis par M. P. Meyer (*Girart de Roussillon*, p. 257), ne sont pas justifiés (voyez à ce sujet G. Paris, dans *Romania*, XIV, 602, et XXI, 291).

BOSSEREZ, ce qui pousse, sourd¹. 1. Animal qui pousse la terre: *bousserot*, un des noms de la taupe dans le Doubs (Rolland, *Faune pop.*, I, 9). 2. Eau qui sourd de terre: patois de Montbéliard *bousserot*, petite source (Contejean).

BOTEREZ. 1. Moulin à foulon: *Boutrais*, hameau, commune de Saint-Pierre-des-Loges (Orne). 2. Arc-boutant. 3. Boutoir, outil de maréchal-ferrant. Les sens 2 et 3 ne sont pas attestés directement, mais semblent résulter de l'existence des sens correspondants que possèdent les mots anglais *butleris* et *buttress*, d'origine française (cf. *Romania*, XXIX, 164 et 165).

1. De *bousser*, « pousser, sourdre », forme des Vosges, du Doubs, qu'on explique par une contamination du latin *pulsare* « pousser » et du germanique *botan* « bouter ».

BUEREZ, ustensile servant à faire la lessive (*buer*) : vosgien *bûra*, seau auquel on adapte un long manche droit [pour verser l'eau de lessive sur le linge] (Adam¹).

CHACEREZ, oiseau chasseur : vosgien *chaisserot*, *chassera*, épervier (Haillant) ; vosgien *chasserot*, autour (Rolland, *Faune pop.*, II, 38).

CHAVEREZ, outil pour creuser (*chaver*) la terre : *chavro*, patois de Tannois, près de Bar-le-Duc (Meuse), dans *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XVI, 475. Labourasse écrit *chavrot* et définit : « houe employée pour le provignage. »

CHÔTEROT, *chôterat*, sifflet, de *chôtai*, siffler, dont j'ignore l'étymologie (Contejean, *Patois de Montbéliard*).

COILLEREZ, registre des redevances à percevoir, à cueillir. Ce substantif s'est conservé jusqu'à la fin de l'ancien régime sous la forme *cueilleret*, qui est dans Trévoux, et qu'on s'étonne de ne trouver ni dans God., ni dans Littré.

COPEREZ, aujourd'hui *couperet*, outil pour couper. Le mot ne paraît pas attesté avant le seizième siècle.

ESCUPEREZ, ce que l'on crache : vosgien *tieupp'rot*, patois de Montbéliard *cuperot*, *queuperot*, crachat (Haillant, Contejean).

1. Adam écrit *burd*, indique comme provenance La Bresse et ne donne que la première partie de la définition. Une enquête sur place faite par M. Oscar Bloch confirme ce qui n'était de ma part qu'une conjecture étymologique. « J'ai pris des renseignements sur le mot qui vous intéresse et j'ai le plaisir de vous dire qu'ils confirment totalement votre façon de voir. La Bresse, Saulxures et Cornimont emploient *bûra* exactement pour désigner l'objet en question. » (Lettre du 20 août 1903).

FENDEREZ, outil pour fendre : *fenderets, coups* (1391, Reims, dans God., FENDERET). Cf. *refenderez*.

FOELLEREZ, aujourd'hui *feuilleret*, outil pour feuiller, faire des feuillures. Sur l'étymologie de *feuiller* dans ce sens, voyez ci-dessous notre seconde partie, à l'ordre alphabétique.

FOLEREZ, moulin à foulon : Les *Foulerets*, moulin, commune de Parigné-l'Évêque (Sarthe) ; *Foullera*, commune de Montigny-le-Chartif (Eure-et-Loir), en 1477 *Moulin-Foulleret* ; Le *Foullera*, moulin, commune de Saint-Jean-sur-Mayenne (Mayenne).

FORMEREZ, aujourd'hui *formeret*, terme d'architecture. La définition donnée par le *Dict. gén.* est la suivante : « Arête saillante d'une voûte gothique. » Victor Gay dit plus largement : « Bandeau en saillie sur un mur ou au-dessus d'une fenêtre, à la naissance d'une voûte d'arête dont il épouse la forme ogivale » (*Gloss. archéol.*, p. 733). Il a un exemple de 1397, plus ancien que ceux des autres lexicographes, où l'on lit : « fenestres fourmés (corr. *fourmees*) d'estanficques, fourmoyrets et remplages. » Le voisinage du verbe *fourmer* précise l'étymologie ; la graphie *fourmoyrets* semble contaminée par **fourmoir*, qui a pu se dire dans le même sens.

GOTEREZ, avant-toit formant gouttière : *goutteret* (1415, Meuse, dans God., GOUTTERET) ; vosgien *got-t'rot*, même sens (Haillant). God. a plusieurs exemples bourguignons de *goterot*, etc., mot qu'il ne définit pas, et qui s'applique à une partie d'un parement d'autel ou d'un dais : il s'agit vraisemblablement de la partie antérieure, comparée à la gouttière d'un toit.

GRAVEREZ, oiseau qui grimpe (*gravit*), grimpereau :

gravelet (forme dissimilée), nom du grimpereau en Poitou et en Saintonge (Rolland, *Faune pop.*, II, 78).

GRIMPEREZ, oiseau qui grimpe, grimpereau : *grimperé*, nom du grimpereau en Picardie ; *grimpelet* (forme dissimilée), nom du même oiseau en Normandie et en Savoie. De même qu'on a la forme verbale *griper*, à côté de *grimper*, on trouve *gripelet* dans le Luxembourg et *gripelat* à Metz comme noms du grimpereau (Rolland, *Faune pop.*, II, 78).

HUCHEREZ, oiseau qui huche, qui hue : patois de Montbéliard *utcherot*, hibou¹ (Contejean).

JETEREZ, instrument qui sert à jeter : meusien *jitrot*, bâton fendu par un bout et que l'on tient par l'autre, au moyen duquel on lance une pierre placée dans sa fente (Labourasse).

LANCEREZ, oiseau qui lance, qui poursuit les autres : lorrain *lancerot*, *rancerat*, épervier (Rolland, *Faune pop.*, II, 34).

MUCEREZ, oiseau qui se cache (qui se *musse*) : vosgien *meusserot*, troglodite (Labourasse).

NAGEREZ, bateau pour aller à la rame (pour *nager*) : *nageret*, petit bateau pour chasser le gibier d'eau (Littré).

NEIEREZ, bateau où l'on risque de se noyer : lyonnais *nayeret*, petit bateau fort dangereux dans lequel il ne peut tenir qu'une personne (N. du Puitspelu).

1. M. Rolland rapproche avec raison *utcherot* (Montbéliard) et l'ancien français *lucheran* (Cotgrave), auquel correspond aujourd'hui *lutzeran*, *lutzeron*, dans la Suisse romande (*Faune pop.*, II, 41) ; mais je ne puis croire avec lui qu'il s'agisse du radical *luc-*, briller. Je vois dans *lucheran* une forme agglutinée pour *l'ucheran*.

NIQUEREZ, mouchoir de poche (de *niquer*, moucher) : patois de Montbéliard *niqueret* (Contejean).

PARTAREZ, PARTEREZ, instrument pour partager, couper : lyonn. *partaret*, *parteret*, hache de boucher (N. du Puitspelu, Littré, suppl.); dans les Terres Froides du Dauphiné *partarai* et *partelè* (communication de M. l'abbé Devaux); *portrait*, marteau de paveur servant à ébarber et à tailler (Littré); manceau *partret*, *paltret*, couperet (Montesson); blaisois *palletret*, *paltret*, *poltrait*, couperet (Cotgrave, Thibault). Cf. mes *Mélanges*, p. 119.

PERCEREZ, outil qui sert à percer : patois des Fourgs *passeret*, vrille (Tissot).

PESCHEREZ, oiseau qui pêche : lorrain *paucherot* et *pouhhra*, martin-pêcheur (Adam).

PISSEREZ, vase pour pisser : patois des Fourgs *pseuret*, baquet à urine, vase de nuit (Tissot).

PLOIEREZ, ce qui sert à faire ployer, charnière, peinture : *deux ployerés employés à pendre une feniestre* (1443, Tournai, dans God., PLOIERET). On trouve plus souvent dans le même sens *ploieruel*, d'un type **plicariolum*.

RAMENEREZ, ce qui sert à ramener : *ramèneret*, trait au cordeau que le charpentier fait pour prendre la longueur des arêtiers d'un toit (Littré). Le mot apparaît dans la première édition de Furetière, en 1690.

REBATEREZ, outil pour rebattre¹ : *rebatтерet*, outil pour

1. *Rebattre* doit être entendu dans le sens de « rabattre » et non de « battre de nouveau » ; le *rebatтерet* sert en effet à équarrir ou à arrondir.

façonner l'ardoise (Littre). Le mot a été relevé pour la première fois dans l'*Encycl. méthod., Arts et métiers mécan.*, t. I (1782), p. 55, où il est écrit *rebattret* (Mozin, Souviron et d'autres conservent cette orthographe) et donné comme usité dans les ardoisières de Rimogne (Ardennes).

REFENDEREZ, outil pour refendre : *refenderet*, coin de fer à l'usage des ardoisiers (Littre). Même provenance que le précédent ; d'abord écrit *refendret*.

TOMBEREZ, ce sur quoi on se laisse tomber ; *teum'rot*, sorte de caisse dans laquelle s'agenouillent les laveuses de lessive.

TRACEREZ, outil pour tracer : *traceret* (on dit aussi *tracelet*, par dissimilation, et *traçoir*), poinçon servant à tracer les divisions des instruments de mathématiques ; outil de fer pointu dont les charpentiers se servent pour piquer et ligner le bois (Littre).

VERSEREZ, saison propre à *verser* (labourer) les terres, le mois de juin : *en waim*, *en mars* et *en verserés* (1322, Rethel, dans God., VERSERET). La forme *verserot*, dont God. fait un article à part, n'est qu'une variante phonétique dialectale. Ce terme correspond à *jascherež* dans la région plus septentrionale ; il est omis par Giry dans le glossaire des dates de son *Manuel de diplomatique*. Haillant, *Dict.*, p. 616, WOËYÉ, indique des exemples inconnus à God.

VOLEREZ, objet qui vole (en l'air) : berrichon *voleret*, volant rustique (Jaubert, suppl.).

3. SUBSTANTIFS FÉMININS

AVALERECE, puits de mine que l'on creuse : *avaleresse*,

bure que l'on avale, c'est-à-dire que l'on est occupé à creuser (Grandgagnage; cf. Littré, suppl.).

BATERECE. 1. Action de battre : saintong. *battresse* ou *batteresse*, action d'une pluie violente et surtout de la grêle battant le sol et les récoltes (Jônain; cf. God., BATERESSE). 2. Ce qui sert à battre : meusien *batrosse*, *baratte* (La bourasse). 3. Lieu où l'on bat : *Batresse*, étang, commune de Mouline (Vienne); *Baptresse*, hameau, ci-devant paroisse, commune de Château-Larcher (Vienne), anciennement *Batrizia*, *Batrezia*, *Bateret zia*, etc.¹

BOTERECE, lieu où l'on boute, où il y a un moulin à foulon : *La Bouteresse*, commune de Sainte-Agathe-la-Bouteresse (Loire).

BRUIERECE, bruit : « Tel tempeste et tel *bruerresse* » (*Ovide moralisé*, dans God., BRUIERESSE).

CHAPLERECE, action de *chapler*, carnage. Voir les exemples de *Troie* cités par Tobler.

COLERECE, ustensile pour couler : patois de Pont-Audemer *couleresse* ou *coulerette*, passoire (Robin).

CORERECE, outil qui court : wallon *coureresse*, riflard, demi-varlope (Grandgagnage, I, 342).

CREMERECE, outil pour écrémer, écumer : meusien *crameresse*, vosgien *kémrosse* (dissimilation pour *krémrosse*), écumoire (Labourasse, CRAMATTE; Haillant).

CRENERECE, outil pour *crener* (entailler) : wallon

1. Certains historiens, notamment l'abbé Le Beuf, interprétant le nom de ce hameau au sens de « action de se battre », y ont vu une raison de placer dans le voisinage la bataille livrée par Clovis à Alaric (Longnon, *Géogr. de la Gaule au VI^e siècle*, p. 579). Il est probable que *Baterese* indique l'existence d'un moulin à foulon.

krennress, scie à refendre (Grandgagnage, RICRANNER). Cf. ci-dessous RECRENERECE.

CRIERECE, action de crier. Voir God., CRIERECE, et ajouter un exemple qui se trouve sous BRUIERRESSE.

CROISSERECE, action de grincer. Voir Tobler, et God., CROISSERECE.

ESCHAVERECE, outil pour excaver ou pour râper : wallon *haveresse*, écrit *xhavresse* en 1568 (God.), pic à l'usage des houilleurs (Grandgagnage, HAVER 3) et râpe à sucre (Forir).

ESCUMERECE, écumoire : wallon *houmeresse* (Grandgagnage).

ESTESSINERECE, TESSINERECE, cuiller pour arroser (*estesiner*, *tessiner*) le rôti (Grandgagnage).

ÉTOQUERECE. 1. Carde pour *étoquer* (briser) la laine (DUHAMEL DU MONCEAU, *Art de la Draperie*, 1765, p. 27). 2. Pièce de fer employée pour arrêter ou maintenir (*étoquer*) d'autres pièces (*Nouveau Larousse*). Un lexicographe distrait ayant écrit *corde* au lieu de *carde*, le sens 1 a été défiguré. On lit, par exemple, dans Littré : « *Etoqueresses*, terme de marine, cordes longues de huit à neuf pouces » et dans le *Nouveau Larousse* : « *Etoqueresse* (Marine), nom donné à certaines petites cordes. » Mozin a correctement : « *Etoqueresse*, f. Card. Espèce de cardes de 8 pouces et demi de long sur 5 de large. » Et dire que 5 pouces de large n'ont pu empêcher de confondre une *carde* avec une *corde* !

GUINDERECE, outil pour guinder : « *guinderesse* : de ce nom est appelée aux navires une poulie qui sert à guinder la voile du mast où elle est amarrée » (Nicot,

1606 ; cf. Littré, Hatzfeld-Darmesteter, etc., et l'italien *ghindereccia*, cité *Romania*, XXXI, 135).

HACHERECE, outil pour hacher. 1. Wallon de Liège *hacheresse*, couperet. 2. Wallon de Namur *hacheresse*, planche épaisse sur laquelle on hache la viande (Grandgagnage, HACHER).

JOINDERECE, ce qui joint, ce qui sert à joindre. 1. Wallon *jondresse*, bordage, dit aussi *jambresse* (Grandgagnage, II, 531, JANBRÉSEZ). 2. Wallon *jondresse*, varlope (Grandgagnage, I, 257).

PASSERECE, outil pour passer une manœuvre : « *passeresse*, moyen ou petit cordage... pour bien serrer la voile contre le mât » (Villaumez, *Dict. de marine*).

PESCHERECE, barque pour pêcher (God., PESCHERESSE).

PLAQUERECE, outil pour *plaquer* : *plaqueresse*, carde pour *plaquer* la laine (DUHAMEL DU MONCEAU, *Art de la Draperie*, p. 27). Souvent altéré, par la suite, en *ploqueresse*.

RECEPERECE, outil pour *receper* (scier transversalement) : wallon *ricèperesse*, grande scie pour *ricèper* (Grandgagnage, *risèper*).

RECRENERECE, outil pour *recrèner* (entailler en suivant une ligne courbe) : wallon *ricranneresse*, espèce de scie servant particulièrement à préparer les bois de fusil (Grandgagnage, RICRANNER). Cf. ci-dessus CRENERECE.

REJETERECE, outil pour rejeter (gobeter, crépir) : wallon *r'gettress*, petite truelle (Grandgagnage, RIJET, I).

REPARERECE, outil pour réparer (recrépir) : wallon *ripareresse*, *répareresse*, outil à l'usage des *ripareûz* ou recrépisseurs. — A Namur, *répareresse*, partie de la

machine appelée *brôie*, qui sert à élever les bois (Grandgagnage, RIPARER).

REPASSERECE, carde pour *repasser* la laine (DUHAMEL DU MONCEAU, *Art de la Draperie*, p. 27).

RETENTERECE, retentissement. Voir God. et Tobler.

SAIMERECE, outil pour *saimer* (aiguiser) : wallon *sème-resse*, pierre à aiguiser (Grandgagnage, SEMER 2).

SOPERECE (?): wallon *sopresse*, partie d'un chariot, pièce de bois transversale sur laquelle repose et pivote le *hamai*. — A Namur *sopresse*, levain, probablement (Grandgagnage, SOPRÈSE 1 et 2).

TRAIERECE, action de *traire* (tirer). Voir God. et Tobler.

VENTERECE, outil pour venter (vanner) : poitevin *vent'resse*, pelle à vanner.

IV. — LES SUBSTANTIFS ABSTRAITS EN *-ier*

A la fin du paragraphe qu'il a consacré au suffixe *-arius*, Diez se contente de remarquer que l'ancien provençal « a beaucoup d'abstraites tirés de verbes », sans chercher à préciser l'origine de ces abstraits, sans même mentionner les formations analogues que possède aussi l'ancien français¹. Ce n'est pas à *-arium*, mais à *-ërium*, que M. Meyer-Lübke rattache cette classe de mots à laquelle il croit devoir joindre les dérivés italiens

1. *Gram. des l. r.*, trad. franç., II, p. 326. Diez donne la liste suivante : *acordier, adobier, alegrier, alonguier, caitivier, castier, consirier, desirier, destorbier, encombrier, espaventier, milhorier, pauprier, pensier*.

en *-io*, dont le sens se rapproche beaucoup de celui de nos mots français et provençaux. Mais il n'arrive pas à asseoir solidement sa doctrine au sujet de cet *-ërium*. Voici d'ailleurs ses propres termes :

Pour expliquer ce suffixe, il faut peut-être partir de *reprobare*, anc. franç. *reprouver*, et *improperium* « reproche ». Il doit y avoir un compromis entre *reprobare* et *improperare* dans l'ital. *rimproverare*, et ainsi l'on peut croire qu'à côté de *improperium*, à l'époque où *p* et *b* intervocaliques s'étaient confondus en *v*, on forma aussi, en partant de **reprovare*, un **reproverium*, lequel servit alors d'abstrait à **reprovare*, et permit de créer d'autres formes analogues. Dans cette hypothèse, il est vrai, on doit admettre que le mot-type s'est à son tour perdu en Italie et qu'en France le suffixe *-ërium*, qui autrement serait devenu *-ir*, a été influencé dans sa forme par *-arium*. Une autre hypothèse possible, c'est qu'on aurait cru voir dans *-ier* de *consillier* et termes semblables employés comme substantifs, non une finale d'infinitif, mais un suffixe, qu'on aurait alors adapté au radical **reprov-*. Alors, choses toutes deux peu admissibles, il faudrait faire venir le prov. *-ier* du français et traiter à part l'italien *-io* ¹.

La seconde hypothèse, que M. Meyer-Lübke n'exprime d'ailleurs qu'en petit texte, est tellement invraisemblable que je ne m'arrêterai pas à la discuter. Du moment que l'on considère le suffixe italien *-io* comme identique au suffixe gallo-roman *-ier*, on est forcé de repousser le type latin *-arium*, accepté sans discussion par Diez. M. Meyer-Lübke n'a pas pris garde qu'il

1. *Gram. des l. r.*, II, § 471, trad. franç., p. 561. M. Meyer-Lübke cite, en provençal : *alegrier*, *cailivier*, *consirier*, *deliurier*, *destorbier*, *encombrier*, *espaventier*, *pensier*, *plaidier* ; en français : *chailivier*, *consirier*, *demandier*, *desirier*, *destorbier*, *encombrier*, *encontrier*, *louier*, *parlier*, *pensier*, *reprovier*, *restorier*. Treize ans auparavant, M. Fœrster avait déjà groupé les mots français dans sa note au v. 135 d'*Aiol et Mirabel*.

tirait sur ses troupes en faisant figurer dans sa liste de mots abstraits le français *loyer*. Il est absolument certain que *loyer*, comme le provençal *loguier* et l'espagnol *loguero*, vient du latin *locarium*, mot déjà employé par Varron ; mais il faut remarquer que *loyer* n'est pas un terme abstrait et qu'il n'a pas le droit de prendre rang dans la série qui nous occupe. Donc, malgré les apparences, la coexistence de *locare locarium* en latin¹, de *loer loyer* en français, de *logar loguier* en provençal, etc., ne saurait être le point de départ du développement du suffixe abstrait *-ier* sur le sol de la Gaule. Je n'hésite pas à repousser le type *-arium*, proposé par Diez, pour me rallier à la manière de voir de M. Meyer-Lübke ; je voudrais seulement présenter quelques observations complémentaires sur l'origine et l'extension de la désinence *-ërium*.

A première vue, l'hypothèse d'un « compromis » entre *reprobare* et *impropërium* se heurte à une grave difficulté : c'est qu'en provençal *p* et *b* intervocaliques n'aboutissent pas au même résultat. La précieuse *Canczon de Sancta Fides*, que vient de nous rendre M. Leite de Vasconcellos, nous donne le pendant provençal du mot français *reprovier*, « reproche », sous la forme *reprober*², qui remonte incontestablement à **repropërium*, formé d'après *impropërium*, par un simple changement de préfixe³. Il faut donc trouver autre chose pour

1. *Locarium* est formé sur *locus* (et non sur *locare*), comme *salarium* sur *sal*.

2. Vers 331 (*Romania*, XXXI, 190).

3. On trouve *reprovier*, *reproier* en provençal au sens de « pro-verbe », que connaît aussi le français, et *reprovar*, *reproar* au sens

expliquer le développement du suffixe *-ier* en provençal.

La *Cançon de Sancta Fides* nous fournit encore un mot fort intéressant, c'est *consider*¹, que les textes provençaux postérieurs ne connaissent plus guère que sous la forme *consirier*. L'étymologie est clairement le latin vulgaire **considërium*, tiré de *considerare* sur le modèle de *desidërium desiderare*. La forme ordinaire *consirier* est plus récente; elle est sortie d'un « compromis » entre le substantif primitif *considier* et le verbe **considrar*, *consirar*. Si l'auteur de *Sancta Fides* avait eu à exprimer l'idée de « désir », il se serait probablement servi de **desider*, qui est à la forme postérieure *desirier* comme *consider* à *consirier*².

Les mots latins en *-ërium*, correspondants à des verbes en *-ërare*, ne sont pas nombreux. A côté de *impropërium* et de *desidërium*, dont nous venons de parler, on ne peut guère citer que *adultërium*³, *impërium* et *refrigërium*, pour l'époque classique, *delibërium* et *vitupërium*, pour la basse époque. *Delibërium* est particulièrement intéressant: il figure dans une glose, où il est rendu par le grec *γνώμη*⁴: il a donc le sens correspondant à

de « reprocher »; là c'est bien d'un *b* latin qu'il faut partir. Le rapport sémantique de « reproche » et de « proverbe » n'est pas très clair: y a-t-il eu immixtion de *proverbium*, d'une part, de *probrum*, et ses dérivés, de l'autre? La dissimilation de *probrum* en **probum* serait conforme à la loi II de M. Grammont.

1. Vers 340 (*Romania*, XXXI, 191).

2. Je renvoie le lecteur pour plus de détails à l'article *consider*, qui figure plus loin dans les *Recherches étymologiques*.

3. Peut-être vaut-il mieux tirer *adultërium* de *adultër*, comme *magistërium* de *magistër* et *ministërium* de *ministër*.

4. *Corp. gloss. lat.*, II, 112, 39.

celui du verbe classique *delibërare*, « délibérer ». Mais le latin populaire connaît *delibërare*, « délivrer », employé par Tertullien ; il est donc permis de supposer, parallèlement à *delibërium*, « délibération », un **delibërium*, « délivrance », qui est avec le provençal *deliurier* dans le même rapport que *desidërium* avec *desirier*.

Je crois également légitime de faire remonter l'ancien provençal *recobrier* et l'ancien français *recovrier*, que ne citent ni Diez ni M. Meyer-Lübke, et qui sont pour tant des mots très usuels, à un type primitif **recupërium*, de *recuperare*.

Il convient d'être plus réservé vis-à-vis de *encombrier*. Toutefois, si l'on remarque que le mot est commun au français et au provençal et très usité de part et d'autre, on inclinera à penser que l'existence d'un type **incombërium* n'est pas invraisemblable. La belle étymologie de M. Meyer-Lübke, qui suppose, comme on sait, une base gauloise **combero*-¹, trouverait là une éclatante confirmation ².

Diez a admis *pauprier*, « pauvreté », dans sa liste ;

1. *Zeitschr. für rom. Philol.*, XIX, 276.

2. On pourrait songer à reconstituer un type **supërium*, de *supërare*, à cause du provençal *sobrier*, « supériorité », que M. P. Meyer attribue à Peire Vidal, vers 38 de la pièce *Drogoman* (*Romania*, II, 426). Mais on remarquera, d'une part, que les formations vraiment anciennes ne se trouvent qu'avec les verbes composés, de l'autre, que la leçon *sobrier*, adoptée par M. P. Meyer, est très probablement fautive, car les manuscrits appuient plus solidement *sabrier*, de **saporarium*, qui est donné par Raynouard et par Bartsch. En revanche, le prov. anc. *sobriera* pourrait être un ancien **sobiera*, d'après un type **supëria* qui serait à *supërus* dans le même rapport que *misëria* à *misërus*. Quant à *nessiera*, « nécessité, disette », c'est certainement le lat. *necessaria* employé substantivement.

c'est un mot rare, employé par Raimon de Miraval ; on sait que la forme usuelle est *paupriera*, *paubriera*. Dans une leçon faite à l'École des Hautes Études le 21 janvier 1897, j'émettais l'hypothèse que le provençal *paupriera* représentait le type latin **paup̃eria* modifié d'après l'adjectif *paupre*, de *paup̃er*. Le poème de *Sancta Fides* confirme mon hypothèse, puisqu'il emploie la forme *paupeira*¹, qui est à *paupriera* dans le même rapport que *consider* à *consirier*. Il est bien tentant de voir dans *pauprier* un ancien **paupier*, représentant le latin classique *paup̃eries*. M. Meyer-Lübke tire l'italien *madiere* et l'espagnol *madero* du latin *mat̃eries*, le provençal et l'ancien français *tempier* de *temp̃eries*² ; mais l'espagnol *madero* vient de *mat̃erium*, qui se lit en toutes lettres dans les gloses de Berne³. Enfin l'espagnol connaît aussi *tempero*, qui a le même sens que le provençal actuel *tempier*, et qui nous reporte à **temp̃erium*, lequel se rattache peut-être directement à *temperare*. Mais il est possible que la désinence latine -*eries*, supplantée par -*eria*, ait fini par être masculinisée en -*erius*, sans que ce phénomène morphologique se lie nécessairement au procédé de dérivation qui, par l'addition du suffixe -*ium*, a tiré les substantifs abstraits en -*erium* de verbes en -*erare*. Il est donc prudent de laisser *pauprier*, *madier* et *tempier* en dehors de la série qui nous occupe, d'au-

1. Vers 102 (*Romania*, XXXI, 183).

2. *Gramm. des lang. rom.*, II, § 372, trad. fr., p. 463.

3. Fœrster et Koschwitz, *Altfr. Übungsbuch*, 2^e éd., col. 35. Le prov. actuel possède aussi *madier*, « varangue, bau », à côté de *madrier* ; cette dernière forme paraît influencée par le français moderne.

tant plus qu'on peut encore avoir formé, en latin vulgaire, **paupĕrium* de *paupĕr*, comme *magislĕrium* de *magislĕr* et *ministĕrium* de *ministĕr*¹. Dans ce cas, il faudrait considérer *pauprier* comme l'héritier de **paupĕrium*, au même titre que *paupriera* est l'héritier de **paupĕria*.

Voici maintenant un inventaire, plus complet que ceux qu'on a tentés jusqu'ici, des mots abstraits en *-ier*, dérivés de verbes, que possèdent le français et le provençal.

Le français n'est pas très riche. Les anciens textes connaissent les mots suivants : *chaitivier*², *consirier*, *desiier*, *desirier*, *destorbier*, *encombrier*, *encontrier*³, *frapier*, *mesalier*⁴, *meserrier*⁵, *pensier*⁶, *recovrier*, *remembrier*⁷,

1. *Arbiterium*, pour *arbitrium*, d'après *arbitĕr*, se trouve plus d'une fois.

2. Le verbe correspondant est rare, quoique *captivare* existe en latin ; je ne connais que le gérondif *chaitivant* dans le Renclus de Moiliens, *Carité*, cxix, 10. *Chaitivier* serait-il dérivé directement de *chaitif*? M. Fœrster, qui est de cet avis, me signale l'ancien italien *cattiveria*, que ne mentionnent ni Diez ni M. Meyer-Lübke ; cf. l'espagnol *cautiverio*, calqué sur le bas latin.

3. Godefroy n'a que *encontriere* ; mais *encontrier* existe aussi. M. Runeberg veut bien me le signaler dans la *Bataille Loquifer*, Bibl. nat. fr. 1449, f^o 144 v^o ; il est fréquent dans *Gaufrei*, écrit *encontrer*, mais rimant en *ier*, 1651, 4789, 5910, 5953, etc. ; je le relève encore dans la *Mort Aimeri*, 3950, dans *Huon de Bordeaux*, 557, et dans *Fierabras*, 3859 et 3888.

4. *Partenopeus*, Bibl. nat. 19152, f^o 168 r^o, dans God., MESTOR.

5. *Ibid.*

6. Beneeit, *Ducs de Norm.*, II, 1970.

7. Gautier d'Épinal, II, 3, 7, dans *Mém. de la Société néophilol. de Helsingfors*, III, 268 (communication de M. Wallensköld).

*reprochier*¹, *reprovier*, *restorier*². De ces mots, un seul semble avoir survécu : c'est *destorbier*, encore usité à Guernesey et dans une partie de la Normandie (Eure). Il faut bien distinguer des substantifs abstraits en -ier les verbes dont l'infinitif a la désinence -ier, cette forme d'infinitif pouvant, comme toute autre, faire accidentellement fonction de substantif; on y arrive par une analyse sémantique délicate, appuyée sur de bons exemples, comme celui-ci : « Corrons par desiers et par espoiz des vertuz, car *exploitiers* est *alers* » (Sermons de saint Bernard, éd. Fœrster, p. 32).

Le provençal offre une moisson plus abondante. Mes dépouillements, combinés avec ceux dont a bien voulu me faire profiter M. Lévy, établissent la liste suivante pour le moyen âge : *acordier*, *adobier*, *alegrier*, *alonguier*, *assegurier*, *autorguier*, *autregier*, *caitivier* (encore vivant), *castier*, *chantier* (?), *chaplier*, *considier* (encore vivant), *consirier* (encore vivant), *deliurier*, *demorier*, *desacordier*, *descordier*, *desirier*, *destorbier* (encore vivant), *empachier*, *empaitrier*, *encombrier* (encore vivant), *enogier* (encore vivant), *espaventier*, *gabier*, *galier*, *longuier* (?), *melborier* (encore vivant), *panier* (?), *pensier* (encore vivant), *pertorbier*, *plaidier*, *podier*, *recobrier*, *reprobier*, *reprochier*, *reprovier* (encore vivant).

J'ai noté chemin faisant les cas de survivance, d'après

1. Godefroy ne donne ce mot qu'au sens de « reproche » ; on le trouve aussi au sens de « proverbe », notamment *Gaufrei*, 8862.

2. Je ne connais ni *demandier* ni *parlier*, mentionnés par M. Meyer-Lübke. Quant à *remuier*, signalé par M. Tobler (*Rom.*, II, 243), je crois que sa désinence correspond à -arium et non à -erium.

Mistral. La vitalité de ce suffixe n'a été nulle part aussi grande qu'en Gascogne, particulièrement en Béarn, où elle s'affirme encore aujourd'hui par l'existence d'un grand nombre de mots dont certains peuvent remonter au moyen âge, mais dont beaucoup ont dû être créés à une époque relativement récente. Voici ceux que je relève dans le *Dictionnaire béarnais* de Lespy et Raymond : *abeyè* (ennui), *acabè* (achèvement), *adirè* (chagrin d'amour), *aganè* (réconfort), *ahamiè* (gloutonnerie), *ahanè* (avidité), *amourrè* (engourdissement), *arrepoè*, *reproè* (proverbe), *counsoulè* (consolation), *debeyè* (ennui), *debisè* (conversation), *desabeyè* (désennui), *desacoustumé* (désaccoutumance), *desbroumbè* (oubli), *descaré* (effronterie), *descounsoulè* (désolation), *desestimè* (méses-time), *desfourtunè* (ruine), *desoundrè* (souillure), *desoulè* (désolation, abandon), *dessenssé* (perte du sens), *embarguè* (obstacle), *embarrè* (clôture), *embeyè* (envie), *estoumaquè* (dégoût), *gourrinè* (fainéantise), *lachè* (relâchement), *liguè* (travail pour lier les vignes), *pregandè* (traitement par les pratiques superstitieuses), *querè* (vermoulure, dépérissement¹).

En dehors de la Gascogne propre, les seuls types anciens encore vivants sont *caitivier*, *consi(d)ier*, *consi(d)rier*, *destorbier*, *encombrier*, *enogier*, *melhorier* et *pensier*. Le patois de Saint-Yrieix-la-Montagne (Creuse) connaît le substantif *paier* (prononcé *payè*), morceau de pain, de crêpe, etc., que l'on donne au chien pour le

1. Ils sont beaucoup plus rares dans le *Dictionnaire gascon-français* de Cénac-Moncaut ; j'y remarque cependant *aonejè* (ennui), *arrecatè* (cachette), *caytiouè* (misère) et *percassè* (picorée).

« payer » de sa peine quand il a ramené un animal écarté; herbe, fourrage, etc., que l'on donne à la vache pour qu'elle se laisse traire: comme c'est le seul mot de ce genre que possède ce patois, il est probable que *paier* est une création du moyen âge.

Après avoir précisé la filiation morphologique qui existe entre le suffixe abstrait *-ier* du français et du provençal et la désinence latine *-erium*, il resterait à parler du rapport phonétique du roman au latin. Comme les formes romanes se sont absolument confondues dans les deux langues avec celles qui remontent au suffixe latin *-arius*, il vaut mieux ne pas aborder ici cette question; elle sera plus utilement traitée dans le mémoire consacré à ce suffixe, mémoire que le lecteur trouvera à la page suivante.

V. — L'ÉVOLUTION PHONÉTIQUE DU SUFFIXE *-arius*¹.

On a beaucoup écrit sur le suffixe *-arius*. Je n'ai pas la prétention d'avoir lu tout ce qu'on a écrit, mais, grâce au très consciencieux mémoire de M. Erik Staaff², je crois n'avoir rien laissé échapper d'important et je demande la permission de dire mon sentiment sur la

1. Ce mémoire annule ce que j'ai écrit sur le même sujet dans *Romania*, XXI, 491-498.

2. *Le suffixe -arius dans les langues romanes*, Upsal, 1896. — Les intéressantes observations présentées à cette occasion par M. Meyer-Lübke (*Kritischer Jabresb.* IV¹, 102 et s.) ne m'ont été connues qu'au dernier moment, grâce à une indication de Gaston Paris; mais elles ne touchent pas au fond de ma thèse.

question, en me limitant toutefois au territoire de la Gaule.

Il est hors de doute que, dès les plus anciens textes français et provençaux, la désinence des mots qui correspondent à des mots latins finissant en *-ërius*, *-ërium* et *-ëria* est absolument homophone à celle des mots qui remontent à des types latins pourvus du suffixe *-arius*. Il paraît donc logique de conclure que, dans la période préhistorique du français et du provençal, *-arius* a été remplacé par *-ërius*. C'est ce qu'enseignait déjà M. Paul Meyer lorsque j'étais sur les bancs de l'École des Chartes, c'est-à-dire en 1876.

A quelle époque a-t-on dit *-ërius* au lieu de *-arius*? L'étude des mots où *-arius* est précédé d'une explosive palatale nous fournit un point de repère. Il est évident que cette substitution doit être postérieure, non seulement à l'assimilation du *c* latin devant *e*, *i*, phénomène relativement ancien, commun au français et au provençal, mais à l'altération du *c* et du *g* devant *a*, phénomène plus récent, propre à un territoire continu, qui est à cheval sur les domaines respectifs de ce qu'on est convenu d'appeler la langue d'oc et la langue d'oïl. Dans ce territoire, *porcarius* est devenu *porcharius*, puis *porcherius*, et finalement *porchier*, de même que *locarium* a parcouru les étapes successives *logario*, *loiario*, *loierio*, *loier*. Du moment que nous supposons l'évolution de *a* à *e* plus récente que celle de *c* à *ch* et de *g* à *i*, nous sommes à couvert du côté des palatales. Le changement de *a* en *e* dans le suffixe *-arius* nous apparaît donc comme celui de *au* en *o* que nous offre le français, et le rapport de *porchier*, *loier* à leur

type latin rappelle celui de *chose* à *causa* et de *joie* à *gaudia*.

Le passage de *-arius* à *-ërius* est-il un fait phonétique, ou sommes-nous en présence d'une substitution de suffixe ? M. Gröber s'est fait le champion de cette dernière doctrine. Je ne puis être prévenu contre la désinence *-ërium*, dont j'ai fait voir ci-dessus la vitalité et la propagation ; pourtant il ne me paraît pas vraisemblable qu'elle ait pu franchir les limites que lui assigne son origine pour prendre la place de *-arius*, suffixe masculin, de *-arium*, suffixe neutre, encore moins de *-aria*, suffixe féminin. D'ailleurs il est facile de vérifier, à l'aide des faits, le bien ou le mal fondé de cette hypothèse. On ne peut supposer que **denërius* prend la place de *denarius* par substitution de suffixe, sans être forcé de convenir que l'*a* doit être du même coup expulsé et de *denarius* et de ses dérivés ; or, l'*a* ne bouge pas dans les dérivés. C'est ce que montre clairement le provençal : voyez *denairada*, *denairal*, *denairet*, et les noms abstraits en *-aria*, comme *cavalaria*, *leujaria*, etc., à côté de *denier*, *cavalier*, *leujier*¹. La correspondance de *-ier* tonique et de *-air-* protonique est si bien établie en provençal que l'on écrit abusivement *menestairal* pour *menesteiral*, du latin *ministerialis*². Le changement de *-arius* en *-ërius* ne provient donc pas d'une substitution de suffixe.

1. L'affaiblissement de l'*a* protonique en *e* qui est propre au français l'empêche de porter témoignage dans la cause. On remarquera que *denerée*, de bonne heure *denree*, repose, non comme le provençal *denairada*, sur le type latin **denariata* qui aurait donné **denairiee*, **deneirree*, mais sur **denarata*.

2. Raynouard, *Lex. rom.*, IV, 236.

La forme *-ërius* peut-elle être une étape du développement régulier de *-arius* d'après les lois phonétiques connues ? En aucune façon, si l'on s'en rapporte au témoignage des mots latins qui présentent le même groupement de sons, non en fonction de suffixe. *Area*, latin vulgaire **aria*, donne *aira* en provençal¹, *aire* en français ; *varius* donne de part et d'autre *vair*. On voit clairement que l'*i* postonique en hiatus a passé dans la syllabe accentuée pour s'y combiner avec l'*a* et que la diphtongue *ai* en est résultée. La même chose se produit dans la francisation des mots latins empruntés (*contraire*, de *contrarius*) ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour contester le caractère populaire et traditionnel de mots comme *aire*, *glaire*, *paire*, *vair*.

M. Staaff a repris à son compte l'idée de Gaston Paris d'après laquelle la désinence française *-ier* serait sortie phonétiquement de *-arius* latin précédé d'une palatale, et aurait supplanté la désinence normale *-air* des mots sans palatale. Mais le maître a déclaré depuis qu'il était convaincu que, d'après les lois de la phonétique française, *-arius* précédé d'une palatale aurait abouti à *-ir* et non à *-ier*². Sans discuter ici ce dernier point, j'avoue qu'une explication qui laisse en dehors le provençal, où l'action de la palatale sur l'*a* est nulle, me fait l'effet d'un expédient.

1. Le provençal connaît aussi la forme *iera*, surtout dans la région orientale (de là le nom de la ville d'*Hyères*) ; mais cette forme ne peut suffire à établir une loi phonétique, même si l'on y joint *quëiro*, *quëro* « artisan », du latin **caria*, pour *caries*, à ce qu'il semble, *glière* « gravier » (forme savoyarde), de **glaria*, pour *glarea*, et *glëiro*, *glëro* « glaire » (forme languedocienne), de **claria*.

2. *Romania*, XXVI, 613 et XXXI, 490, n. 5.

Dans l'état où tant de travaux accumulés ont porté la question, je n'entrevois qu'un point lumineux, dégagé il y a longtemps par Gaston Paris : c'est que le sort de *-arius* en français et en provençal est lié à sa fonction. Convaincu, d'autre part, qu'il ne s'agit ni d'une substitution de suffixe, ni d'un développement phonétique en harmonie avec les lois reconnues du français et du provençal, j'enseigne depuis plusieurs années que la seule hypothèse qui semble permise, pour concilier des faits en apparence inconciliables, consiste à supposer une loi phonétique exotique qui serait venue troubler la marche naturelle du français et du provençal. Je considère le suffixe germanique qui se présente en gothique sous la forme *-areis* comme l'auteur responsable de la transformation du suffixe latin *-arius* en *-ërius*, transformation irrégulière et à jamais inexplicable pour qui reste sur le terrain de la phonétique française ou provençale. J'imagine aussi que les innombrables noms propres germaniques qui se sont répandus depuis le cinquième siècle sur la Gaule et qui y ont été latinisés dès la première heure en *-charius* et en *-garius* ont dû singulièrement renforcer l'action du suffixe *-areis*. Que ce suffixe germanique provienne lui-même d'un emprunt au suffixe latin *-arius*, comme l'enseignent aujourd'hui les germanistes, ou qu'il ait une autre origine, peu nous importe. Il a évolué de *-ari* à *-er*, conformément à la loi de l'umlaut, en germanique : voilà tout ce qu'il nous faut retenir. A une époque où la phonétique romane n'était qu'à ses débuts et où l'on croyait que le latin *-arius* aboutissait tout de go au français *-ier*, Diez pouvait écrire : « Les noms de

l'ancien haut-allemand composés avec *-hari*, comme *Gundahari*, etc., changent leur *a* en *ie*, non point par une dérivation immédiate du moyen haut-allemand *Gunthêr*, etc., mais en vertu du même procédé qui transforme *argentarius* en *argentiêre*¹. » Aujourd'hui on est d'un tout autre sentiment. M^{lle} Cipriani, qui a fait une étude spéciale des noms de cette catégorie, est arrivée à la conclusion que le suffixe *-hari* n'a pénétré en français qu'après avoir subi l'umlaut germanique, et elle est portée à croire que le suffixe des noms d'agents a dû suivre le même chemin². On peut aller plus loin et dire : le suffixe latin *-arius* est devenu *-êrius* dans la bouche des Francs établis en Gaule, parce que, en parlant latin, ils ont été influencés par le suffixe germanique de forme et de signification analogues et par la désinence homophone de nombreux noms propres germaniques ; puis la prononciation germanique *-êrius* s'est généralisée, et a été adoptée par les populations romanes elles-mêmes, comme par exemple, celle de **wastare*, au lieu de *vastare*, d'où le provençal *gastar* et le français *gâter*³.

1. *Gramm. des langues rom.*, trad. franç., I, p. 284.

2. *Étude sur quelques noms propres*, p. 42.

3. Il n'est peut-être pas inutile de bien préciser que ma manière de voir, tout en se rapprochant de celle qu'a exposée, il y a quelque vingt ans, M. W. Foerster (*Zeitschr. für rom. Phil.*, III, 508 et s.), s'en distingue en ce que je ne crois pas qu'il ait pu y avoir dans le latin abandonné à lui-même un phénomène spontané d'umlaut. Je dois ajouter d'ailleurs (et c'est Gaston Paris qui m'en avait fait la remarque) que M. Marchot a eu la même idée que moi et l'a exprimée en passant dans les *Rom. Forsch.*, XII, 647, où on lit : « Une transformation en francique de *-ari* en *-eri* pourrait remonter

Si l'ancien haut-allemand offre encore assez tardivement des formes en *-ari*, sans umlaut, nous sommes autorisés à dire que la langue des Francs a altéré l'*a* beaucoup plus tôt, puisque nous trouvons la forme *Berhero*, pour *Berbario*, dans une charte de 766¹. Or, c'est aussi au huitième siècle qu'apparaît le changement de l'*a* en *e* dans le suffixe *-arius*: les plus anciens exemples sont *sorcerus* et *paner* dans les gloses de Reichenau, *Warencerie* dans un diplôme de Charlemagne daté de 774² et *pomerius* dans les gloses du ms. latin 912 de Saint-Gall, écrit au huitième siècle³. On a cité, il est vrai, des dates antérieures: voyons ce qu'elles valent. M. Staaff indique *Glanderiae* en 587⁴; mais le document d'où provient cette forme est une généalogie de saint Arnoul, évêque de Metz, fabriquée au plus tôt du temps de Charles le

au sixième siècle et avoir déterminé, d'abord dans les bouches franques s'essayant à parler roman, la transformation de *-arius* en *-erius*, puis chez les Romans. » Enfin, je me suis trouvé aussi d'accord, sans le savoir, avec M. J. Vising, car voici ce qu'il m'a écrit, à la date du 27 novembre 1902: « Cela m'a fait un grand plaisir de lire votre article sur les substantifs abstraits en *-ier*, comme aussi la thèse de M^{lle} Cipriani sur *-hari*. Je retrouve dans ces deux mémoires, en principe, une théorie que je n'ai cessé de prêcher depuis 1885, savoir que le français *-ier* est dû à l'allemand *-hari*. En effet, en 1885, j'ai envoyé à Gaston Paris un mémoire dans lequel j'ai essayé de développer cette théorie. Il me l'a renvoyé avec quelques notes de M. Paul Meyer et cette conclusion que ni lui ni M. Paul Meyer n'y croyaient. »

1. Comme premier élément de nom propre, *Chari-* affaiblit l'*a* en *e* dès 723 (Cipriani, p. 39).

2. Staaff, *op. laud.*, p. 96.

3. Goetz, *Corp. gl. latin.*, IV, 219¹⁹.

4. Staaff, *op. laud.*, p. 125.

Chauve¹. On a fait état aussi de *Redeverus*, nom de *Reviers* (Calvados) dans la vie de saint Vigor². Mais si saint Vigor, évêque de Bayeux, a bien vécu au sixième siècle, son biographe, d'après M. l'abbé Duchesne³, appartient au huitième; d'ailleurs que savons-nous des antécédents de *Redeverus*? Enfin, M. l'abbé Rousselot a cité, comme une preuve certaine de l'emploi de *-ërius* pour *-arius* dès le sixième siècle, ce passage d'une homélie du pape saint Grégoire: « *Chrysaorius*, quem lingua rustica populus *Chryserium* vocabat⁴. » Il s'agit de la langue rustique de la province dite Valeria, partie de la Hongrie actuelle à l'Ouest du Danube. Mais *Chrysaorius* n'est pas un nom en *-arius*. M. l'abbé Rousselot a beau dire que « la finale grecque *-aorius* ne devait guère être distincte pour le peuple de la forme classique *-arius* », il ne persuadera personne. Que le peuple de la Valeria ait dit *Chryserius* au lieu de *Chrysaorius*, je veux bien le croire, par déférence pour le pape; mais il est clair que ce n'est pas là un phénomène de phonétique pure: c'est une substitution de désinence. Or, il y a assez de noms usuels en *-erius* dans l'onomastique courante du sixième siècle (*Aetherius*, *Asterius*, *Desiderius*, etc.) pour que l'affaire se règle entre *-aorius* et *-erius* sans faire intervenir *-arius*⁵.

Un *a* germanique devenu *e* en francique (ou dans

1. Voir Dom Calmet, *Hist. de Lorraine*, preuves, col. 79.

2. Gröber dans *Zeitschr. für rom. Phil.*, XIX, 63, note 1.

3. *Fastes épiscopaux de la Gaule*, II, 213.

4. *Les modif. phonét. du langage...*, p. 254.

5. A noter *Pomerius*, nom d'un abbé d'origine africaine mort en Gaule vers 498. Je ne crois pas que *Pomerius* soit pour *Pomarius*; mais comment est-il formé?

tout autre dialecte germanique du haut moyen âge) a pu passer en français et en provençal et y être traité comme l'*ê* latin primitif, puisque le mot *bief* correspond au gothique *badi*¹. M. d'Arbois de Jubainville a montré que le premier élément des mots français *herban*, *herberge* provenait du mot francique *heri*, gothique *harjis*, armée². Il est vrai que le provençal semble avoir pour base, non pas *heri*, mais *hari*, car il dit *alberc* (dissimilation pour *arberc*), et cet *a* se retrouve dans les parties du domaine français qui confinent au provençal (Saintonge, Poitou, Bourgogne)³. Mais il est d'accord avec le français en ce qui concerne le traitement de l'*a* de *badi*, puisqu'il a tiré de ce substantif germanique le dérivé *bezal*⁴, dont l'*e* ne peut être issu de l'*a* primitif que dans les bouches germaniques.

On a l'habitude de distinguer deux couches dans les mots germaniques qui ont passé en français et en provençal : la première comprend les emprunts faits par

1. C'est M. Meyer-Lübke qui a attiré mon attention sur cet exemple auquel je n'avais pas d'abord songé (*Zeitschr. für rom. Phil.*, XXVII, p. 506). Voyez Mackel, *Die germ. Elemente*, p. 89.

2. *Romania*, I, 139.

3. Même contraste entre le provençal et le français pour les noms propres dont ce mot constitue le premier élément ; au français *Herbaut*, *Herbert*, *Hersent* s'opposent *Arbaut*, *Arbert*, *Arsen*, etc. On pourrait proposer pour l'*a* provençal une autre explication et y voir la transformation d'un ancien *e* due, soit à la présence de l'*r* (cf. *Armengaut* à côté de *Ermengaut*), soit à une autre cause (cf. *Austorcs*, du latin *Eustorgius*, *Audiartz* de *Hildegardis*, etc.) ; mais j'incline à admettre que l'*a* provençal est l'*a* germanique.

4. Le simple paraît exister dans l'auvergnat *bèso* et le forésien *bie*, enregistrés par Mistral ; mais il serait bon de vérifier la forme et la provenance exactes de ces mots, ce que je n'ai pas le moyen de faire.

les Romains aux peuples germaniques qui vivaient au milieu d'eux, c'est-à-dire pendant la période qui suit immédiatement la grande invasion du commencement du cinquième siècle; la seconde, les emprunts postérieurs¹. On serait volontiers porté à croire que le provençal a reçu son premier fonds germanique des Burgundions et des Wisigoths, qui ont occupé pendant environ un siècle la région de la Gaule qui correspond à son domaine linguistique, et que ce premier fonds s'est augmenté par un nouvel apport dû aux Francs, qui sont définitivement restés maîtres du pays, de sorte que le provençal aurait deux couches successives pour la période primitive pendant laquelle le français n'en a qu'une. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il est certain que le provençal a dans son fonds germanique, à côté d'éléments très anciens et qui dominent, quelques traces d'emprunts faits à une époque plus récente. Qu'il y ait du burgundion et du wisigothique en provençal, c'est fort naturel; mais il y a aussi autre chose, comme je vais le faire voir.

Le gothique a un thème *mér-* qui entre fréquemment comme second élément dans la composition des noms propres de personnes; la forme *mér-* est devenue *mar-* en francique et a passé en roman du Nord avec cet *a* qui a été assimilé à un *a* latin primitif et traité comme tel². Le provençal est d'accord avec le français; il ne connaît pas la forme gothique qui aurait conservé son *e* si elle avait été romanisée dans le Midi, mais la

1. Mackel, *loc. cit.*, p. 11.

2. Cipriani, *Études sur quelques noms propres*, p. 22.

forme francique : il dit *Azemar*, comme le français dit *Aïmer* ¹.

Le poème de *Sancta Fides* contient un mot inconnu jusqu'ici dans le lexique provençal : le substantif *escaz* ². Ce mot veut incontestablement dire « trésor » et il vient non moins incontestablement du germanique. Or, la forme gothique *skatt* ne peut expliquer la forme provençale, dont le *z* témoigne d'un état linguistique postérieur, état analogue à celui de l'ancien haut-allemand, qui dit *scaz*.

Il arrive même que les formes provençales sont plus néologiques que les formes françaises correspondantes. L'ancien français dit toujours *guarir*, *garir*, d'après *warjan* ; au contraire, le provençal dit ordinairement *guerir*, et l'*e* de ce mot ne peut s'expliquer que par un emprunt à la forme germanique postérieure *werjan*, issue de la forme primitive par umlaut ³.

1. Il est vrai que le nom d'un maire de Bordeaux en 1243 se présente sous la forme *Gondaumer* (Luchaire, *Recueil de textes gascons*, p. 128) ; mais il est possible que ce nom provienne de la langue d'oïl. La conservation de l'*e* gothique n'a rien d'impossible, mais elle n'est pas encore pleinement établie. De même, en français, il est possible que les formes primitives en *mèr-* se soient maintenues accidentellement ; voyez ce que j'ai écrit à ce sujet, *Romania*, XXXI, 433-434.

2. Ell prometrai tan gran escaz
 Que tot lo mal telant l' esfatz.

(Vers 176-7, *Romania*, XXXI, 186 ; cf. *Journal des Savants*, juin 1903, p. 343.)

3. L'*e* peut ensuite devenir *i* par un phénomène secondaire qui se produit aussi dans les mots purement latins : *guiren*, de *guerir*, comme *sirven*, de *servir*. — Les indications données par M. Mackel, p. 182 et 183, présentent mal les faits : « germ. *warjan* — afrz. prov. *guarir* ; anfrk. **werjan* — frz. *guérir*. »

L'ancien français a toujours un *t* initial dans *treschier* « danser », qui correspond au gothique *thriskan*, et le provençal dit aussi *trescar* ; pourtant il y a une trace, dans cette dernière langue, de la phonétique germanique postérieure. On relève en effet le substantif *dresca* « danse » dans un glossaire du quatorzième siècle¹ : le *d* initial correspond à celui du haut-allemand *drēskan*.

La constatation de faits de ce genre me porte à croire que l'hypothèse de l'action d'un umlaut germanique n'est pas plus inadmissible pour le provençal que pour le français. Il est vrai que M^{lle} Cipriani n'a pas trouvé dans le Midi des exemples aussi anciens que dans le Nord du changement de l'*a* en *e* dans les noms propres en *-harius* ; le plus ancien qu'elle cite est *Magnerio*, en 825. Mais on peut remonter plus haut. Je m'aperçois que M^{lle} Cipriani a négligé une source importante, le polyptyque de Saint-Victor de Marseille, daté très exactement de 814, qui nous est parvenu dans le manuscrit original². A côté de nombreux exemples de persistance de la désinence latine *-aria* (*Leboraria*, p. 641 ; *vercaria*, p. 642 et ailleurs ; *Orsarias*, p. 642 ; *Fronarias*, p. 643, etc.), j'y relève deux exemples de substitution de *e* à *a* : *Tasseriolas*, pour *Taxariolas*³, et *vergeria* pour

1. Voyez Lévy, *Prov. Suppl.-Warterbuch*, vo *dresta* : la correction de *dresta* en *dresca* est tout à fait évidente, bien que M. Lévy ne s'en soit pas avisé.

2. Publié en appendice du *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, dans la *Collection des documents inédits*, t. II, p. 634 et s.

3. Je suppose que ce nom est un diminutif de **taxaria*, lieu planté d'ifs (*laxus*), et que **taxaria* devenu **taxeria* a influencé son diminutif, bien que le changement de l'*a* en *e* ne se propage pas en provençal du primitif au dérivé.

*vercaria*¹, p. 634. J'y remarque aussi deux cas tout à fait certains où la désinence germanique a subi la même transformation : ce sont les noms de femmes *Lauteria*, p. 640, et *Auteria*, p. 642 et 649.

Mais je prévois une grosse objection contre l'hypothèse d'une influence germanique sur le suffixe *-arius*, soit en provençal, soit en français. Il y a beaucoup de mots germaniques susceptibles d'être altérés par l'umlaut qui ont passé dans ces deux langues, par exemple la série des verbes en *-jan*, comme *hardjan*, *marrjan*, *tharrjan*, *wandjan*, *warnjan*, etc., et quelques substantifs en *-ja* (**happja*, **harja*) et en *-jo* (*skankjo*, *wranjo*) : comment se fait-il que, sauf pour *badi* > *bief*, l'action de l'umlaut ne se répercute pas en gallo-roman et que les formes romanes soient (*h*)ardir, marrir, tarir, *g(n)*andir, *g(u)*arnir, *apcha-hache*, *esc(h)anz-esc(h)anso(n)*, *g(u)aranho(n)*, et non **h*erdir, **merrir*, etc. ? Pourquoi le type germanique **harja* donne-t-il en français *haire*, comme le type latin **aria* donne *aire* ? A cela il n'y a qu'une réponse : les types germaniques ont été romanisés avant que l'action de l'umlaut se fût manifestée. Mais on conçoit combien il serait intéressant de trouver des traces manifestes de l'action de l'umlaut en roman dans quelques autres mots purement germaniques. Il me semble qu'il en existe. Si l'ancien français *eschiere* (par confusion *eschiele*) remonte régulièrement au type germanique *skara*, il n'en est

1. J'ai déjà eu l'occasion de citer ce mot (*Mélanges*, p. 48, n. 1) et de dire que j'en ignorais l'étymologie. Le *g* du polyptyque semble favoriser l'opinion de ceux qui le rattachent à **vervecaria*, mais ce n'est qu'une apparence.

pas de même pour le provençal *esqueira*, qui paraît bien reposer sur **skerja* pour **skarja*. Enfin et surtout, les représentants provençaux qui correspondent au français *haire* sont particulièrement intéressants. Nous trouvons en effet concurremment *cara*¹, *quaira*², *queira*³, *quieira*⁴, *cheira*⁵ et *chiera*⁶. Assurément, il y a de quoi être surpris de voir un *q* ou un *ch* (selon les régions) correspondre à l'*h* germanique initiale⁷; mais est-il possible, en présence de l'identité sémantique, de douter que les différentes formes provençales reproduisent un type primitif **harja*?

Si la fusion de *-arius* et de *-ërius* s'est réalisée dans les conditions que je viens d'indiquer, il n'est pas extra-

1. Exemple unique cité par M. E. Levy, *Prov. Suppl.-W.*, I, 209, d'après le Nouveau Testament de Lyon reproduit en fac-simile par M. Clédât.

2. Nouveau Testament de Lyon, reproduit par M. Clédât, fo 125, 1^{re} col.

3. *Ibid.*, fo 277, 1^{re} col.

4. E. Levy, *loc. laud.*, d'après Mahn, *Ged.*, 1241, 1.

5. Raynouard, *Lex. rom.*, II, 392, et A. Thomas, *Inv. des arch. comm. de Limoges*, série AA, p. 1, 2^e col.

6. Cette forme est indiquée par M. Emil Levy d'après Mahn, *Ged.*, 1242, 1, et Noulet et Chabaneau, *Deux manuscrits prov.*, XXXI, 31; on la trouve aussi à Limoges, où il y avait une confrérie de *las Chieras* (ou *Cheiras*) et où le mot était devenu synonyme de « suaire ». C'est par une regrettable étourderie que j'ai traduit *cheiras* par « chaises » dans l'*Inventaire* cité à la note précédente. M. L. Guibert me signale ces deux passages d'anciens inventaires, tout à fait décisifs: « Enseguen se los noms deus cofrairs deu[s] paubres vistir e de la[s] Chieras, autramen deus Suairs — la una cofreyria se appellava deus paubreys vistir e l'autra de las Chiezas (sic), soy assabeyr deu[s] Suaris. » (Archives de l'hôpital de Limoges).

7. Cf. le rapport du prov. *gequir* au germanique *jehan*.

ordinaire que l'*a* des mots comme **aria*, **claria*, *paria*, etc., n'ait pas été atteint. On conçoit aussi, il est vrai, que cette tendance ait pu, dans certaines régions, franchir ses limites naturelles et se propager même à quelques-uns de ces mots; j'expliquerais volontiers les formes dialectales du provençal (*iera*, **gliera* et **quiera*) par l'influence germanique¹.

*
* *

Le changement de l'*a* en *e* est peut-être le point le plus important que présente la question du suffixe -*arius*, mais ce n'est pas toute la question. Le traitement de l'*i* en hiatus posttonique et sa réaction sur la voyelle accentuée a donné lieu aussi à une longue controverse, particulièrement en ce qui touche le français. Pour les uns, les mots actuels *métier*, *Mézières* sont les représentants phonétiques très réguliers des mots latins correspondants *ministĕrium*, *Macĕrias*; pour les autres, au contraire, *métier* et *Mézières* présentent une désinence postiche empruntée au suffixe -*arius*, -*aria*; il est même des philologues qui accorderaient volontiers que *ministĕrium* donne régulièrement *mestier*, mais que *Macĕrias* doit donner **Maisires*. Pour juger de la valeur de ces

1. Je me suis demandé (*Romania*, XXXI, 492, n. 3) si *iera* ne sortait pas d'une forme **aeria*, contamination de *area* par *aer*. M. Schuchardt a relevé dans des textes du sixième siècle les formes *ahera*, *haera*, *aera* et même *aere*, au lieu de *area* (*Vokalismus*, II, 528), qui pourraient à la rigueur appuyer cette manière de voir; mais, décidément, il me paraît plus sage d'y voir de simples étourderies de scribes.

différentes doctrines, nous allons passer une revue impartiale des faits en nous efforçant, chemin faisant, d'en tirer quelque lumière sur les lois qui les régissent.

Commençons par le provençal, dont la phonétique est plus transparente que celle du français.

Les textes provençaux les plus anciens écrivent *-er* (*oliver*, *primer*, dans la *Passion*¹; *consider*, *reprober*, *cavaller*, etc., dans *Sancta Fides*) ou *-eir*, *-eyr* (*useire*, de *ostiaria*, dans la *Passion*, v. 190; *empeyr*, *magesteyr*, *escueir*, etc., dans *Alexandre*; *-eira* dans toutes les désinences féminines de *Sancta Fides*); plus récemment on trouve *-ier* et *-ieir*. Si dans la région franco-provençale la présence de l'*i* dans *-ier* est due à l'influence d'une palatale précédente, puisque *-er* domine en l'absence d'élément palatal, dans d'autres régions où il est impossible d'attribuer une pareille influence à la palatale précédente, on trouve aussi *-ier* et *-ieir*. Il est à remarquer que la présence de la diphtongue ou de la triphthongue est particulièrement fréquente dans la désinence féminine.

Tel est l'état de choses que nous constatons, par exemple, dans *Sancta Fides*. Normalement, ce texte écrit *-er* au masculin et *-eira* au féminin. Faut-il faire remonter la désinence masculine à un type spécial du latin vulgaire en acceptant la théorie de M. Marchot,

1. M. Waldner pense (Staaff, p. 35) que la forme *baisair*, qui se trouve au vers 148 de la *Passion*, remonte à un type latin **basiarium*; je crois plutôt que nous avons affaire à l'infinitif *baisar*, du latin *basiare*, employé substantivement, et que la graphie du scribe (*-air* au lieu de *-ar*) est due à la présence de la diphtongue *ai* dans la première syllabe de *baisar*.

c'est-à-dire en admettant que les formes en *-er* représentent des nominatifs accusatifs **-ērus*, *-ērum*, *-ēros* sortis des formes contractes *-ērī* pour *-ērīi*? Faut-il, au contraire, admettre une loi de phonétique romane en vertu de laquelle *-ērium* aboutit à *-er* par l'intermédiaire d'une forme *-eir* qui a perdu son *i*, tandis que les formes féminines en *-eira* l'ont conservé? Il n'est pas douteux que cette seconde manière de voir soit la bonne. En effet, le copiste de *Sancta Fides* écrit exceptionnellement *obreir*, de *operarium*, au vers 333, bien que les autres rimes soient en *-er*¹. Dans la même tirade il écrit *profer* (il s'agit de la 1^{re} pers. sing. ind. prés. du verbe *proferre*, qui fait au subj. prés. *profeira*, vers 108) et *enter*: or, si on peut à la rigueur supposer une substitution de désinence dans *enter*, il est impossible de ne pas considérer *profer* comme une simple graphie pour **profeir*, étant donné qu'à la même personne du même temps le copiste écrit deux fois *queir* (vers 245 et 268), qui est à son type latin **quaerio*, comme **profeir* à son type **profērio*.

On a le sentiment bien net que tous les mots qui figurent à l'unique tirade en *-er* de *Sancta Fides* renferment implicitement un *i* que le scribe a omis (sauf une fois, dans *obreir* du vers 333). Cette omission presque normale de l'*i* dans la désinence masculine est un fait dont il faut tenir compte assurément, mais je ne puis l'interpréter que comme l'indication d'une tendance qu'avait la langue (celle du scribe, et non celle

1. Telle est la leçon du manuscrit, bien que M. Leite de Vasconcellos ait imprimé *obrer* (voy. *Journal des Savants*, juin 1903, p. 341, note).

de l'auteur) à laisser tomber l'*i* dans ce cas, tendance qui ne se manifeste pas dans la désinence féminine correspondante.

Dans d'autres textes nous constatons l'accord du masculin et du féminin, soit à laisser tomber, soit à conserver l'*i* issu des désinences latines *-ērius*, *-ēria*. C'est le cas, par exemple, d'une grande partie des textes gascons qui, dès l'origine, écrivent *-er*, *-era*, conformément à l'usage actuel¹. Faut-il supposer que là, le féminin a fini par se modeler sur le masculin ? C'est fort possible ; mais on n'en saurait fournir la preuve irréfutable. Pourquoi ne pas admettre que la forme féminine a pu, elle aussi, se débarrasser de son *i* par voie phonétique ? Ne constatons-nous pas l'existence de formes provençales telles que *ceriesa*, *gliesa*, du lat. **cerēsia*, *ecclēsia* ?

Comment expliquer la diphtongaison de l'*ē* en *ie* ? On sait que le provençal ne diphtongue pas l'*ē* comme le français, c'est-à-dire quand aucune influence étrangère n'intervient. Mais on sait aussi qu'il admet la diphtongaison lorsque l'*ē* est suivi d'un élément palatal. Or, c'est le cas ici : même absorbé par l'*r*, l'élément palatal agit, et c'est sa présence implicite qui explique le passage de *-er* à *-ier*, aussi bien que celle de *-eir* à *-ieir*. Il suffit de rappeler que *l* mouillée produit le même résultat et que *velh* passe à *vielh*. Mais, dira-t-on, pourquoi le passage de *-er* à *-ier* n'est-il pas aussi général que celui de *velh* à *vielh* ou celui de *seis* (= latin *sex*)

1. M. Bourciez a rappelé que dans le Nord-Ouest de la Gascogne on a *-eir*, *-eira*, et non *-er*, *-era* (*Rev. critique*, 1893, p. 263).

à *sieis*? Je n'en sais rien, et je tiens qu'on n'en peut rien savoir. Contentons-nous des résultats incontestables de la phonétique descriptive, sans vouloir toujours remonter aux causes premières, lesquelles nous échapperont peut-être éternellement. Quand nous aurons un tableau complet, village par village, de l'état phonétique actuel des patois, nous pourrons nous risquer plus loin et plus haut¹.

Arrivons au français. Les dialectes de l'Est (Lorraine et Bourgogne) ne soulèvent pas de difficulté. Il est reconnu aujourd'hui en gros, grâce surtout aux recherches de M. Horning, que le traitement de notre suffixe *y* est en harmonie avec celui de l'*ë* suivi d'un élément palatal et de l'*a* précédé et suivi d'un élément palatal. M. Staaff remarque justement que « ceux qui tiennent à la substitution de *-ërium* pourraient y voir une preuve en faveur de cette hypothèse² ». Il en est de même, il me semble, à l'Ouest et au Sud-Ouest, car de part et d'autre on trouve les mêmes formes, quoique réparties

1. Il est bon de rapprocher la disparition de l'*i* dans les formes masculines qui correspondent à *-ërius* de sa disparition dans celles qui correspondent à *-ōrius* : *orador*, du lat. *oratorium*, tandis qu'on a toujours *-oira* dans les noms féminins. Mais cette disparition dans la désinence *-ōrius* est beaucoup plus étendue dans le domaine de la langue d'oc ; ce n'est que dans le Nord de la Gascogne (*aveneduir*, Luchaire, *Recueil*, p. 79, l. 2) et dans le Nord de la Marche (noms de lieux comme *Lourdoueix-Saint-Pierre*, *Lourdoueix-Saint-Michel*, *L'Auradoueix*, commune de Gouzou, représentant *Oratorium*) qu'on trouve des traces de l'*i*. On peut aussi comparer la diphtongaison de l'*ö* dans *cōrium* à celle de l'*ë* dans *ministërrium* ; si l'*ö* se diphtongue presque toujours et partout dans ce cas, cela tient à sa nature particulière ; comparez *fuec*, *lucc* (lat. *fōco*, *lūco*) en opposition avec *dec*, *pec* (lat. **dēco*, pour *dēcussis*, **pēco*, pour *pēcus*).

2. *Loc. cit.*, p. 129.

différemment et n'offrant pas toujours de correspondance exacte entre le masculin et le féminin. Ces formes sont ordinairement : *-er, ere* ; *-eir, -eire*. On trouve aussi *-ier, -iere*, comme en français propre, sans qu'il soit possible de décider s'il s'agit d'héritage ou d'acquêt. Un cas curieux se présente dans le Turpin saintongeais qui a ordinairement au masculin *-ier* (parfois *-er*) et toujours *-eire* au féminin.

Une objection se présente pourtant : on l'a faite à propos des dialectes du Sud-Ouest¹, mais elle a une portée plus générale. Dans certains textes qui ont régulièrement *ie* issu d'un *ē* latin libre et non influencé, on a constamment *-er, -ere* quand il s'agit du suffixe *-arius*. « Nous pouvons y voir, dit M. Staaff, encore une preuve contre toute hypothèse d'un *-ërium* latin. » J'y verrais au contraire l'indice d'un régime phonétique spécial où la présence de l'*i* en hiatus du type étymologique entrave la diphtongaison de l'*ē* tonique. Même sans faire appel à l'espagnol, qui diphtongue l'*ē* de *pētra* (d'où *piedra*) ou de *pēdo* (d'où *pierdo*), mais non celui de *matēria* (d'où *madera*) ou de *pēctus* (d'où *pecho*), on peut trouver des analogies dans la phonétique française. N'est-ce pas la présence de l'*i* en hiatus qui a empêché la diphtongaison de l'*ō* en *eu* dans la désinence *-ōrius* qui aboutit en français propre à *-oir*, tandis que *-ōrem* aboutit à *-eur* ? Le fait que beaucoup de dialectes diphtonguent même l'*ō* de *-ōrius* et laissent tomber l'*i* en hiatus n'infirme pas le rapprochement, au contraire.

1. Staaff, p. 91 et 127.

En français propre (et l'on peut, semble-t-il, rattacher le picard et le wallon au français propre) la désinence qui nous occupe se présente sous la forme *-ier*. *Sainte Eulalie* nous offre *menestier* de *ministĕrium* et *conseilliers* de *consiliarios*. Le poème de *Saint Léger* fait assoner *biens*, de *bĕne* + *s*, avec *Lethgier*, de *Leodegarium*; *voluntiers*, de *voluntariis*, avec *monstier*, de *monastĕrium*; *mistier*, de *ministĕrium*, avec *castier*, de *castigare*, etc. Tout se ramène, semble-t-il, à savoir si, dans le français propre, *mestier* et *maisiere* sont les représentants phonétiques traditionnels des types latins *ministĕrium* et *macĕria*.

M. Horning, entre autres, pense que non. A l'appui de sa manière de voir, il invoque¹ les substantifs *avoltire* (lat. *adulĕrium*), *empire* (lat. *impĕrium*), *matire* (lat. *matĕria*), et les formes verbales *fīre* et *mīre*, des verbes *fĕrir* et *mĕrir*, qui correspondent aux types latins *fĕriam* et **mĕriam* (pour *mĕream*). Il est à peine besoin de faire remarquer que les trois substantifs cités ne prouvent rien : l'*e* final de *avoltire*, *empire* et le *t* médial de *matire* proclament assez haut que nous ne sommes pas en présence de formes remontant à la couche primitive de la langue française. M. Horning ajoute que la finale de *monasterium* n'a pu aboutir régulièrement en français à *-ier* car, correspondant au grec *-ῆριον*, elle avait en latin *ĕ* et non *ē*. Mais parler ainsi, c'est perdre de vue l'assimilation du grec *ῆ* et du latin *ĕ* que tout le monde est d'accord

1. *Gramm. de l'anc. franç.*, p. 12, en tête de *La langue et la litt. franç.*, de Bartsch et Horning (Paris, 1887).

pour admettre dans *ecclēsia*, base de tous les mots romans, en face du grec ἐκκλησία: le latin vulgaire prononçait certainement *monastērĭum*, comme *cantērĭus* (κκληρίης) et *psallērĭum* (ψαλλήριον): probablement aussi *cæmetērĭum* (κατακληρίον), bien que nous n'ayons aucun témoignage vivant de la forme populaire de ce dernier mot.

Réserveons pour le moment les subjonctifs *fire* et *mire*, pour ne considérer que les finales latines sans *a*. A côté des substantifs abstraits en *-ier*, nous avons une petite série de mots essentiellement populaires qui nous offrent uniformément la même désinence: *chantier* (lat. *cantērĭum*), *métier* (lat. *ministērĭum*), *moutier* (lat. *monastērĭum*), *psautier* (lat. *psallērĭum*), *templier* (lat. **tempērĭum*). Il y faut joindre les noms propres *Chartier* (lat. *Cartērĭus*, grec Καρτέρης), conservé dans le nom de lieu *Saint-Chartier* (Indre), *Didier*, *Disier* (lat. *Desidērĭus*) et *Valier* (lat. *Valērĭus*) conservés dans une foule de noms de lieux et de personnes¹.

1. Les noms de saints *Eleuthērĭus* et *Exsupērĭus* sont représentés par saint *Lehire* (à Tournay) et saint *Spire* (à Corbeil); mais il est manifeste que *Lehire* et *Spire* appartiennent à la même couche postérieure que *avoltire* et *empire* mentionnés plus haut. — Je laisse de côté quelques mots cités par M. Staaff (*op. laud.*, p. 94), notamment *extērĭus*, parce que je ne suis pas sûr que *estiers*, fréquent en provençal, existe aussi en ancien français, *primicerius*, parce qu'il a un *e* long (de *primus* et de *cera*) et que l'ancien français *princier* a pu permuter sa désinence primitive avec celle du suffixe *-arius*, et **mercērĭus*, parce que la forme primitive est sûrement **mercia-rius*. — On pourrait aussi faire état de l'ancien français *dementiers*, *endementiers* (patois du Haut-Maine *dementier*) en le rattachant directement à un type du latin vulgaire **dumintērĭis*, mais *dementiers* peut aussi bien être une variante romane de *dementieres*, lat. vulgaire **dumintērias*, classique *dum intērea*.

Il est tentant, en présence de ces faits, de considérer le passage de *-ërius* à *-ier* comme un phénomène normal et d'ériger en loi la diphtongaison de l'*ë* en *ie* et la disparition de l'*i*. Que peut-on objecter à l'encontre ? La loi n'est-elle pas la formule qui s'applique à l'ensemble des faits et connaît-on d'autres exemples où *-ërius* n'aboutisse pas à *-ier* ? Mais remarquez combien il est étrange que *varius*, *rasōrinum* et *cōrium* conservent leur *i* et deviennent *vair*, *rasoir* et *cuir*, tandis que *ministërium* perd le sien et devient *mestier*, *métier* et non **mestieir*, d'où par contraction **mestir*, **métir*. M. Staaff a pris soin de formuler une « loi générale » pour nous tranquilliser et il dit : « plus la voyelle qui précède *rj* est d'articulation avancée, plus *rj* a de chances de se changer en *r*¹ ». Mais, si je ne m'abuse, l'*ö* est aussi « avancé » que l'*ë* ; n'empêche que *rj* aboutit à *ir*, et non à *r*, dans *cuir*. Que dis-je ? l'*ö* est plus « avancé » encore, et pourtant l'*i* tient bon dans *rasoir*. Passons, et consentons provisoirement à accepter que *-ërium* donne *-ier*. M. Morf a éloquemment protesté contre une certaine façon grossière de concevoir les phénomènes linguistiques² et il est possible qu'en voulant conclure de *-arius*, *-ōrius*, *-örius* à *-ërius* nous méconnaissions la multiplicité des nuances phonétiques.

Examinons maintenant le cas de *macëria*. Nous avons le même résultat dans *dementieres* (lat. vulg. **dumin-tërias*), *Lisiere* (lat. *Glycëria*, grec Ἰλυσζήρις, nom d'une vierge honorée à Sens), *maière*³ (lat. *matëria*) et *Valiere*

1. *Op. laud.*, p. 89.

2. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, XCIV, 348.

3. Godefroy distingue deux mots *maière* : l'un signifiant « menu

(lat. *Valēria*, martyre honorée particulièrement à Limoges, qui a donné son nom à *Sainte-Valière*, faubourg de Nevers); et il ne faut pas oublier que *macēria* a servi à désigner un grand nombre de noms de lieux, dispersés aux quatre coins de la langue d'oïl (Aisne, Ardennes, Aube, Calvados, Charente, Deux-Sèvres, Doubs, Eure, Eure-et-Loir, Ille-et-Vilaine, Indre, Indre-et-Loire, Loiret, Haute-Marne, Meurthe-et-Moselle, Pas-de-Calais, Haute-Saône, Sarthe, Seine-et-Oise, Somme) et qui offrent tous la désinence *-ière* (*Mai-zières*, *Mazières*, *Mézières*, etc.). En présence de cette série se dressent les deux subjonctifs *fire* et *mire*, dont j'ai déjà parlé, qui remontent incontestablement aux types classiques *fēriam*, *mēream* et qu'il est impossible de considérer autrement que comme offrant dans leur *i* le développement phonétique régulier de l'*ē* latin de la désinence *-ēria*. Comment expliquer cette antinomie? Je me suis demandé¹ s'il ne convenait pas d'admettre que l'*i* latin en hiatus avait été plus résistant quand il était le signe du subjonctif que quand il était à l'état inerte, pour ainsi dire, dans la désinence substantive *-ēria*. Cela n'est pas aussi absurde qu'on pourrait croire, car il va de soi qu'il faut entendre par résistance du phonème la conscience conservatrice de l'individu qui

bois » et l'autre « levain qui sert à faire fermenter la bière et droit qu'on en payait au seigneur ». Ce sont en réalité deux sens du même mot, le premier dans la région lyonnaise, le second dans le comté d'Eu et à Tournai; cf. l'intéressant article *mayiri* du *Dict. étym. lyonnais* de Nizier du Puitspelu; ce dernier a tort de révoquer en doute le sens de « levain de bière ».

1. *Romania*, XXXI, 490.

le prononce. Mais cette idée ne me satisfait plus depuis que Gaston Paris en a, d'un mot, dévoilé l'insuffisance¹. Comment, en effet, concilier sur le terrain phonétique *cerise* (lat. vulg. **cerēsia*) et *maisière* (lat. *macēria*)? On dira peut-être, en songeant aux idées de M. Morf: il n'est pas légitime de conclure de -*ēsia* à -*ēria*; qui sait si la présence d'une consonne différente n'entraîne pas la différence de traitement dont nous sommes surpris? Et alors, pour être tout à fait édifié, il faudrait trouver un type -*ēria* qui ne fût pas une forme verbale et dont on pût constater l'évolution en français. Ce type-étalon, si je puis dire, je pense qu'on voudra bien le reconnaître dans le germanique **lēri*, latinisé en **lēria*. La correspondance du germanique *ē* et du latin *ē* ne fait pas question², et nous voyons que le provençal assimile complètement les désinences du substantif féminin signifiant « rang, file » qui correspond au germanique **lēri*, à celle des mots latins en -*ēria* et en -*aria*³. Or, le français propre dit *tire*⁴. Je me déclare converti et obligé en con-

1. *Ibid.*, note 5.

2. Mackel, *Die germ. Element*, p. 77.

3. C'est ainsi, par exemple, que dans *Sancta Fides*, nous voyons *teira* rimer avec *paupeira* (lat. vulg. **paupēria*), avec *meira* (lat. vulg. **mēriat* pour *mēreat*), avec *obreira* (lat. *operaria*), etc., etc.

4. Voyez Godefroy, *vo tire* 2, où il n'y a que deux exemples isolés de *tiere* (au quinzième siècle, à Tournai). — Il faut noter cependant l'existence de *tiere* dans quelques rares textes anciens dont je dois l'indication à MM. Tobler et P. Meyer: *tieres* rimant avec *genoillieres* dans *Enéas*, 4426; *tiere* rimant avec *maniere* dans le *Poème moral*, 1276; *tiere* rimant avec *entiere* dans *Guillaume le Mareschal*, 6852; *tiere* dans la partie en prose de *Renart le Nouvel* (Méon, IV, 304, cité par Raynouard, V, 365). On trouve même *tere* rimant avec *ere* (latin *erat*) dans le *Saint Martin* de Peain

science de confesser que la loi phonétique qui régit la désinence *-ëria* dans son évolution française est celle en vertu de laquelle cette désinence aboutit à *-ire*, comme j'ai toujours confessé que *-aria* ne peut aboutir qu'à *-aire* quand rien ne vient à la traverse de la phonétique romane. Et par cela même je me trouve amené à retirer l'adhésion provisoire que j'ai donnée à l'équation phonétique *ministerium* = *mestier*, et à faire la sourde oreille aux propositions de ceux qui veulent voir dans le masculin *-ier* le point de départ analogique du féminin *-iere*. En effet, ce masculin *-ier* m'apparaît lui-même comme suspect au point de vue phonétique. Je sais bien que M. Marchot a proposé une explication très séduisante de la disparition de l'*i* latin : d'après lui la forme contractée *ministërī* (génitif singulier, puis nominatif pluriel dans le latin vulgaire qui transforme les neutres en masculin) aurait engendré **ministërus* au nominatif, d'où *mestiers*. Il n'est pas possible d'accepter cette théorie parce qu'on ne saurait la limiter aux mots en *-ërius* et en *-arius*. Si elle était vraie, la même réduction se serait faite dans toutes les désinences masculines où il y a un *i* en hiatus : *varī* aurait engendré **varus* au lieu de *varius* (*vair*), *mallī*, **mallus* au lieu de *malleus* (*mail*), etc., etc. Or, on sait qu'il n'y a pas trace en français de formes de ce genre. Nous sommes fatalement ramenés aux mots latins munis du suffixe *-arius* : voyons si leur évolution première, telle que

Gastineau, 3174, et *tere* rimant avec *pere* (latin *patrem*) dans *Romania*, VI, 497. Le caractère dialectal des formes *tiere*, *tere* ne me paraît pas contestable.

nous l'avons indiquée en gros, ne permet pas d'entrevoir une autre solution.

M. J. Vising, professeur à l'Université de Göteborg, m'a écrit, à la suite de mon article paru dans la *Romania* d'octobre 1902, une lettre dont j'ai déjà cité un passage. Il admet comme moi l'action de l'umlaut germanique, mais voici comment il la conçoit :

« Selon moi, cet umlaut ne fait pas de *-ariu -eriu*, mais *-er*, comme le portent les noms allégués par Staaff, p. 123. Cet *e* s'est développé comme tout *ë* libre : *primer* devient *primier*, comme *fer* devient *fier*... J'avoue que pour certains dialectes provençaux et français cette analogie n'est pas toujours facile à démontrer. Avec cet *-ariu* = *-er* on échappe à la remarque de Gaston Paris selon laquelle *-ëriu* donnerait *-ir*, ce dont j'ai été d'accord avec lui, *Romania*, XIII, 472. »

Je crois que l'idée de M. Vising a une grande portée. Il est facile de concevoir que la transformation de l'*a* en *e*, transformation due à l'*i* de la syllabe suivante, se fasse précisément aux dépens de cet *i*. Les plus anciens textes anglo-saxons nous présentent toujours le suffixe germanique qui est *-ari* en haut allemand sous la forme *-ere*, dans laquelle l'affaiblissement de l'*i* en *e* et le changement de l'*a* en *e* paraissent concomitants. Une transformation du suffixe latin *-arius*, *-aria* en *-ërus*, *-ëra* sous l'influence germanique est d'autant plus vraisemblable que nous avons précisément au huitième siècle, comme plus anciens exemples à citer de ce phénomène en territoire roman, le nom propre germanique *Berbero* (et non *Berberio*), le nom commun latin

sorcerus (et non *sorcerius*) et le nom roman *paner*¹. S'il en est ainsi, le français propre *Berier*, *sorcier* (et non **Berir*, **sorcir*) est sorti tout naturellement de là, et les désinences féminines correspondantes peuvent être considérées comme aussi rigoureusement phonétiques que les désinences masculines.

Mais, dira-t-on, M. Vising reconnaît lui-même qu'il y a une objection grave contre son hypothèse : il est en effet impossible d'admettre « pour certains dialectes provençaux et français » l'identité de *fērus* et de *primarius* obtenue par la transformation germanique de *primarius* en **primērus*. J'en demeure d'accord ; mais quelle nécessité de vouloir tout expliquer du même coup ? Là où, comme en français propre, *fier* et *premier* sont absolument homophones, nous sommes bien obligés d'admettre que *primarius* est devenu **primērus*. Mais nous est-il interdit par cela même de supposer qu'entre *primarius*, forme primitive, et **primērus*, forme germanisée à fond, il y a eu une forme de compromis **primērius* ? En aucune façon. Pendant longtemps il a dû exister côte à côte, et peut-être dans la même bouche, des formes en *-ērius* et des formes en *-ērus* : chacune a fait son chemin, mais elle peut avoir traversé plus d'une fois celui de sa voisine. Même là où *-ērus* a triomphé, il faut supposer l'existence concurrente de *-ērius*, puisque c'est le seul moyen d'expliquer que les mots latins où *-ērius* était héréditaire aient fini par être aiguillés eux aussi sur la ligne *-ērius -arius*.

1. La statistique des noms germaniques du Polyptyque d'Irminon donne ce résultat remarquable : désinences en *-arius*, *-aria*, environ 600 ; désinences en *-erus*, *-era*, environ 35 ; désinence en *-erius*, 1.

En résumé, le suffixe latin *-arius* a subi partout en Gaule le contre-coup du contact avec le suffixe germanique *-ari* et il a changé son *a* en *e* parce que le même changement était en train de se produire dans les bouches germaniques ; mais, selon les régions ou les circonstances, il a conservé ou perdu son *i*, et cette perte de l'*i*, dont l'explication doit aussi être demandée à la phonétique germanique, s'est répercutée sur les mots latins en *-ërius* dont la désinence a été confondue avec le suffixe *-arius* et a suivi, à partir de cette époque, la même évolution.

Tels sont les faits initiaux qui m'apparaissent dans la question du suffixe *-arius*. Malgré tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, il faudra encore bien des recherches pour l'épuiser et pour mettre en pleine lumière les conséquences dévastatrices de ce que l'on pourrait appeler un court-circuit entre la phonétique germanique et la phonétique romane.

DEUXIÈME PARTIE

RECHERCHES ÉTYMOLOGIQUES

I. — ACMELE

Ce mot est un échappé des traités spéciaux de botanique qui ne jouit pas d'une grande notoriété dans la langue française¹. Mon attention a été attirée sur lui par le *Lat.-rom. Wörterbuch* de Körting, 2^e édit., n° 426, art. *alchemilla*, lequel renvoie à Cohn, *Suffixwandlungen*, p. 49, note 1, où on lit ce qui suit :

« *Acmele* fait l'impression d'une adaptation populaire du lat. *alchemilla*, dans la langue savante *alchimille*, en ital. *alchimilla*, en esp. *alquimila* ; pourtant il est hasardeux de la considérer comme possible. D'ailleurs ce mot n'est relevé que par Sachs. »

La prudente réserve de Cohn n'a pas été imitée par Körting, malheureusement ; il faut donc couler à fond une idée fausse qui ne repose que sur une étourderie de Sachs.

Il n'y a aucun rapport, ni botanique, ni linguistique,

1. Il n'est ni dans Hatzfeld-Darmesteter, ni dans Littré.

entre *acmelle* et *alchimille*. L'*alchimille* tire son nom de l'arabe *al-kemelieh* ; c'est une plante rosacée de nos climats, dont la variété la plus répandue porte les noms vulgaires de *pied-de-lion*, *patte-de-lion*, etc., en allemand *læwenfuss*, *læwenklau*. L'*acmelle* est une radiée de l'Inde et de l'Amérique méridionale, que les botanistes actuels rattachent au genre *Spilanthus* et dont les variétés s'appellent *abécédaire*, *cresson de l'Ile-de-France*, *cresson du Brésil*, *cresson de Para*, etc.¹. C'est donc à tort que Sachs traduit *acmelle* par *læwenklau*².

D'où vient ce nom d'*acmelle*, qui figure dans la dernière édition de Trévoux (1771) sous la forme *acmella* ? D'après Larousse, il se rattacherait au grec ἀκμή ; mais il n'en est rien. Un témoignage très précis, dont je dois la connaissance à mon ami M. le Dr Dorveaux, va nous renseigner à ce sujet. Il vient du célèbre naturaliste anglais John Ray et se trouve dans le tome III, p. 228, de son *Historia Plantarum* (Londres, 1704) :

« *Ahmella*, *attcmella* et *hacmella*, istis enim nominibus missa mihi 1691 semina ex insula Ceylan, ubi nascitur et familiaris est... Cum barbarica sint hujus plantae nomina, de eorum originatione nihil habeo quod asseram. »

Donc, le mot *acmelle* vient de Ceylan, on n'en saurait douter ; c'est d'ailleurs ce qui se trouve confirmé par le récent répertoire des produits économiques de l'Inde publié par le gouvernement britannique, où

1. Voyez par exemple Duchesne, *Répertoire des plantes utiles* (Paris, 1836), p. 143 et 245.

2. Mozin, en 1811, donne *acémella*, *acmella*, *acmelle*, qu'il germanise en *akmelle*.

l'on donne *akmalla* comme le nom cinghalais du *Spilanthes Acmella* L.¹.

II. — AGNOUS

Le comte Jaubert a relevé dans le patois du Berry un adjectif *agnous* (écrit *agnoux*) au sens de « doux, câlin, dolent, plaintif », qu'il dérive sans barguigner du latin *agnus* « agneau ». L'adjectif a donné naissance au substantif *agnouseté*, qui ne s'emploie qu'au pluriel². L'étymologie du comte Jaubert est certainement mauvaise. J'estime qu'il faut rapprocher l'adjectif berrichon de l'adjectif provençal moderne *lagnous*, que Mistral traduit par « chagrin, inquiet, triste, plaintif; chagrinant ». *Lagnous* vient du substantif *lagno* (anciennement *lanha*), sorti lui-même du verbe *se lagna* (anciennement *se lanhar*), qui correspond à l'italien *lagnarsi* et à l'espagnol archaïque *lañarse* et qui représente le latin *laniare* « déchirer » pris au sens figuré³. Dans

1. G. Watt, *Dict. of the economic products of India*, tome VI, 3^e partie (Londres et Calcutta, 1893), p. 329-330.

2. « *Agnousetées, agnoustées*, s. f. pl. Doléances, plaintes, câlineries enfantines. — Joyaux d'une mariée. » Le dernier sens jure trop avec les autres pour qu'on puisse le rattacher au même mot; j'ignore d'où il vient.

3. Körting, 2^e éd., n° 5427. A la suite de Diez, Körting cite aussi l'anc. franç. *laigner*. Il est possible qu'il ait existé en anc. franç. un verbe correspondant à celui du provençal, de l'espagnol et de l'italien; à ce point de vue le berrichon *agnous* peut être considéré comme un indice. Mais ce verbe n'a pas été rencontré jusqu'ici. Diez a emprunté *laigner* à Carpentier (et Godefroy en a fait autant); mais dans l'exemple unique cité par Carpentier et

mes *Mélanges d'étymologie française*, à l'article *assure*, j'ai cité beaucoup d'exemples de la disparition d'*l* initiale : on peut y ajouter le berrichon *agnous* (pour *lagnous*) et le manceau *étanie* (pour *létanie*, c'est-à-dire *litanie*), ce dernier relevé par M. Dottin dans son *Glossaire des parlers du Bas-Maine*.

III. — ALAQUANA

Dans un curieux recueil de recettes médicales rédigé en provençal, que M. Paul Meyer a publié récemment, on trouve la formule suivante contre la rogne, la teigne et les écorchures :

« Pren lo graujol¹ que nais sus en las teulas de las maïos e pisa lo, et ab aquel suc, cant l'auras calfat, que sera tebes, destempra *alaquana* e pausa la sus cant sera a for d'emplaust². »

L'éditeur ne fait aucune remarque sur le mot *alacquana* ; comme ce mot manque dans Raynouard et dans Lévy, il n'est peut-être pas inutile d'en précipiter le sens et l'origine. *Alaquana* désigne la drogue qu'on appelle couramment *orcanette* (le Dictionnaire de l'Académie écrit *orcanète*), autrefois *alcanette*, *orchanet* (d'où l'anglais *alkanet*, *orkanet* dans Cotgrave) et *arquetnet* (dans le *Mesnagier de Paris*, II, 235, qui en fait une

reproduit par Godefroy, *laignoit* doit être lu *l'aignoit* et rattaché à l'article *baïner* de Godefroy.

1. Forme dissimulée de *glaujol*, glaïeul, iris (cf. *Romania*, XXXII, 473).

2. *Romania*, XXXII, 298, § 51.

épice), en provençal moderne *arcaneto*, *aucaneto*, *ourcaneto*, *recaneto* (Mistral). On distingue l'orcanette de France, qui provient de la plante dite aujourd'hui *Alkanna tinctoria*, jadis *Achusa tinctoria* ou *Lithospermum tinctorium*, et l'orcanette du Levant, qui provient de la plante appelée *Lawsonia inermis*. Le latin du moyen âge dit *alchanna* (Gérard de Crémone), d'après l'arabe *al-hinna* (d'où l'espagnol *alheña*, le portugais *alfena*, le français *henné*, etc.), et le mot provençal *alaquana* n'est qu'une adaptation de la forme latine, d'où l'ancien français avait tiré de son côté *alchane*, *alcanne*¹. La présence de cette drogue dans notre recette provençale paraît toute naturelle quand on a présent à l'esprit ce passage de l'*Almansor* de Razi traduit par Gérard de Crémone : « Alchanna pustulis que sunt in ore et adustioni ignis remedium affert². »

L'emploi de l'orcanette comme teinture rouge a amené un curieux développement sémantique dans différentes langues romanes : l'espagnol *alheña* s'applique aussi à la maladie des plantes qu'on appelle la rouille (en espagnol *roya*), caractérisée par la couleur rouge sombre ; le provençal moderne *arcaneto* désigne la coloration rouge que prend le visage sous le coup de la honte ou de la colère ; enfin le français *arcanne* est en usage parmi les scieurs de long comme nom de

1. A l'exemple cité dans le *Dict. général*, au mot *arcanne*, on peut joindre celui-ci, qui remonte au treizième siècle : « Prenez *alchane* et la destemprez o aïsle », *Simple medicines*, fo 8 (ms. de la Bibl. Sainte-Geneviève).

2. Cité par Devic à l'article *henné* de son *Dict. étym. des mots d'origine orientale*.

la craie rouge qu'ils délaient dans de l'eau pour y tremper leur cordeau et tracer les lignes qu'ils doivent suivre¹.

IV. — AMARINA, AMASINA

Raynouard a deux exemples du substantif féminin *amarina*²; M. Emil Levy n'en a pas rencontré d'autres dans ses dépouillements. L'un de ces exemples vient du cartulaire de Montpellier et est très explicite :

Amarinas verdas o secas, que son apeladas brins.

C'est par distraction que Raynouard voit là des jets de « jonc ». Le mot *amarino* est encore très vivant aujourd'hui dans notre Midi : il s'applique à l'osier, non au jonc, et il est manifeste que c'est ce dernier sens qu'il faut adopter pour traduire le passage cité du cartulaire de Montpellier. Les Bénédictins ont relevé *ama-*

1. C'est Devic, il me semble, à qui revient le mérite d'avoir vu le rapport de *henné* avec *orcanette*; le rapprochement de *arcanne* et de *alchanna* est dû à M. J. Camus (*L'opera salernitana* « *Circa instans* », p. 32). Il est bon de remarquer que *arcanne* est un terme provincial de la région franco-provençale. Godefroy a relevé dans son *Complément* un passage des archives de Fribourg où on lit : « *crea roge* que l'on appelle *arcanne* », et Du Pinet, dans sa traduction de Plinie l'Ancien (Lyon, 1562, tome II, p. 636), fait cette remarque : « *Rubrica fabrilis*. En lyonnais on l'appelle *arcanne*. » (Communication de M. le Dr Dorveaux.) N. du Puitspelu n'a pas d'article pour ce mot; mais on lit dans Gillérion, *Patois de Vionnaz*, p. 138 : « *Arkanna*, craie rouge dont se servent les charpentiers. »

2. *Lex. rom.*, II, 69.

rina dans le texte latin de la charte de commune de Bagnols (Gard), datée de l'an 1300; ils ont cru qu'il s'agissait de cerises amères ou griotes. Carpentier les en a repris et, citant à son tour le même mot dans les statuts d'Avignon et de Marseille, également en latin, il a proposé de voir partout de l'osier¹. Je suis tout à fait de son avis; une fois n'est pas coutume.

Le second exemple produit par Raynouard est plus embarrassant: il vient de la *Vie de saint Honorat* de Raimon Feraut, où on lit:

La grossa lansa
Que es de fraysse o d'*amarina*.

Cette fois, Raynouard traduit par « cerisier sauvage ». J'ai de la peine à croire que le bois du cerisier sauvage ou griotier ait jamais servi à faire des lances; mais je ne vois pas non plus des lances en osier. Je suppose qu'il s'agit de quelque autre variété de saule: par exemple le *salix alba* (dit vulgairement *osier blanc*) ou le *salix caprea* (vulgairement *marsaut*, dans le Midi *amarinas*²), qui est employé aujourd'hui pour faire des fourches, des sabots, etc.³.

Dans le Tarif de Nîmes du quatorzième siècle, cité par M. Emil Levy (au mot *girlon*), on trouve, à côté du *girlon de sap* (petite jatte de sapin), le *girlon d'amasina*. Il n'est pas douteux que *amasina* soit pour *amarina*, la confusion entre *s* et *r* intervocaliques étant un phénomène bien connu, et le *salix alba* ou le *salix*

1. Dans Du Cange, s. v°.

2. Mistral, s. v°.

3. Voy. Duchesne, *Rép. des plantes*, p. 328 et 329.

caprea pouvant aussi bien servir à faire des jattes qu'à faire des sabots¹.

V. — *AMBRO, AMBRE*

Le patois lyonnais possède un substantif masculin *ambro* ou *ambre*² (cette dernière forme s'étend aussi sur le Forez), qui désigne l'osier blanc ; *oseraie* se dit, en conséquence, *ambriri*. N. du Puitspelu tire le mot lyonnais du nom même d'une ville d'Ombrie, célèbre dans l'antiquité par ses osiers, *Ameria*, et il cite le vers bien connu de Virgile (*Georg.*, I, 265) :

Atque *Amerina* parant lentae retinacula viti.

A cette étymologie, M. Philipon objecte que « *Ameria* est inacceptable tant au point de vue historique qu'au point de vue phonétique : il eût donné un féminin, *ambri* » ; et il ajoute que le provençal *amarino*, invoqué par N. du Puitspelu, est le *salix amara* de Virgile³. Je suis d'accord avec M. Philipon sur l'impossibilité phonétique d'identifier *Ameria* et *ambro, ambre* : ce n'est même pas *ambri*, c'est *amiri* qui serait le représentant phonétique du type *Amëria*, dont aucune raison ne permet de révoquer en doute l'accentuation proparoxytonique régulière. Quant au provençal *amarino*,

1. Sur le thème primitif de *amarina*, cf. ci-après l'article *ambro*,

2. N. du Puitspelu a tort de considérer *ambre* comme un mot féminin et de révoquer en doute l'existence de la forme *ambro* (voyez *Romania*, XX, 313-314).

3. *Rom.*, XX, 313-314.

dont j'ai étudié la forme médiévale *amarina*¹, il est bien certain qu'il représente un type **amarina*, qui a pu sortir en latin vulgaire de l'adjectif *amarus*. Mais alors il faut excommunier le lyonnais et le forésien, car, si nous partons de *amarus*, il n'y a pas moyen de les prendre en route avec nous. Il semble pourtant difficile d'admettre que *ambro* et *amarina*, signifiant « osier » l'un et l'autre, n'ont rien de commun entre eux que trois phonèmes réunis au hasard.

Voici comment j'imagine les rapports étymologiques de ces deux mots. Le *glossarium Amplonianum primum*, qui se trouve dans un manuscrit d'Erfurth remontant au neuvième siècle, nous donne cette glose :

*Amera, genus salicis*².

M. Goetz propose de corriger *amera* en *amerina*³ ; la nécessité de cette correction ne m'apparaît pas. En supposant une forme masculine **amerus*, nous avons un type excellent pour expliquer le lyonnais *ambro* ; cela vaut mieux qu'une correction brutale. Comme le provençal actuel possède *amarin* et *amarina*, il n'est pas surprenant que le latin vulgaire ait possédé **amerus* et *amera*. Or, que peut être **amerus* ? J'y vois une forme sortie, par formation régressive, de l'adjectif latin *amerinus*. Et à qui me taxerait d'excès d'imagination, je soumettrais les deux cas suivants.

Le latin possède un substantif *axilla*, bien connu.

1. Ci-dessus, p. 154.

2. *Corp. gloss. lat.*, V, 342, ligne 4.

3. *Thesaurus gloss. emendatarum*, v^o *amera*.

Modifié en **axella*, il a passé dans toutes les langues romanes : il suffit de citer le provençal *aissela* et le français *aisselle*. A côté des représentants légitimes de **axella*, nous trouvons aussi en provençal moderne un mot *aisso* qui, selon les lieux, signifie « aisselle » ou « aine » : il est clair que *aisso* remonte à **axa*, formation régressive d'après **axella*.

Le latin possède un substantif *maxilla*, non moins connu que *axilla*. Modifié en **maxella* comme *axilla* l'a été en **axella*, il est devenu le provençal *maissela* et le français archaïque *maissele*, très vivants tous les deux dans maint patois du Nord et du Midi. A côté des représentants légitimes de **maxella*, nous trouvons aussi en provençal moderne un mot *maisso* « mâchoire, ganache » et en comtois un mot *maîche* « bajoue¹ », qui remontent clairement à **maxa*, formation régressive d'après **maxella*.

Naturellement, il est difficile d'affirmer que **axa* et **maxa* sont autre chose que des schèmes et ont réellement existé en latin vulgaire préroman, car on peut aussi supposer que la formation régressive n'a eu lieu que dans la période romane. C'est cette dernière explication qu'il faut adopter, il me semble, pour le provençal moderne *flage flauge*, masculin, *flajo flajo*, féminin, tiré de *flagel flangel*, représentant le latin *flagellum*, au sens de « jet d'arbre ».

En tout cas, mon hypothèse pour expliquer *ambro* n'a rien de subversif. Je vois que, sans connaître les trois exemples que je viens de produire, M. Meyer-

1. Contejean, *Gloss. du patois de Montbéliard*.

Lübke admet que le latin vulgaire a tiré de *cophinus* deux nouvelles formes **cophus* et **copha*, qui sont représentées aujourd'hui dans plusieurs dialectes italiens¹.

Revenant au provençal *amarin*, *amarina*, je suis porté à le considérer comme sorti réellement du latin *amerinus* par une contamination très ancienne de *amarus*, à laquelle le lyonnais et le forésien ont échappé². Dès la fin du septième siècle on lit dans le *Liber glossarum*, rédigé en Espagne : « *Amarina*, genus virgulti amari³. »

VI. — ANGELOT

Un troubadour anonyme, qui a chaussé les bottes du Moine de Montaudon pour écrire quelques strophes satiriques contre les femmes qui se fardent, mentionne, parmi les ingrédients dont se servent ces dernières, l'*angelot* :

D'*angelot*, de borrais an pro
E d'argentat
De que se peignon a bando
Quan l'an mesclat.

Le mot *angelot*, que ne connaît pas Raynouard, a fort embarrassé la critique. M. Klein, dernier éditeur

1. *Gramm. des langues rom.*, II, § 355.

2. Peut-être *amera*, **amerus* ont-ils vécu aussi dans la région française : cf. le nom de lieu *Ambrières* (Marne, Mayenne), qui concorde étonnamment avec le lyonnais *ambriri* « oseraie ». M. Longnon, il est vrai, est porté à voir à la base de *Ambrières* le nom germanique *Ambricus* ; cette hypothèse me paraît très peu vraisemblable et je croirais plutôt à l'existence d'un type **Amerarias*.

3. Angelo Mai, *Class. Auct.*, VII, 551.

du Moine de Montaudon¹, s'est borné à constater que rien, dans les différents sens du français *angelot*, ne convenait à l'explication de ce passage. M. Levy, dans son *Prov. Suppl.-Wærterb.*, propose dubitativement de traduire par « sarcocolle » en raison de ce fait que le catalan moderne *angelot* signifie effectivement « sarco-colle ». Dans la version provençale du traité d'oculistique de Benvenuto de Salerne, qu'a republiée récemment M. Henri Teulié², on lit à plusieurs reprises le même mot : une fois *angelot* et trois fois *angelhot*. Dans deux de ces passages, le contexte ne nous apprend rien. Dans les deux autres, il semble donner tort à M. Levy, car il est ainsi conçu :

R3. angelot $\frac{1}{2}$ l., e sia blanc, e sarcocolli $\frac{1}{2}$ l., e fay polvera 4...

La polvera nostra alexandrina, ques fa amb *angelhot* et sarcocolli 5...

Le traducteur provençal distingue donc l'*angelot* de la sarcocolle. Le texte latin⁶ ne nous est d'aucun secours pour le dernier passage cité ; mais pour l'avant-dernier, il nous est précieux. Le voici :

R. azarum album, i. e. 7 sarcocollam, et pulverizetur.

1. Klein, *Mönch von Montaudon*, p. 80 (Unechte Ged. 2, 17).

2. En appendice au livre de MM. Pansier et Laborde intitulé : *Le Compendil pour la douleur et maladie des yeulx qui a este ordonné par Bienvenu Graffe* (Paris, Maloine, 1901). Il existe un tirage à part (Paris, Picard, 1900) d'après lequel je cite.

3. Abréviation de *recipe* « prends ».

4. Teulié, *loc. laud.*, p. 13.

5. *Ibid.*, p. 21.

6. Édition Berger et Auracher, Munich, 1884-1886.

7. Abréviation de *id est* « c'est-à-dire ».

Benvenuto identifie donc l'*azarum* et la sarcocolle. Ce mot *azarum* paraît correspondre à l'espagnol archaïque *azaro*, usité concurremment avec *azarote* pour désigner précisément la sarcocolle. En tout cas, il est évident que le traducteur provençal s'est mépris sur le sens de l'abréviation *i. e.* : de là sa distinction chimérique de l'*angelot* et de la sarcocolle. En fin de compte, M. Levy a deviné juste : le catalan et le provençal *angelot* sont une déformation de l'arabe *anzarot*, sarcocolle, qui est aussi la source du mot espagnol¹.

VII. — ANSOULOTE, SOULOTE

Je relève dans le *Glossaire du patois de Montbéliard* de Contejean cette courte mention : « *Soulotte*, s. f. Erminette. » L'auteur ne s'est pas aperçu qu'il avait déjà enregistré un doublet du même mot : « *Ansoulotte*, s. f. Herminette des charpentiers. » J'en trouve une troisième variante dans *Le patois des Fourgs* de J. Tissot : « *Soul'tot*, s. f. Herminette, petite hache recourbée d'avant en arrière, dont le tranchant même décrit une courbe. » Enfin, je lis, dans le *Patois de la Franche-Montagne* de M. Grammont : « *Soulote*, erminette de charpentier pour creuser les chéneaux : origine inconnue. » L'étymologie reste donc à dégager : c'est chose facile.

La désinence est diminutive et correspond au français commun *-ette* ; si le mot se trouve un jour dans quelque très ancien texte, il apparaîtra sous la forme

1. Dozy et Engelmann, p. 195.

**aissolete*: le simple sera, selon la région, **aissole* ou **aissuele*, du latin *asciola*, qui figure dans Isidore de Séville et qui est lui-même un diminutif de *ascia*, en ancien français *aisse*. J'ai déjà eu l'occasion de parler de ce dernier mot et d'en signaler les diminutifs *aisseau* et *aissette* comme encore vivants¹: je ne m'étais pas alors avisé de l'existence de **aissolette*.

Il est intéressant de constater que l'ancien français a connu un représentant de *asciola*, comme le provençal, qui possède *aissola*, et l'espagnol, qui possède *azuola*²; les patois actuels n'ont conservé que le diminutif, et sous une forme si obscure au premier aspect que M. Grammont lui-même n'a pas vu que dans *soulote* il y a *ascia*.

VIII. — ARBELHA

On lit dans le *Dictionnaire béarnais* de Lespy et Raymond: « *Arbelha-fave*, fève avec sa cosse: *Milh, arbelha-fave*, millet, fève avec sa cosse. — D. C. *arbeglus*: faba arbegla. » Le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Du Cange rend beaucoup de services, mais il est parfois dangereux, surtout — et c'est ici le cas — quand ce n'est pas à Du Cange lui-même, mais à son continuateur Carpentier qu'on a affaire. Donc, Car-

1. Mélanges, p. 8, art. *aissade*. J'aurais dû signaler la survivance de *ascia* dans le patois du Blaisois sous la forme *âsse* (Thibault).

2. Körting ne mentionne que l'espagnol *azuola*, qu'il explique correctement par *asciola*, mais qu'il place bizarrement à l'article **ascicellus* (929) au lieu de le ranger sous *ascia* (928). Au dernier moment, je m'aperçois que Godefroy a relevé *essole* et *essolate* dans un texte de 1348 provenant des archives du Doubs: il traduit par « sorte d'outil employé par les charpentiers », sans plus.

pentier, ayant dépouillé les statuts de Mondovi (en latin *Mons Regalis*), y a relevé ce membre de phrase : « Pro quolibet sextario fabarum non fractarum et *arbeglarum*. » Il a cru bonnement que le dernier mot, *arbeglarum*, était, tout comme *fractarum*, un qualificatif de *fabarum*. Mais les fèves sont une chose et les *arbegle* une autre. Il ne faut pas être grand clerc en botanique ni en philologie romane pour reconnaître qu'il s'agit d'une plante légumineuse analogue à celle qui s'appelle en italien *rubiglia*, en ladin *arveja*, en espagnol *arveja*, en portugais *ervilha*, etc., tous mots venus du latin *ervilia*¹. Il est évident que le texte cité par Lespy et Raymond contient trois choses distinctes : *milh* (millet), *arbelha*, *fave* (fève).

Le mot *arbelha* est encore vivant dans la région toulousaine²; dans l'Armagnac, notamment à Saramon et à Lanne-Soubiran³, et dans le pays d'Albret⁴ : il désigne la jarosse⁵. Il est à croire qu'il s'agit du même légume dans l'ancien texte béarnais, bien que nos dictionnaires traduisent ordinairement le latin *ervilia* et l'italien *rubiglia* par « ers ». En tout cas, il est bon de prendre note que le mot latin n'a pas disparu sur le versant nord des Pyrénées.

(Mélanges Léonce Couture, p. 257.)

1. Voyez Körting, n° 3285, et *Romania*, XXVII, 237.

2. A. Duboul, *Las Plantas as camps*, 2^e éd., p. 10, art. *arbeillo*; Rolland, *Flore pop.*, IV, 215.

3. Communication de M. Ducamin.

4. Rolland, *Flore pop.*, IV, 225.

5. La vesce cultivée, dans l'Albret, d'après Rolland, *loc. laud.*

IX. — ARMORIJO

Quatre noms de vents se trouvent réunis dans ces vers du fabuliste limousin Foucaud :

Môgra l'auto, môgra lo bizo,
Môgra lou pluyau, l'armorijo¹.

Un seul est particulièrement digne d'intérêt, c'est *armorijo*. L'excellent Émile Ruben, à qui l'on doit la seule édition annotée de Foucaud qui existe, glose ainsi ce mot :

« Vent d'Armorique ou de Bretagne, c'est-à-dire du N.-O. »

Puis il appuie sa glose d'une citation de Roquefort ainsi conçue :

« Dans l'ancien français, *armorique* signifiait le bord de la mer, la côte maritime. »

Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, cette étymologie n'a pas souri à Mistral. Voici, en effet, ce qu'on lit dans le *Tresor d'ou Felibrige* :

« *Armorijo*, voyez *amarijo*. — *Amarijo*, *armorijo*, substantif féminin. Vent qui souffle de l'Ouest, du côté de l'Océan, en Limousin. Racine : *amarés*. »

Ce n'est plus de l'Armorique ni de la mer que notre vent tirerait son nom, mais de son amertume.

Reprenons la question et tâchons de l'élucider.

1. *Lou Rouvei et l'Ossolei*, vers 10-11, édit. Ruben (Paris, Didot, 1866), p. 31. Il va sans dire que je reproduis la graphie de l'édition.

La rime de Foucaud n'est pas riche et pourrait inspirer des doutes sur la vraie désinence du mot. M. Louis Guibert, à qui rien de tout ce qui touche le Limousin n'est étranger, m'écrit qu'on prononce bien nettement à Limoges *armoridjo*, ce qui rimerait parfaitement avec *midjo*, du latin *mica*. Quant à l'o de la syllabe *-mo-*, Émile Ruben aurait dû, pour être conséquent avec son système orthographique, le noter par *ö*, car il est issu d'un ancien *a*. La forme médiévale était, sans aucun doute, *armarija*.

Au lieu de la forme féminine, on emploie, du côté de Pierre-Buffière et de Saint-Germain-les-Belles, la forme masculine *armori*. Dans les cantons de Saint-Léonard et de Châteauneuf, on ne prononce pas *armori*, mais *armouri*. Voilà pour la Haute-Vienne.

Dans la Creuse, je ne connais que le masculin *armouri* (Royère, Saint-Yrieix-la-Montagne, etc.) et le féminin *armourijo* (Saint-Sulpice-le-Donzeil), que j'ai entendus l'un et l'autre de mes propres oreilles. Partout ce terme désigne précisément le vent du Nord-Ouest et non le vent de l'Ouest : ce dernier s'appelle ordinairement *trover*, *troverso* ou *vent de ba* (vent de bas).

La coexistence du genre masculin et du genre féminin s'explique facilement si l'on admet que le type étymologique était un adjectif latin, et qu'on l'a employé tantôt au masculin, en sous-entendant le substantif *ventus*, tantôt au féminin, en sous-entendant le substantif *aura*.

Le rapport historique de *armouri* au latin gallo-romain *armoricus* se heurte à une objection : la quantité de l'i. Ausone et Sidoine Apollinaire scandent *ārēmōricus*, et

le breton actuel *arvorek* indique que le suffixe *-icus* avait un *i* bref¹. Or, le limousin *armouri*, antérieurement **armoric*, ne pourrait remonter qu'à un type **armorīcus*, car **armorīcus* aurait abouti nécessairement à **armorge*. Avons-nous le droit de supposer l'existence, dans le latin des Gaules, d'un type **armorīcus* qui aurait été employé concurremment avec *armorīcus*? Je le crois. Fortunat a écrit cet hexamètre :

Ultima quamvis sit regio *Armoricus* in orbe².

Il scande donc *armorīcus*. Je n'ignore pas que la prosodie de Fortunat est très artificielle ; mais comme il me paraît impossible, en me plaçant sur le terrain phonétique, de trouver au limousin actuel *armouri* un autre type étymologique que **armorīcus*, je n'hésite pas à affirmer l'existence réelle de **armorīcus*, à côté de *armorīcus*. Il n'est pas douteux que le gaulois ait eu côte à côte, tout comme le latin, un suffixe *-īcos* et un suffixe *-icos*³. Trois mots limousins, dont le thème ne paraît pas exister en latin, nous offrent incontestablement la désinence féminine *-īca* : ce sont *boueijo* (friche), *chambijo* (timon d'araire) et le nom de lieu fréquent *artijo* (artige), qui étaient à l'origine **bodīca*, **cambīca*, **artīca*⁴. La désinence masculine *-icos* apparaît,

1. Voir, pour le détail, l'article *aremoricos* de l'*Alt-celtischer Sprachschatz* de M. Alfred Holder.

2. Holder, *loc. laud.*

3. Zeuss, *Gramm. celtica*, 2^e édition, I, 850, cite même comme exemple le breton *armoric*, mais je n'ose faire fond sur cet exemple, qui doit être d'origine savante.

4. Voyez ce que j'ai dit de ces trois mots dans le *Bulletin de la Société des Parlers de France*, I, 133.

elle aussi, dans *Glénic* (Corrèze et Creuse), au moyen âge *Glanigus*¹.

Le passage de **armoricus*, **armorica* à *armouri*, *armourijo* n'offre pas de difficulté. Si l'on s'étonnait du maintien de la protonique non initiale, je n'invoquerais pas seulement l'existence du groupe protecteur -*rm-*, mais je rappellerais que dans la toponymie de la Gaule il y a plus d'un cas où la loi de Darmesteter n'est pas appliquée, même en l'absence de groupes protecteurs. Pourquoi *Angoulême* de *Iculisna*, pourquoi surtout *Vezezeux* (Haute-Loire) de *Vesodonum*²?

Il me reste à rendre compte de la forme proprement limousine, dans laquelle la syllabe médiale -*mou-* est remplacée par -*mo-*, comme si le type étymologique était **armaricus*, *armarica*. Ici encore je fais appel, sinon à Fortunat lui-même, du moins au manuscrit lat. 14144 de la Bibliothèque nationale (neuvième siècle) qui contient ses poésies et où on lit *armaricus*, au lieu de *armoricus*³. Il n'est pas invraisemblable que les Gallo-Romains aient eu conscience que le gaulois *mori* et le latin *mare* étaient synonymes; une forme hybride **armaricus* peut être née de ce sentiment. M. d'Arbois de Jubainville veut bien me faire remarquer que la peuplade gauloise qui a donné son nom à la ville de *Bayeux* est appelée par Pline *Bodiocasses* et que la forme pos-

1. Deloche, *Études sur la géogr. hist. de la Gaule*, p. 356.

2. Sur *Vezezeux*, voyez *Romania*, VII, 264. En Limousin même, nous avons *Chamborand* et *Chamboulive*, le premier dans la Creuse, le second dans la Corrèze, dont les types étymologiques sont *Cam-borentum* et *Camboliva*.

3. Variante indiquée par Holder d'après l'édition récente qui fait partie des *Monumenta Germaniae*.

térieure *Badiocasses*, d'où provient directement *Bayeux*, paraît due au fait que le latin *badius* était synonyme du gaulois **bodios*. En tout cas, les formes divergentes que nous trouvons employées aujourd'hui dans la Haute-Vienne ne sauraient être appelées en conciliation devant le tribunal de la phonétique romane : le latin vulgaire seul peut les mettre d'accord.

Cette note est déjà bien longue ; il faut pourtant que je fasse encore une remarque. Autant que je puis savoir, le Limousin est le seul pays roman de France où le mot *armoricus* ait survécu dans la langue courante sous une forme populaire. S'il y a survécu, c'est qu'il s'est, à un moment donné, appliqué spécialement à un vent qui soufflait de l'Armorique. Il est probable que les Lemovices n'ont pas été les seuls, à l'époque gallo-romaine, à se servir des expressions *ventus armoricus* et *aura armorica* : leurs voisins les Pictavi, les Bituriges et les Arverni n'étaient pas plus qu'eux à l'abri du vent d'Armorique. Ce qui est sûr, c'est que la tradition s'est faite, sans interruption, des Lemovicès d'autrefois aux Limousins d'aujourd'hui, tandis que les Poitevins, les Berrichons et les Auvergnats n'ont rien hérité de leurs lointains ancêtres. Vraisemblablement, si l'expression de *ventus armoricus* s'est conservée en Limousin, et en Limousin seulement, c'est qu'elle a été plus usuelle, plus populaire là qu'ailleurs : qui n'en conviendra ? On aimerait à savoir pourquoi il en a été ainsi, et s'il est vrai que rien n'arrive sans raison.

Un aimable Limousin, membre de l'Académie des Inscriptions, Maximin Deloche, a écrit une longue dissertation pour prouver que les Lemovices du Limou-

sin avaient une colonie à l'embouchure de la Loire, et que c'est précisément cette colonie que César a en vue quand il mentionne (*De bello Gall.*, VII, LXXV, 3) les Lemovices parmi les peuples de l'Armorique¹. Si Deloche ne s'était pas trompé, comme on comprendrait bien que le Limousin eût été le pays d'élection de l'expression *ventus armoricus* ! Malheureusement, Deloche n'a rien trouvé qui puisse laver le texte de César du reproche de suspicion légitime qu'on lui fait depuis Scaliger, et la preuve palpable de l'existence des Lemovices d'Armorique reste encore à trouver. Les historiens n'ont point coutume de se paître de vent et je les en loue : aussi me garderai-je de leur présenter mon *armouri* comme un commencement de preuve en faveur de l'opinion de Deloche².

(*Revue des parlers popul.*, année 1903, p.161-165.)

X. — ARREDOGUE

Le mot *arredogue* figure au pluriel dans le *Dictionnaire béarnais* de Lespy et Raymond, avec cette traduction : « environs, alentours ». Comme ce mot semble avoir disparu du patois actuel, les auteurs ne fondent leur traduction que sur un rapprochement arbitraire avec l'espagnol *alrededores*. Ce rapprochement n'est cer-

1. *Études sur la géogr. hist. de la Gaule*, p. 438-487.

2. Je m'étonne que cette opinion ait paru plausible à un maître tel que M. Longnon (*Atlas historique de la France*, texte, p. 10). M. J. Loth l'a vigoureusement combattue dans sa thèse latine, *De vocis Aremoricae forma atque significatione*, publiée en 1883.

tainement pas légitime. Voici les deux textes que cite le *Dictionnaire béarnais*; ils viennent du *Livre d'or* de Bayonne :

« Arrecurar l'ester dou moulin et gitar la terre eu brag sa e la per les *arredogues* de l'ester. — Anaven per l'*arredogue* dou barad com per camin comunau. »

Il me paraît donc que *arredogue* appartient à la même famille que le provençal *doga* et le français *douve* et qu'il désigne le revers de la douve, c'est-à-dire le côté opposé au fossé (*barad*) ou au chenal (*ester*). Le mot est clairement composé avec le préfixe *re-*, sous sa forme gasconne *arre-*, et le substantif *dogue* « douve », comme *arredeyme* « dime supplémentaire » (en latin du moyen âge *redesima*) ou *arrepunt* « arrière-point ». On trouve dans un autre texte béarnais la forme *redogue*, que les auteurs du *Dictionnaire* ont relevée à son ordre alphabétique sans en indiquer le rapport avec *arredogue* : *entoo a la redogue deu camp deu senhor de Jasses*.

(*Mélanges Léonce Couture*, p. 257-258.)

XI. — ASSANHA

Raynouard a enregistré un substantif féminin *assana* et l'a traduit par « chiffon »¹. Il n'a qu'un exemple, de Daudé de Pradas. Le même exemple lui a servi, sans qu'il y prît garde, à constituer un article *sanha* « grimace, moquerie »². L'étude attentive de la chanson

1. *Lex. rom.*, II, 134.

2. *Ibid.*, V, 154.

où figure ce mot, et qui a été publiée depuis par M. Carl Appel¹, montre que la rime appelle une désinence en *-anha*, et non en *-ana*. Le contexte demande un mot qui désigne un objet de peu de valeur, susceptible de se combiner avec le verbe *prezar*; comme le scribe du seul manuscrit qui nous ait conservé cette chanson écrit *unassana*, on est fondé à penser qu'il faut lire *un' assanha*. M. Emil Levy se demande s'il ne faudrait pas corriger en *un' aulanha* « une noisette ». Une correction aussi violente est bien dangereuse. Je crois que *assanha* doit être conservé et traduit par « cenelle² ».

Parmi les formes diverses enregistrées par Mistral dans ce sens, à l'article *acino*, je relève *arsano*, usité dans l'Ariège; je puis attester personnellement que dans le Gers (Mauvezin) on dit *ansano*, ce qui n'a rien de surprenant, puisque Mistral donne le dérivé *ansanello*, et que Duboul a relevé *aousano* dans les environs de Toulouse³. Si l'on remarque que le provençal possède concurremment *aulana* et *aulanha* (des types latins vulgaires *abellana* et **abellania*) pour désigner la noisette, on admettra facilement qu'il ait oscillé entre *assanha* et **assana* pour désigner la cenelle. Quant au thème du mot, qui doit être le même que celui du français *cenelle*, j'ignore d'où il vient: l'étymologie courante, qui le tire du latin *acinus*, est pure fantaisie.

1. *Prov. Inedita aus Paris. Handschr.*, p. 88.

2. Voir dans God., *Compl.*, vo *cenele*, trois exemples de l'expression *ne valoir une cenele*, *ne valoir deux ceneles*; il serait facile, probablement, d'en trouver d'autres en ancien français.

3. *Las Plantos as Camps*, 2^e éd., p. 9.

XII. — ASSE, ASSA

Le patois de Limoges possède un adjectif *asse* « inculte » et les verbes correspondants *assa* « laisser inculte » et *desassa* ou *deiassa* « remettre en culture ». *Asse* est employé par Foucaud dans sa fable de *Jupiter e lou Meitadieï* :

L'un di que qu'ei tro mau blöda,
L'autre que lou pöi ei *asse* ¹.

Ruben traduit ainsi : « L'un dit que c'est trop mal emblavé, l'autre que le pays est inculte. » Mais dans une note il déclare que le sens propre de *asse* doit être « effrité », et il ramène *asse*, *assa* au latin *assus*, *assare*. Mistral suppose au contraire que le limousin *asse* est le même mot que le provençal *aisse* « aigre, acide » et il le traduit ingénieusement par « rebelle à la culture ». La forme médiévale de *asse* écarte l'une et l'autre étymologie. Car il est évident qu'il faut reconnaître l'adjectif *asse* actuel dans ce passage d'une charte rédigée à Limoges en 1256 : *totas las apertenensas deu diu mas, absas et vistidas, gaanbadas e no gaanbadas* ². M. Emil Levy n'a pas laissé échapper ce passage ; il l'a relevé dans son *Prov. Suppl.-Wörterbuch*, où figure l'adjectif *abs*, d'après le seul témoignage de la charte de 1256, avec un renvoi clairvoyant à l'article *absus* de Du Cange.

1. Ed. Ruben, p. 196.

2. Leroux, Molinier et Thomas, *Doc. histor.*, I, 177.

De toutes les hypothèses émises sur l'étymologie du bas latin *absus* « inculte », aucune n'est pleinement satisfaisante : le lecteur curieux de les connaître pourra voir Du Cange.

Je m'expliquerai plus loin sur un autre représentant limousin du même thème¹ ; je remarque seulement ici que *asse* est refait sur le féminin *asso*, et que *assa* correspond au bas latin *absare*, dont il y a maint exemple.

(*Revue des parlers popul.*, année 1903, p. 165.)

XIII. — AVENERIL

Godefroy a institué un article *aveneris* « champ où l'on a semé et recueilli de l'avoine ; terre qui n'est bonne qu'à produire des avoines ». Il ne cite qu'un exemple, emprunté à la coutume locale de Soesmes (aujourd'hui *Souesmes*, dans le Loir-et-Cher), et ainsi conçu : « chaumes, millerines et *aveneris*. » Il signale enfin la conservation du mot au sens de « champ d'avoine » dans la Haute-Normandie.

Souesmes est dans le Blaisois ; aussi n'est-on pas surpris de retrouver le mot dans le *Glossaire du pays blaisois* de M. Thibault :

« *Avenris* [prononcé *avanri*], champ dans lequel on a récolté de l'avoine ou de l'orge et qu'on laisse en chaume tout l'hiver. »

La précieuse définition de M. Thibault nous servira

2. Article *desoussina*.

de pont pour passer du normand au manceau. Nous lisons dans Dottin :

« *Avanri*, avanrie, jachère. — *Avèri*, jachère ».

Voilà pour le Bas-Maine. Pour le Haut-Maine, nous avons le témoignage plus verbeux du comte de Montesson :

« *Avairie*, s. f. Repos d'un champ pendant les troisième et quatrième années. Si l'on pouvait avancer que la première syllabe de ce mot est privative, il serait, par son étymologie, rigoureusement la traduction de *sans labour*. »

N'avançons pas, de grâce, et tenons-nous en à *avoine*, d'où part une belle échappée de sémantique.

Ce qui m'intéresse d'ailleurs dans la structure du mot dont je viens d'entretenir le lecteur, c'est moins sa tête que sa queue. Bien qu'on le fasse féminin dans le Maine et qu'on l'écrive *avanrie* (il est fréquemment employé comme nom de ferme), il ne renferme pas originairement le suffixe *-erie*, non plus d'ailleurs qu'un suffixe *-eris*, correspondant à un type latin *-aricius*, dont l'existence n'est pas établie en français¹. Sa désinence primitive était *-eril*, comme je vais le faire voir.

Godefroy a un article *avainerieux* qui aurait gagné à être fondu avec l'article *aveneris* et qui, comme ce dernier, ne comprend qu'un seul exemple. Cet exemple vient du célèbre traité de chasse dit *Le livre du roi Modus*, f° 127 r° de l'édition Blaze, où on lit :

« Ceste roys... doit estre tendue en ung *avainerieux*

1. Voyez ci-dessus notre étude sur le suffixe *-aricius*, p. 67.

pour la chaume qui y est courte. » On sait que le texte de l'édition Blaze reproduit d'anciens imprimés sans valeur linguistique et qu'il faut s'adresser aux manuscrits quand on veut avoir de bonnes leçons. Or, j'ai vu neuf manuscrits, et tous ont uniformément *-il* comme désinence (Bibl. nat. fr. 1297, f° 87 v° : *aueneril* ; 1298, f° 84 r° : *idem* ; 1299, f° 122 r° : *auueneril* ; 1300, f° 128 r° : *auenril* ; 1301, f° 98 v° : *aueneril* ; 1302, f° 90 r° : *aueneril* ; 12399, f° 89 v° : *aueneril* ; Arsenal, 3079, f° 215 v° : *aueneril* ; 5197, f° 58 r° : *auenril*).

Les choses étant ainsi, il est manifeste que le mot *aveneril* correspond à un type latin vulgaire **avenarile*, dérivé de *avena* à l'aide du suffixe composé *-arilis* (*-arius* + *-ilis*). Ce suffixe n'est pas d'un usage fréquent en français. Je suppose qu'il faut le reconnaître dans les mots suivants :

Chaumeril, représenté par le normand *caumeri*, *cammeri*, *camberi*, « pièce de terre encore garnie de chaume » (*Dict. du patois normand de l'Eure*, p. 94).

Femeril, représenté par le comtois *femri* « tas de fumier » (*Mém. de la Soc. de ling.*, XI, 205).

Fromenteril, nom porté jadis par une localité mentionnée sous la forme *Fruenterilis* dans une charte de Charlemagne en faveur de Saint-Denis¹;

Meeril, épis restés sous la meule de blé (*mēta*); voyez ci-dessous l'article *meeril*.

Orgénil, représenté par le nom d'un homme politique et littérateur de quelque notoriété, le vicomte de *Lorgeril*².

1. Mabillon, *De re dipl.*, p. 645.

2. Né et mort dans les Côtes-du-Nord (1811-1888).

XIV. — BABI

A Oloron, on appelle *babi* la mèche de la chandelle de résine; à Montaud, dans le même département, on prononce *babit*; ailleurs, dans la même région, on emploie *babialè* et *bibalè*¹; ailleurs encore, mais toujours en Gascogne, *pabieu* et *pabion*².

Mistral rattache justement la forme actuelle *pabieu* ou *pabion* à l'ancien provençal *pabil*, mais il a tort de suivre Raynouard et Diez pour l'étymologie et d'indiquer le latin *pabulum*. Il faut s'adresser à *papyrus*, comme l'a montré M. Ascoli³.

Les formes béarnaises citées ci-dessus (*babi*, *babit*, *babialè*, *bibalè*) nous offrent toutes l'assimilation en *b* du *p* latin initial sous l'influence du *b* qui était normalement sorti en roman du *p* latin médial intervocalique⁴. *Babialè* est pour **babilè*, l'*a* s'intercalant souvent entre *i* long et *l*; *bibalè* nous offre une métathèse pour **babilè*: l'un et l'autre de ces mots remontent à un type médiéval perdu **babiler*, où le suffixe *-er* est venu renforcer le substantif *pabil*⁵,

1. Lespy et Raymond, *Dict. béarnais*.

2. Mistral, *Tresor*, art. *pabièn*.

3. Cf. Körtling, 6771 et 6852.

4. Même assimilation dans le patois de la Creuse où le typha latifolia s'appelle *bobelbo*, d'un type étymologique **papilia* (voyez mes *Essais*, p. 349).

5. Si on ne trouve pas **pabiler* au moyen âge, on trouve, avec le suffixe *-um*, la forme *pabilum* à Condom (Raynouard, *Lex. rom.*, IV, 392).

c'est-à-dire qu'ils témoignent, comme *pabieu* et *pabiou*, de l'existence d'une forme **papīlus*, au lieu de *papyrus* dans le latin vulgaire de cette région. Il en va différemment de la forme oloronaise *babi*, dont *babit* me paraît être une altération sans conséquence¹. En effet on ne peut pas admettre la chute de l'*l* finale de *pabil* et il n'y a qu'une *r* finale qui puisse ainsi disparaître : je crois donc que *babi* représente une forme médiévale **pabir* qui peut se réclamer du latin classique *papyrus* prononcé **papīrus*.

Dans l'île de Guernesey, le typha latifolia des botanistes s'appelle *pavie*. J'ai supposé que *pavie* pouvait être une graphie incorrecte pour **pavi*, c'est-à-dire remonter à une forme médiévale **pavir*² : l'existence de l'oloronais *babi* ne peut que confirmer ma manière de voir.

(*Mélanges Léonce Couture*, p. 258-259.)

XV. — BAIEN

L'ancien français possède un adjectif *baien*, *baiene* qui qualifie les légumes (particulièrement les pois et les fèves) que l'on a fait tremper dans l'eau chaude jusqu'à cuisson ou ramollissement plus ou moins complet. Godefroy en donne de nombreux exemples ;

1. On ne peut pas supposer que ce *t* soit issu, comme il arrive souvent en gascon, d'un groupe latin *ll*, car après *i* long, *l* double se simplifie en gascon comme ailleurs ; cf. *anyele*, de *anguilla*, et *biele*, de *villa*.

2. *Mélanges d'étymologie franç.*, p. 114.

l'expression « fèves *baynes* » figure encore dans la *Farce du Pont aux Asnes*, qui n'est sans doute pas antérieure au seizième siècle ; mais Cotgrave ne la connaît pas.

Godefroy a justement rapproché de cet ancien adjectif le verbe *bainer*, usité en Franche-Comté, notamment à Dôle, avec le sens de « mettre des légumes secs dans de l'eau chaude pour leur faire subir une première cuisson ». Un autre rapprochement qui s'impose est celui du provençal moderne : *bajan*, *bajano*, demi-cuit, en parlant des légumes ; *bajana*, cuire des légumes à l'eau, échauder des légumes pour les faire renfler ; tremper, en parlant des légumes qu'on fait ramollir dans l'eau avant de les faire cuire, etc. La transition entre le comtois et le provençal nous est fournie par le lyonnais *baïno* et le forézien *beina* « faire macérer des légumes dans l'eau ». Nizier du Puitspelu se figure que *baïno* a été tiré du substantif *bain* « avec conservation de l'ancienne diphtongue *ai* » : la comparaison avec le provençal aurait pu le mettre en garde contre cette explication spécieuse ; mais il ne s'en est pas avisé.

L'adjectif latin *baiannus* « de Baies en Campanie » est une base phonétique excellente pour le français *baïen* et le provençal *bajan*. On sait que le féminin *baiana* est employé substantivement par Apicius Caelius, chez qui *baianas elixas* paraît désigner des fèves cuites à l'eau¹. On peut croire que *baiana* est pour *faba baiana*

1. V, 210; édition Schuch, p. 113. La leçon n'est pas tout à fait sûre ; deux manuscrits donnent *baganas* et l'éditeur est porté à y voir un dérivé de *baca*. Mais l'italien dialectal *bagiana*, etc., appuie la leçon *baianas*.

et a désigné primitivement une variété de fève originaire de Baies : de là l'italien dialectal *bagiana*, etc., qui n'est en usage que comme substantif et désigne, selon les provinces, la fève fraîche, la fève ou le haricot en cosse, la cosse même de la fève, etc.¹. Pour rendre raison du provençal et du français, il suffit d'admettre que l'on a employé *baianus* pour signifier tout naturellement « à la mode de Baies » : *faba baiana* serait une fève qu'on fait « baigner ». On sait la vogue des « bains » de Baies, et que le mot de *Baiae* lui-même avait fini chez les Romains par désigner des eaux thermales quelconques.

Le hasard a fait qu'aucun exemple ancien du provençal *bajan* « cuit à l'eau » ne nous est parvenu, tandis que le français *baïen* est très souvent attesté. En revanche, nous avons en ancien provençal *bajan*, qui est traduit par « insipidus » dans le *Donat*² et qui se continue aujourd'hui par *bajan* « nigaud » et ses dérivés, que Mistral sépare complètement de *bajan* « cuit à l'eau » : c'est pourtant un développement sémantique tout naturel que celui qui va de « cuit à l'eau » à « nigaud » en passant par « insipide » ; il ne s'agit donc que d'un seul et même mot.

XVI. — BIDELHE

Le mot français *vrille* désigne proprement les fila-

1. Salvioni, *Nuove Postille italiane*, v^o *bajana*.

2. Cf. Levy, *Prev. Suppl.-W.*, I, 119.

ments en spirale au moyen desquels la vigne et autres plantes grimpantes et sarmenteuses s'attachent aux corps voisins. C'est par une figure hardie qu'on l'applique communément à l'instrument qui sert à percer le bois. Dans *vrille*, l'*r* est adventice, comme en témoignent les anciennes formes *veille*, *viille*. La comparaison avec le provençal *vedilha*¹ ne laisse aucun doute sur l'étymologie : c'est le latin *viticula*. Les textes anciens montrent que les Romains se servaient à la fois de *viticula* et de son primitif *vitis* pour désigner les vrilles des plantes ; on trouve même dans un glossaire latin-grec une forme masculine *viticulus*, à laquelle correspond l'italien actuel *viticchio*.

Le latin hésitait sur la quantité de l'*i* dans le suffixe diminutif. Voici en effet deux exemples contradictoires :

Dulci namque tumet nondum *viticula* Baccho.

(Valerius Cato, *Diroe*, 115.)

Viticulae in gracili latet ingens corpore botrys.

(*Carmen adv. Marcionem*, 11, 230.)

Parmi les formes romanes, les unes se rattachent à *viticula*, les autres à *viticula*. Tandis que l'italien littéraire dit *viticchio*, le patois lombard dit *vedech* et le bolonais *vdec* (liseron) ; l'engadinois a *vadeilla* (boucle) et *vdail* ; l'espagnol emploie concurremment *vedija* (flocon de laine) et *vedeja* ou *guedeja* (boucle de che-

1. On n'a pas d'exemple remontant au moyen âge, mais ce n'est qu'un hasard. A l'article *vediho*, Mistral indique les sens suivants : vrille de la vigne — liseron — cordon ombilical — nombril — pénis d'enfant — crotte, saleté. Le dernier sens ne se rattache guère aux autres ; il provient peut-être de quelque contamination.

veux). Sur le territoire de la Gaule on ne semble avoir remarqué jusqu'ici que des représentants de *viticula*, notamment le provençal *vedilha* et le français *vrille*. Pourtant il me semble que *viticula* est la base de plusieurs des noms que portent en France le liseron, la clématite et autres plantes analogues : *vreille*, *vieille*, *veillée*, *veuillet*, etc. Il est probable qu'il a aussi quelque chose à réclamer dans la formation du mot *veillote*, terme agricole qui désigne un petit tas de foin enroulé¹. En tout cas, il est sûr qu'il faut reconnaître *viticula*, et non *viticula*, dans un mot béarnais qui n'est pas moins intéressant au point de vue sémantique qu'au point de vue phonétique. Ce mot est *bidelhe*, que Lespy et Raymond enregistrent, sans indication étymologique, avec les deux sens suivants :

- 1° Pas de vis d'une grosse tarière ;
- 2° (A Orthez). Boudin, ressort formé d'une spirale de fil de fer.

(*Mélanges Léonce Couture*, p. 259-261.)

XVII. — BOUDÈ

Le béarnais moderne possède le mot *boudè*, écrit autrefois *bodee*, qui a le sens de « beurre » ; ce mot offre un intérêt particulier. Le grec βούτυρον a été, comme

1. Voyez sur ce mot mes *Mélanges*, p. 163, où j'ai eu le tort de ne pas signaler l'existence de *viticula* à côté de *viticula*. Tout récemment, M. Horning a proposé de reconnaître *vitulus* (veau) dans *veillote* (*Zeitschr. für rom. Phil.*, XXVII, 149) ; il ne m'a pas convaincu.

on sait, latinisé sous la forme *butyrum*. Mais la prononciation de *butyrum* n'a pas été uniforme dans toute l'étendue de l'empire romain. En Gaule, la prononciation dominante plaçait l'accent tonique sur la syllabe initiale, dont l'*u* était long : c'était une imitation de l'accentuation grecque qui a donné naissance à l'ancien français *burre* — la forme actuelle *beurre* est une altération récente de *burre* —, à l'ancien lyonnais *buyro* et au provençal *buire* ou *burre*. A côté de l'accentuation grecque, on pouvait employer l'accentuation latine, qui consistait à placer le ton sur la syllabe pénultième quand cette syllabe était longue¹. Il est clair que la forme béarnaise *boudè* remonte à une prononciation de *butyrum* où l'accent portait sur la syllabe *-ty-* et où l'*u* de la première syllabe était prononcé bref. Cette forme répond à la forme médiévale *boder*, dont Raynouard a relevé deux exemples (l'un dans l'*Elucidari*, l'autre dans la traduction de la chirurgie d'Albucasis) et dont mon ami M. Jeanroy me signale la présence dans le *Voyage au Purgatoire de Saint-Patrice*². Tous ces textes appartiennent à la région pyrénéenne. A côté du traitement de l'accent tonique et de l'*u*, il faut encore remarquer la représentation de l'*y* long par un *e*. Il y a là une contradiction avec ce que nous avons remarqué dans le béarnais *babi*, où l'*y* long de *papyrus* est rendu par *i* ; mais on sait combien la prononciation de l'*y* a varié en latin. C'est le cas de rappeler que, d'après Gaston

1. Sur la place de l'accent dans les mots empruntés au grec, voyez ci-dessous l'article *caillon*.

2. *Bibliothèque méridionale*, 1^{re} série, t. VIII, p. 17, ligne 344.

Paris, même lorsqu'il était long, l'y était identique à l'e fermé latin dans les mots vraiment populaires¹.

(*Mélanges Léonce Couture*, p. 260.)

XVIII. — BOUILLIE

Contrairement à l'opinion courante qui considère le substantif français *bouillie* comme un dérivé du verbe *bouillir*, j'ai proposé de voir dans la forme ancienne *bolie* le thème *bol-* et le suffixe *-ie* et j'ai rappelé que le grammairien Diomède avait latinisé en *bolarium* le grec βολάριον « grumeau »². J'ai été mal inspiré. Ce qui me donnait des doutes sur l'exactitude de l'étymologie reçue, c'est que je ne trouvais pas trace en provençal d'un substantif participial correspondant au français *bouillie* avec le même sens. Depuis que l'inappréciable *Atlas linguistique* de MM. Gilliéron et Edmont a mis à la portée de tous les richesses insoupçonnées du vocabulaire gallo-roman, chacun pourra constater, grâce à la carte 156, que les formes telles que *boulido*, *bulido*, *bulide*, etc., se présentent en des régions très diverses du Midi. J'ai moi-même rencontré fréquemment *bulido* et *belido* dans le Sud-Est de la Creuse (région d'Auzances). Je tiens donc à faire amende honorable et à déclarer que je suis tout à fait revenu de mes préjugés contre l'opinion courante. *Bouillie* est bel et bien un substantif participial tiré de *bouillir*.

1. FICATUM en roman, tirage à part du volume intitulé : *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli*, p. 11 et note 90.

2. *Essais*, p. 257.

XIX. — BRAIMAN, BERMAN

Les textes gascons relatifs à Bayonne mentionnent souvent les *braimans* comme formant une corporation urbaine importante. Giry a traduit *braimans* par « rouleurs de barriques » et il a cité la mention suivante pour justifier son interprétation : « Fo ordenat que los *braymans* prenguon per portar e descargar pipe pleie, etc. » Puis il a eu des doutes sur son interprétation et il a écrit après coup la note suivante¹ : « *Braymans*, ce mot signifie plutôt simplement journaliers, hommes de peine à gages, mercenaires ; ce sont les brabançons ; voyez P. Meyer, *Croisade contre les Albigeois*, II, 69. » Cela, ce n'est plus de l'interprétation ; c'est de l'étymologie ; je n'hésite pas à déclarer que Giry a fait fausse route.

Les mêmes ouvriers sont fréquemment mentionnés dans les comptes latins de l'archevêché de Bordeaux publiés par Léo Drouyn dans les tomes XXI et XXII des *Archives historiques de la Gironde* ; l'éditeur traduit sans hésiter par « rouleurs, ouvriers du port » : il a tout à fait raison.

Giry (ni personne depuis lui, à ce qu'il semble) n'a pas pris garde à un fait qu'il était mieux que personne à même de remarquer et qui est en relation très étroite avec l'idée maîtresse de son beau livre sur les *Établissements de Rouen* : c'est que le mot a passé des rives de la basse Seine à celles de la Garonne et de l'Adour.

1. *Établissements de Rouen*, I, p. xix.

Nous avons dans le gascon *braiman* un emprunt au vocabulaire technique du port de Rouen et de quelques autres ports de la côte normande : à Rouen, à Dieppe, etc., il y avait aussi des *bermans*, dont l'office était analogue à celui des *braimans* gascons. L'article 70 des *Contumes de la Vicomté de l'Eau* de Rouen est intitulé : *De l'office as bermanns*. Il y est dit : « Les *bermans* carchent les tonneaus, etc. » En 1720 on les appelait *bremments* et un factum définit ainsi leurs fonctions : « Les *bremments* sont des officiers dont il est fait mention dans le Coutumier et leurs fonctions sont de charger et décharger les vins, cidres et autres liqueurs de terre à bord ou de bord en bord ¹ ».

Il y en avait ailleurs que dans les ports de mer et même en dehors de la Normandie : Godefroy a relevé cette mention « li *berman* et li broueteur » dans le registre aux bans de Saint-Omer ² et M. de Formeville a écrit tout un mémoire intitulé : *Notice sur les francs-bremments-canonnières de la ville de Caen* ³. Pour expliquer que le mot *berman* ait été transformé en *braiman* à Bordeaux et à Bayonne, on peut admettre que les populations méridionales y ont mêlé le vague souvenir des *Braimansos* ou *Braimans*, c'est-à-dire des routiers brabançons, dont elles avaient tant souffert à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième,

1. Voyez H. de Fréville, *Hist. du commerce maritime de Rouen*, t. II, p. 74 et 535.

2. En réalité, il l'a prise dans le livre de Giry intitulé *Histoire de Saint-Omer*, t. II, p. 535, art. 447.

3. *Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, 2^e série, t. I, p. 283-328.

mais il est évident que ce n'est pas dans cette direction qu'il faut chercher la véritable étymologie du mot. Il faut partir, pour la trouver, de la forme française *berman* telle qu'elle nous apparaît au treizième siècle en Artois et en Normandie.

M. de Formeville a cru que *berman* était le néerlandais *beurtman* « homme, puis bateau qui part à un temps fixé et réglé » ; il est inutile de discuter cette opinion qui n'a aucune consistance sémantique et qui cloche aussi du côté de la phonétique.

Tout récemment, M. de la Roncière, l'érudit historien de notre marine, s'est occupé du mot qui nous intéresse. Je lis dans son tome I, p. 121 : « Reste à le lester (le bâtiment) : les *bruments*¹ s'en chargent ; les bruments sont la corporation des portefaix qu'à Rouen « l'en appelle la *bergue* de antiquité ». Et l'auteur propose en note de voir dans le premier élément de *berman* le verbe norois *bregtha* « tirer, mouvoir ».

J'avoue que je suis un peu embarrassé par ce fait que les *Coutumes de la vicomté de l'Eau* appellent *bergue* le corps des *bermans* et que je ne sais comment expliquer ce mot *bergue*, qu'il serait agréable de pouvoir placer à la base du mot *berman*. N'était cette difficulté,

1. La forme *brument* est une forme labialisée de basse époque, influencée peut-être par un autre mot normand *bruman*, *brument*, qui signifie « fiancé, gendre » et qui n'a de commun avec celui qui nous occupe que la désinence. Je remarque à ce propos que l'article *brument* 1 de Godefroy « espèce de galère, allège, bateau, barque » est absolument dénué de fondement, car dans le seul exemple qu'il cite *brument* est bien notre mot *berman* ; il est vrai que Godefroy a chaussé les souliers de Carpentier (voyez Du Cange, *bruma* 3) et qu'il lui était difficile de marcher droit.

il paraîtrait tout naturel de voir dans *berman* le même mot que dans l'ancien anglais *berman*, qui signifie « porteur » et qui s'explique tout naturellement par le thème même du verbe *bear* « porter », autrefois *bere*, *beren*. Y a-t-il eu emprunt direct du normand à l'anglais, le mot est-il venu par le scandinave, comme le suppose Moisy¹, ou par le néerlandais ? Je sou mets le cas aux savants compétents, ne m'étant proposé ici que de tirer au clair l'origine immédiate du gascon *braiman*.

XX. — BRENA

Le *Dictionnaire béarnais* de Lespy et Raymond enregistre le verbe *brena* comme un terme particulier au patois d'Asson, avec le sens de « prendre le goûter » ; il ne donne pas d'étymologie, mais il rapproche ce verbe du catalan *brena*, qui a le même sens. Il ne faut pas hésiter à reconnaître dans *brena* le latin vulgaire *merendare*, recueilli par Isidore de Séville, et dérivé de *merenda* « collation » ; la plupart des langues romanes ont conservé des représentants de cette famille. La forme gasconne médiévale a dû être **merenar*, avec la réduction normale du groupe latin *-nd-* à *-n-* ; puis la prononciation rapide de la syllabe initiale a fait disparaître l'*e* et rapproché l'*m* de l'*r*², d'où **m'renar* qui a dû

1. *Dict. du patois normand*, p. 118.

2. La tendance du gascon à faire disparaître la voyelle de la syllabe initiale devant *r* est très prononcée : *bregno*, vendange (pour *beregno*), *bren*, venin (pour *beren*), *brimous*, venimeux (pour *berimous*), *cianto*, quarante (pour *caranto*), etc.

aboutir rapidement à *brenar*¹. Nous avons le même processus dans l'évolution du latin *memorare* qui est successivement devenu en Gascogne et dans la région limitrophe: **mem'rar*, *membrar*, **mrembar*, *brembar*, *bremba*.

(*Mélanges Léonce Couture*, p. 260-261.)

XXI. — CADE

Cade est un mot essentiellement provençal que l'Académie française n'a pas admis dans son Dictionnaire, mais que bien des écrivains, depuis le seizième siècle, n'hésitent pas à considérer comme français. Tel est le cas, par exemple, de Pierre Belon, qui n'était pourtant pas méridional, et qui a écrit (f° 46 v° de ses *Remonstrances sur le defect du labour et culture des plantes*, publiées en 1558): « Serbin est comme *cade* ou genévrier rouge, tous trois noms François; ainsi les nomment en Avignon ». De même Lemery, dans son *Dictionnaire des drogues simples*, dit que le *Juniperus major Monspelensium* s'appelle « en François *Cade*² ». Dès 1518, « l'huile de cade » figure dans les tarifs officiels³, et de nos jours encore cette drogue n'a pas perdu sa vogue dans la médecine humaine et vétérinaire.

Donc *cade* est synonyme de « genévrier » dans une partie du Midi de la France. Raynouard a cité le témoi-

1. Il est curieux de trouver en catalan *berena* et *barena* à côté de *brena*. Faut-il supposer l'existence en latin vulgaire de **berendare* au lieu de *merendare*?

2. Page 398 de l'édition de 1760.

3. Godefroy, *Compl.*, VIII, 404.

gnage très précis de Daudé de Pradas, auteur des *Aužels cassadors*, originaire du Rouergue :

Prendetz la goma del genebre,
So es albre ; e sembla pebre
Sa fruita, can es ben madura ;
Et en la nostra parladura
A nom *cade* ¹.

Mistral donne comme formes actuellement vivantes *cade*, *cadre*, *càe*, *chaine* et *chai*. Si l'on remarque que la baie de cet arbuste s'appelle *cadenello* et qu'un lieu planté de « cades » est une *cadenedo* (en limousin *chadenedo*), une *cadenasso* ou une *cadeniero*, on n'aura pas de peine à remonter au type primitif du nom de l'arbuste, lequel ne peut être que **câtinus* (comme *frâxinus*) ou **câtanus* (comme *câssanus* ou *plâtanus*).

Je crois qu'il faut donner la préférence à **catanus*, car il est infiniment probable que le nom de lieu *Cadenet* (Vaucluse), qui est énoncé sous les formes *Cadanetum* et *Catanetum* dans le *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille* (voyez la table géographique), signifie « terrain planté en cades ² ».

Or, dans une compilation rédigée en Espagne vers la fin du septième siècle, on lit la glose suivante : « *Citisum, genus arboris quasi catanum, erba odoribera* ³. »

1. *Lex. rom.*, II, 285 ; cf. l'édition donnée par M. Monaci, *Studj di filologia rom.*, t. V, p. 135, vers 2095-99. Les Bénédictins ont relevé le pluriel *ca-des* dans un acte de 1461 relatif à Saint-Victor de Marseille et le singulier *cade* dans les statuts de Marseille (voy. Du Cange, v^o *ca-des*).

2. La forme provençale *cade* se trouve déjà dans ce cartulaire ; j'y vois aussi *Cadaneira*, comme nom d'un terroir, ce qui correspond au mot actuel *cadeniero*.

3. *Corpus glossarum lat.*, V. 179, 6.

Suit une citation de Virgile, dont on ne voit pas bien le rapport avec la glose : « vix humiles apibus casias roremque [ministrat]. » Le savant latiniste Buechner s'est demandé s'il ne fallait pas corriger le mystérieux *quasi catanum* en *casia tantum*¹. Mais je ne vois pas la clarté qu'apporterait dans le passage cette ingénieuse correction. Les cinq premiers mots de la glose constituent un tout bien cohérent et conforme à certaines façons de parler du compilateur (cf. V, 163, 43 : *aemulus, ejusdem rei studiosus, quasi imitator* ; V, 165, 15 : *alea, quasi bellum*). Il me paraît évident que notre Espagnol a assimilé l'arbuste appelé en latin *cytisum* à celui qu'il connaissait sous le nom de *catanum*. Il a eu tort au point de vue de la botanique, c'est bien certain, et le cytise n'est pas un génévrier ; mais cette confusion même explique qu'il ait qualifié le cytise, dans une glose immédiatement précédente, *genus arborum pinguis*, car le cade, producteur d'huile ou de gomme, mériterait assez bien le qualificatif de *pinguis* qu'on serait fort embarrassé de justifier en l'appliquant au cytise. Si l'on remarque que Raynouard signale *cade* comme existant aussi en catalan², on ne sera pas surpris qu'un Espagnol du septième siècle ait connu le mot *catanum*.

Là s'arrêtent mes informations sur l'étymologie de *cade*. Suppose qui voudra que *catanum* est celtique ou ibérique : je n'ai rien à dire ni pour ni contre cette hypothèse.

1. Dans Goetz, *Thes. gloss. emendat.*, I, 302, au mot *cytissus*.

2. Je ne le vois pourtant pas dans le dictionnaire de Labernia ; mais on trouve *cada* dans Colmeiro, *Dicc. de los nombres de muchas plantas* (Madrid, 1871).

XXII. — CAFORC

Mistral enregistre le substantif masculin *cafour*, variante *escafour*, avec deux sens distincts : 1° enfourchure d'un arbre ; 2° carrefour. Il le croit composé de *cap* « tête » et de *fourco* « fourche ». L'étymologie paraît plausible au premier abord ; je ne la crois cependant exacte qu'à moitié ; et voici mes raisons.

Dans la toponymie de la Dordogne on trouve des lieux qui s'appellent *Le Cafour* et *La Cafourche*. Ces derniers appartiennent à la région où le *c* latin devant *a* devient *ch* ; si le premier élément était *caput*, on aurait **Chafourche*. D'autre part, dans le même département, on trouve *La Cofourche*, *La Coufourche*, noms de lieux écrits au moyen âge *Cofforca*, *Cofforchia*, et, dans le Cantal, *Le Couffour*, au moyen âge *Coforc*, en bas latin *Cufurcos*, *Cufurcum*.

Il faut sûrement partir d'un type du latin vulgaire **Confurcus* ¹. Le changement de *coforc*, *coforcha* en *cafour*, *cafourcho* est dû à la même tendance à la dissimilation que l'on constate dans *cagoulo*, de *cuculla*, *cagoulho*, de **coculia*, etc. ².

1. Dans le Nord de l'Italie c'est le type **confurcium*, **confurcia* qui prévaut ; de là l'italien archaïque *conforzo*, *conforza* « carrefour » (Du Cange, aux articles *confurtium* et *conforza*). En Espagne, le latin vulgaire a dû dire, comme en Gaule, **confurcus* : cf. le diminutif *conforquellus* dans une charte de 780 (*España sagrada*, XXXVII, 306).

2. Ajoutez le béarnais *caiola* « cabane avec un parc pour faire gîter les troupeaux », dont la forme médiévale est *cuiolar*, du latin vulgaire **cubiolaris* (ci-dessous, article *cuiolar*).

Une formation analogue est *coumbranc*, synonyme de *cafour* au sens de « enfourchure d'un arbre ».

XXIII. — CAILLOU

M. Schuchardt est revenu sur l'étymologie de *caillou*. Il lui consacre une dizaine de pages¹, tandis que dans ses *Romanische Etymologien* il n'avait fait que la mentionner en passant. Il se défend d'avoir eu le premier l'idée de rapprocher *caillou* du latin *coclaca*², mais il embrasse cette idée avec une telle ardeur qu'on ne voit pas ce qu'il pourrait faire de plus s'il en était le père.

J'ai dit en propres termes³ : « S'il n'est pas impossible que le latin ait eu une forme **caclacu*, par confusion entre les mots grecs $\kappa\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha\varsigma$ et $\kappa\acute{\alpha}\lambda\lambda\eta\varsigma$ ⁴, et si l'on peut admettre à la rigueur que le κ grec ait été rendu par *g* latin, d'où **caclagu*, rien ne peut légitimer l'hypothèse d'un déplacement d'accent nécessaire pour passer de **caclagu* à *caillou*. » Je tiens à revenir sur cette question du « déplacement d'accent » ; je ne l'avais pas suffisamment étudiée. M. Schuchardt me renvoie à ce

1. *Zeitschr. für rom. Phil.*, XXV, 244-253.

2. L'idée est de Caseneuve, mais Caseneuve déclare qu'il n'ose choisir entre *calculus* et le grec $\kappa\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha\varsigma$, latinisé en *coclaca*. R. Estienne avait depuis longtemps proposé *calculus*, que Ménage a renforcé en **calcululus*, croyant expliquer ainsi la désinence du mot français.

3. *Romania*, XXIX, 438.

4. M. Sch. me fait justement remarquer que $\kappa\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha\varsigma$ et $\kappa\acute{\alpha}\lambda\lambda\eta\varsigma$ ne sont pas deux mots, mais deux variantes dialectales d'un même mot.

propos le reproche de « faire trop bon marché de la phonétique » ; il n'a pas tort, mais il ne sait pas où le bât me blesse. Il y a bien, quoi qu'il en dise, un déplacement d'accent en jeu. Il n'importe pas de savoir si l' α de $\kappa\acute{\alpha}\lambda\alpha\tilde{\alpha}$ était long ou bref, vu que l'accent grec n'en a cure, et que le génitif $\kappa\acute{\alpha}\lambda\alpha\alpha\alpha\varsigma$ est proparoxyton, tout comme $\kappa\acute{\alpha}\lambda\lambda\eta\alpha\varsigma$, où la longueur de la pénultième est marquée par l'orthographe. La question est de savoir si le latin hypothétique **caclacus* doit suivre l'accentuation grecque ou l'accentuation latine. Je demande à traiter cette question *ex professo* (on verra, j'espère, que cela en vaut la peine), et j'accepte la donnée même de M. Schuchardt d'après laquelle le type grec $\kappa\acute{\alpha}\lambda\alpha\tilde{\alpha}$ avait le suffixe $\tilde{\alpha}\tilde{\alpha}$ $\tilde{\alpha}\alpha\varsigma$ et non le suffixe $\tilde{\alpha}\tilde{\alpha}$ $\tilde{\alpha}\alpha\varsigma$.

Nous nous heurtons tout d'abord à la loi générale formulée par M. Meyer-Lübke : « Les proparoxytons à voyelle grecque pénultième longue conservent leur accent : *éremus*, $\tilde{\epsilon}\rho\eta\mu\alpha\varsigma$, ital. *ermo*, a.-franç. *erme*, esp. *vermo* ; *blâsphémus*, $\beta\lambda\acute{\alpha}\sigma\tau\eta\mu\alpha\varsigma$, ital. *biásimo*, franç. *blâme* ; *bútyrum*, $\beta\upsilon\tau\tau\alpha\rho\iota$, ital. *burro*, prov. *buire*, franç. *beurre* ; *sélinum*, $\sigma\acute{\epsilon}\lambda\iota\alpha\iota$, ital. *sédano* ; [*thymallus*], $\theta\acute{\upsilon}\mu\alpha\lambda\lambda\alpha\varsigma$, ital. *témolo*¹. » Il faut rayer *biasimo*, *blâme*, qui sont des substantifs verbaux et qui ne reposent pas directement sur $\beta\lambda\acute{\alpha}\sigma\tau\eta\mu\alpha\varsigma$; mais on pourrait allonger la liste². En revanche, il y a des dissidences dont M. Meyer-Lübke ne tient pas assez de compte. Les mots grecs latinisés où la pénultième est longue, même quand cette pénultième est constituée par une voyelle libre, n'ont pas

1. *Gramm. des lang. rom.*, I, § 17.

2. Voyez d'Ovidio dans *Zeitschr. f. rom. Phil.*, VIII, 95.

tous un traitement uniforme. Le plus souvent, en effet, ils conservent à l'accent tonique la place qu'il occupe en grec, mais il arrive parfois que l'accent glisse sur la pénultième. Voici quelques exemples destinés à mettre ce fait en lumière ; je néglige de parti pris les mots où la pénultième est entravée, parce qu'ils ne sont pas directement en cause.

Βάμβῆξ¹, βόμβῆξ. L'italien *bambace*, *bombace* « coton » témoigne clairement de l'accentuation **bambácem*, **bombácem* ; l'ancien français connaît la forme correspondante *bambais*, avec le même sens². L'italien *baco* « ver à soie » remonte à **bombácum*, qui survit tout entier dans le roumain *bumbac*³.

Βούτυρον. Sans parler des formes dialectales de l'italien, l'ancien languedocien et gascon *boder*, aujourd'hui *boudè*, témoigne de l'accent *butýrum* en latin vulgaire, concurremment avec *bútyrum*⁴.

Κάμηλος. A côté du latin classique *camēlus*, on trouve la graphie *camellus*, qui peut expliquer l'italien *commello*

1. Βάμβῆξ est dans Suidas, mais il est beaucoup plus ancien, puisque Dioscoride emploie le mot composé βαμβάκοειδής « semblable à du coton ». *Βόμβῆξ doit être un croisement de βάμβῆξ et de βόμβῆξ. La quantité βαμβάκοειδής donnée par le dictionnaire grec-français de Bailly est arbitraire.

2. Le mot n'est pas dans Godefroy ; voir l'exemple dans Du Cange, à l'article *bambaxium* et à l'article *pannuleium* ; c'est une précieuse addition de Carpentier.

3. Je m'étonne que M. Sainéan considère le roumain *bumbac* comme un emprunt au turc osmanli *pambouk* (*Romania*, XXXI, 559). L'ital. méridional *vòmbacu* est dû à un recul de l'accent dont il y a d'autres exemples et ne nécessite pas l'hypothèse de **bóm-bucus* en latin vulgaire.

4. Voyez ci-dessus l'article *boudè*.

et le français *chameau*¹; mais il est impossible de ne pas voir le représentant légitime de *camélus* dans l'ancien français *chameil*, *chamoil* — Gaston Paris a déjà protesté, quoique timidement, contre l'idée qu'a M. H. Berger de voir dans *chameil* un mot savant² — et dans l'ancien provençal *camél*. Le sicilien *gammiddu* suppose un type **camillus*.

Κάμινος. Le latin *camīnus* ne semble pas avoir eu d'autre prononciation que la paroxytonique : ital. *cammino*, etc.

Πάπρος. Le béarnais moderne *babi* « mèche » paraît bien être un ancien **pabir*, représentant légitime d'un type latin populaire **papirus* paroxytonique, ce qui confirmerait l'hypothèse que j'ai émise d'après laquelle le guernesiais *pavie* « typha latifolia » remonterait à **pavir*. D'autre part, j'ai conjecturé que le normand *pave* pouvait être pour **pavre* et attester la prononciation proparoxytonique **pápirus*. Les nombreuses formes romanes qui remontent à **papilus* ou **papērus* offrent une confirmation indirecte du glissement de l'accent sur la pénultième³.

Σίναπι. Les formes romanes se divisent nettement en deux séries : la première remonte à un type latin proparoxytonique *sínape*, où l'accentuation grecque est conservée (ital. *sénape*, ladin *sénep*, prov. *sénebe*, *serbe*,

1. La substitution de suffixe peut aussi s'être produite à une époque relativement récente en français, et cela me paraît même plus probable.

2. *Journal des Savants*, 1900, p. 299. Pour le maintien de l'a, cf. l'anc. franç. *chaîne* de *catena* et *chaïere* de *cathedra*.

3. Cf. *Romania*, XXVIII, 197, mes *Mélanges d'étymol. franç.*, p. 144, et ci-dessus l'article *babi*.

gascon *siep*¹, franç. *sanve*); la seconde, à un type latin paroxytonique *sinápe* (ital. dial. *senápe*, *sanápu*, *sanávure*, etc., esp. *jenábe*, franç. dialectal *sené*, *sné*, *sney'*, *sinef*, etc.²).

Je n'ai pas voulu charger cette liste d'exemples dont l'interprétation puisse faire difficulté; c'est pourquoi j'ai écarté de propos délibéré *λεῖμαξ*, *πέπων*, *σίπων*, *φάστ-λος*. Le cas de *σίνᾱπι*, où il ne peut être question de substitution d'un suffixe latin à un suffixe grec plus ou moins voisin, prouve que *καχλαξ* a pu passer en latin sous une forme paroxytonique **caclácu*, analogue à **bombácu*; il est possible d'ailleurs, mais non nécessaire, que l'existence en latin des suffixes *-ācus* et *-āceus* y soit pour quelque chose. Reste la difficulté d'expliquer pourquoi **caclacu* serait ensuite devenu **caclagu*; je ne m'y arrêterai pas, et pour cause³.

M. Schuchardt reproche à M. Meyer-Lübke d'avoir écrit: « Le prov. *-au* et le franç. *-ou*, *-o*, *-eu* ne peuvent s'expliquer que par l'hypothèse d'un type *-avu*, *-au*. » Il fait justement remarquer que les représentants de *fagus* (*fau*, *fou*, *fo*, *feu*) montrent que *-agus* est aussi satisfaisant au point de vue phonétique que *-avus*. La

1. Rolland, *Flore pop.*, II, 75.

2. *Ibid.*, II, 70, 71, 73.

3. M. Schuchardt ne donne pas d'explication exclusive; on peut y voir, dit-il, soit une dissimilation, soit l'effet de la même cause (inconnue d'ailleurs) qui a changé de bonne heure le *c* de *lacus* en *g* et produit l'italien *lago* et le franco-provençal *lau*. M. Meyer-Lübke (*Literaturblatt*, année 1901, col. 116) ne croit pas à une dissimilation: il suppose qu'il a pu y avoir en grec même une forme **καχλαξ αγος* au lieu de *καχλαξ αχος*, d'après les mots en ξ qui fléchissent en γος (par exemple *μάστιξ ιγος*, *φλόξ όγος*, *ύρτιξ υγος*, etc.).

phonétique semble donc incapable de trancher cette question étymologique en faveur de l'un ou de l'autre des types en concurrence, **caclagus* ou **caclavus*, et, comme dirait Montaigne, où la phonétique ne peut aller, il faut que la sémantique y aille. Mais est-il bien sûr que la phonétique soit réduite à l'impuissance ? Il ne faut s'en remettre à la sémantique qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de recherche. Il est rare qu'un mot soit absolument sans famille. Les Gallo-Romains n'auraient-ils pas éprouvé le besoin de faire un dérivé pour désigner un endroit où il y a beaucoup de cailloux ? Ils pouvaient employer le suffixe *-aria* (cf. **petraria*, *perrière*) ou le suffixe *-etum* (cf. *saxetum*). S'il en a été ainsi, nous serons tirés d'embarras sur la nature de la désinence de *caillou*, car **caclagaria* et **caclagētum*, d'une part, **caclavaria* et **caclavētum*, de l'autre, doivent aboutir, en français et en provençal, à des résultats très distincts. Or, si nous parcourons le vocabulaire du béarnais, nous y trouverons le nom commun *calhabere* « tas de cailloux, quartiers de roche », qui ne peut être **caclagaria*, lequel aurait donné **calbaguere* (cf. *arragué*, de **fragarium*, fraisier), mais qui est visiblement **caclavaria* ; et si nous parcourons le vocabulaire français, nous y trouverons le nom de lieu *Chaillevois* (Aisne), autrefois *Chaillevoi*, qui ne peut venir que de **Caclavētum*¹. D'autres formes encore

1. Voici les formes anciennes, telles que les donne le *Dictionnaire topographique de l'Aisne* : *Chaillevoy* (1174), *Caillovoi* (1183), *Chevoie* (? 1214), *Chaillevois* (1216), *Chalavoie* (1241), *Chalevoit* (1243), *Chaillevoi* (1249), *Challivoi* (1258). La même étymologie doit être vraisemblablement attribuée aux deux localités de Cha-

viendront appuyer très solidement le type **caclavus* : le béarnais a les diminutifs *calhabet* et *calhabot* « petit caillou », l'adjectif *calhabé* « qui est plein de cailloux, qui est au milieu des cailloux », de **caclavarius*, le nom de lieu (et par suite de famille) *Calhaba*, de **caclabare*, avec le suffixe *-aris*, si fréquent dans le Sud-Ouest de la France¹ ; la toponymie de la Dordogne n'a pas moins de sept exemples de *Caillavel*, nom qui se retrouve dans l'Aude, et la toponymie de l'Aisne nous offre *Chailvel*, autrefois *Chaillelevel*, c'est-à-dire **Caclavellum*².

En résumé, la concordance phonétique de **caclagus* et de *caillou* n'est qu'une apparence trompeuse, et il est certain qu'il y a *-avus* dans *caillou*. Toutefois le dernier mot de l'étymologie reste encore à dire. Cet *-avus* est-il bien le suffixe latin que nous ne connaissons que dans *octavus* ? Ne pourrait-on songer au gaulois *-avos*, si fréquent dans la toponomastique ? Mais comment rendre compte de la combinaison du latin *calculus* avec un suffixe gaulois ? Le gaulois n'aurait-il pas pos-

livoy qui existent dans le département du Cher, notamment à l'abbaye dont fut abbé le célèbre Furetière et que les textes du douzième siècle latinisent indifféremment en *Callovium* ou en *Callivetum* (*Gallia Christiana*, II, instr. col. 61 et 62).

1. Sur l'extension de ce suffixe, voyez ci-dessous l'article *histar*.

2. Mentionnons aussi *Chaillevette* (Charente-Inf.). Les noms comme *Caillouël*, autrefois *Caillouel* (Aisne), *Caillouet*, autrefois *Caillouel* (Eure), *Chaillot*, autrefois *Chaillouel*, quartier de Paris sur les bords de la Seine, *Chaillonet*, autrefois *Chaillouel* (Aube), *Chail-loué* (Orne) et *Chaillonet* (Seine-et-Marne) sont des dérivés plus récents qui reposent directement sur *caillou*, *chaillou*, absolument comme *clouer* sur *clou* ou *fouet* sur *fou* (de *fagus*) ; ils ne prouvent donc rien. Il y a des dérivés plus récents encore, dans le Nord et dans le Midi, avec une consonne adventice : *l*, *d*, *t* ou *g* ; on n'a pas à en tenir compte.

sédé un mot simple assez voisin du latin *calculus* pour produire les mêmes résultats phonétiques ? M. Schuchardt pourrait mieux que personne débrouiller cet écheveau. Il a clairement montré que l'hypothèse de M. Meyer-Lübke, d'après laquelle *caillou* se rattacherait à un type gaulois *kalljov-*, n'était pas admissible ; peut-être qu'après avoir chassé le gaulois par une porte, il sera conduit à le faire rentrer triomphalement par une autre.

(*Romania*, XXXI, 1-6.)

XXIV. — CAREILLADE

Duchesne, dans son *Répertoire des plantes utiles*, etc., p. 93, enregistre comme premier nom vulgaire de la jusquiame noire le terme *careillade*, dont la désinence proclame assez haut l'origine méridionale. Effectivement, en nous reportant à Mistral, nous trouvons *caleiado*, *careiado*, *caureiado*, *calelhado* et *carelhado* groupés sous le sens de « jusquiame blanche, plante dont les feuilles semblent criblées de petits trous ». Je ne chicanerai point sur le blanc et sur le noir, et pour cause. Mistral rattache ce substantif au verbe *caleia*, *careia*, etc., qui a, entre autres sens, celui de « percer de trous », et qui vient lui-même de *caleu*, *calelh*, etc. « lampe, tache brillante, œil du fromage, etc. », lequel représente le latin *caliculus*, pour *calyculus*. Je crois que le substantif *caleiado*, etc., remonte directement au latin vulgaire *caliculata*. Le pseudo-Apuléc désigne la jusquiame sous le nom de *calicularis* et le médecin Caelius Aure-

lianus se sert de la forme *calicularia* ; mais on trouve *caligulata* dans la rédaction remaniée du médecin Theodorus Priscianus, qui remonte peut-être au sixième siècle¹, et *caliclata*, *caliglata* dans les gloses botaniques du Corpus de Gœtz², qui sont du dixième. On voit que le provençal a de qui tenir. Quant au français, il disait jadis *chenilliee*³, qui répond au latin vulgaire *caniculata*, forme dissimilée (comme **conucula* pour **colucula*) qui est plus fréquente encore dans le recueil de Gœtz.

XXV. — CER

Le *Dictionnaire du patois normand* d'E. et A. Duméril a signalé dans l'arrondissement de Bayeux le substantif masculin *cher* « paquet de chanvre ou de lin non roui » en le rapprochant du bas latin *cherium*, dont la signification est la même⁴.

Le *Dictionnaire du patois normand en usage dans le département de l'Eure* donne le même mot avec le même sens, en faisant remarquer que, selon les lieux, l'*r* finale est muette ou sonore ; il ajoute que dans l'arrondissement de Falaise on dit *chère* et *sérotte* et il rap-

1. Ed. V. Rose, p. 305 : un des deux manuscrits a *caliglata*.

2. *Corp. gloss. lat.*, III, 566, 44 et 625, 22.

3. Sur ce mot voyez *Romania*, XXXII, 100, note 5, et Dorveaux, *L'Antidotaire Nicolas*, p. xiv. Godefroy n'a qu'un exemple, qu'il a lu *cheinlee*.

4. Dans son *Essai sur le patois du Bessin*, M. Joret donne *ché* et indique aussi comme étymologie *cherium* sans commentaire.

proche le patois normand du picard (*cherion*) et du berrichon (*serain*). Le rapprochement avec le picard est bon, car, d'après Corblet, *cherion* signifie « poignée de lin ou de chanvre préparé¹ » ; mais en Berry *serain* signifie « séran » et a une tout autre étymologie. Toutefois, je remarque dans Jaubert un mot *seron*, employé dans la locution figurée *teiller son seron* « mourir », qui ne peut guère signifier que « poignée de chanvre », bien que l'auteur du *Glossaire du Centre* glose ainsi cette locution : « effiler sa corde, user le fil de la vie². »

M. Madeleine a relevé récemment dans un acte de 1781 relatif à Saint-Denis-le-Gast (Calvados) la mention de « 73 sairs de lin » et il marque le mot *sair* d'un astérisque pour indiquer qu'il est encore aujourd'hui usité dans le patois du Bocage³.

Dans le patois de La Dorée (Mayenne), *ser de chambre* signifie « poignée de chanvre vert⁴ ».

A l'autre bout de la France, au pied des Pyrénées, nous retrouvons le même mot avec le même emploi. On lit en effet dans Mistral : « *Sér*, s. m. Paquet (vieux), dans l'Ariège : *un sér de li*, un paquet de lin ». Et pour servir de trait d'union entre la Normandie et le pays de Foix, nous avons, dans Du Cange, un texte latin du Rouergue, extrait du cartulaire de Conques, qui est ainsi conçu : « *Quatuor cerros de canbe* ». *Canbe* veut

1. *Gloss. étym. du patois picard*. Corblet rapproche *cherion* de *cherain* qui signifie « séran » et qui est un mot tout différent.

2. A l'article *teiller*, p. 641.

3. *Revue des parlers popul.*, année 1903, p. 79.

4. Dottin, *Gloss. du patois du Bas-Maine*, p. 470.

dire « chanvre », comme chacun sait, et, en face de la lecture de Du Cange, il n'y a pas à se préoccuper sérieusement de celle de Gustave Desjardins qui a imprimé *cereos* au lieu de *cerros*¹, sans faire d'observation sur ce singulier accouplement.

Nous avons maintenant tous les éléments de la cause et nous pouvons nous prononcer sur l'étymologie. La coexistence de *cer* et de *cher* en Normandie et l'existence de *cherion* en picard montrent clairement que le type cherché commençait par un *c* et non par une *s*; donc, l'hypothèse de Mistral qui voit dans l'ariégeois *ser* un dérivé du verbe *serrar* est à rejeter, tout comme celle des auteurs du *Dictionnaire des patois de l'Eure* qui voient dans le mot normand un dérivé du verbe latin *serere* « enchaîner ». Le bas latin *cherium*, que les Bénédictins ont relevé dans un acte du polyptyque de Fécamp daté de 1235, ne constitue pas une étymologie : c'est un simple témoignage qu'on disait alors, comme aujourd'hui, *un cher de lin* dans cette région ; c'est entendu. Quant à l'idée qu'ils ont émise de voir dans ce *cherium* le grec *χείρ*, n'insistons pas.

Je propose le latin *cirrus*, avec d'autant plus de décision qu'il est admis par tout le monde que *cirrus* s'est conservé dans l'espagnol *cerro* et que l'espagnol *cerro* s'applique spécialement au lin et au chanvre, non pas, il est vrai, à l'état de botte et avant la décortication, mais à l'état de filasse.

L'étude sémantique du mot latin *cirrus* exigerait toute une monographie que je ne me sens pas qualifié

1. *Cart. de Conques*, p. 163.

pour écrire ; je renvoie à Forcellini, en attendant que le *Thesaurus* des Académies germaniques syndiquées pour l'honneur de la philologie latine nous apporte le résultat de leurs doctes élucubrations. Le sens propre paraît être « touffe de cheveux » ; de là on va facilement, d'une part, à « filasse », de l'autre, à « poignée de tiges de chanvre ou de lin dont les sommités forment une touffe¹ ».

XXVI. — CERNEAU

Richelet définit *cerneau* en ces termes : « Ce qu'on ôte d'une noix verte en la cernant et qu'on mange avec du sel et de l'eau ». Les étymologistes considèrent généralement *cerneau* comme un diminutif de *cerne*, lequel représente le latin *circinum*. Scheler fait remarquer qu'il n'est pas nécessaire de le dériver de l'allemand *kern* « grain, pépin, noyau ». La question vaut la peine d'être examinée de près.

Le rapport sémantique de *cerneau* et de *cerne* n'est pas très satisfaisant ; pourquoi *cerneau* n'est-il pas adéquat à *cerne*, comme, par exemple, *cerceau* à *cerce* ? *Cerne* désigne proprement ce qui entoure et non ce qui est entouré. D'autre part, on ne semble pas s'être avisé

1. Je me demande s'il ne faut pas rattacher à la même étymologie le substantif *ser*, *seur* que M. Thibault a signalé dans le patois du Blaisois, où il s'applique aux ceps de vigne. M. Thibault me paraît avoir raison de ne pas le confondre avec *cep* (qui est toujours prononcé *sé* en Blaisois), mais je doute qu'il faille y voir, comme il le pense, le même thème que dans *sarment*.

jusqu'ici de remonter à la définition la plus ancienne que les lexicographes nous ont laissée de notre mot *cerneau*¹. Je la trouve ainsi formulée dans le *Dictionnaire* de Robert Estienne en 1539: « *Cerneau*, cela qui est bon à manger d'une noix, amende et semblables, *nucleus*. » Elle a passé, d'édition en édition, jusque dans le *Thresor* de Jean Nicot, publié en 1606. Il faut avouer que cette définition rapproche singulièrement notre mot *cerneau* du mot allemand *kern* et fait soupçonner qu'il a pu exister en ancien français un mot **cern*, d'origine germanique, dont *cerneau* serait le diminutif. On sait combien sont rares les mots germaniques commençant par *k* dont on peut constater le passage en français et quel intérêt phonétique s'attache au traitement du *k* germanique initial suivi d'un *e* ou d'un *i*; j'ai attiré naguère l'attention sur *scion* et *serène*². Je me demande s'il ne faut pas joindre *cerneau* au dossier. Voici quelques faits qui me semblent appuyer cette manière de voir.

En Champagne, le *cerneau* s'appelle *ceriau*³: je ne vois pas le moyen phonétique de passer de *cerneau* à *ceriau*. Si, au contraire, on suppose un type français archaïque **cern*, ce type sera naturellement devenu de bonne heure **cer*, comme *forn*, *jorn*, etc., sont devenus *four*, *jour*, etc., et une dérivation récente aura tiré *ceriau* de la forme réduite **cer*.

1. Le mot lui-même n'a pas été signalé avant le seizième siècle. Godefroy, dans son *Complément*, n'est même pas remonté jusqu'à 1539; il s'est contenté d'emprunter à Littré un exemple tiré du *Printemps* de Jacques Yver, publié en 1572.

2. *Mélanges*, p. 137, 139 et 179.

3. Écrit *ceriot* par Tarbé, *Rech.*, II, 28.

Le verbe *cerner* remonte à *circinare*, c'est certain ; mais ne peut-on croire qu'il y a eu un autre verbe *cerner* tiré de **cern* au sens spécial de « dégager le noyau de la noix » ? L'allemand a, dans le même sens, *kernen* à côté de *auskernen* et il est remarquable que le patois du Berry dit *écerner*.

Dans le patois savoyard, le substantif *gremô* (francisé en *grumeau*) désigne non seulement le noyau de la noix et de la noisette, mais le cerneau ; il a donné naissance au verbe *gremalyi* « casser les noix et en retirer les noyaux ». Ce verbe a pour synonyme *nâlyi*, dont l'étymologie est clairement **nucaliare*¹. Le même type étymologique est à la base du provençal moderne *nougalba* qui, entre autres sens, a celui « de cerner des noix, les séparer de leur coque », tout comme *desnougalba*². On a relevé à Lavoux près de Poitiers le verbe *nigealé* « enlever les noix de leur coquille³ », qui représente **nucalare*, à côté du saintongeais *enougheler*, du poitevin *enougeler*, du tourangeau *énouler*⁴, etc., qui viennent de **exnucalare*⁵.

Je dois ajouter cependant, pour ne pas paraître abonder en mon sens, qu'il est possible que *circinare* ait spontanément reçu le même développement sémantique et que l'hypothèse d'un type **excircinare*, pour rendre raison du verbe berrichon *écerner*, n'a rien

1. Constantin et Desormaux, *Dict. savoyard*, p. 215 et 282. Cf. Rolland, *Flore pop.*, IV, 44-47.

2. Mistral, *Tresor*, articles *nougaia* et *desnougaia*.

3. Lalanne, *Dict. du patois poitevin*, dans *Mém. de la Société des Antiq. de l'Ouest*, t. XXXII, 2^e partie.

4. Cité par Brachet dans *Romania*, I, 91 ; cf. Godefroy, s. v°.

5. Cf. le grec *νοzzιζεν*, de *νόzzος*.

d'extraordinaire. Dans certains patois provençaux modernes, on dit *estournica* et le substantif *estournic* correspond exactement comme sens à notre mot français *cerneau*.

XXVII. — CIBRE, TRIBE

A Saint-Yrieix-la-Montagne (Creuse), le seau, ustensile de bois cerclé de fer et muni d'une anse, avec lequel on puise l'eau dans le puits, s'appelle *sei*, substantif masculin. On donne le nom de *selho*, substantif féminin, à une sorte de cuvier, plus haut et moins large que le *sei*, qui sert ordinairement à délayer la pâte des crêpes de sarrasin. Il est clair que *sei* et *selho*, au moyen âge *selh* et *selha*, représentent phonétiquement le latin *sītulus* et *sītula*, prononcés de bonne heure **seclus* et **secla*. Dans le canton de Gentieux, le masculin *selh* a perdu complètement le son *lh* et est devenu *se*, avec une prononciation de l'*s* très voisine du son français *ch*. Il s'agit toujours du latin *sītulus*.

Si l'on quitte Saint-Yrieix-la-Montagne pour se diriger vers l'Est, on se trouve bientôt en présence d'un mot différent pour désigner le seau, à savoir *cibre*, dont le *c*, étant placé devant un *i*, prend exactement le son du français *ch* et dont l'*i* a une tendance plus ou moins marquée à s'affaiblir en *e*. On dit, à Aubusson et dans tout l'Est du département, *en cibre* (un seau), et par suite *no cibrado d'aigo* (le contenu d'un seau d'eau), ce qui s'énonce à Saint-Yrieix *en sei*, *no selhado d'aigo*.

Mon collègue et ami, M. Gilliéron, a bien voulu me communiquer les résultats de son enquête sur les noms du seau dans toute la France : il a constaté l'existence de *cibre* (avec des variantes phonétiques négligeables) sur les points qui portent dans l'*Atlas linguistique* les n^{os} 601 (Lavaufranche), 602 (Cressat), 702 (Auzances), 703 (Pontgibaud), 704 (Saint-Quentin), 706 (Merlines), 800 (Désertines), 801 (Saint-Éloi-les-Mines) et 804 (Ennezat), c'est-à-dire dans l'Est de la Creuse, dans l'Ouest de l'Allier, dans le Nord-Ouest du Puy-de-Dôme et dans la pointe Nord-Est de la Corrèze. Le mot est inconnu partout ailleurs. Dans l'Ouest de la Creuse, et là seulement, on rencontre *tribe* (n^o 504, Dun-le-Palleteau) et *trube* (n^o 603, Saint-Dizier).

Les mailles du réseau tendu par MM. Gilliéron et Edmont ont été trop larges pour leur permettre de constater dans le Sud de la Creuse l'existence de *sei*, *se*, représentants du latin *situlus* dont j'ai parlé ci-dessus ; ce n'est là qu'un détail qui nous importe peu¹.

Laissons cela et étudions successivement *cibre* et *tribe* (*trube*) dans leurs rapports possibles avec d'autres idiomes romans.

On lit l'article suivant dans l'inappréciable *Tresor* de Mistral, I, 555 et II, 1157 :

« CIBRE, CIMBRE (b. lat. *cibrius*, val. *ciuber*, all. *zuber*, cuveau ; lat. *cybea*, vaisseau de transport), s. m. Vaisseau de bois dans lequel les bergers transportent le

1. *Situlus* est aussi vivant dans le canton de Royère, arrondissement de Bourgneuf, sous la forme *sei*, notamment à Royère et à Saint-Pardoux-Lavaud.

lait, au moyen d'un bâton qu'ils passent dans deux douves percées ; petit cuvier, dans les Alpes ; fosse de potier, petit réservoir où l'on met de l'argile et de l'eau.

Lou la 'spiravo
A long raïdu e s'aubouravo
Dins li bord escumous dōu cibre,
MIRÈIO. »

Il n'y a pas à en remonter à l'illustre auteur de *Mirèio* quand il s'agit de la langue qu'il parle et qu'il écrit lui-même. Est-il possible de douter de l'identité étymologique de notre *cibre* limousin, bourbonnais et auvergnat, et du *cibre* provençal, lorsqu'ils sont identiques au point de vue de la forme et qu'ils ne se distinguent, au point de vue du sens, que par la nuance sémantique qui sépare un seau d'un cuvier ? Je ne le crois pas.

Franchissons les Alpes. Les continuateurs de Du Cange (y compris le dernier, L. Favre) ont réuni plusieurs exemples du bas latin *ceberus*, *ceberum*, *cebrus*, *ceberus* ou *cibrius*, au sens de « vase en bois » : tous ces exemples proviennent de statuts municipaux de l'Italie du Nord (Casale, Mondovi et Saluce¹). Encore aujourd'hui le mot est très répandu dans cette région et dans tout le domaine rhétique : Milan *ziber*, Pavie *seber*, Piémont *seber*, Montferrat *sebi*, Gènes *sebru*, Canavais *suber* ; Frioul *scevre*, *cevre*, *sevre* ; Basse-Engadine *saiver*, *zaiwer* ; Sopraselva *zeiver*. Partout il désigne une cuve en bois, avec une ou deux anses, qui sert ordinairement pour transporter l'eau, le vin, le lait ou la ven-

1. Cf. *zēbarum* dans un texte de la Ligurie (G. Rossi, *Glossario medioevale ligure*, p. 106 ; communication de M. le comte Nigra).

dange, sauf dans la Basse-Engadine, où le mot s'applique au pétrin ¹.

Toutes ces formes semblent pouvoir se ramener à un mot de l'ancien haut-allemand, dont l'exemple le plus ancien nous est fourni à deux reprises par les gloses de Cassel, où on lit : *gerala* (corrigez *gerula*), *tina* : *zuui-par* ; et *tinaz* : *zuui-par*². Ce *zuui-par* ou *zwipar* est bien clairement composé de *zwei* (deux) et du thème de *beran* (porter) : le sens propre est donc vaisseau de transport à deux.

Mistral n'a pas tort de rapprocher de son provençal *cibre* le roumain *ciuber* ; mais il faut noter que le roumain ne remonte pas directement à la source germanique. On peut voir dans De Cihac, article *cibăr*, *ciubăr*, l'indication de nombreuses formes slaves et magyares qui ont dû servir de véhicule entre l'allemand et le roumain.

Revenons maintenant en Limousin après ce long voyage dans l'Est de l'Europe. Que faut-il penser de *tribe*, *trube* ? En attendant une étude définitive sur l'habitat de ces deux formes, voici quelques notes à ce sujet pour compléter les maigres indications fournies par MM. Gilliéron et Edmont. *Trube* déborde à l'Ouest sur le département de la Haute-Vienne : j'ai un témoin

1. Communications de MM. Nigra et Salvioni. Cf. Körtling, 2^e éd., n° 10464.

2. Nos 125 et 178 de l'édition donnée par MM. Færster et Koschwitz, *Altfranz. Übungsbuch*, 2^e édit., col. 42 et 43. Il est surprenant toutefois que le *w* germanique, si résistant dans l'anc. franç. *amanoir* et *toaille* (où il est représenté par *o*) n'ait laissé aucune trace.

très sûr de l'existence de cette forme à Châteauponsac, arrondissement de Bellac. De son côté, *tribe* déborde à l'Est, sur la rive droite de la Creuse : c'est la seule forme usitée à Ajain, à Glénic et à Pionnat. Mais il ne va guère au delà : à Cressat, dernière commune de l'arrondissement de Guéret dans cette direction, on dit *cibre*, comme le constatent MM. Gilliéron et Edmont. A Saint-Laurent (rive gauche de la Creuse) on prononce plutôt *trible* que *tribe*.

Je considère *trube* comme une forme labialisée de *tribe*, bien que l'hypothèse inverse du changement d'un *u* primitif en *i*, par dissimilation entre l'*u* et la labiale, ne soit pas inadmissible à priori¹. Pour rendre compte de la désinence *-be*, je ne vois que deux moyens : ou supposer un type primitif **trīpīnus* (peut-être antérieurement **trīpanus*), qui aurait abouti à *tribe* comme *fraxīnus* a abouti dans notre patois à *fraise*, ou considérer *tribe* comme issu par métathèse de **tibre*. Dans le premier cas nous enfilons un cul-de-sac, puisque **trīpīnus* reste aussi mystérieux pour nous que *tribe* lui-même. Dans le second, nous faisons faire un pas à

1. Je pense à *nible* (subst. fém.), nuage, qui est dans *Boèce* et qui subsiste aujourd'hui dans la Creuse sous la même forme ; il est difficile de ne pas voir dans l'*i* de ce mot une dissimilation de l'*ū* du lat. *nubes* ; même cas pour *pinze*, de *pūlicem*. Pour la labialisation de l'*i*, comparez le dauph. *kublo* et le bas-limousin *crubel*, crible, qui ne correspond pas au lat. *crībellum*, comme on pourrait le croire (le *b* limousin serait inexplicable), mais qui doit être pour **crubel*, diminutif de **cruble*, du lat. *crībrum* ; joignez-y *grupia*, variante de *grepia*, crèche, *uvern*, variante de *iveru*, hiver, *costubar* (latin *constipare*), *supio*, variante de *sepio*, seiche, etc. Cf. Schuchardt, *Vokalismus*, II, 238 et III, 243.

tribe pour le rapprocher de *cibre*, qui est son équivalent sémantique adéquat. Faut-il franchir le pas ? Oui, si la phonétique nous y autorise pleinement ; non, si elle nous barre la route.

Il est bien certain que dans toute la région qui possède les formes *tribe*, *trube* on ne connaît que *trenpa* comme représentant du latin *temperare*, et que *paubre* comme représentant du latin *pauperum* ; il est certain également que, selon les localités, on trouve pêle-mêle *doubri* et *droubi*, *drebi* comme représentants du latin *deoperire*¹. J'en conclus qu'il n'y a pas de loi impérative en la matière et que, par conséquent, nous avons le droit, sans nous mettre hors la loi, de supposer que *tribe* est une métathèse pour **tibre*. Peut-être **tibre* survit-il quelque part, dans quelque canton inexploré ; mais même s'il ne survit nulle part, nous pouvons croire qu'il a existé jadis, comme nous croyons à l'existence de **tenpra* dans le passé, bien qu'il ait totalement disparu du présent.

Il nous faut maintenant affronter *cibre* et **tibre* et nous demander si nous n'avons pas affaire à deux formes divergentes d'un même type étymologique. Je crois qu'on peut hardiment répondre par l'affirmative, du moment qu'il s'agit d'un mot germanique. Le haut-allemand *zwipar* a certainement succédé à une forme antérieure **twiber*, comme *zwei* a succédé à *twei* : on sait que le *t* a persisté jusqu'à nos jours dans les idiomes bas-allemands. Il faut admettre bon gré mal gré — quelque surprise que cela puisse nous causer au premier

1. Comparez la coexistence de *chirbe* et de *chibre*, chanvre.

abord — que nous trouvons aujourd'hui dans le patois de la Creuse, avec *tribe* et *cibre*, la représentation de ces deux formes germaniques d'époques ou de régions différentes.

A tout prendre, le *t* de *tribe* est moins surprenant que le *c* de *cibre*, car Diez a remarqué depuis longtemps qu'il n'y a pour ainsi dire pas un seul exemple dans le roman de la Gaule d'un *t* initial germanique qui se soit transformé en *z* avant sa romanisation¹. Le silence de M. Mackel sur ce point de phonétique est bien significatif². Et pourtant comment douter que le *cibre* provençal et limousin corresponde réellement au germanique *z̥wipar*?

Le doute pourrait venir d'ailleurs. On a sans doute remarqué que toutes les formes italiennes et rhétiques témoignent que dans *z̥wipar* l'*i* devait être bref, puisqu'elles le rendent par *e*, *ei*, *ai*³. Pourquoi avons-nous un *i* dans nos patois méridionaux de la Gaule? Je n'ai pas assez approfondi les mystères de la phonétique germanique pour décider si l'on peut supposer con-

1. *Gramm. des langues romanes*, trad. franç., I, p. 289-290.

2. *Die germ. Elemente in der fr. und pr. Sprache*, p. 174. Pourtant, à côté de *aloivre*, animal de trait, mot fréquent en ancien français, il faut signaler la forme *ãzoivre* dans le *Roman de Thèbes*, 4775. On sait que le mot germanique correspondant est en anc. haut-allemand. *z̥bar*. D'autre part, il est légitime d'assimiler au *t* germanique initial le *tt* médial ou final : or, à l'allemand *schatz*, gothique *skatt-s*, correspond le provençal *escaz*, cas régime singulier, qui se lit dans *Sancta Fides*, vers 176 (*Romania*, XXXI, 186). M. Leite de Vasconcellos n'a pas été bien inspiré de voir dans ce passage une allusion au jeu d'échecs.

3. L'*i* du milanais *ziber* peut représenter un *e* primitif : comparez *cira*, *tila*, du latin *cera*, *tela*.

curremment en haut-allemand *zwīpar* et *zwīpar* : mais je ferai remarquer que, sans sortir du domaine provençal, nous trouvons concurremment *e* et *i* en face d'un mot germanique ayant un *i*. A côté du provençal ordinaire *melsa*, le dauphinois dit *missa*, le savoyard *miofa* et le bas limousin *mialso*, toutes formes qui, comme l'italien *milza*, restent fidèles à l'*i* primitif¹.

Enfin, et c'est par là que je finirai, je crois pouvoir affirmer que le français a possédé un mot correspondant à celui qui nous occupe, et que le mot français remonte clairement au type germanique **twīber*.

On lit dans le *Roman de Thèbes*, dans l'épisode du bain, lorsque Jocaste remarque les plaies qu'Œdipe porte aux pieds :

Les piés li met a l'eur du *toivre*
Por les plaies mix aperçoivre².

L'éditeur a été embarrassé, non sans raison, par le mot *toivre*, qu'il glose ainsi dans son *Vocabulaire* : « ouverture de la fenêtre ou peut-être bassin ». Le contexte ne permet pas d'hésitation : par *toivre* le poète ne peut vouloir désigner que la baignoire (la *cuve baignoire*, comme on disait au moyen âge) dans laquelle se trouve Œdipe.

De cet exemple, où *toivre* signifie « cuve », je crois pouvoir en rapprocher un autre où le sens est moins clair au premier abord. Je l'emprunte à la *Vie de saint*

1. La désinence en *a* du savoyard *miofa* (Annecy) prouve que le type germanique qui a pénétré en roman était *milza* et non **miltia*, car ce dernier aurait donné une désinence en *e*.

2. Éd. Constans, app. III, 829-30.

Remi, récemment signalée par M. Paul Meyer. Voici ce qu'on lit dans le prologue :

D'autre part il a teil planté
Des biens Dieu, que crestienté (*corrigez* qu'en crestienté)
N'a une toute seule terre
Dont on ne veingne en France querre
L'enseignement de la fontaine
D'escripture et ¹ la clef certaine :
De toutes terres vient on boire (*lisez* boivre)
En France la doussour d'un *toivre*
Qui plus est dous que cil de Romme ².

Il est clair que l'auteur joue sur le nom commun *toivre* et sur le nom propre *Toivre*, le Tibre. Dans ce passage, *toivre* me fait l'effet d'être le « bassin » de la « fontaine » qui figure trois vers plus haut.

L'ancien français *toivre*, cuve, bassin de fontaine, est encore vivant aujourd'hui, sous la forme nasalisée *timbre*³, dans la région des Charentes, où il s'applique à l'auge en pierre dans laquelle on abreuve le bétail⁴. M. Léopold Constans me signale l'existence à Millau de *timbre* « cuve de teinturier ».

1. L'éditeur corrige *et en est*, à tort, à ce qu'il me semble.

2. *Not. et extr. des mss.*, t. XXXV, 1^{re} partie, p. 124-5.

3. Comparez la forme provençale *cimbre*, à côté de *cibre*.

4. Voyez Jônain, *Dict. du palois saintongeais*, au mot *timbre*; Littré au mot *timbre* 3; Godefroy au mot *timbre* 2; Gilliéron et Edmont, *Atlas linguistique*, carte n° 3 (abreuvoir), point 529. On peut se demander si *tinre*, indiqué par Jaubert (p. 649, au mot *tine*) sans renvoi précis comme ayant eu en Berry le sens de « seau » il y a trois siècles, n'est pas une faute de lecture pour **tivre* : ce **tivre* berrichon prouverait que le *tribe* marchois et limousin est bien sorti par métathèse d'un ancien **tivre*. Mon confrère M. Soyer, archiviste du Cher, m'écrit qu'il ne connaît pas d'exemple de cette forme suspecte *tinre*, non plus que de **tivre*.

On a proposé de rattacher à la même origine le français *civière* (Körting, 2^e éd., 10464) : c'est une question qui reste à élucider, mais je doute beaucoup que l'étymologie soit bonne.

(*Revue des parlers pop.*, année 1903, p. 165-171 ; cf. *Bull. de la Soc. de ling. de Paris*, séance du 28 mai 1903.)

XXVIII. — COLCER

M. Meyer-Lübke mentionne le provençal *coussér* « coite » à côté de l'espagnol *colcedra*, comme un représentant du type latin *culcitra*, variante de *culcita*¹ ; mais *coussér* n'existe pas et s'il existait, il ne serait pas le représentant phonétique de *culcitra*, car *culcitra* ne peut aboutir qu'à **colcéira*. Le mot que les anciens textes provençaux écrivent *colcer*, *cosser*, *couser*, et même *colse*, était certainement accentué sur la syllabe initiale, comme le montrent les formes actuellement vivantes : *couce*, *coulce*, *coudre*, *cousso*². On trouve d'autres formes encore, avec la même signification : *cossera*, *cosseña*, *cozna*, *cosna*, *coisna*³ ; et les patois actuels disent, d'après Mistral : *coucedo*, *coucedro*, *coucero*, *coulcedo*, *coulcero*, *couceno*, *coulceno*, *courno*, *coucèiro*, *couino*, *coustio*, *coueto*,

1. *Gramm. des langues romanes*, I, § 594.

2. Levy, *Prov. Suppl.-W.*, I, 288. Le genre masculin donné par Raynouard à ce mot est en contradiction avec ce vers de Folquet de Lunel :

Jairetz en lensols blezitz
E en *cosser* desonradas.

Pourtant Mistral dit que le provençal actuel a les deux genres.

3. Levy, *Prov. Suppl.-W.*, I, 386.

cousto, *couste*, *coueito*, *coueitio*. Il me semble reconnaître dans le tas trois types étymologiques différents : *culcita*, **culcina* et **culcere*.

1° *Culcita*. La forme romane la plus ancienne a dû être **colceda*, mot proparoxyton, qui a ensuite déplacé l'accent et a ainsi donné naissance aux formes modernes *coulcedo*, *coucedo* et, avec une *r* épenthétique, *coucedro*. Dans la région septentrionale de la langue d'oc, la chute de la posttonique a dû suivre de près l'affrication du *c* devant *i* prononcé *e* et l'on a eu **colzta*; de là *cousto*, *couste*, *coueto*, *coueito*, *coustio*, *coueitio*. Toutefois, je ne me rends pas compte de la raison d'être de la désinence *-tio*, qui appartient surtout au Limousin.

2° **Culcina*. La désinence rare *-ita* a été remplacée par *-ina*. De là, d'une part, une forme proparoxytonique *cosseña*, **colcena* qui a déplacé l'accent et a donné naissance à *coulceno*, *couceno*; de l'autre, une forme contracte attestée par l'ancien provençal *cozna*, *cosna*, *coisna* et par les patois actuels qui disent *couino* et *courno*¹.

3° **Culcere*. De même que le provençal a tiré *carcer*, aujourd'hui *carce*, substantif féminin, de *carcere*, cas oblique de *carcer*, de même il doit avoir emprunté *colser* (pour *colcer*), *coulce*, *couce*, etc., à un type **culcer*, **culcere*, dans lequel la désinence *-er*, *-ere* a pris la place de *-ita* ou de *-ina*. A son tour, **culcer*, **culcere* a été supplanté, à cause de son genre féminin, par **culcera*, d'où l'ancien *cossera* (pour **colcera*) et le moderne *coul-*

1. Même substitution, à ce qu'il semble, dans l'anc. gascon *lezna* (Du Cange et Lespy), qui correspond au provençal *lezda*, catalan *leuda*, droit d'entrée sur les marchandises, du latin *licita*; cf. *Romania*, XXVIII, 196 et 487.

cero, coucero. Le déplacement d'accent s'est produit dans la période romane, comme pour **colceda* et **colcena* : ce qui le montre bien, c'est que l'*e* de *coulcero, coucero* est un *e* fermé, l'ancien *e* atone du proparoxyton **colcera*. La langue a suivi la même marche pour aboutir à l'auvergnat *chancera*, dont le point de départ est le latin *cancer, cancere*¹. Mais comme l'on peut révoquer en doute l'exactitude de l'étymologie que j'ai donnée de *chancera*, je citerai un témoin irrécusable en faisant venir à la barre le provençal moderne *pouvero, poulbero* « poussière », autrefois *polvera*, encore employé comme proparoxyton dans la traduction en vers de la chirurgie de Roger de Salerne², de **pulvera*, pour *pulvere*. Cette comparaison sera en outre utile pour l'explication de la seule forme moderne que j'aie laissée de côté, à savoir *coucëiro*, car nous trouvons aussi *poulbëiro* dans Mistral. Je ne vois que l'hypothèse de types allongés en latin vulgaire à l'aide du suffixe *-ia* pour rendre raison de *coucëiro* et de *poulbëiro*, à savoir **culcëria* et **pulvëria*.

XXIX. — CONOBORAGE

On lit dans Godefroy l'article suivant :

CONOBORAGE, s. m., action de reconnaître :

Des couz et des missions que il a fait et mis ons facons et on *conobrage* des chouses et heritages dessus diz. (Janv. 1297, St Berthomé, Bibl de La Rochelle.)

Por les cous et mises que il a fait et mis on *conobrage* des dites (livres) qui sont amortiz et aneentez de tout en tout (*lb.*).

1. Voyez mes *Mélanges d'étym. franç.*, p. 47.

2. *Romania*, XI, 205 et 209.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que *conobrage* a attiré mon attention. Il y a plus de vingt ans, dans le compte rendu de l'œuvre de Godefroy, alors à ses débuts, que je publiai dans la *Revue critique*, je signalais le mot et j'ajoutais : « Il est assez étrange ; mais en l'admettant pour authentique, il faut le rattacher pour le sens à *recouvrer* et non à *reconnaître*¹. » Évidemment, la traduction par « action de reconnaître » est mauvaise ; mais si je traduis par « action de recouvrer », cela ne vaudra pas mieux ; et d'ailleurs, comment raccorder *recouvrer* et *conobrage* ?

Établissons d'abord le sens ; l'étymologie viendra ensuite toute seule. Il me paraît certain qu'en suppléant *livre* dans la seconde phrase, Godefroy a fait une méprise. Les *façons* et le *conobrage* s'appliquent à des héritages, c'est-à-dire à des terres cultivées. On sait que *façon* désigne le labour par lequel on prépare la terre à recevoir les semences ; il serait parfait que *conobrage* fût apte à désigner l'action d'amender, de fumer la terre. Faut de l'engrais, comme dit l'autre². Or, en voici. Ouvrez le *Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis* (n'oublions pas que La Rochelle est la capitale de l'Aunis) par L. Favre et vous y lirez : « *Couneuvre*, s. m. Engrais. B. F. » Ces initiales indiquent que *couneuvre* est emprunté à Beauchet-Filleau ; par suite, c'est un mot usité à Chef-Boutonne (Deux-Sèvres). Donc, comme on trouve fréquemment *br* pour *vr* (de *pr* latin) dans les anciens textes aunisiens³, j'ai le droit d'affir-

1. *Rev. crit.*, 1882, 2^e sem., p. 116.

2. Eugène Labiche, *La Cagnotte*, II, 7 (*Théâtre complet*, V, 70).

3. Gærlich, *Die Südw. Dialecte der Langue d'oïl*, § 113.

mer qu'à La Rochelle, à la fin du treizième siècle, « fumer la terre » se disait *conobrer* : de là *conobrage*, et sans doute aussi le substantif verbal *conobre*, auquel correspond aujourd'hui le *couneuvre* de Chef-Boutonne¹.

Je ne vois pas d'autre étymologie possible pour *conobrer* qu'un type latin vulgaire **conoperare*, c'est-à-dire un verbe fait avec le préfixe *cum* et *operare*, mais distinct comme forme de **cooperare*. Si le latin laisse presque toujours tomber la nasale en composition devant une voyelle ou une *h* et dit *coaccedere*, *coacere*, *coacervare*, *cohabitare*, *cohortari*, etc. ; il admet cependant *comedere* (de *cum* et *edere*) : c'est vraisemblablement le point de départ de la formation en latin vulgaire de **cominiliare*, dont il est inutile de dénombrer la postérité romane. Mais on sait que *cum* se transforme en *con* devant *c* (*concacare*), *d* (*condecere*), *f* (*confabricari*), *g* (*congelascere*), *j* (*conjacere*), *n* (*connaschi*), *q* (*conquadrare*), *s* (*consacerdos*), *t* (*contabescere*), *v* (*convadari*). Il est établi par quelques témoignages isolés que cette forme réduite *con* a fait concurrence à *co* devant une voyelle. Voici les exemples que j'en trouve et qui appartiennent à la période archaïque du latin (je me contente de les énumérer) : *conangustus*, *conauditum*, *conire*, *conhibere*.

Personne n'hésite à considérer le verbe provençal *conortar* comme représentant le type latin vulgaire

1. Rien dans le *Glossaire aunisien* qui fait partie des publications de l'Académie de La Rochelle, section de littérature, choix des pièces lues aux séances, n° 16 (1870). Beauchet-Filleau et Lalanne donnent aussi à *couneuvre* le sens de « second blé, par opposition au blé de guéret ».

**conhortare*¹ : je demande au même titre la reconnaissance de **conoperare* = *conobrer*.

Au point de vue sémantique, tout va bien. C'est par l'action combinée des labours et des engrais que l'homme met la terre en valeur; il est naturel qu'on ait dit **conoperare* en parlant de l'action de fumer, puisque c'est réellement une coopération².

XXX. — CONSIER, DESIER

L'auteur du poème provençal de *Sancta Fides*, récemment retrouvé et publié par un savant Portugais, M. J. Leite de Vasconcellos, dit en parlant de son héroïne livrée au martyre :

Czo lle non prezed un diner,
Q'en Deu a tot son *consider* 3.

C'est-à-dire : « Cela elle ne prisait un denier, car en Dieu elle a toute sa pensée. »

Le substantif *consider* qu'emploie ici le poète est en rapport avec le verbe *considrar* qu'on lit au vers 325 :

Aisim *considr'* o facz' a mi 4.

1. Diez croit que *conortar* peut venir de *confortare* par chute de l'*f*, comme *preon* de *profundum*; mais l'*f* appuyée n'est pas traitée comme l'*f* intervocalique.

2. On pourrait se demander si l'on n'a pas eu d'abord **conopera*, comme *carropera* et *manopera* si fréquents dans les textes et qui paraissent antérieurs aux verbes correspondants; cela me paraît peu probable. En tout cas le genre de *couneuvre* montre que c'est un substantif verbal de l'ancien verbe **conovrer*.

3. Vers 339-340, dans *Romania*, XXXI, 191.

4. Sur la leçon, voyez *Journal des Savants*, 1903, p. 343.

Le poème de *Sancta Fides* conserve fidèlement le *d* latin intervocalique (ou suivi d'*r*) et il est naturel que de *considerare* il fasse *considrar* : par suite, *consider* nous mène les yeux fermés à un type du latin vulgaire **considerium*, modelé sur le latin classique *desiderium*¹.

Le sentiment du vrai rapport morphologique de *consider* et de *considrar* s'est bientôt obscurci et l'on a été surpris d'avoir dans le verbe une *r* qui manquait dans le substantif : par suite, le langage s'est transformé, et l'on a bientôt dit **considrer* au lieu de *consider*. De là la forme ordinaire *consirier*, la seule que connaisse Raynouard : elle est encore vivante en Gascogne où l'on prononce *coussiré*².

Mais l'influence du verbe ne s'est pas exercée dans toute l'étendue du domaine provençal sur le substantif et *consider* n'a pas disparu partout de l'usage. Il s'est conservé notamment dans la région limitrophe du français où le *d* intervocalique tombe et il s'est réduit

1. Cf. ci-dessus, p. 113. Körting admet **considerium* dans son *Lat.-rom. Wörterb.*, mais il a le tort d'en tirer le prov. *consire* qui est, en réalité, un substantif verbal de *consirar*.

2. Alcée Durrieux donne *coussidè* « souci, inquiétude, chagrin » et *coussida* « être inquiet » (*Dict. étym. de la langue gasconne*, II, 159). J'ai eu tort d'identifier ce substantif *coussidè* avec le *consider* de *Sancta Fides* (*Mélanges Léonce Couture*, p. 261). En effet, le dialecte de Lectoure, qui est celui de Durrieux, ne conserve pas le *d* latin intervocalique, mais il le change en *z*. D'autre part, M. l'abbé Sarrau, professeur au petit séminaire d'Auch, m'écrit qu'il a interrogé des jeunes gens et des vieillards de Lectoure et du Lectourois et que personne ne paraît connaître ni *coussidè* ni *coussida*. Je ne sais que penser de la valeur du témoignage de Durrieux. M. l'abbé Sarrau me signale *esconzidè* « chagrin cuisant » dans le Bas-Armagnac ; mais, comme il le dit lui-même, nous avons là affaire à un dérivé du verbe *esconzi*, lat. vulgaire **excocire*, pour *excoquere*.

régulièrement à *consier* ou, avec chute de l'*n*, *cosier*. Il est bon de grouper ici les textes du moyen âge qui emploient cette forme dont on a voulu, bien à tort, contester la légitimité.

En premier lieu, il faut citer *Girart de Roussillon*, où je n'en ai pas relevé moins de huit exemples : vers 334, 2092, 2103, 2971, 5191, 8123, 8676 et 9700 de l'édition Fœrster (*Romanische Studien* de Bohmer, tome V). Dans tous ces passages, la version provençalisée (manuscrit de Paris) est d'accord avec le texte original : elle donne soit *cossier*, soit *cosier*¹ ; le manuscrit d'Oxford donne tantôt *consier*, tantôt *cosier*².

En second lieu vient *Aigar et Maurin*, où on lit à deux reprises *consier* (v. 902 et 1102, édit. Brossner) : Bartsch a proposé de lire *consirier*, mais M. Brossner maintient avec raison la leçon du manuscrit³.

Enfin le fragment d'*Antioche*, vers 183, nous offre un exemple de *cosier*.

1. Édition F. Michel, p. 47, 73, 141, 226, 242, 272. A deux reprises l'éditeur a corrigé arbitrairement *cossier* en *cossirier*.

2. Dans ces différents passages M. P. Meyer traduit *consier*, *cosier* tantôt par « dessein », tantôt par « sentiment », tantôt par « disposition », tantôt par « égard ». Les vers 333-334 l'ont embarrasé, car il les a passés sans crier gare. Les voici textuellement :

Charles per gentes daucnes fu galaubiers :
Ameilloret la molt sos *cosiers*.

Je crois qu'il faut corriger *la* en *las* et traduire : « Charles de belles dames fut amateur : son imagination les améliora beaucoup (il se les figurait plus belles que la réalité) ».

3. *Roman. Forschungen*, XIV, 78 et 86. M. Brossner ne s'explique pas sur la formation du mot ; mais il renvoie à Hentchke, *Die Verbal-flexion in der Oxf. Hs. des Girart de Rossillon*, p. 18, lequel croit que *consier* est sorti par dissimilation de *consirier*.

Cet ancien mot provençal est encore vivant aujourd'hui. Le patois du Bas-Limousin possède le substantif *coussier* « souci, chagrin »¹. La conservation de l'*r* finale n'est pas conforme aux lois phonétiques ; il faut y voir une réaction de l'adjectif *coussirous*, qui existe aussi sous la forme *coussierous*².

Si le latin vulgaire **considerium* a abouti à *consier*, *cossier*, il est tout naturel que *desiderium* ait abouti de son côté à *desier*, qu'il faut distinguer de la forme refaite *desirier*, comme *consier* de *consirier*.

J'ai écrit naguère : « Par une curieuse compensation, le français, qui a en commun avec le provençal les formes de compromission *consirier* et *desirier*, nous a conservé quelques exemples de la forme primitive *desiier*, dont les traces n'ont pas été retrouvées encore en provençal³. » J'ai le plaisir aujourd'hui de ramener à la lumière le provençal *desier*, comme je l'ai fait pour le provençal *cossier*. Le mot figure trois fois dans *Girart de Roussillon* :

Car de Folcon socorre ai *desier* (vers 8124, Oxford).

Li dus non a d'aver tal *desier* (vers 8668, Oxford).

Mais une pauvre femme n'a *desier* (vers 9686, Oxford).

1. F. Laborde, *Lex. limousin* (Brive, 1895). Le *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin* de Béronie et Vialle donne *coucier*, sans définition, avec renvoi à *coussier*, mais l'article *coussier* a été oublié.

2. J'ai proposé de rattacher aussi à l'ancien mot *cossier* le substantif *coussei* que possède le patois du Haut-Limousin (*Romania*, XXXI, 483, n. 2) ; mais la forme régulière serait **coussiei* et il est plus prudent de rattacher *coussei* à *consilium*, bien que le sens concorde assez bien avec celui de *cossier*. Le mot actuel *coussei* est surtout usité dans la locution *se bolha coussei* « ne pas rester oisif, sans souci ».

3. *Romania*, XXXI, 483.

Le manuscrit de Paris est d'accord avec celui d'Oxford; quant au manuscrit de Londres, il donne *desirier* (8124) et *desirrier* (8668).

On peut citer encore le traité des *Vices et des Vertus*, dont M. P. Meyer a donné un long extrait: « En aischi com lo *dezier* de l'arma deu esser en pessamen, etc. ¹ ».

Enfin le mot est fréquent dans la traduction du *Liber scintillarum* de Defensor que renferme le manuscrit français 1747 de la Bibliothèque nationale. En voici quelques exemples:

Lo *desiers* del regne de Deu (fo 26^d) — Si laissam los terrenals *desiers* (fo 29^d) — Los charnals *desiers* (fo 30^a) — L'esperit de *desieir*, so es de desliuransa (fo 30^d) — *Desiers* de diable (fo 36^d) — Los charnals *desiers* (fo 81^a) —

C'est dans ce manuscrit que Raynouard a puisé une citation qu'il fait au mot *defesi* (III, 22): « Sorja d'aquest defeci al *desieir* de coral e vera sabensa. » M. Emil Levy qui la reproduit (*Prov. Suppl.-Wörterb.*, II, 39) propose (toujours!) de corriger *desieir* en *desirier*.

Il me faut maintenant parler du rapport de nos deux mots avec leurs types latins. Ce rapport est en contradiction avec la loi de Darmesteter d'après laquelle nous devrions avoir **cosdier* et **desdier*. Il n'y a pas là de quoi jeter les hauts cris. Comme nom de personne *Desiderius* donne ordinairement en provençal et en français *Desdier*, *Didier*, ce qui est phonétiquement

1. Doc. mss. de l'anc. litt. de la France conservés dans les bibl. de la Grande-Bretagne, Rapports, etc. (Paris, 1871), p. 267, l. 11.

régulier¹ ; de là les nombreuses localités qui se nomment *Saint-Didier*, à côté desquelles il faut cependant reconnaître l'existence de quelques *Saint-Dizier*, tant au Midi qu'au Nord. Il y a eu conflit entre la phonétique et la morphologie et la victoire a été indécise. Là où le rapport morphologique de *desidero* et de *desiderium* (ou *Desidérius*) s'est maintenu intact, l'*i* proto-nique a tenu bon, comme celui de *maritäre* ; quand ce rapport a cessé d'être perçu, la tendance phonétique l'a emporté et l'*i* a disparu.

L'histoire de **considerium* et de *desiderium* renferme encore un autre enseignement : on ne saurait apporter trop de délicatesse à l'étude du langage. Malheur au philologue brutal dont le scalpel fouille sans précaution ces organismes si complexes que nous appelons des mots et où la pensée de l'homme a tracé de mystérieux sillons ! A la base de *considerare* et de *desiderare* se trouve le substantif *sidus*, *sideris* « étoile ». Qui pourrait nous apprendre à quel moment précis l'étoile a cessé de briller dans les intelligences des populations romanes qui ont continué à employer les verbes *considerare* et *desiderare* ? Ce qui est certain, c'est que l'éclipse a dû se produire de très bonne heure et plus tôt encore pour *desiderare* que pour *considerare*, sans doute bien avant que le substantif *sidus* eût disparu de l'usage courant.

En comparant *deservire* et *desiderare*, nous constatons que le français et le provençal sont d'accord pour traiter l'*s* du premier de ces verbes comme une *s* initiale, c'est-à-dire qu'ils lui conservent le son sourd, et pour

1. On a parfois en provençal *Lesdier*, *Leidier*, par dissimilation.

traiter l's du second comme une *s* intervocalique, c'est-à-dire qu'ils la font passer du son sourd au son sonore : à *desservir* s'oppose *desirar*, *desirer*¹.

Pour nous éclairer sur l'histoire de *considerare*, nous avons un autre élément d'une grande importance, c'est le préfixe *cum*. Lorsque ce préfixe entre en composition, il prend, comme on sait, la forme *con* ; mais c'est un fait bien connu que devant une *s* la nasale disparaît de la prononciation du latin vulgaire. De *cum* et de *stare* le latin forme le verbe *constare* : toutes les langues romanes sont d'accord pour établir l'universalité de la prononciation **costare*. Si l's précédée de la nasale est suivie d'une voyelle, elle passe du son sourd au son sonore : *consuere* se prononce **cosere* dans le latin vulgaire et donne en ancien français *cosdre* (et non *costre*), en provençal *coser* ou *cosir* (avec changement dans la désinence de l'infinitif). Si l'on tient compte de cette loi phonétique, on sera amené à considérer l'ancien français *consirer*, non pas comme le représentant du latin vulgaire *considerare*, mais comme un mot emprunté à la langue littéraire. M. H. Berger, dans son beau livre intitulé *Die Lehnwörter in der französischen*

1. Un nom d'homme singulier est *Dessirier*, s'il correspond réellement au latin *Desiderius*, contaminé à une époque récente par le verbe *desirer*. On sait qu'il est porté à l'heure actuelle par le gouverneur de Paris, lequel veut bien m'informer que sa famille est originaire de Champlive (Doubs). D'autre part, je constate l'existence à Lautrec, en 1340, d'une famille *Dessirier* et, dans la même région, les graphies concurrentes *desirier* et *dessirier* pour le nom commun qui signifie « désir ». Faut-il voir là une survivance du sentiment de la composition *de-siderare* ? C'est bien peu probable.

*Sprache ältester Zeit*¹, ne s'en est point avisé, et l'on chercherait en vain *consirer* parmi les mots qu'il a étudiés.

Le provençal nous offre un état de choses plus complexe : les anciens textes présentent les trois graphies *consirar*, *cossirar*, *cosirar*. Les patois actuels n'ont aucune trace de la nasale, mais ils sont tous d'accord sur la prononciation de l'*s* comme une sourde. Que faut-il en conclure ? Il est bien certain que le latin vulgaire a connu pendant longtemps une prononciation dans laquelle l'*n* disparaissait, mais où l'*s* conservait le son sourd. Théoriquement, on pourrait assimiler **cosiderare* à *deservire* et aboutir à *cossirar* et à *desservir*. Mais si l'on remarque qu'il n'y a pas de verbe simple **siderare* qui ait pu jouer vis-à-vis de **cosiderare* le rôle qu'a joué *servire* vis-à-vis de *deservire*, d'une part ; si, de l'autre, on se rappelle que partout *desiderare* a changé son *s* sourde en *s* sonore, on se convaincra facilement qu'en raisonnant ainsi on fait fausse route. Il faut admettre qu'en provençal comme en français *considerare* a sombré sous sa forme vraiment populaire pour reparaitre ensuite comme mot d'emprunt sous la forme **considrar*, réduite bientôt à *consirar*. La chute de la nasale ou, pour mieux dire, l'assimilation de *ns* en *ss*, est un phénomène postérieur, propre à la phonétique provençale, qui se retrouve dans *pensar* *pessar*, *transir* *trassir*, etc. Je crois qu'il faut interpréter de même tous les mots provençaux dont l'initiale oscille entre *cons-*

1. Leipzig, Reisland, 1899. Cf. le magistral compte rendu de Gaston Paris, *Journal des Savants*, mai et juin 1900.

et *coss-*, par exemple *cospirar*, *cossegre*, *cosselh* (et ses dérivés), *cossemtir*, *cosciencia*, *cossol*, *cossoiar*. Ce qui le prouve bien, c'est que le groupe *nc* lui-même, le *c* ayant fini par prendre devant *e* ou *i* le même son que l'*s*, donne lieu à la même assimilation et que l'on trouve *cossebre*, *cossetar*, *macip* au lieu de *concebre*, *concelar*, *mancip*, du latin *concupere*, *concitare*, *mancipium*.

XXXI. — CUIOLAR

On appelle couramment *cayola*, *coyala*, *cuyala* ou *cujala*, en patois béarnais¹, une cabane sur la montagne, avec un parc pour faire gîter le troupeau et un pâturage d'une certaine étendue pour le nourrir². Le mot se trouve dans les textes du moyen âge; le plus ancien qui le contienne est le *Livre d'Or* de Bayonne, qui l'écrit *cuiolar*. Les tentatives étymologiques faites pour l'expliquer sont restées infructueuses. Je crois qu'il faut partir d'un type latin **cubiolaris*, tiré à l'aide du suffixe *-aris* de **cubiolum*, diminutif normal de **cubium*, dérivé lui-même du verbe *cubare* « coucher » à l'aide du suffixe *-ium*. L'existence de **cubium* en latin vulgaire est établie depuis longtemps³. Remarquez que le provençal *jatç* « gîte » remonte à un type **jacium* qui

1. Inutile de reproduire la graphie par *aa* qu'affectionne le béarnais : *coyalaa*, etc.

2. Voyez Lespy et Raymond, *Dict. béarnais*, articles *coyalar*, *cujalaa*, *cujolar*, *cuyalaa*, et E. Levy, *Prov. Suppl.-W.*, article *cujolar*.

3. Voyez Körting, n° 2641, et Meyer-Lübke, *Gramm. des lang. rom.*, II, § 404.

est à *jacere* « gésir » dans le même rapport que **cubium* à *cubare*. L'emploi du suffixe *-aris* en gascon sera étudié plus loin à l'article *histar*.

A côté des formes citées plus haut, Lespy et Raymond signalent dans la vallée de Barèges une forme particulière *couylaa*. Cette forme n'infirme pas l'étymologie que je propose, au contraire : elle vient de **cubio-laris* par chute de l'*o* protonique. On sait que d'un même type, **castellaris*, selon que la prononciation a obéi aux lois purement phonétiques ou qu'elle s'est laissé influencer par le souvenir du mot *castellum*, dont **castellaris* était le dérivé, nos dialectes méridionaux ont fait *Caylar* ou *Castelar*, termes très fréquents dans la toponymie.

(Mélanges Léonce Couture, p. 262.)

XXXII. — DAUMAIE, DAUMAIRE

L'article *dalmatica* de Körting est bien court : on n'y trouve cité que l'ancien français *daumaire*, sans aucune référence. Il n'est pas inutile de rappeler que différents patois actuels ont conservé *dalmatica* sous des formes variées dont on n'a pas toujours vu la véritable étymologie.

Dès 1650, Ménage a signalé l'angevin *daumoire* « dalmatique » et a prétendu l'expliquer par un type **dalmatarium*¹. Quelques trente ans plus tard, Furetière fait la remarque suivante : « Les paysans du Berry et autres

1. *Origines de la langue française*, art. *dalmatique*.

lieux au delà de la Loire ont des habits faits en forme de casaques longues qu'ils appellent *daumais* : ce qui, apparemment, est un mot corrompu de *dalmatique*¹. »

Le comte Jaubert a recueilli *dômaie* et *dômaire*, sans savoir qu'il avait été devancé par Furetière et il a proposé dubitativement comme étymologie *dominica*² ; puis, sous l'influence de Ménage, il semble s'être résigné à rattacher le mot berrichon à *dalmatica*³. E. de Chambure a voulu innover et il renvoie au bas latin *doma-derius* pour *hebdomadarius* ; ce n'est pas heureux, mais il faut lui savoir gré d'avoir rapproché des patois du Morvan et du Berry ceux du Poitou, qui emploient encore aujourd'hui *daumaie* dans le sens de « blouse », de « veste », et en général de « vêtement qui enveloppe⁴ ». Il est inutile de citer les différents recueils lexicographiques relatifs à cette dernière province, qui ne feraient que confirmer ses indications.

Il est tout à fait certain que *daumaire*, *daumoire* et *daumaie* remontent au latin *dalmatica* et constituent des doublets vis-à-vis du français littéraire *dalmatique*. Depuis longtemps Gaston Paris a signalé le parallélisme de *grammaire* = *grammatica* et de *daumaire* = *dalmatica*⁵. L'angevin *daumoire* nous offre la même permutation de *ai* en *oi* que nous observons dans *Amboise*, *armoire*, *grimoire*, *Sermoise*, etc. Reste *daumaie* qui, au

1. *Dictionnaire universel* (publié en 1690), art. *dalmatique*.

2. *Gloss. du centre*, 2^e éd., p. 232.

3. *Ibid.*, p. 720, et *Suppl.*, p. 54.

4. *Gloss. du Morvan*, p. 260.

5. *Romania*, VI, 130.

premier abord, est surprenant. Nous le trouvons, dès le douzième siècle, rimant avec *plaie*, dans le *Roman de Thèbes*, texte de l'Ouest, qui offre aussi, mais en dehors de la rime, la forme *daumaire*. Sans entrer dans l'examen approfondi de la genèse phonétique de *daumaie*, je me bornerai à rappeler que la disparition de la dentale est un fait que nous constatons aussi dans *foie*, de **feticum* ou **fedicum*¹, et dans les anciennes formes *meie*, *mie* « médecin », qui remontent à *medicum*.

Il reste à savoir si les formes *daumaire*, *daumaie* doivent être considérées comme une preuve de la persistance de la *dalmatica* romaine dans le costume civil, ou s'il faut voir dans leur existence un témoignage de l'extension plus récente de l'usage de la *dalmatica* ecclésiastique à la population laïque. Si l'on remarque que *dalmatica* n'a pas abouti à **daumage* ou **daumache*², comme *natica* à *nage* ou *nache*, mais qu'il n'a donné naissance qu'à des formes demi-savantes, on se ralliera sans hésiter à la deuxième manière de voir.

XXXIII. — DAVAIS, DAVAISSA

Raynouard a rangé sous l'article *vayssa* (V, 471)

1. Gaston Paris, *FICATUM en roman* (tirage à part de *Miscellanea linguistica in onore di G. Ascoli*), p. 4.

2. La forme *domagne*, dont Godefroy enregistre un exemple isolé de 1424, paraît mériter peu de confiance ; quant à *amaticle*, *amatique*, c'est une altération curieuse, mais de date relativement récente.

« vigne sauvage, lambrusque ¹ », les deux exemples suivants :

Ges una pruna d'avays
En s'amor non daria.

RAIMBAUT DE VAQUEIRAS : S'una dona (lire : D'una dona).

Don melhor frug que d'avayssa
N'aura.

B. ALAHAN DE NARBONNE : No puesc.

Je crois qu'il faut lire *davais*, *davaissa*. De *pruna davais* je rapproche le rouerguat *lobais* qui désigne le prunier sauvage et son fruit ; et l'emploi du féminin *davaissa* pour désigner spécialement la prune sauvage me paraît assez naturel. Quoi que l'on pense de l'étymologie du français *davoine*, *davaine*, que l'on a voulu rattacher au latin *damascena*², je crois que le provençal *davais*, *davaissa* doit appartenir à la même famille.

XXXIV. — DEGATIER

Raynouard a relevé le mot *degatier* dans la charte

1. Cette traduction de *vayssa* par « vigne sauvage » est bien hasardée ; actuellement *vaïss*, prononcé *baïss*, désigne dans le Rouergue, soit le coudrier, soit l'alisier (*baïss* blanco).

2. Voyez sur ce mot une note de Gaston Paris, *Romania*, XXX, 402, et les observations afférentes de M. Meyer-Lübke, *Z. für rom. Phil.*, XXVI, 263. L'idée de remonter à *damascena* n'est pas neuve ; cf. Dartois dans *Mém. Acad. Besançon*, 1850, p. 213. Je saisis cette occasion pour signaler la forme curieuse *dagoïne* (et par assimilation *gagoïne*) dans le patois de Saint-Pol, l'argot *davonne* « prune » (*Nouveau Larousse illustré*) et le savoyard *amezna*. Les auteurs du *Dictionnaire du patois de l'Eure* ont relevé depuis longtemps ce curieux passage de *Madame Bovary* de Flaubert : « J'ai planté pour elle, sous sa chambre, un prunier de *prunes d'avoine* (sic). »

de coutumes de Moncuq, publiée au tome XVI, p. 132, des *Ordonnances*. Il l'a traduit par « surveillant des dégâts, garde champêtre » et l'a rattaché à la même famille que *gast*, *gastar*¹. M. Levy se demande si la forme et le sens de ce mot sont bien assurés². Il est évident que Raynouard a fait fausse route en supposant que *degatier* était apparenté à *gastar* ; mais la forme est bonne et le sens de « garde champêtre » est certain. *Degatier* vient de *dec* « borne, limite » et l'officier qui porte ce nom est le même que celui que d'autres coutumes appellent *deguier*³. C'était une manière de garde champêtre, chargé de réprimer les menus délits commis dans la banlieue, dans les *decs* de la ville.

Le suffixe composé *-atier* (*-at* + *-ier*) a un rôle assez considérable dans la dérivation provençale, bien que ni Diez ni M. Meyer-Lübke n'en fassent de mention spéciale⁴ ; on le retrouve dans *boscacier*, *bovatier*, *caussatier*, *coratier*, *egatier*⁵, *filatier*, *granatier*, *lobatier*, *mulatier*, *orsatier*, *panatier*, *pelatier*, *porcatier*, *telatier*, *vaca-*

1. *Lex. rom.*, III, 439.

2. *Prov. Suppl.-W.*, II, 50.

3. *Deguiet* est dans Raynouard, III, 19 ; cf. Du Cange, *vo deguarius*. Raynouard traduit bizarrement par « dégan » ; mais *deguier* se rattache à *dec* et non au latin classique *decanus*. Quant à *dec* « limite », qui a un *e* ouvert, il vient du latin vulgaire *decus*, pour *decussis*, et est sans rapport étymologique avec *dec* « tache, vice », qui a un *e* fermé et est d'origine germanique.

4. M. Horning en a dit quelques mots à propos du fr. *courtier* dans *Z. fur rom. Phil.* XIII, 325.

5. M. E. Levy a bien raison de repousser les attaques dont ce mot a été l'objet (*Prov. Suppl.-W.*, II, 323) ; mais il ne faut le confondre ni avec *egassier*, formé avec le suffixe composé *-aciarius*, ni avec *eguezier*, qui sera étudié plus loin à son ordre alphabétique.

tier, etc. Le français emploie plutôt *-etier* : *chaussetier*, *courtier* (autrefois *couretier*), *grainetier*, *louvetier*, etc. Il y a pourtant au moins un exemple de *-atier* en français, c'est *puisatier*.

(Cf. *Bull. de la Soc. de ling. de Paris*, séance du 21 juin 1902.)

XXXV. — *DEIMAI*

Foucaud a répété à deux reprises les deux vers suivants dans la fable *L'Ane e lou Che* :

Tu ne sirâ pâ bien *deimai*
Pèr un piti moumen de mai ¹.

Il a donné lui-même la traduction « fatigué, gêné » pour le mot *deimai*, qui a fort embarrassé son commentateur, Émile Ruben. Ce dernier constate d'abord que *demai* se trouve comme substantif dans Dom Duclou au sens de « surplus, excédent », puis il ajoute : « Peut-être *demai* est-il devenu adjectif avec la signification d'*excédé* ? » Mistral s'est rangé à cette manière de voir ². Pourtant il saute aux yeux que *demai*, composé de *de* et de *mai*, n'est pas la même chose que *deimai* et ne peut sans danger lui être assimilé. J'ai retrouvé dans une formulette que connaissent encore les vieilles gens

1. Éd. Ruben, p. 139.

2. Je m'aperçois au dernier moment que Ruben s'est ravisé et a reconnu dans *deimai* le substantif *eimai* (additions de l'édition de Foucaud, p. CLXVIII); mais il ne se rend pas bien compte de la formation, car il qualifie *deimai* d'adjectif ou de participe.

de Saint-Marc-à-Loubaud (Creuse) cet énigmatique *deimai* :

*Kan lo mènogri nai,
Lo berbi di : « Sai pa deimai. »
— « Sai be, me », di lo tauro, « jusk'o miè mai,
Mai por delai. »*

Quand le pied-d'alouette naît,
La brebis dit : « Je ne suis pas inquiète. »
— « Si fait moi », dit la génisse, « jusqu'à mi mai
Et par delà ¹. »

Je crois qu'il faut voir dans *deimai* une locution composée de la préposition *de* et du substantif *eimai*, autrefois *esmai*, lequel correspond au français actuel *émoi*. Cette locution signifie proprement « en émoi » : elle gagnerait certainement à être écrite *d'eimai*².

L'étymologie des mots *émoi*, *esmai* est bien connue³ et il est inutile d'y insister. Mais la locution *d'eimai* offre matière à réflexions.

L'emploi de *de*, là où le français s'adresse à *en*, peut surprendre ; on le retrouve pourtant, en français même, dans la locution *être de loisir*, à laquelle le provençal moderne répond par *estre de lezer*, *de lezour* ou *de legour*. Le limousin connaît la locution *d'aise*, absolument similaire à la locution *d'eimai*, témoin cette phrase de Jean Lalet : *Sei d'aise que ma fenno l'aio choùsil* (je suis

1. Communication de ma cousine M^{me} Leclère, originaire de Bouffanges, commune de Saint-Marc-à-Loubaud.

2. C'est d'ailleurs la graphie que je trouve dans le *Virgilo Limouzi* de l'abbé Roby, composé en 1748 et publié récemment par M. Hubert Texier (Paris, Bouillon, 1899), p. 170 et 282.

3. Körting, 3420.

aise que ma femme t'ait choisi)¹. On dit en Berry *être de santé*, pour « être en bonne santé »², et dans l'arrondissement d'Aubusson, *demoura de pacienso*, pour « rester tranquille ». Je ne parle pas, bien entendu, des locutions courantes comme *d'abord*, *d'accord*, *d'avantage*, *d'emblée*, etc., etc., dans lesquelles la préposition *de* a une valeur différente.

Une autre question se pose, et fort délicate. Si l'on écrit *deimai*, faut-il considérer qu'on a affaire à un adjectif, comme Ruben et Mistral ne semblent pas en douter ? C'est un point sur lequel Arsène Darmesteter nous aurait éclairés, s'il avait songé à le discuter dans son *Traité de la formation des noms composés* ; mais il a éludé la discussion. Dans le chapitre qu'il consacre aux « adjectifs issus d'une juxtaposition », il semble ignorer l'existence de *débonnaire* ; puis il le mentionne à contresens au milieu des substantifs composés du type *aloi*.

Il n'est pas douteux que, dès le moyen âge, les locutions adverbiales *de bon aire*, *de mal aire*, *de put aire* soient devenues de véritables adjectifs, puisque l'on trouve au cas sujet singulier *debonnaires*, *demalaires*³, *deputaires*, et des dérivés ou composés comme *debonnairement*, *debonnairété*, *adebonnairir*, *deputairement*, *deputaireté* (arrangé pédantesquement en *desputarité*). Je ne vois pas que pareil phénomène se soit produit pour d'autres

1. *Counteis de la Queirio*, p. 53.

2. Jaubert, *Gloss. du Centre*, au mot *santé*.

3. A l'exemple unique de ce mot que Godefroy cite à l'article *demalaire* on doit en ajouter plusieurs qui figurent à l'article *aire*, t. I, p. 194.

locutions jetées dans le même moule, telles que *de franche orine*, *de put lin*, etc. ; cela tient sans doute à ce qu'elles étaient moins fréquemment employées. Mais y a-t-il de véritables adjectifs formés par la juxtaposition d'une préposition et d'un substantif (ou d'un adjectif employé substantivement) sans plus ? Gaston Paris considérait l'adjectif actuel *aise* et l'ancien adjectif *ente* comme des contractions des locutions adverbiales *a aise*, *a ente* et il avait promis d'étudier de plus près cette question à laquelle il rattachait l'étymologie de *guet-apens*¹. D'autre part M. Tobler, après Diez, a montré que l'ancien français ne possède pas réellement d'adjectif *engrant*, mais des locutions adverbiales *en grant*, *en grande*, *en granz*, *en grandes*². Il faut également décomposer en *a seür* l'adjectif *asseür* admis par Godefroy dans la plupart des exemples qu'il cite ; cependant il semble bien que Froissart et Jean d'Arras aient employé *asseür* comme un véritable adjectif. Le *Dictionnaire général* a admis sans hésitation l'existence d'un adjectif *debait*, *debaite*, que quelques archaïsants employaient encore au dix-septième siècle ; mais il faut avouer que le féminin *debaite* ne se rencontre jamais. De nos jours les patois méridionaux connaissent *delezer* (limousin *delezei*) comme adjectif et comme substantif³ ; dans le Haut-Maine, Montesson enregistre *adelaisi*, *aderlaisi*, au fém. *adelaisie*, *aderlaisie*, qui se

1. *Romania*, XXIX, 262.

2. *Li Dis dou vrai Aniel*, 2^e éd., p. 21.

3. Mistral considère *deped* (debout, sur pied) comme étant adverbe et adjectif.

décompose certainement en *à + de + loisir* ; mais la forme fém. n'a qu'une valeur théorique.

Il n'est pas douteux que *se tenir droit* et *se tenir debout* ne soient des expressions équivalentes ; mais peut-on considérer *debout* comme un véritable adjectif au même titre que *droit* ? Je ne crois pas, tant que nous ne nous serons pas décidés à dire : *Cette femme se tint longtemps *deboute*. La langue finira sans doute par franchir l'étape ¹, mais il ne faut pas la devancer.

C'est pourquoi je conclus qu'il vaut mieux écrire encore *d'eimai* que *deimai*. On verra plus tard. Comme dit Foucaud :

Tu ne sirâ pa bien *d'eimai*
Pèr un piti moumen de mai.

(Cf. *Bull. de la Soc. de linguistique de Paris*, séance du 7 juin 1902 ; *Revue des parlers popul.*, année 1903, p. 171.)

XXXVI. — DÉLAVRA

Le français *doloire*, le provençal *doladoira*, le dauphinois *dalouèri*, le lyonnais *doliuri*, etc., remontent à un type latin vulgaire *dolatoria*, dont l'existence ne soulève aucune difficulté ². Mais le latin classique *dolabra* n'a-t-il aucun représentant en roman, comme

1. L'étape est franchie pour *alerte* et *ingambe*, mais ce sont des locutions d'origine italienne où le français n'est pas gêné par sa propre tradition.

2. Le gascon *doladera*, auj. *douladèro*, offre une substitution du suffixe habituelle dans les désinences analogues : *-atarius*, au lieu de *-atorius*.

porterait à le croire son absence du *Lat.-rom. Wærterbuch* de Körting et des différents suppléments qu'on y a ajoutés ?

Je lis dans le *Patois de Vionnaz* de M. Gilliéron, p. 144 : « *Délavra*, pioche à un tranchant. » Régulièrement, on devrait avoir à Vionnaz, *delavra*, non *délavra*. Il ne me semble pas que ce soit une raison suffisante pour repousser l'étymologie *dolabra*, si l'on se rappelle que dans l'antiquité romaine la *dolabra* n'était pas seulement un instrument de charpentier, mais aussi une pioche de pionnier.

XXXVII. — DESOUSSINA

Béronie, dans son *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin*, a enregistré le verbe transitif *deso-oussina* (c'est ainsi qu'il écrit) en se bornant à noter qu'il est synonyme de *degoursa* ; or il traduit *degoursa* par « défricher en arrachant les bois et les épines. » Voici ce qu'est devenue dans le *Tresor dón Felibrige* la courte indication de Béronie :

Deséusina, desóusina (lim.). v. a., arracher les chênes-verts, défricher. Racine : *des, éusino*.

Je pense, jusqu'à preuve du contraire, que « *deséusina*, arracher les chênes-verts » est un simple schème. Mistral a considéré que le bas-limousin *desoussina* était une faute pour *desousina*, et que *desousina* pouvait être composé de *des* et du substantif *éusino, ousino, ausino* (la forme varie selon les lieux) qui désigne soit le gland

de l'yeuse, soit l'yeuse elle-même. C'est une opinion. On avouera cependant que s'il existait ou s'il avait existé un substantif *oussino* « terre inculte, friche », le verbe *desoussina* serait bien mieux venu à signifier « défricher ». Or, j'ai montré plus haut¹ que la langue du moyen âge connaissait l'adjectif *abs*, *absa* « inculte », représenté aujourd'hui par *asse*, *asso* ; elle a connu aussi le substantif **absina*, francisé en *absine*, terre inculte. Godefroy n'en cite que deux exemples, du Sud du Poitou ; j'en connais au moins un dans la Marche. Dans l'aveu et dénombrement rendu à Anne de France, en 1502, par noble Jehan Taquenet, élu de la Marche, pour sa maison noble dite La Maison-du-Bost², il est déclaré que cette maison noble était « toute demolye, destruyte et en *absine*³ ». Or, à côté de la forme *abs*, on employait aussi la forme *aus*⁴ : que cette forme ait du exister dans le dialecte limousin, il n'en faut pas douter, puisque dans ce dialecte même nous rencontrons *chaus* « chât d'une aiguille » et *eslaus* « lancière d'un étang » comme représentants des types étymologiques *capsus* et **exlapsus*⁵. L'existence de *absine*

1. Article *asse*.

2. Commune d'Ajain, arrondissement de Guéret. Le nom est parfois francisé en *La Maison-du-Bois*, plus souvent altéré en *La Maison-du-Beau* (!).

3. Arch. nat., P 471.

4. Si l'on a quelques doutes sur la synonymie de *aussa terra* et de *absa terra*, admise dubitativement par les Bénédictins dans leur supplément à Du Cange, on peut faire fond en tout cas sur l'existence de *aussedat* à Montpellier au sens de « terre en friche » (*Liber instr. memor.*, p. 647, 682, 729). *Aussedat*, signalé par M. Chabaneau dans la préface, a échappé à M. Emil Levy.

5. Sur *eslaus*, voyez mes *Essais*, p. 291.

permet donc d'affirmer celle de **aussina* en ancien limousin : d'ailleurs le mot est encore vivant dans la toponymie. A côté de *Laussine*, hameau de Varennes (Dordogne), nous trouvons dans la Corrèze le château des *Oussines*, autrefois *Aussines*¹, qui a donné son nom à la commune dite officiellement Saint-Merd-les-Oussines.

Donc, le verbe bas-limousin actuel *desoussina* remonte incontestablement à un verbe médiéval **desaussinar*.

(*Revue des parlers pop.*, année 1903, p. 174 ; cf. *Bulletin de la Soc. de ling. de Paris*, séance du 7 juin 1902.)

XXXVIII. — DESSOUBRER

George Sand fait dire à un de ses personnages rustiques dans le roman de *Jeanne* : « Ne me violentez pas et ne me *dessoubrez* pas mes vêtements, mon bon Monsieur. » Jaubert a recueilli ce mot dans son supplément et l'a rapproché de son article *dessombrer*, où on lit : « *Dessombrer*, v. a. Déchirer. Se dit des vêtements. » Mais il est muet sur l'étymologie, laquelle n'est pas transparente. *Dessombrer* est une altération de *des-soubrer*, qui est lui-même une forme labialisée de* *des-sebrer*. D'après Mistral, le limousin a le verbe *dessibra* « déchirer² ». Le berrichon des confins de la Marche marche ordinairement avec le limousin pour la phonétique des consonnes sourdes *c*, *t*, *p*, et il n'est pas éton-

1. J.-B. Champeval, *Le Bas-Limousin seigneurial*, p. 325.

2. Article *eissebra*.

nant qu'il ait eu jadis la forme *dessebrer*, correspondant au provençal *dessebrar* et au français *dessevrer*, du latin vulgaire **disseperare* pour *disseparare* « séparer ». Dans le Bas-Poitou, on emploie *sebrer* et *sevrer* dans le sens de « déchirer »¹ et *eissebra* (du latin vulgaire **exseperare*) est très répandu dans le Midi.

XXXIX. — DESTEILLA, DESTÊL

J'emprunte au *Dictionnaire patois-français de l'Aveyron* de l'abbé Vayssier les deux articles suivants :

Desteilla, v. n. Tomber en parlant des fruits avortés ou piqués qui n'arrivent pas à maturité. *Las poumos destéillou*, les pommes avortées ou véreuses tombent (*R. destêl*.) — Se dit aussi d'une couvée, d'une bande d'oies dont il périt quelques têtes. *S[aint]-A[ffrique]*.

Destêl, s. m. Fruits avortés ou véreux qui n'arrivent pas à maturité et qui tombent des arbres.

J'ai eu occasion de signaler ce verbe *desteilla* et ce substantif *destêl*² et je les ai rattachés à l'ancien provençal *destuelh* « dérangement », dont le radical est le latin *tollere*. Cette opinion est erronée : si j'avais remarqué que l'abbé Vayssier indiquait nettement que *destêl* et *desteilla* avaient un *é* fermé, je n'aurais pas songé à cette étymologie. Je propose aujourd'hui de reconnaître à la base de *destêl*, *desteilla* le substantif latin *stilus* (*stylus*) « tige » et de leur instituer des

1. Beauchet-Filleau, *Essai sur le patois poitevin* ; Simonneau, *Gloss. de l'île d'Elle* (Vendée), dans *Rev. de phil. franç.*, III, 117, etc.

2. *Essais*, p. 87.

types étymologiques de latin vulgaire **destilium*, **destiliare*. Je rappelle d'abord que *stilus*, au sens de « tige », appartenait bien au latin vulgaire, puisque l'italien a *stelo* dans ce sens. La naissance d'un verbe **destilare* au sens de « séparer de la tige » n'a rien que de normal pour qui songe aux verbes analogues *decarnare*, *decervicare*, *decollare*, *decoriare*, *decorticare*, etc., que le latin possédait en grand nombre; à côté de **destilare* on a pu créer **destilium*, d'après le modèle de *suspirium* répondant à *suspirare*; puis **destiliare*, tiré de **destilium*, aura pris la place de **destilare*, comme **exsiliare* celle de *exsulare*.

A la rigueur même, l'étape **destilare* n'est pas nécessaire. M. Meyer-Lübke se demande si les langues romanes ont ajouté le suffixe *-iare* à des substantifs pour former des verbes et il ne voit guère que l'italien *gocciare* et l'ancien français *irier* qui remontent à *gutta* et *ira* + *iare*¹. Mais, sans prétendre que cette dérivation soit fréquente, je ferai remarquer que le latin classique en offre le type dans *cruciare* dérivé de *crucem*² et que de *frustum* le latin vulgaire a tiré **frustiare*, **defrustiare*, d'où l'ancien français *froissier* (aujourd'hui *froisser*) et *defroissier*³.

Donc, **destiliare* peut être une formation parasynthétique de *de* et de *stilus* et le rouergat *destél* avoir été tiré à une époque plus récente du verbe roman **des-*

1. *Gramm. des l. rom.*, II. § 576.

2. En très ancien français on a formé par un procédé analogue *aisier*, *apaisier*, *croisier* de *aise*, *pais*, *crois*.

3. M. Meyer-Lübke cite bien *froissier*, mais pêle-mêle avec les dérivés d'adjectifs et de participes.

*telhar*¹. Un curieux exemple de formation en *-iare* nous est fourni par le mot *exmucciare*, relevé sur une inscription, *Corpus*, IV, 1391, et qui paraît imité du grec ἀπομύσσειν.

XL. — DOLSA

Le *Dictionnaire de Trévoux* définit *gousse* par « enveloppe qui couvre plusieurs espèces de légumes, comme pois, fèves, vesce, etc. ». Puis il ajoute, comme par acquit de conscience : « On dit fort improprement une *gousse* d'ail pour signifier les cayeux de cette plante. » Malgré qu'on en ait, il faut bien reconnaître que le français confond sous un même vocable deux objets qui sont, en effet, même à d'autres yeux qu'à ceux des botanistes, deux objets fort différents. Cette confusion remonte loin, car je trouve déjà au treizième siècle « une *gousse* d'ail » dans le *Livre des simples médecines* de la Bibliothèque Sainte-Geneviève². Mais il faut

1. Il est à peine besoin de faire remarquer que **destillium*, du latin classique *destillare*, conviendrait aussi bien phonétiquement pour expliquer *destél*, *desteilla*, mais que la base *stilla* paraît bien inférieure sémantiquement à la base *stilus*. Je note en passant que *destillare* vit sous la forme populaire *dètèla* dans le Valais où il signifie « tomber goutte à goutte » (Gilliéron, *Patois de Vionnaz*, p. 145).

2. Folio 3 vo. C'est une traduction du traité de Platearius connu sous le nom de *Circa instans*. Godefroy et Hatzfeld-Darmesteter ne signalent pas d'exemple aussi ancien. G. Paris a cru reconnaître le mot *gousse* dans la *gauce* ou *jauce aillie*, espèce de sauce souvent mentionnée par nos trouvères, à commencer par Colin Muset (*Romania*, XVIII, 140 et 149); je ne partage pas cette manière de voir.

reconnaître que le bulbe de l'ail a porté et porte encore dans certains patois un tout autre nom. Olivier de Serres dit *dausse*; le *Mesnagier de Paris* emploie la forme *doulce*; et au douzième siècle on trouve *dosse* dans la *Vie de saint Gilles*¹. En revanche, dans le Lyonnais et dans le Forez *dausse*, *dorse* ou *dorsi* s'applique à la gousse ou cosse des légumes; à Vionnaz (Valais) on dit *doîfâ* ($f = s$), mais la traduction par « gousse » que donne M. Gilliéron nous laisse incertains sur le vrai sens². Les patois méridionaux confondent également les deux significations; voyez Mistral à l'article *douso*.

Je n'ai pas la prétention de débrouiller les rapports compliqués des trois termes *dausse*, *gousse* et *cosse*; mais je puis au moins apporter quelques précisions sur l'histoire du premier de ces termes. L'ancien provençal ne connaît que *dolsa* et il est d'accord en cela avec le français du douzième siècle où *dosse* peut être une graphie défectueuse pour *dolse*. Quelle est l'étymologie de *dolsa*? Je ne m'arrête pas au grec *δολιχός* « long », mis en avant par Mistral; mais l'opinion de Nizier du Puitspelu pourrait paraître plus fondée. D'après lui, le lyonnais *dorsi* se rattacherait au latin *dorsum*, lequel « avait pris le sens de *pellis*, étendant ainsi la signification de la partie au tout³ ». Dans cette hypothèse,

1. Voyez Godefroy, aux articles *dausse* et *dolse* qu'il a oubliés de fondre.

2. *Patois de Vionnaz*, p. 146. Il est probable que le mot valaisan veut dire « cosse »; en tout cas, nous voyons qu'à Metz, au seizième siècle, J. Aubrion parle de la *dolse* des pois nouveaux (Godefroy, v^o *dolse*).

3. *Dict. étym. du patois lyonnais*, p. 131.

il serait impossible de concilier le lyonnais avec le provençal; d'autre part, la forme *doulce* du *Ménagier de Paris* remonte évidemment à une ancienne forme *dolse* (par vocalisation de l'*l*) et se rattache solidement au provençal. Si l'on tient compte d'un fait fréquent en lyonnais, à savoir le changement de l'*l* en *r* devant une consonne, on sera porté à supposer que le lyonnais *dorsi* est pour **dolsi* et suppose un type **dolsia*, distinct du type provençal, mais non inconciliable avec lui¹.

Or, le hasard de mes lectures m'a fait rencontrer dans un texte de l'époque carolingienne (le manuscrit est du neuvième siècle) la recette médicale suivante, qui pourra peut-être profiter aux sourds de notre époque et que je me fais un plaisir de transcrire en entier :

Ad eos qui non audiunt, de *nogario scorcia peciola novem*, alii *dolsas novem*, *Jovebarba dolsas* similes insimul tritas et aceto cum jus expressum admittetur et in aurem distillabis².

Il est manifeste que les *alii dolsas* de notre recette sont des gousses d'ail; quant aux *dolsas* de joubarbe, ce sont vraisemblablement les fascicules de feuilles en

1. N. du Puitspelu admet que l'*s* dure peut changer l'*a* posttonique en *i*; mais M. Philippon a justement contesté cette assertion (*Romania*, XX, 310); c'est pourquoi je suppose **dolsia*. Mais comme nous ne connaissons pas d'exemple ancien pour le lyonnais, il se peut que l'*i* soit dû à une altération analogique récente et que le lyonnais remonte comme le provençal au type *dolsa*.

2. W. Schmitz, *Miscellanea Tironensia* (Leipzig, 1896), p. 65. Les mots en italique sont écrits dans le manuscrit (Vatican, Reg. 846) en caractères ordinaires et non en notes tironiennes. Comme des planches accompagnent cette curieuse publication, il est facile de se rendre compte que l'éditeur a eu tort de lire *nogamo* au lieu de *nogario*. Cf. un intéressant article de M. C.-H. Moore sur ces recettes médicales dans *Arch. für lat. Lexicogr.*, X, 266.

rosette de cette plante qu'il faut entendre sous ce nom. D'où vient *dolsa* ? Je l'ignore ; mais c'est déjà quelque chose que d'avoir une forme carolingienne à sa disposition pour pousser plus avant l'étymologie ¹. J'ajoute que les formes romanes indiquent clairement que l'o de *dolsa* était un o bref.

XLI. — DROUERI

Le mot lyonnais *drouéri* est un verbe qui signifie « passer une règle sur un boisseau plein pour enlever l'excédent ». Nizier du Puitspelu y voit un dérivé de l'adjectif français *droit* prononcé *droué* ; mais ni le sens ni la phonétique ne s'accommodent de cette étymologie. Le verbe qui exprime la même opération en provençal moderne est, selon les régions, *rasouira*, *radouira*, *redouira*, *ravouira*, *revouira* ; il dérive du substantif *rasouiro*, *radouiro*, etc., lequel correspond à un double type latin vulgaire *rasoria* et **rasitoria*, représenté en français par *radoire*, nom de la règle qui sert à « rader ² ». Le mot lyonnais *drouéri* me paraît être une simple altération de *radouéri*, verbe tiré du substantif *radouéri*. Puitspelu enregistre effectivement *radouéri* et *radouéri* ; le verbe dérive du substantif, lequel est emprunté, soit au provençal *radoira*, soit au français *radoire*. Si le type latin **rasitoria* s'était conservé tra-

1. M. Moore, dans le travail cité à la note précédente, rapproche *dolsa* de l'allemand *dolde* « ombelle » ; mais l's roman ne peut faire bon ménage avec un d germanique.

2. Sur la formation des mots français *rader*, *radoire* et leurs congénères, voyez mes *Essais*, p. 367.

ditionnellement en lyonnais, il serait aujourd'hui **roduri* : cf. *rodo*, de **rasitare*¹, et *coluri* de **colatoria*. Pour expliquer l'*r* épenthétique, il n'est pas besoin de faire appel au franç. *droit* : cf. lyonnais *droblo* « double », *étroblo* « étale », etc.

XLII. — DURAINÉ

A côté de *duracine* — mot calqué sur le latin *duracina*, féminin de *duracinus* — que nous avons gardé au sens de « pêche dont la chair est plus ferme que celle de l'espèce ordinaire », Cotgrave enregistre une forme plus intéressante, *duraine* ou *dureine*. Je ne sais où il a pris *dureine* ; mais *duraine* est vraisemblablement emprunté à la traduction de Pline par Antoine Du Pinet, publiée en 1562, où on lit, non à propos des pêches, mais à propos des cerises : « Les *duraines* sont les meilleures de toutes... En Picardie on fait grand estat des *duraines* de Portugal². » Du Pinet emploie le même mot dans sa traduction de Dioscoride : « Les meilleures de toutes les cerises sont les guynes et les *duraines*³. » Il est difficile de ne pas reconnaître dans *duraine* la forme populaire régulièrement issue du latin *durácina* et qui a dû être, à l'origine de notre langue, **duraisne*. On sait que le masculin *duracinus* a donné l'espagnol *durazno* « variété de pêche »⁴ : il n'est donc pas extra-

1. Sur l'étymologie de ce mot, voyez mes *Mélanges*, p. 132.

2. Édition originale, t. I, p. 571.

3. Cité par Godefroy, *vo duraine*.

4. Körting, 3152.

ordinaire que le français ait, lui aussi, conservé le mot latin, mais il n'était peut-être pas inutile de le faire remarquer, puisque personne ne semble s'en être aperçu.

Le patois du Rouergue a le substantif *duraice* qui signifie, selon les lieux, « pêche » ou « abricot précoce, petit et de mauvaise qualité. » L'abbé Vayssier le décompose en *dur* et *aice*, c'est-à-dire « dur » et « acide » ; Mistral le tire directement du latin *duracinus*¹. Cette dernière étymologie soulève une difficulté phonétique, car dans le dialecte du Rouergue, où le mot latin *acinus* donne *ase*, le composé *duracinus* aurait dû donner **durase*. D'autre part, je relève dans un cartulaire d'Albi une énumération d'arbres fruitiers ainsi conçue : « noguiés, pomiés, periés, pruniés, *durayquiés*, preseguiés². » Le *duraquier* est évidemment un arbre qui donne des **duraics* ou des **duraicas* : là encore la désinence de *duracinus* est impuissante à nous expliquer celle de **duraic* ou de **duraica*. Peut-être faut-il supposer une double déformation : d'une part, **durāscinus* (sous l'influence de *damāscinus*), qui donnerait régulièrement *duraice* ; de l'autre, **duraicus* (par une imitation des mots comme *hebraicus*, *laicus* qui a abouti à la création en provençal de mots comme *derraic*, *nizāic*, *primaic*, etc.), d'où **duraic* et le dérivé *duraquier* (au lieu de **duraiguié*).

1. On sait que le mot latin est composé de l'adj. *durus* et du subst. *acinus*. M. Keller croit que le point de départ de ce mot est l'adj. *Dyrrachinus* et que *duracinus* est due à une étymologie populaire (*Lat. Volksetym.*, p. 60 et 234) : c'est une idée ingénieuse, mais qui ne repose sur rien de solide.

2. *Rev. des lang. rom.*, 1902, p. 464 ; cf. *Ann. du Midi*, XV, 541.

XLIII. — ECHAMOUSTA

Mistral a enregistré le verbe gascon *echamousta* « faire sécher légèrement » et l'a rapproché dubitativement de *escoumoussa*, qu'il définit lui-même par « égrener les gerbes, en secouer ou froisser les épis, avant de les soumettre au battage ou foulage définitif ». On voit facilement que ni la forme ni le sens n'autorisent un pareil rapprochement.

Alcée Durrieux définit ainsi *echamousta* « presser, tordre le linge pour en faire sortir l'eau, faire sécher un peu ».

J'ai eu occasion d'établir l'existence du latin vulgaire **submustare* au sens de « fouler le raisin pour en faire sortir le moût ¹ ». Peut-être le gascon *echamousta* est-il sorti d'un type **exsubmustare*, qui aurait donné primitivement **echemosta*, puis *echamousta* ?

XLI. — ÉCOISSON

Le verbe latin *excūtere*, en ancien provençal *escodre*, en ancien français *eskeure*, *escorre*, *escourre*, a encore une grande vitalité sur le sol de la Gaule, soit au Nord, soit au Midi, particulièrement avec le sens de « faire sortir

1. *Mélanges d'étym. franç.*, p. 138 ; cf. *Z. für rom. Phil.*, XXVI, 131.

le grain des céréales par le battage¹ ». Donc, ce n'est pas merveille que le patois lyonnais dise *écourre* pour « battre » et *écosson*, *écosso* pour « fléau », ce dernier mot représentant à vif le latin *excussorium*². Mais il mérite vraiment d'être cité à l'ordre du jour, comme disent nos gens de guerre, pour avoir gardé intrépidement un substantif abstrait qui paraît avoir succombé dans tous nos autres patois : je veux dire *écoisson*³. Ce mot ne s'emploie qu'au pluriel : Nizier du Puitspelu le définit par « battage des grains » et donne comme exemple la locution *lo tian de los écoissons*, le temps du battage. L'étymologie est clairement le lat. *excussio-nem* : il est inutile de la défendre. Si N. du Puitspelu y avait songé, il n'aurait certainement pas écrit ce qu'il a écrit : « d'*excussum*, avec suff. *onem* ; on devrait avoir *écosson*, comme on a *ecosso* ; *écoisson* répondrait à **excucsonem*. » Sachons-lui gré, du moins, d'avoir mis le verbe « répondre » au mode conditionnel. Je vois bien ce qui l'a fourvoyé : c'est le genre masculin du mot

1. Pour le Midi, voyez l'article *escoudre* de Mistral ; pour le Nord, l'article *escoudre* de Godefroy, où se trouvent des références aux patois actuels qu'il serait facile d'augmenter. Sur la forme normale que doit prendre en français l'*ä* accentué, cf. G. Paris dans *Romania*, X, 43.

2. N. du Puitspelu explique le mot par un type latin *excussus* + *orem* ; mais cela tient à l'idée qu'il se fait du développement des mots en *-orium*, où il croit que *-orium* a été remplacé par *-orem*, idée que je ne partage pas. Cf. le provençal moderne *escoussou* « fléau » qui a à côté de lui le dérivé *escoussouira* « battre avec le fléau ».

3. C'est la graphie de Cochard que je garde comme plus fidèle à la tradition. N. du Puitspelu écrit *écouesson* et *écoesson* ; peu importe.

lyonnais. Mais le mot français *poison*, lui aussi, est masculin, et n'en vient pas moins de *potionem*, comme *frisson* de **frictionem*, et *soupçon* de *suspectionem*.

XLV. — ÉCULORGER

L'ancien français *escolorgier* et l'ancien provençal *escolorjar* « glisser » ont été magistralement expliqués par M. S. Bugge, qui les a ramenés à un type latin vulgaire **excollubricare*¹. Le mot provençal ne paraît pas avoir eu grande vitalité : on n'en possède que deux exemples qui appartiennent tous deux au traducteur anonyme du *Liber scintillarum* de Defensor, et il n'y en a aucune trace dans les patois méridionaux actuels. Au contraire, le français *escolorgier* est très fréquent dans les textes du moyen âge ; les exemples réunis par Godefroy s'arrêtent à la fin du quatorzième siècle avec Christine de Pisan, mais si le mot a bientôt disparu de l'usage général, il s'est conservé dans les patois des confins bretons. Il est remarquable, en effet, que Lagadeuc, dans son *Catholicon* composé en 1464, emploie concurremment *escolorgier* et *glincier* pour traduire le breton *risclaff*. Mais ce qui est plus remarquable encore et ce qui fait la raison d'être de cette notule, c'est que le mot est encore vivant aujourd'hui dans le patois du Bas-Maine. Je relève en effet la mention suivante dans le *Glossaire* de M. Dottin : « *Éculorger*, glisser sur le derrière (Craonnais). » Je veux bien faire la part du...

1. *Romania*, IV, 354. Carpentier et Raynouard rattachaient ces mots à *colare*.

derrière ; mais on n'accordera que le propriétaire foncier est sans aucun doute **excollubricare*¹.

XLVI. — EGUEZIER

On sait que le latin *equus* a de bonne heure disparu de l'usage populaire et que sa place a été prise par *caballus* ; au contraire, son féminin *equa* est encore vivant dans la plus grande partie du domaine roman². De *equus*, *equa*, le latin littéraire avait tiré de nombreux dérivés : quels sont ceux qui se sont maintenus dans le latin vulgaire ? Körting ne cite que *equaria*, que M. Baist considère comme l'étymologie de l'espagnol *enguera* et de l'ancien portugais *angueira*³ ; je tiens pour très certain que l'espagnol et le portugais représentent *angaria*, ainsi que l'a établi M. Tailhan⁴. Mais il n'est pas moins certain que l'espagnol *yegüero* « gardien des cavales » remonte à *equarius* et que son synonyme archaïque *yegarizo*, *yeguerizo* remonte de même à un très ancien type latin **equaricius* : naturellement, la diphtongue initiale est due à l'influence ultérieure de *yegua*. On peut admettre aussi **equaciarius*, qui a dû donner **egacero*, d'où *yeguacería* « haras ». Quant à l'adjectif *yegar*, il peut être de formation plus récente

1. On verra plus loin, article *lovergier*, que le simple *lubricare* est plus vivant encore en terre de France. D'autre part Tarbé donne l'adj. *coulourgeable* « coulant, liquide » comme usité dans la Marne.

2. Voyez Körting, n° 3262, et Godefroy, art. *ive* 1.

3. *Zeitschr. f. rom. Phil.*, VII, 117.

4. *Romania*, IX, 432.

5. Cf. ci-dessus, p. 66.

et ne correspondre que théoriquement à un type latin **equaris*, variante de *equarius*.

L'ancien provençal nous offre l'adjectif *eguin*, qui répond à *equinus* et qui peut, lui aussi, avoir été tiré postérieurement de *ega* « jument » ; *egassier* et *egatier*, qui supposent des dérivés à suffixes doubles : **equaciarus* (cf. l'espagnol **egacero*) et **equattarius*¹ ; enfin, et surtout, *eguezier*², dans lequel il ne faut pas hésiter à reconnaître le latin classique *equitarius*, dérivé de *equitium* « haras », écrit *equizarius* dans le polyptyque de Saint-Victor de Marseille³. Il est bien probable qu'il faut aussi ramener à *equitarius* l'*egecer* d'*Aigar et Maurin*⁴. Si *eguezier* n'appartient plus aujourd'hui à la langue vivante, il subsiste, comme l'a remarqué Mistral⁵, dans le nom de famille provençal *Eyguesier*⁶ et dans la rue des *Eyguesiers*, à Aix.

XLVII. — EIRANCHA

Dans la fable *Lou Monniei, soun fi e l'Ane*, Foucaud

1. Cf. ci-dessus l'article *degatier*. La forme *eigaié* donnée par Mistral semble postuler **equatarius* ; mais le valaisan *évaldi*, berger qui garde les chevaux (Gilliéron, *Patois de Viomaz*, p. 152), remonte à **equattarius*, comme le provençal *égatier*.

2. Si *eguezier* n'est pas attesté directement, il transparait sous les formes latinisées *eguezierius* et *eguezierius* dans Du Cange.

3. Tome II, p. 638 : *Aquilo equizarius*.

4. Cf. Levy, *Prov. Suppl.-Wært.*, art. *egatier*.

5. Article *égatier*.

6. *Hugo Egueserius* figure dans un acte de 1310 que vient de publier M. Henry Cochin, un peu surpris de ce nom (*Le Frère de Pétrarque*, p. 229 et 239).

emploie l'adjectif *eirancha*, qu'il traduit lui-même par « boiteux »¹; le mot se trouve, avec la même définition, dans le *Dictionnaire de la langue limousine* de Dom L. Duclou, resté manuscrit. Émile Ruben, éditeur et commentateur de Foucaud, est porté à voir dans *eirancha* le mot *ancho* « hanche », et il suppose que l'*r* peut y avoir été introduite par suite de quelque confusion avec le mot français *éreiné*. Mistral est d'un autre avis. Il enregistre *eirancha* avec ce simple renvoi : « voyez *esranca* ». Mais il n'est pas plus facile d'expliquer la disparition du *c*, si *eirancha* est identique au provençal *esranca*, que la présence de l'*r*, s'il contient le substantif *ancho*, hanche. D'ailleurs il n'y a accord sémantique complet ni dans un cas ni dans l'autre : un « boiteux » n'est pas nécessairement un « éhanché », ni un homme qui écarquille les jambes comme un crabe (*cranc*).

Eirancha remonte à une ancienne forme **esrancat*, composée avec le préfixe *es* et l'adjectif *ranc* « boiteux » ; il est formé absolument comme le prov. *esclop* et le franç. *éclopé*, dans lesquels il y a le même préfixe et l'adjectif *clop*, synonyme de *ranc*².

(*Revue des parlers popul.*, année 1903, p. 175).

XLVIII. — EISSARRAR, ESSERRER

M. Emil Levy a consacré un long article à rectifier

1. J. Foucaud, *Poésies en patois limousin*, éd. Ruben (Paris, 1866), p. 101.

2. *Ranc* est, comme on sait, d'origine germanique ; cf. Körtling, 7748.

les erreurs commises par ses devanciers dans l'interprétation de l'ancien verbe provençal *eissarrar*, *icharrar*, qui paraît avoir complètement disparu des patois méridionaux actuels. Il a établi solidement que le vrai sens du participe passé (car l'on ne trouve que le participe passé dans les textes) était « embarrassé, perplexe, irrésolu ¹ ». Il est évident qu'il ne faut pas le confondre avec *ensarrar* « enserrer » ; mais quelle est donc l'étymologie de *eissarrar* ? M. Levy ne s'explique pas à ce sujet. Il me paraît utile de faire remarquer que le mot provençal correspond très exactement comme forme à l'ancien français *esserrer*, dont on trouvera des exemples dans Godefroy, soit au sens transitif de « égarer », soit au sens intransitif de « s'égarer » ; l'étymologie est manifestement le latin *exerrare*, que l'on chercherait en vain dans Körting et auquel il faut faire une place dans la lexicographie de la Gaule.

Godefroy a oublié de noter que le mot était encore aujourd'hui très vivant dans les patois de la Franche-Comté et il est bon de combler cette lacune. Voici mes sources :

« *Essara, einsarâ, égaré, Doubs, Jura* » (Dartois, dans *Mém. de l'Acad. de Besançon*, année 1850, p. 214).

« *Ensarraï (s'), s'égarer, perdre le Nord, surtout dans les bois, dans les neiges* » (Tissot, *Patois des Fourgs*, dans *Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 1865, p. 272).

« *Echarrant, écarté, désert* » (Poulet, *Essai d'un vocab. étym. du patois de Plancher-les-Mines*, 1878, p. 114).

1. *Prov. Suppl.-Wörterb.*, II, 329.

« *S'ésèrā*, s'égarer » (Grammont, *Patois de la Franche-Montagne*, dans *Mém. de la Soc. de ling.*, XI (1900), 143).

En ce qui concerne l'étymologie, Dartois a tout à fait battu la campagne (il s'adresse au sanscrit); M. Grammont a rapproché le patois de la Franche-Montagne de l'anc. franç. *esserrer*, ce qui est mieux; enfin le Dr Poulet (qui l'eût cru ?) a deviné l'étymologie et indiqué le latin *exerrare*.

Il reste à faire une remarque de sémantique en ce qui concerne l'ancien participe provençal *eissarrat*. Le sens figuré avec lequel il nous apparaît constamment dans les textes appartient aussi au participe *esmarrit*. Or, *esmarrit* se rattache au verbe *marrir*, dont le sens propre est « perdre son chemin, s'égarer », absolument comme *eissarrat* se rattache au verbe *errar*, identique sémantiquement à *marrir*¹.

XLIX. — ENTRENERGE

Bien que Körting ait omis le latin *tenebricus* dans son *Lat.-rom. Wærterbuch*, on n'ignore pas que ce mot a survécu dans le prov. *tenerc* et dans l'anc. franç. *tenerge*, *tenierge*². L'ancien provençal possède, à côté de *tenerc*,

1. Se rattachent aussi à *exerrare* le messin *so bhèrē* « se tromper » (*Romania*, V, 211) et le lyonnais *ensarailli* « égaré » (*Romania*, avril 1904).

2. Raynouard classe correctement *tenerc* sous *tenebra*, mais il ne connaît pas la forme correspondante de l'anc. français. De l'article *tenegre* de Godefroy il faut rapprocher le participe *atenergē*, qui doit être traduit par « obscurci » et non par « attendri, affaibli ».

la forme *entenerc*, qui paraît avoir survécu en Gascogne et en Quercy avec le sens assez éloigné de « dur d'oreille »¹. Dans le domaine français, on n'a pas signalé jusqu'ici de survivance. En voici une bien nette. Le patois de Fontenay-le-Comte (Vendée) possède encore aujourd'hui le substantif *entrenerge* « couleur bleuâtre que causent les meurtrissures »². L'étymologie de ce mot est si claire qu'il suffit de l'indiquer. Mais il est intéressant d'enregistrer un exemple de plus de la formation adjectivale par *in* + *tenebricus* et l'on peut, je crois, faire remonter jusqu'au latin vulgaire l'adjectif **intenebricus*, qui s'appuie en outre sur les verbes *intenebrare* et *intenebricare* qu'emploient les auteurs ecclésiastiques³.

L. — ÊQUEMODRE

« *Êquemôdre*, v. a. Absolument intraduisible en français, comme beaucoup d'autres expressions concernant la vie rustique, ce mot signifie habituer un animal qui va aux champs pour la première fois à suivre le troupeau. »

J'emprunte cette intéressante définition à Contejean, *Glossaire du patois de Montbéliard*, p. 106. Voilà un curieux débris de l'ancien français qui vaut la peine

1. Mistral, art. *entenerc*; le rapprochement avec le bas latin *internectus* me paraît sans valeur.

2. Favre, *Gloss. du Poitou*; manque dans Lalanne.

3. Cf. l'article *enrièvre* de mes *Essais*, p. 289; on peut mentionner encore dans le même genre *incanus* et *innubilis*.

d'être recueilli. *Êquemôdre* est une forme refaite du verbe médiéval *escomouvoir*¹, qui correspond à un type latin vulgaire **excommovere*, attesté aussi par le provençal *escomover* et par l'italien *scommuovere*. Körtling ne donne ni **excommovere* ni même *commovere* : c'est une double lacune à combler.

LI. — ESCALAOUA

Alcée Durrieux a un article ainsi conçu : « *Eska-laoua*, franchir d'un bond, sauter par-dessus l'obstacle sans le toucher, escalader. *Escalaouetos*, la situation du cavalier à cheval². » Naturellement, il tire ces deux mots du grec ; on pense bien que je ne discuterai pas son étymologie (εσχλαουετι). Mais il n'est pas inutile d'expliquer la formation de *escalaoua*, qui n'a pas de correspondant rigoureusement exact dans Mistral. Nous sommes en présence d'une métathèse, comme on en rencontre fréquemment en gascon : *escalaoua* est pour **escaouala* et représente un type latin **excaballare*, composé avec le préfixe *ex* et le substantif *caballus*, cheval. Mistral n'offre que des composés avec les préfixes *ad* et *in* ; les formes gasconnes qu'il enregistre sont assez déconcertantes au premier abord : *açaua*, *acraua*, *encraua*, *encrauera*. En tout cas, la présence d'une *r* dans trois de ces formes est conforme à la phonétique pure-

1. Cf. *émôdre* dans le patois de la Franche-Montagne, de l'ancien verbe *esmoouvoir*, français actuel *émouvoir* (Grammont, dans *Mém. de la Soc. de ling.*, X, 322.)

2. *Dict. étym. de la langue gasconne*, II, 206.

ment gasconne : des types **accaballare*, **excaballare* et **incaballare* on a dû avoir primitivement **acauarar*, **escauarar*, **encauarar*, puis, par métathèse, **acarauar*, **escarauar*, **encarauar*. La forme donnée par Durrieux, toute intéressante qu'elle est, offre une contamination, puisque nous y trouvons *l* = *ll* latin intervocalique : au fin fond de la Gascogne existe peut-être la forme normale, qui serait (avec la graphie de Durrieux) *eska-raoua*.

LII. — ESCAUPIR

On trouve dans Godefroy les substantifs *escaupine*¹ et *escharpison* « démangeaison » et le verbe *escopir* « démanger ». Aux rapprochements qu'il indique avec les patois actuels on peut ajouter le rouchi *caupie* (que Hécart écrit aussi *caupi* et *copi*), substantif féminin qui ne s'emploie guère qu'avec le verbe *avoir*.

Le verbe *escopir*, dont la graphie correcte est *escaupir*, c'est-à-dire en français normal **échaupir*, remonte au latin *scalpere* « gratter », devenu, dans la langue populaire **scalpire*. Que le sens ait passé de « gratter » à « causer une démangeaison », cela n'a rien de surprenant ; et le fait a dû se produire de bonne heure. Peut-être faut-il déjà en voir la preuve dans l'emploi de l'adjectif *scalticus* (évidemment pour *scalpticus*), par le médecin Theodorus Priscianus, au sens de « dartreux ». Ce qui est

1. Aux exemples cités, ajoutez Camus, *Un manuscrit namurois du quinzième siècle*, dans *Revue des langues romanes*, XXXVIII (1895), p. 161.

sûr, c'est que *scalpere*, **scalpire* était devenu synonyme de *prurire* avant le huitième siècle, puisque le célèbre manuscrit de Karlsruhe (n° 86) nous offre cette glose : *pruriginem scalpitudinem*¹.

(Cf. *Bull. de la Soc. de ling. de Paris*, séance du 7 juin 1902.)

LIII. — ESCHENYE, ESCHENYA

Cénac-Moncaut et Lespy enregistrent en termes identiques l'adjectif *eschenye* « dépourvu » et le verbe *eschenya* « dépourvoir », dont les textes du moyen âge n'ont pas encore livré d'exemples. Cet adjectif et ce verbe sont usités dans toute la Gascogne et débordent même sur le haut Languedoc sous les formes *eissinje*, *eissigne* et *eissinja*, *eissigna*. Le verbe signifie plutôt « débarrasser, exempter » que « dépourvoir » et l'adjectif a le sens correspondant. Comme étymologie on a indiqué, soit *excinctus* (Mistral), soit *exire* (Visner, *Dictionnari moundi*); mais il serait superflu de montrer que cela ne vaut rien. Je propose *eximius* et le verbe dérivé **eximiare*. On sait que *eximius* est un dérivé du verbe *eximere* et que son sens propre, attesté par Téreence, Cicéron et Tite-Live, est « excepté, exempté ». Le gascon rend régulièrement par *e* l'*i* bref de *eximius*; mais il y a quelque difficulté pour le traitement du groupe *-mi-*. En effet, le bordelais prononce *escheini*,

1. Færster et Koschwitz, *Altfr. Uebungsb.*, 2^e éd., col. 31, n° 89. On peut encore citer : *scalpitude id est prurigo*, dans Mai, *Opusc. vet. mss. ad Deuteronom.*, et *prurit, scalpit, id est pruriginem creat* (Bibl. nat. lat. 13953, f° 24^c).

ce qui ne s'accorde pas bien avec l'étymologie *exĩmius*, puisque de *ĩmius* le bordelais a tiré *sinje*. Faut-il rappeler que *vindemia* paraît être devenu de très bonne heure dans la région gasconne **vindenia*, d'où, dès le moyen âge, *vendenha*, *venenha* et plus récemment *berenha*, aujourd'hui *bregno*¹, et supposer qu'à un moment donné *exĩmius* serait devenu **exĩnius*?

(*Mélanges Léonce Couture*, p. 262.)

LIV. — ESCLAVAGE

Litré distingue six sens dans son article *esclavage*. Le sixième n'a aucun rapport avec les autres, comme toute personne familière avec le français peut s'en apercevoir. Voici comment il formule sa sixième section : « Terme de négoce. Le droit qu'une compagnie de marchands avait seule de vendre et d'acheter certaines marchandises. » Le *Nouveau Larousse illustré* résume élégamment la chose en ces termes : « S'est dit autrefois pour monopole. » On trouvera des détails plus précis dans les dernières éditions du *Dictionnaire de Trévoux* ; mais mieux vaut remonter à la source, qui n'est autre, comme il est naturel, que le *Dictionnaire du Commerce* de Savary des Bruslons, publié en 1723. Voici ce qu'on y lit :

« ESCLAVAGE. On appelle ainsi en Angleterre un droit que l'on fait payer aux François pour avoir permission d'enlever certaines sortes de marchandises dont la vente

1. Comparez ce qui se passe en provençal où *-mnh-* peut sortir du latin *-mbi-* ou *-mi-* (*Romania*, XXVI, 282).

appartient par privilège à quelques compagnies ou societez de marchands anglois. »

On attribue à Colbert un mémoire sur le commerce de la France, rédigé en 1651, où il est question des impositions qui frappent nos nationaux en Angleterre : « impositions qu'ils (les Anglais) appellent d'*Esdavache*, de *Cajade*, du *Survoyeur* et du *Coquet* ¹. » Il me paraît certain que *Esdavache* est une faute de copiste pour *Esclavage* ², comme *Cajade* pour *Caiage* (droit de quai) ; mais je n'insiste pas.

Ce qui est vraiment intéressant, c'est de trouver au seizième siècle une forme qui fait la pleine lumière sur l'étymologie. On lit en effet dans une requête présentée à Charles IX en 1564 par les marchands du royaume : « Les François... sont tenuz de payer un tribut qu'ils (les Anglais) appellent *Scavaige*, qui est un profit revenant au mayor de Londres, lequel il taxe à son plaisir ». Il est clair que nous avons affaire à l'anglais archaïque *scavage*, terme de coutume qui désignait primitivement la taxe payée par les marchands pour pouvoir montrer (en moyen anglais *schewen*, en anglo-saxon *sceawian*) leurs marchandises, puis toute espèce de taxe ⁴.

1. P. Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, I, 487-491 et II, 405-409.

2. La confusion graphique de *cl* et de *d* est des plus faciles et celle de *g* et de *ch* n'est pas impossible.

3. Pigeonneau, *Hist. du commerce de la France*, II, 473.

4. Le mot *scavage* a disparu depuis longtemps de l'usage commun de la langue anglaise, mais on se sert encore du dérivé *scavenger* (primitivement *scavager*) qui, par une curieuse évolution sémantique et sociale, ne s'applique plus qu'aux boueurs publics. Voyez Skeat, *Dict. of engl. Etym.*, v° *scavenger*.

La francisation de *scavage* en *escavage* est toute naturelle ; la contamination de *escavage* par *esclavage* peut être irraisonnée, comme tant d'autres. Mais il est possible aussi que nos aïeux aient été mûs par la vieille animosité contre l'Angleterre et que nous ayons là un trait inoffensif de « la politique des coups d'épingle¹ ».

LV. — ESPERBO

Le sorbier ou cormier et son fruit, la sorbe ou corme, portent dans le Midi de la France différents noms qui se répartissent clairement en deux séries. La première remonte au latin *sorbus*, *sorbum* par les formes populaires **sorba* (pour le fruit) et **sorbaria*, **sorbarium* (pour l'arbre) ; elle n'offre pas d'intérêt particulier. La seconde s'éloigne étrangement du type latin : pour le fruit, on dit *espërbo*, *aspërbo*, *espèro* ou *espèrouo*, pour l'arbre, *esperbié*, *asperbié*, *esparouvié* ou, au genre féminin, *esperbiero*, *asperbiero*, *esparouviero*, *esperougueiro*. Mistral, ordinairement si fécond en suggestions étymologiques, est muet sur l'origine de ces formes divergentes qui paraissent propres à la partie orientale du domaine de la langue d'oc². Il me paraît impossible de les séparer du nom germanique du sorbier : *sperberbaum*, en moyen

1. Nous tenons à exprimer nos remerciements à M. Lucien Schöne pour l'obligeance avec laquelle il nous a signalé les textes de 1651 et de 1564 utilisés dans cette notice.

2. Elles règnent aussi sur une partie du domaine franco-provençal, car à Saint-Genis-les-Ollières les sorbes s'appellent *anpère* et *anpure* (*Romania*, XX, 316).

haut allemand *spërboom*. Il y a là un premier élément *spër* dont l'origine est inconnue, mais qui est manifestement commun au germanique et au provençal. Je me borne à en signaler l'existence, n'ayant pas les moyens de décider de quel côté est l'emprunt.

LVI. — ESTERCHIR

Godefroy cite trois exemples du verbe *esterchir*, *esterkir* employé pronominalement au sens de « s'affermir »¹ : deux viennent de Wace, le troisième du poème imité du *Cantique des cantiques* que contient un manuscrit du Mans et qu'on attribue à Landri de Waben, poète de la région de Montreuil-sur-Mer². Il est clair qu'il faut reconnaître à la base de ce verbe l'adjectif germanique *stark*, que possèdent en commun l'anglais et l'allemand, sans parler des autres idiomes congénères. Mais par quelle voie ce verbe a-t-il pénétré dans le vocabulaire roman de la Normandie et de la Picardie ? La présence d'un *e* dans son thème favorise l'hypothèse d'un emprunt relativement récent aux dialectes bas-allemands, puisque le néerlandais dit *sterk* et le norois *sterkr*. Comme on n'a pas trace en français de l'adjectif correspondant, on peut supposer que c'est le verbe *sterken* qui est directement représenté dans *esterkir*, *esterchir*.

1. Un quatrième, où le sens est différent, est sujet à caution.

2. Voyez sur lui Bonnard, *Trad. de la Bible en vers franç.*, p. 153.

LVII. — ÉTIS

Beauchet-Filleau a relevé dans le patois de Chef-Boutonne (Deux-Sèvres) la locution *sentir l'éti* ou *l'aiti* « avoir une odeur ou une saveur aigre-douce et légèrement nauséabonde qui indique que l'objet qui l'exhale commence à se corrompre et à aigrir¹ ».

Le *Glossaire aunisien* de L. E. Meyer, qui repose essentiellement sur le patois de La Rochelle, donne de son côté : « *goût d'éti*, goût particulier des viandes passées, faisandées² ». Je ne crois pas que cet intéressant mot *éti* figure dans d'autres recueils lexicographiques. Il est clairement identique au provençal *estadis*, qui a le même sens et qui est encore bien vivant des Alpes à la Garonne et des Pyrénées aux sources de la Vienne³ : il vient, comme lui, du verbe *stare* par l'intermédiaire d'un type latin vulgaire **statīcius* (qui manque dans Körtling et qui doit y être inscrit à son rang alphabétique⁴) et il doit s'écrire normalement *étis*. Godefroy a de nombreux exemples de *estaïf* « lent, paresseux » : c'est le même thème, avec un suffixe différent ; le type étymologique est le latin classique *sta-*

1. *Essai sur le patois poitevin*, p. 110.

2. *Académie de la Rochelle*. Section de littérature. Choix de pièces lues aux séances. N° 16, p. 104.

3. Pour les formes actuelles, voir l'art. *estadis* de Mistral ; pour les formes médiévales, le *Prov.-Suppl. Wærterb.* d'Emil Levy, v° *estaditz*.

4. Cf. le latin médiéval *staditius* (à Avignon), qui n'a pas échappé à Mistral.

tivus (encore une addition à faire à Körting). Enfin le languedocien emploie aussi une autre variante, à savoir *estantis*, de **stanticius* (troisième addition à Körting). Mistral rappelle justement que le catalan a le même mot et il en rapproche l'italien *stantio* « croupi, rance » ; l'italien nous reporte à un autre type du latin vulgaire : **stantivus* (quatrième addition à Körting¹).

LVIII. — FAUTERNE²

On lit l'article suivant dans le *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de F. Godefroy :

SANTEINE, s. f., santoline :

Plus fu amere l'iaue que li roi ot beue

Que suie, ne *santeine*, n'alogne ne ceue.

(*Rom. d'Alixandre*, f^o 44^d, Michelant.) Imprimé *santerne*.

Il n'arrive pas souvent à F. Godefroy de se risquer à faire de la critique verbale, et c'est heureux ; pour une fois qu'il l'a tenté, cela ne lui a pas réussi. Le manuscrit suivi par Michelant, Bibl. nat. franç. 786, porte bien, comme il l'a imprimé, *santerne*. J'ai collationné le passage sur quatorze autres manuscrits du *Roman d'Alexandre* qui sont à Paris. Voici les résultats de cette collation. Huit manuscrits ont remplacé ce mot en-

1. Pour le thème de *estantitz* et de *stantio*, cf. le latin *stantarius* « instantané », employé par Julius Valerius.

2. Je tiens à remercier MM. Eug. Rolland et le Dr Dorveaux de l'obligeance avec laquelle ils ont mis à ma disposition leurs notes et leur érudition spéciale ; je leur dois plusieurs indications importantes pour la rédaction de cette notice.

barrassant par un équivalent: sept donnent *suie destrempee* ou *destempree* (Bibl. nat. 368, f° 70^a; 790, f° 57^a; 1635, f° 137^a; 15094, f° 127^a; 15095, f° 147^a; 25517, f° 121^b); le huitième, *lescive meslee* (Bibl. nat. 789, f° 52^c). Sur les six autres, deux donnent *fauterne* (Bibl. nat. 787, f° 56^a; 792, f° 98^d), un, *fanterne* (Arsenal 3472, f° 30^b); un, *santerne* (Bibl. nat. 375, f° 189^a); un, *fautre* (Bibl. nat. 24366, f° 114^d); un, *siterne* (Bibl. nat. 791, f° 45^a).

Il est tout à fait certain que la bonne leçon est *fauterne* et ce mot doit prendre place dans le vocabulaire de l'ancien français; c'est le nom porté dans une grande partie de la France par une variété d'aristoloche. Ce nom est particulièrement vivant dans le domaine provençal. Voici l'article que lui consacre Mistral:

« FÔUTERLO, *fousterlo*, *foustello* (Var), *fousterno*, *fôuterno*, *fouterno*, *fanterno*, *finterno* (rouerg.), *foutèrio*, *fauterbo*, *panterno* (l.) (v. fr. *foterne*, du lat. *fusterna*, nodosité), s. f. Aristoloche clématite, plante qui croît abondamment dans certaines vignes et qui communique au vin une saveur et une odeur désagréables ¹. »

Ce n'est pas sans raison que Mistral invoque l'ancien français *foterne*. Voici, en effet, ce qu'on lit dans Godefroy:

FOTERLE, *foterne*, s. f., l'aristoloche ronde:

Malum terræ, c'est l'aristologie ronde... Le François dit sarrazine et *foterle* ou *foterne* (Joub. *Interpr. des dict. pharmac.*, éd. 1598).

Le mot, sous sa double forme, a été recueilli par

1. Aux formes indiquées dans cet article, on peut ajouter *infauterno*, usité à Montpellier, que le Dr Louis Planchon écrit *infaouterna* (Voyez *Plantes médicinales de l'Hérault*, Montpellier, 1899, p. 20).

Cotgrave, et de là il a passé chez Antoine Oudin et chez Duez ; il est encore dans le Trévoux de 1771, au moins sous la forme *foterne*. Il serait facile, mais sans grand profit, d'en trouver d'autres mentions, notamment dans les ouvrages spéciaux de botanique, depuis le seizième siècle. Je relève seulement, comme particulièrement intéressant, un passage du commentaire de Hugues Solier, médecin provençal, sur Aétius :

Aristolochia in tria genera fastigiatur, longa, rotunda et clematitini. Longa officinis nomen retinet ; Arabibus *faufel*, nostratibus *Fauterlo*, et Delphinatibus *de blousons* nominatur ; Gallis iam aristolochiae (*sic*) dici coepit. Rotunda suam quoque nomenclationem servat ; nostris autem *fellayo*¹, ab amaritudine, quasi *fellago*².

La présence de *fauterne* dans la partie du roman d'*Alexandre* qui a pour auteur Lambert le Tort suffirait à elle seule pour prouver que ce nom de l'aristoloche était commun autrefois au Nord et au Midi de la France ; mais on peut invoquer encore le témoignage d'un manuscrit namurois du quinzième siècle étudié par M. Camus. On lit en effet dans ce recueil médical : « Et se faites li boire du jus de *fruterne*³ ». L'éditeur a fort justement conjecturé qu'il s'agissait de l'a-

1. Le mot *fellayo* ne figure pas dans Mistral.

2. *Aetii... Tetrabiblos...*, accesserunt... de simplicibus scholia per Hugonem Solerii, p. 54 de l'édition de 1560. Sur l'auteur du commentaire, voyez Legré, *La Botanique en Provence au seizième siècle. Hugues de Solier* (Marseille, Aubertin, 1899), p. 20. L'étymologie de *fellayo* donnée par Solier a du bon ; on ne peut en dire autant de celle de *fauterno* proposée par l'abbé de Sauvages : *fel terrae*.

3. *Revue des langues romanes*, XXXVIII, 163.

ristoloché et il a rapproché *fruterne* du *foterle* des auteurs du seizième siècle : je ne doute pas qu'il faille corriger le manuscrit et lire *fauterne* au lieu de *fruterne*. Enfin, il est intéressant de constater que le mot est encore vivant aujourd'hui dans le parler du Poitou, comme en font foi ces citations :

FAUTERNE, s. f. Plante qui vient dans les blés et le long des haies. Sa graine, petite noire et luisante, communique au pain, quand elle s'y trouve en certaine quantité, un goût d'amertume très prononcé et la plante elle-même donne ce goût aux mains qui l'ont pressée. N'ayant point cette plante sous les yeux en ce moment, nous ne pouvons en décrire les caractères distinctifs pour la faire reconnaître des botanistes ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que le provençal appelle *fauterno* l'aristoloché ¹.

FUTERNE, s. f. Aigre (*sic*). Se dit d'une barrique qui a conservé un goût d'aigre. Un proverbe poitevin dit : « Aigre quame *futerne* ². »

J'espère qu'il ne subsiste aucun doute maintenant sur la bonne leçon des vers de Lambert le Tort, et que le lecteur est convaincu des droits de l'aristoloché à prendre place parmi les amers, à côté de la suie, de l'absinthe et de la ciguë :

Plus fu amere l'aue que li rois ot beüe
Que suie ne fauterne n'alogne ne ceüe.

Je n'ajoute qu'un mot sur l'étymologie. *Fauterne* est le latin *falterna* qui figure, comme nom de l'aristoloché, dans les *Dynamidia*, recueil de matière

1. Beauchet-Filleau, *Essai sur le patois poitevin*, p. 112. Cf. L. Favre, *Gloss. du Poitou*, p. 150 et Lacuve, dans *Revue des trad. pop.*, 1895, p. 354. A Civray on prononce *fonterne* (Lalanne).

2. L. Favre, *Gloss. du Poitou*, p. 164. Un vocabulaire des environs de Fontenay-le-Comte donne *futerne* comme synonyme de « fumeterre » (Lalanne).

médicale publié par Angelo Mai d'après un manuscrit du dixième siècle¹. Mais à quelle langue appartient en définitive *falterna*, je l'ignore.

(*Romania*, XXXI, 390-392.)

LIX. — FEUILLER, FEUILLERET, FEUILLURE

Le substantif *feuillure* est un terme de menuisier qui n'est pas resté confiné dans le langage technique de la corporation : Richelet, Furetière et le dictionnaire de l'Académie se sont empressés de lui faire bon accueil. « *Feuillure de porte, feuillure de fenêtre*, ce sont des bords de porte ou de fenêtre qui s'emboîtent dans les chassis », dit Richelet. Furetière est plus précis : « *Feuillure*, se dit des cannelures à angles droits qui se font aux bords des portes, des fenestres, volets et de toutes les choses qu'on veut faire fermer juste, qui entrent les unes dans les autres. » Et il donne aussi le substantif *feuilleret* « espèce de rabot, outil à fust servant aux Menuisiers à pousser des feuillures ». L'exis-

1. *Class. auctorum...*, VII, 441 : « *Aristolochiae*, id est *falternae*, hoc est *raiae*, genera sunt tria. » *Falterna* a été relevé par M. Wölfflin dans ses *Addenda lexicis latinis* (*Archiv für lat. Lexicogr.*, III, 133) ; le rapprochement qu'il fait avec l'article *falternum* de Papias (*succinum ad similitudinem vini et mellis dictum*) ne nous avance guère.

2. L'allemand appelle le liseron *Faltblume* (fleur pliante) ; mais il n'y a aucune vraisemblance, au point de vue botanique, à voir dans *falterna* le radical germanique *falth-* « plier ». D'autre part, il est bon de noter que les *Dynamidia* sortent de l'école de Salerne (E. Meyer, *Gesch. der Botanik*, III, 488), de sorte que *falterna* appartient à la fois à l'Italie et à la Gaule.

tence de *feuillure* et de *feuilleret* implique celle du verbe *feuiller*, bien que ce verbe n'ait été recueilli que par les lexicographes postérieurs.

Les étymologistes n'ont pas accordé à cette petite famille de mots l'attention qu'elle mérite. Le *Dictionnaire de Trévoux* traduit en latin *feuillure* pour *foliatio*; Roquefort place *feuilleret* et *feuillure* parmi les dérivés de *feuille*; les autres ont suivi moutonnièrement, y compris les auteurs du *Dictionnaire général* au nom desquels je viens faire tardivement un *mea culpa*.

Pour peu qu'on y prenne garde, on ne peut hésiter à considérer le verbe technique *feuiller* comme un doublet du verbe commun *fouiller*, dont la forme primitive est *foeillier*, du latin vulgaire **fodiculare*¹. Il est inutile d'insister: je ferai seulement remarquer que la langue technique emploie dans un sens analogue le verbe *refouiller* et le substantif *refouillement*.

On peut se demander comment il se fait que la forme primitive *foeillier* ait ainsi bifurqué pour aboutir, d'une part à *fouiller*, d'autre part à *feuiller*. L'ancien français a une tendance marquée à réduire *-eil-* atone à *-il-*: de là des formes qui se sont souvent perpétuées jusqu'à nos jours, comme *Châtillon*, *éparpiller*, *essoriller* (malgré *oreille*), *papillon*, *pavillon*, *tilleul*, *vermillon* (malgré *vermeil*, etc.). Il est donc naturel que *foeillier* et *toeillier* (du latin vulgaire **tudiculare*²) soient devenus *foëllier*, *toëllier*, puis *fouiller* et *toniller*, comme *roëllier* est devenu *rouiller*. D'autre part, l'ancien fran-

1. C'est à Ménage que revient le mérite d'avoir trouvé l'étymologie de *fouiller*, et cela dès 1650.

1. Cf. mes *Essais*, p. 391.

çais disait *foiller* et *foillir* au sens de « pousser des feuilles » ; de bonne heure, sous l'influence de *feuille* (feuille), il a dit *feuilleier*, *feuilleir*, plus récemment écrit *feuiller*, *feuillir*. C'est par contamination que *souiller* « faire une entaille » est devenu *feuiller* dans la langue des artisans.

Puisque l'occasion se présente, je ferai remarquer que le substantif *feuillure* est employé par la langue technique dans un sens que les dictionnaires ont généralement oublié d'enregistrer. L'*Encyclopédie Méthodique*, à l'article *Meunier* (paru en 1788), donne la définition suivante : « *Entrepied d'une meule*, c'est la partie qui joint la *feuillure* concentriquement et qui se termine au cœur. » Tous nos grands dictionnaires contemporains ont reproduit cette définition ¹, sans songer à faire une place, à l'ordre alphabétique, à ce sens du mot *feuillure*. Je ne saurais en expliquer l'origine : je me borne à remarquer, d'après la *Grande Encyclopédie* (article *Moulin*, tome XXIV, p. 483), que cette partie de la meule des meuniers s'appelle aujourd'hui *couronne* ou *feuillard*.

XLVI. — GARLIMEN

Le mot *garlimen* manque dans le *Tresor* de Mistral. Il revient à plusieurs reprises dans les *Counteis de la Queirio* de Jean Lalet, recueil dont la langue est celle

1. Certains ont fait un quiproquo sur *meule* et ont cru qu'il s'agissait d'une meule de foin, notamment Bescherelle et De Chesnel (*Dict. de technologie*, Migne, 1857).

des environs d'Excideuil (Dordogne)¹ : *Fauve et Rouge, tachats per las oùreillas, tirent lou garlimen* (p. 7); *per tenei lou garlimen* (p. 17); *en lou garlimen que traino soun manlie* (p. 32), etc. L'auteur explique en note que *garlimen* désigne la charrue. Il est clair qu'il faut reconnaître dans cet office le provençal commun *garnimen* qui, du sens général de « ce qui garnit, harnachement », a passé au sens spécial de « harnais servant à labourer ». Pareille aventure sémantique est arrivée au mot *arnes* « harnais » qui, non seulement en Gascogne, comme le dit Mistral, mais dans la Creuse (et ailleurs, bien sûr) est devenu synonyme, lui aussi, de « char-rue ». Ce qui est surtout remarquable dans la forme périgourdine *garlimen*, c'est la dissimilation de *n* en *l*, dissimilation due manifestement à la présence d'une désinence en *-men* et qui témoigne d'une rupture bien nette, au point de vue sémantique, entre *garnir* et son dérivé. J'imagine que M. Grammont formulerait ainsi ce phénomène : intervocalique tonique dissimile appuyée atone. Je cherche en vain la place de cette formule dans les vingt lois qu'il a promulguées sur la dissimilation en l'an de grâce 1895.

(*Revue des parlers popul.*, année 1903, p. 176 ; cf. *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, séance du 28 mars 1903.)

XLVII. — GIERRE

Le très ancien français possède une conjonction à

1. Sur l'origine dialectale de ces contes, voy. *Romania*, XXIV, 628.

peu près synonyme de « donc » dont la forme flotte entre *gierre*, *gierres*, *gieres*, *giers*, *gers*¹ et dont l'étymologie n'est pas transparente. Diez hésitait entre *igitur* et *ergo*, mais recommandait plutôt ce dernier type. M. Suchier a proposé de **ha re* (pour de *hac re*)²; M. Cornu s'est fait le champion de *igitur*³; M. Schuchardt a indiqué en passant *ea hora*⁴; tout récemment, enfin, M. Meyer-Lübke s'est prononcé en faveur de *de ea re*⁵. Les lois phonétiques écartent absolument *ergo* (qui aurait donné **erc*) et *igitur* (qui aurait abouti à **oirre*). En admettant que *ea hora* se soit contracté en **eara*, il aurait effectivement donné *giere*; mais le sens ne convient pas très bien. Avec de **ha re* et de *ea re* on obtient également *gier*; mais comment expliquer la présence de deux *r* dans les psautiers d'Oxford et de Cambridge? Je ferai remarquer que pour obtenir *gier*, il suffit de partir du latin classique *ea re* et que pour expliquer la forme concurrente *gierre* on a une base excellente en partant de *ea de re*.

On n'a pas signalé jusqu'ici la survivance de cette ancienne conjonction dans les patois actuels; pourtant il est impossible de la méconnaître dans *dzare* que J.

1. Voyez Godefroy, à l'article *gieres*; ajoutez un exemple de *gierre* dans le psautier de Cambridge, p. 282, et comparez l'article *regieres*. *Gers* apparaît dès le dixième siècle chez un grammairien anonyme qui le donne comme équivalent du latin *ergo*, *itaque*, *igitur* (*Z. f. rom. Phil.*, XV, 241, et XXVII, 508; *Romania*, XXXI, 593, et XXXIII, 91).

2. *Z. für rom. Phil.*, I, 431.

3. *Romania*, X, 399.

4. *Z. für rom. Phil.*, XV, 241.

5. *Gramm. des l. rom.*, III, § 259.

Tissot a relevé, il y a quelques quarante ans, dans le patois des Fourgs (Doubs) et qu'il traduit par « en ce cas, s'il en est ainsi, alors ¹ ».

LXII. — HALEINE

Nos vieux étymologistes ne paraissent pas s'être préoccupés de l'étymologie du mot *haléine*; du moins, ils n'ont pas pris soin de nous dire ce qu'ils en pensaient. Diez admet que le verbe latin *anhelare*, prononcé *anelare*, est devenu par métathèse **alenare*, d'où l'on a tiré ensuite un substantif verbal **alena*, représenté en italien, en provençal et en français; il écarte l'hypothèse que *halare* ait pu produire un substantif **halena*, le suffixe *-ena* étant pour ainsi dire inconnu au latin. Littré a pris le contrepied de l'opinion de Diez; considérant que la métathèse est insolite et que le suffixe *-ena* n'est pas aussi rare que le croit Diez, il se prononce pour un type étymologique **halena*. Le *Dictionnaire général* accepte **halena*, en faisant remarquer que *anhelare* a pu influencer sur cette formation exceptionnelle. C'est à peu près l'opinion de M. Meyer-Lübke, qui a écrit: « Le latin vulgaire *anelare* de *anhelare* doit sa modification à l'influence de *halare*². »

Or, un texte carolingien, publié il y a quelques années et auquel les romanistes n'ont peut-être pas prêté assez d'attention, nous apporte des lumières nou-

1. *Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 3^e série, IX (1864), p. 261.

2. *Gramm. des l. rom.*, I, § 581.

velles sur cette délicate question. Dans les *Miscellanea Tironensia* que M. W. Schmitz a tirées du ms. Vatic.-Reg. 846, on lit, en caractères ordinaires, *anela*, avec son synonyme en latin littéraire *flatus*, et quelques lignes plus loin *anela calida* ¹.

Ainsi, au huitième siècle, au plus tard, on avait tiré du verbe *anelare* un substantif verbal féminin *anela* qu'on employait exactement dans le sens où nous employons aujourd'hui *haleine*. Il faut bien admettre que la métathèse de *anela* en **alena* est postérieure; par conséquent, toute influence du verbe *halare*, que rien ne nous autorise à considérer comme populaire, paraît devoir être écartée ².

LXIII. — HAMPE

Le français hésitait, au dix-septième siècle, entre *hampe* et *hante*: Vaugelas déclare que si l'on dit l'un et l'autre, « *hampe* est incomparablement meilleur et plus usité. » Aujourd'hui la question ne se pose plus: *hampe* seul est « français » et *hante* cache sa défaite au fond des campagnes de la Normandie et du Maine. Ce dernier mot apparaît, sous la forme *hanste*, dans nos

1. *Misc. Tironiana* (Lepzig, Teubner, 1896), p. 35.

2. Cf. *anhella* dans le glossaire latin-anglo saxon publié par Hessels (note de M. Meyer-Lübke, *Krit. Jahresh.*, II, 70) et *hanela* dans le ms. 337 de Berne. Mon collègue, M. Mario Roques, me signale, en même temps que cette dernière forme, un exemple très précieux de la métathèse, remontant au moins au dixième siècle, dans la glose: *anhelitum qui de aliena* (pour *alena*) *laborant* (Goetz, *Corp. Gloss.*, III. 597, 38).

plus anciens textes; au contraire, *hampe* est relativement récent et, bien qu'employé par Amyot et par Ronsard, il ne figure pas dans le *Thresor* de Nicot. D'où vient-il? Diez le rattache à l'allemand *handhabe*, mais sans aucune vraisemblance. Le *Dictionnaire général* admet que *hampe* est une altération de *hante*; encore faudrait-il trouver quelque raison d'être à cette altération. Voici une hypothèse.

Nos patois de l'Est possèdent le substantif *ampe* et le verbe *amper*, écrits à l'origine *empe* et *emper*. Comme l'a montré M. Horning, ce sont des doublets des mots français *ente* et *enter*¹: *empe* est sorti du latin vulgaire **empotum*, grec ἔμφοτον, par conservation de la syllabe pénultième et chute de la finale². M. Horning ne cite que deux exemples de la forme verbale, tous deux du douzième. En voici un de la fin du quatorzième. On lit dans *Le saint Voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure*, édition Bonnardot et Longnon, § 297: « Emmy icelle croix a une petite croix *empée*, de la vraye croix Nostre Seigneur. » Dans le glossaire afférant à l'édition, *empée* est traduit par « hampée », sans commentaire, et ce passage est reproduit dans le *Complément* de Godefroy comme contenant le plus ancien exemple connu de l'adjectif actuel *hampé* « muni d'une hampe ». C'est un faux sens: *empée* veut dire « entée », c'est-à-dire « insérée en prolongement ». Mais il est facile de concevoir le rapport sémantique de « ente » et de

1. *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XV, 496, et XVI, 242.

2. Horning, *Die Behandlung der lateinischen Proparoxytona*, Strassburg, 1902 (Beilage zum Programm des Lyceums, n° 578).

« hampe ». Comme d'autre part *ente* et *empe* étaient synonymes, s'il a existé une région mixte où l'usage flottait entre *empe* et *ente*, c'est là qu'a pu se produire la substitution de *hampe* à *hante* dans le sens de « long manche, tige ».

XLVIII. — HISTAR

Carpentier a relevé le substantif masculin *histar* dans une lettre de remission de 1416, où le sens de ce mot est précisé par un commentaire explicatif¹. On lit en effet dans ce document : « *histar* ou friche plain de genestes. » Godefroy s'est approprié, comme d'habitude, l'extrait fait par Carpentier et il traduit *histar* par « friche, terrain couvert de halliers ». Pourquoi « halliers » et non « genêts » ? Parce qu'il n'a pas vu que dans *histar* il y avait le latin *genesta*², plus un suffixe, comme cela saute aux yeux de tout bon philologue. La disparition de l'*n* de *genesta* sent son gascon d'une lieue. Effectivement, le texte qui appelle *histar* un champ de genêts a été rédigé dans le pays de Bigorre, puisque c'est ce pays qui est le théâtre du drame qui a motivé la lettre de rémission. Voici le document lui-même dans toute sa teneur, sauf toutefois les dernières lignes par lesquelles le roi déclare dans les formes, mais non compendieusement, qu'il accorde la grâce qu'on a sollicitée de lui. C'est un « fait divers » de chasse qui

1. Insertion dans Du Cange, article *hirstis*.

2. Forme plus usuelle que *genista*.

rompra agréablement, pour certains de nos lecteurs, la monotonie des spéculations philologiques.

Charles, etc. Savoir faisons a tous presens et a venir Nous avoir oy la supplicacion des amis de Domenge de Baylat, autrement dit de Soussenez, du lieu de Ader¹, en nostre païs de Bigorre, contenant que, ou mois de decembre derrenierement passé ou environ, nostre amé Pierre d'Antin², escuier, seigneur des lieux d'Ours³ et de Puiferrier, pria aucun de ses amis dudit païs de Bigorre qu'ilz lui feissent compaignie en un certain voyage ou il vouloit aler, et de fait alerent avecques lui plusieurs compaignons dudit lieu de Ader et de certains autres lieux d'ilec environ, garnis les aucuns d'arbalestes et les autres d'autres abillemens; et après que ilz l'eurent acompaignié et s'en retournoyent et furent en un lieu dit Lanne Morime (*sic*), ilz virent en un *histar* ou friche plain de genestes, assez pres de leur chemin, un cerf, lequel cerf, quand les vit, se coucha entre les dites genestes et ilz tous le environnerent pour lui traire des arbalestes, et leur trayrent les ungs d'un costé et les autres d'autre costé, et, en trayant audit serf, Jehan de Sossenetz, du lieu de Bertrachees, cousin bien prouchain dudit Dommengue suppliant, fu feru parmi le front d'un vireton ou reillon, dont il cheut a terre et assez tost après morut, et, pour savoir de quel arbaleste ledit cop estoit venu, se assemblerent tous ceulx qui audit cerf avoient tiré, et par les enseignes de leurs viretons ou reillons trouverent que ledit vireton estoit dudit Domenge suppliant, et qu'il l'avoit tiré, dont il fut moult dolant et courroucié...

Donné a Paris au mois d'aoust l'an de grace mil cccc et seze, de nostre regne le xxxvj^e.

Par le Roy a la relacion du Conseil,

J. CHARENTON.

(Arch. nat., JJ 169, n° 347.)

Je reviens à *histar*. Le type latin correspondant est **genestaris*, qui a donné l'ancien provençal *genestar* et

1. Adé, canton de Lourdes.

2. Antin, canton de Trie-sur-Baïse.

3. Ours-Belille, canton de Tarbes.

le catalan *ginestar*. On trouve dans le cartulaire de la Sauve-Majeure *giestar*¹ : c'est une forme gasconne. Primitivement, le gascon devait dire **geestar* : de **geestar* on a fait d'une part *giestar*, par changement en *i* de l'*e* en hiatus, et de l'autre **gestar*, par contraction de *ee* en *e* : cet ancien **gestar* est représenté par le béarnais moderne *gesta*². En Bigorre, le *g* latin initial devant *e*, *i* est traité comme le *j*, c'est-à-dire prononcé *y* : il est curieux de voir ce son initial représenté par *h* dans notre forme médiévale *histar*, contraction de **hiestar* ; cela rappelle la phonétique espagnole qui nous offre *hiniesta* « genêt » de *genesta*, *hermano* « frère » de *germanus*, etc.

L'emploi du suffixe *-aris* ajouté à un nom de végétal pour désigner un lieu où abonde ce végétal a depuis longtemps été signalé en espagnol : *avellandar* « coudraie », *alisar* « aunaie », etc., etc.³. On n'a pas jusqu'ici accordé la même attention aux dialectes du Midi de la France. A vrai dire, en dehors de la Gascogne, l'emploi de ce suffixe avec cette fonction spéciale est assez rare : je ne le trouve guère que dans *genestar*, *felgar* et *segalar*. Mais en Gascogne, particulièrement dans la région pyrénéenne, le suffixe *-aris* a autant de vitalité qu'en Espagne même. La liste suivante, rédigée surtout d'après le *Dictionnaire béarnais* de Lespy et

1. Luchaire, *Recueil*, au glossaire.

2. On trouve aussi dans les Basses-Pyrénées et dans le Gers une forme *gnesta* « champ de genêts » et le simple correspondant *gnesto* et même *agnesto* « genêt » : l'origine du son initial *gn* n'est pas très claire. Ce même son initial existe dans *gnèbre*, pour **giebre* « genevrier ».

3. Voyez Diez, *Gramm. des lang. rom.*, trad. franç., II, p. 322, et Meyer-Lübke, *Gramm. des lang. rom.*, II, § 464.

Raymond, en fournira abondamment la preuve. En cela, comme en maint autre point, le gascon tient de plus près à la langue d'outre Pyrénées qu'à celle d'outre Garonne ¹.

<i>abeda</i> ² , sapinière.	<i>caneba</i> , chènevière (Alcée Durieux).
<i>agreula</i> , houssaie.	<i>caular</i> (ancien béarnais), terrain planté de choux.
<i>arraba</i> , ravière.	<i>cassourra</i> , terrain couvert de chênes de haute futaie dits <i>cassoures</i> .
<i>arraga</i> , fraisière.	
<i>auga</i> , terrain couvert d'algues.	<i>ceba</i> , oignonnière.
<i>bedoura</i> , boulaie.	<i>cibada</i> , <i>ciouasa</i> , aveinière.
<i>bernata</i> ³ , aunaie.	<i>gabarra</i> , terrain couvert de la variété d'ajoncs dite <i>gabarre</i> .
<i>bouscarra</i> ⁴ , taillis, fourré.	<i>garrabousta</i> , taillis de chênes rabougris.
<i>brana</i> , <i>abrana</i> , terrain couvert de bruyère.	<i>garrigata</i> ⁸ , taillis de petits chênes.
<i>brouca</i> ⁵ , épinaiie.	<i>gesta</i> , <i>gnesta</i> , genètière.
<i>bruchaga</i> ⁶ , terrain couvert de broussailles.	<i>haba</i> , champ de fèves.
<i>bruchoa</i> ⁷ , terrain couvert de buissons.	
<i>bruga</i> , terrain couvert de bruyères.	

1. Voyez les intéressantes remarques présentées à ce sujet par M. Bourciez dans le *Bulletin hispanique*, avril 1901, p. 159. Le suffixe *-aris* a déjà été signalé ci-dessus dans le mot gascon *cuiolar*. En dehors du règne végétal on le trouve encore en gascon dans *hanga* « bourbier » et dans *cabilha* (Landes) ou *calbionna* (Gers) « cheville du pied ».

2. Nous ne suivons pas la graphie béarnaise : *abedaa*, *agreulaa*, etc.

3. Suffixes *-att-* + *-aris-*.

4. Suffixes *-arr-* + *-aris-*.

5. De là le nom du célèbre médecin et anthropologiste *Broca*, lequel était d'origine béarnaise.

6. Suffixes *-ac-* + *-aris-*.

7. Lespy et Raymond écrivent *bruhoaa*, mais renvoient à *bruchoc* et à *bruchoo* « buisson ».

8. Suffixes *-att-* + *-aris-*.

<i>hea, bia</i> , pré (terrain couvert de foin).	<i>poumera</i> , pommeraie.
<i>heuga, bouga</i> , fougeraie.	<i>prada</i> , prairie.
<i>hougara</i> ¹ , fougeraie.	<i>rastoura</i> , champ couvert d'éteule.
<i>jauga</i> , terrain couvert d'ajoncs.	<i>roumenta</i> , champ de froment.
<i>junca, younca</i> , jonchaie.	<i>saliga, saussiga, saussilha</i> , saussaie.
<i>milbassa</i> ² , champ de maïs.	<i>segassa</i> ³ , ronceraie.
<i>milhouca</i> , champ de maïs.	<i>sesca</i> , lieu couvert de glaïeuls.
<i>nouguera</i> , terrain couvert de noyers.	<i>soustra</i> ⁶ (ancien béarnais), terrain couvert d'ajoncs et de genêts.
<i>ourtiga</i> , terrain couvert d'orties.	<i>tausia</i> , taillis de chênes tauzins.
<i>pignada</i> ³ , forêt de pins.	<i>louja, touya, luya</i> , terrain couvert d'ajoncs.
<i>poumata</i> ⁴ , pommeraie.	

(Mélanges Léonce Couture, p. 263-265.)

LXV. — IORBE

Je relève dans le *Glossaire du patois de Montbéliard* de Contejean, p. 127, un mot bien intéressant et que voici avec son contexte :

« *Iôrbe*, s. f. Escalier en vis ; tour dans laquelle se trouve un pareil escalier. — Du latin *orbis*, cercle, circuit ; d'où *orbe*, *orbite*. »

Je crois que Contejean s'est tout à fait trompé en

1. Suffixe *-aris* redoublé.

2. Lespy et Raymond écrivent *milhasa*.

3. Littré enregistre, dans le même sens, un substantif féminin *pignade*, qui est une francisation maladroite du gascon. Dans *pignada*, nous avons un type étymologique **pinea* + *aris*. Beaucoup d'écrivains emploient aujourd'hui *pignada* comme mot français.

4. Suffixes *-alt-* + *-aris*.

5. Suffixes *-aci-* + *-aris*.

6. Ces plantes sont appelées *soustre* parce qu'elles servent à faire la litière (*soustrar*).

faisant appel au substantif *orbis* : c'est à l'adjectif *orbis* qu'il faut s'adresser. On sait que l'ancien français *orbe* « aveugle », comme son synonyme actuel, s'applique fréquemment à un lieu obscur.

Reste à identifier le premier élément du substantif comtois *iôrbe*. Il faut, sauf erreur, y reconnaître tout simplement *vis*, c'est-à-dire « escalier à vis ». La formation du mot composé, c'est-à-dire la soudure intime des deux éléments composants, ne s'est produite qu'après la réduction de *vis* à *vi*. Quant à la chute du *v* initial, on peut citer d'autres exemples où, comme ici, le *v* a été absorbé par le son d'un *i* en hiatus, c'est-à-dire devenu *y* : normand *yorne*, pour *viorne*, de **viburna*¹ ; patois des Fourgs *arientan*, du français *orviétan*² ; savoyard *yable*, clématite, pour *viable*, de *vitem albam*³ ; valaisan *ya*, pour *via*, de *vita* ; *yadze*, pour *viadze*, de *viaticum* ; *yéda*, pour *viéda*, de *vivenda*, etc.⁴.

XLIX. — IVIÈRE

Grandgagnage a enregistré dans son *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* un substantif féminin *ivière*, au sens de « neige », qu'il tire du latin *hiberna*. J'ai proposé, au contraire, de rattacher le mot wallon à *nivaria*, qui survit dans presque toutes les langues

1. Rolland, *Fl. pop.*, I, 4.

2. Tissot, à l'article.

3. Rolland, *Fl. pop.*, I, 2.

4. Gilliéron, *Pat. de Vionnaz*, p. 182.

romanes¹. Ce faisant, j'oubliais que le suffixe *-aria* aboutit en wallon à *-ire* et non à *-ière*, ce qui est une grosse étourderie. M. Horning me l'a fait judicieusement observer. Reprenant à son tour la question, il établit que la forme wallonne, mal connue de Grand-gagnage parce que ce mot n'est pas usité à Liège où l'on dit *nivâie*, mais à Malmédy et dans la région des Ardennes, n'a aucun droit sérieux à un *e* final, mais doit s'écrire *ivier* (avec un *r* sonore, comme dans le français *hiver*); que les auteurs qui signalent le mot n'en indiquent pas le genre; que dans les Ardennes il cumule les sens de « hiver » et de « neige », ce qui appuie l'étymologie *hibernum*². Je suis tout à fait convaincu et j'abjure publiquement *nivaria*.

LXVII. — JAINÇON

L'abbé Lalanne a relevé dans le patois de Châtellearault l'expression *les jainçons des doigts* pour dire les « jointures » et il a invoqué le latin *junctura* pour l'expliquer³. Ce n'est pas *junctura*, mais *junctio* qui est en cause et cela même est intéressant, car l'on n'a pas signalé jusqu'ici de trace de *junctio* dans la couche populaire des langues romanes. D'après le modèle de *punctione*, qui aboutit à *poinçon*, on a dû avoir **joinçon* de *junctione*. Le changement de la diphtongue nasale

1. *Mélanges*, p. 93.

2. *Z. für rom. Phil.*, XXVII, 147.

3. Dans le tome XXXII, 2^e partie, des *Mém. Soc. Antiq. de l'Ouest*, paru en 1868.

oin en *ain* ne fait pas difficulté : on trouve dans le recueil de l'abbé Lalanne *ainse* « peau qui recouvre les jointures des phalanges sur le dessus des mains », qui correspond à la forme ancienne *oince*¹ et, en français même, l'ancien comparatif *joindre* (de *junior*) est devenu finalement *gindre*, nom du premier ouvrier d'une boulangerie².

LXVIII. — JOINCLE

L'article *jūvencus* de Körting fait au latin de la Gaule une part à la fois insuffisante et mal distribuée³ : on y trouve indiqués le provençal *junega* et le diminutif français *jouvenceau* ; rien de plus. Or, le provençal *junega* ne se rattache pas directement à *jūvencus* : il vient d'un type **jūnica*, refait sur le nominatif *jūnix*, tandis que le français *génisse* représente **jūnīcia*⁴. Quant au français *jouvenceau*, personne ne doute qu'il vienne d'un diminutif latin vulgaire **juvencellus*, mais pourquoi ne pas mentionner sur la même ligne le provençal *jovencel*⁵ ? D'autre part, avant de pousser la lignée de **juvencellus*, il eût été bon de s'assurer si *jūvencus* lui-même n'avait pas de représentants sur le sol de la

1. Cf. mes *Mélanges*, p. 133, art. *roinse*.

2. Cf. ci-dessous l'art. *joindre*.

3. 2^e éd., n° 5236.

4. *Essais*, p. 85. Malgré les apparences, le patois des Fourgs *dzeunsen* se rattache au français et non au provençal.

5. Körting mentionne le provençal *jovencel* à l'article *juvenis*, n° 5237, en lui assignant à tort un type latin vulgaire **juvencillus*.

Gaule. En ouvrant Mistral à l'article *jouvencèn*, M. Körtling aurait appris que « jouvenceau, jouvencelle » sont rendus en béarnais moderne par *youenc*, *youenco*, et j'espère qu'il n'aurait pas hésité à brûler le *junego* provençal pour adorer le *youenco* gascon comme incarnation de *juvenca*.

En français propre, *jouvenceau* nous apparaît dès l'origine (sous la forme *jovencel*) avec le sens exclusif de « jeune homme » ; mais on sait que le latin *juvencus* signifie à la fois « jeune homme » et « jeune taureau ». Il est intéressant de constater que ce dernier sens a survécu dans la région de la Franche-Comté et qu'il s'est attaché au dérivé **juvencellus* : de là *jouvencé* (Dartois, *Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1850, p. 156) ou *djevencé* (Contejean, *Patois de Montbéliard*, p. 93) « bouvillon ».

Mais ce n'est pas seulement **juvencellus* qui vit encore avec le sens de « jeune taureau » au fond de nos campagnes. On y trouve même *juvenculus* tout craché¹ et dans une région bien éloignée de la Franche-Comté, à savoir dans le Poitou, où l'abbé Lalanne a signalé (mais en invoquant à tort *juvencus* au lieu de *juvenculus*) les différentes formes *joincle*, *joincle*, *joncle* (avec *cl* mouillé) et *junque* (avec chute de *l*) qui s'appliquent dans toute l'étendue des trois départements de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Vendée à un « veau de deux ans que l'on commence à mettre au joug² ».

1. C'est le cas de rappeler cette remarque de l'*Appendix Probi* (P. Meyer, *Rec.*, p. 1, l. 30) : *juvencus*, non *juvenculus*.

2. *Gloss. du batois poitevin*, dans le t. XXXII, 2^e partie, des

LXIX. — JOINDRE, JEGNOR

Littre attribue à Du Cange le mérite d'avoir reconnu comme représentant légitime en français du latin *junior* le substantif *gindre*, que Ménage croyait être originellement identique à *gendre* (je me hâte d'ajouter qu'on appelle *gindre* le premier ouvrier d'une boulangerie, car ces lignes tomberont peut-être sous les yeux d'un lecteur qui ne sera ni philologue ni boulanger et je tiens à m'assurer sa reconnaissance). La vérité m'oblige à déclarer que Littre s'est trompé, et je le regrette pour Du Cange, qui était très fier, dit-on, de ses étymologies françaises et qui n'a pas eu souvent la main heureuse. C'est Nicolas de la Mare qui a rapproché *gindre* de *junior*¹, et tout le monde doit l'en féliciter.

Donc *gindre*, autrefois *joindre*, représente le nominatif *junior*, prononcé en latin vulgaire avec un *u* bref (d'après *jūvenis*) et non avec un *u* long comme en latin classique². L'accusatif **jūniorem* a dû devenir de bonne heure **jeniolem* par dissimilation, d'où, en langue vulgaire *jegnol*. Cette dernière forme manque dans

Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest (1868). Cf. l'article *jouenle* « bœuf de deux ans » dans le Gloss. du Poitou de L. Favre.

1. *Traité de la police*, t. II, livre 5, titre 12, chap. 3, p. 188.

2. Le nominatif s'est conservé dans la Suisse romande; cf. Gilliéron, *Patois de Vionnaz*, p. 147: « *Dzègne*, garçon vacher. » Les nombreux exemples de *genve* que Godefroy a enregistré à l'article *jovenor* remontent à *juvenis* et non à *junior*.

Godefroy¹ ; mais il n'est pas douteux qu'elle ait réellement existé en ancien français. Faute de textes écrits, j'en appelle au patois des Fourgs (Doubs) qui possède encore aujourd'hui le mot *dʒgnou*, et j'emprunte à Tissot la définition de ce mot : « Domestique de chalet, employé au soin des vaches, de l'étable et de la fromagerie². »

On voit que l'accusatif *juniozem* a eu en Gaule un développement sémantique analogue à celui du nominatif *junior*. En Italie, l'accusatif a seul survécu ; Canello l'a depuis longtemps reconnu dans l'italien dialectal *gignore* « apprenti³ ».

L. — LAUS

Raynouard et Mistral ne connaissent qu'un mot *laus*, lequel est substantif et veut dire « louange ». Mais il y en a un autre, particulièrement fréquent dans les textes béarnais, lequel est adjectif et signifie, d'après Lespy et Raymond, « abandonné, vacant ». Il se dit des maisons et des terres. On en a tiré *laussedat* et *laussetat* « maison abandonnée, domaine abandonné » et *alaussat*, *alaussit* qui s'emploie à peu près au sens même du simple *laus*. Je me figure que l'étymologie doit être le latin *lapsus*, participe de *labi*, et que le sens propre

1. Il ne faut pas la confondre avec *jovegnor* qui remonte au latin *juveniorem*.

2. *Mém. de l'Acad. d'émul. du Doubs*, 3^e série, t. IX (1864), p. 262.

3. *Arch. glottol.*, III, 341.

doit être « tombé en ruine ». J'ai signalé ailleurs¹ l'ancien limousin *eslaus*, aujourd'hui *eilau* ou *orlan* « lanière d'un étang », qui vient du latin vulgaire **exlapsus*. Le changement du groupe *ps* en *us* se retrouve non seulement dans *aus* « toison » (de *hapsus*) et dans *eus* « même » (de *ipse*) que j'ai cités à ce propos, mais dans *caus*, limousin *chaus* « chas d'aiguille » (de *capsus*).

(*Mélanges Léonce Couture*, p. 266.)

LI. — LEDANJOS

Mistral embrigade le gascon *ledanjo* « louange » parmi les représentants actuels de l'ancien provençal *lauzenga*. Il y a cependant à cela une grosse objection linguistique : rien n'explique le changement de la syllabe initiale *lau-* en *le-*. La source de Mistral est vraisemblablement le *Dictionnaire gascon-français* de Cénac-Moncaut. Or, ce dernier ne donne que la forme plurielle *ledanjos*. Je ne puis m'empêcher de croire que *ledanjos* vient du latin hellénique *litanias* « litanies », dont il représenterait très exactement la forme populaire, puisque l'*i* de la syllabe initiale, étant bref, doit se changer en *e* et le *t* médial intervocalique s'affaiblir en *d*. À côté de *ledanjos* « louanges », Cénac-Moncaut enregistre *ledanios* « litanies, catalogue, énumération » : ce *ledanios* est une forme demi-savante.

(*Mélanges Léonce Couture*, p. 266.)

1. *Essais*, p. 291.

LII. — LIOUBE

Tous les grands dictionnaires français enregistrent le terme de marine *lioube* « entaille angulaire qu'on fait dans toute l'épaisseur d'une pièce de bois pour recevoir l'extrémité d'une seconde pièce qui doit lui être liée » (Willaumez) et le verbe correspondant *enliouber*. J'ai montré que *lioube* venait des patois du Poitou et de la Saintonge et j'en ai rapproché le verbe berrichon *égliober* « déchirer longitudinalement les fibres ligneuses d'un arbuste » (Jaubert); puis, cherchant l'étymologie, j'ai proposé le grec γλῡφα « entaille » par l'intermédiaire d'une forme **glūpa* qui aurait pu en être tirée dans le latin vulgaire¹.

Sans connaître mon article, M. Behrens a étudié de son côté le mot *lioube*²: il le rattache à un substantif tiré du verbe allemand *klieben* « fendre » qui a dû exister très anciennement sous la forme **klūba* ou peut-être **klūbba* et dont M. Meyer-Lübke a montré la survivance dans de nombreux mots dialectaux de l'Italie septentrionale³. Je n'hésite pas à donner aujourd'hui la préférence à la manière de voir de M. Behrens; il ne faut pas abuser du grec. Je ferai seulement remarquer que, comme l'a dit M. Kluge, dans son *Etym. Wærterb. der deutschen Sprache*, le grec et le germanique ont proba-

1. *Mélanges*, p. 99-100.

2. *Z. für rom. Phil.*, XXVI, 245.

3. *Z. für rom. Phil.*, XX, 533.

blement la même racine indo-européenne qui se retrouve aussi dans le latin *glubere* « écorcer ». Le changement du son germanique *kl* en *gl* n'est pas absolument sans exemple, puisque le français *gleton*, *gleteron* (aujourd'hui *glouteron*) remonte à un type *kletto*; mais l'hypothèse d'une contamination entre le germanique **kluba* et le latin *glubere* n'est pas dénuée de vraisemblance dans ce cas particulier.

LXXIII. — LOVERGIER, LORGIER, LURGIER

J'ai signalé ci-dessus¹ la survivance de l'ancien français *escolorgier* dans le patois du Bas-Maine et j'ai rappelé que *escolorgier* vient du latin vulgaire **excollubricare*. Le simple *lubricare* a-t-il disparu du latin de la Gaule? Le silence de Körtling pourrait le faire croire, car à l'article *lubrico* (n° 5699), il n'indique que le roumain *luneca*, l'italien *lubricare*, l'espagnol et le portugais *lubricar*. Il n'en est rien pourtant. Godefroy a relevé dans la traduction lorraine des *Dialogues* et des *Moralités sur Job* de Grégoire le Grand trois exemples de participe *lovergeant*, *loverjant*, qui suppose l'existence, à la fin du douzième siècle, du verbe français *lovergier*, correspondant à *lubricare*, comme *faverger* (variante de *forger*) correspond à *fabricare*²: on remarquera que dans le simple comme dans le composé l'u

1. Page 252, art. *éculorger*.

2. Cf. le nom de lieu *Pontfaverger* (Marne), primitivement *Pont-favergié*, en latin *Pontem Fabricatum*, et la note de M. Fœrster sur Chrétien de Troyes, *Cligès*, 4079.

latin est rendu par *o*, ce qui nous force à admettre la prononciation vulgaire **lūbricare* à côté de la prononciation classique *lubricare*.

Depuis longtemps les lexicographes comtois ont signalé dans les patois actuels de la Franche-Comté un verbe dont la prononciation flotte entre *lourgier*, *leur-gier*, *lergier*, *lucher*, et ils y ont presque tous reconnu le latin *lubricare*¹. Je n'ai pas assez de matériaux pour faire la critique des formes comtoises et les répartir entre *lubricare* et **lūbricare*. Ce que je tiens surtout à signaler ici, c'est que le même verbe se retrouve dans une région très éloignée de la Franche-Comté, à savoir en Saintonge, où Jônain l'a recueilli, ainsi qu'un de ses dérivés, en ces termes textuels :

Lleurgheous, glissant : *lubricus*.

Lleurgher, glisser, malgré soi : *o lleurdge à matin*, le sol est glissant, par suite de dégel ou de pluie².

Jônain a le mérite d'avoir reconnu *lubricus* comme base de *lleurgher* : la présence du son *ll*, c'est-à-dire d'*l* mouillée, à l'initiale implique une forme antérieure *lurger* qui ne peut s'expliquer que par la prononciation classique de *l'u* comme voyelle longue dans *lubricare*. D'après lui, nous aurions encore d'autres représentants saintongeais du même type étymologique dans *llugrer*

1. Dartois, dans *Mém. de l'Acad. de Besançon*, année 1850 Poulet, *Vocab. du patois de Plancher-les-Mines* ; Roussey, *Patois de Bournois*, p. 192 et 389, etc. M. Grammont n'a trouvé à Damprichard que le dérivé *lergé* « petit traîneau » ; Roussey signale plusieurs autres dérivés.

2. *Dict. du patois saintong.*, p. 244.

« enduire d'un corps gluant, *lubricus* » et dans l'adjectif correspondant *llugreu*. Le même couple existe dans les Deux-Sèvres et dans la Vendée, d'après l'abbé Lalanne ; j'en ignore l'origine, mais je crois que la phonétique s'oppose absolument à ce qu'on songe à le rattacher à *lubricus*.

LXXIV. — MARSIA

Nizier du Puitspelu enregistre le subst. fém. *marsia* « averse, ondée de courte durée »¹. Cochard écrit *mercia* et donne cette forme comme usitée à Condrieu : sur quoi N. du P. déclare que la forme de Condrieu « met à néant toute étymologie qui serait tirée de *mars*, averse du mois de mars, *a* ne passant pas à *e* ». Pour lui, il estime que *mercia* ou *marsia* vient du participe *mersus* avec un suffixe *-ia* « par analogie avec les mots en *-ata* précédés de yotte : *cruèzia*, *pissia*, *viria* ». Voilà qui est bien compliqué. Le type lat. vulgaire **martiata*, dérivé de *martius* « mars » est pourtant attesté par le prov. mod. *marsado* et le dauph. *marsa*, que Mistral enregistre au double sens de « durée de mars » et de « giboulée ». Je crois qu'il faut aussi accepter cette étymologie pour le lyonnais. La substitution de *cr* à *ar* ne me paraît pas inadmissible dans la phonétique lyonnaise, au moins comme phénomène sporadique. On trouve en effet dans les textes anciens *cher*, pour *char*,

1. *Dict. étym. du patois lyonnais*, p. 249 et 461.

de *carnem*¹, *erbro*s, pour *arbro*s², *servage*, *servasina*, pour *sarvage*, *sarvasine*³, et dans le patois actuel *cherri* à côté de *charri* (drap dit *charrier*), *cermilli* à côté de *çarmilli*, *pertuis* à côté de *partus*, *persayi* à côté de *parsayi*, etc.

LXXV. — MEERIL

Les textes en langue vulgaire écrits en Normandie au treizième siècle offrent fréquemment le terme rural *meeril*, *meril*, aujourd'hui disparu comme nom commun, mais encore représenté par le nom de famille fréquent *Duméril*. Le mot s'applique aux « épis de blé restés dans le champ sur la place où l'on avait réuni les gerbes »⁴ : un texte latin d'environ 1240 dit textuellement : « de unoquoque muslone, *le meeril*. » Ce *muslo* bas latin, c'est le *meulon* actuel, la petite meule de gerbes. On est donc naturellement porté à chercher dans le nom de la meule l'origine de *meeril*. Je propose d'y voir un dérivé de *mêta* « meule », formé à l'aide du suffixe double *-arilis* : **metarile* donne aussi régulièrement *meeril* que *mêta* lui-même donne *meie*, *moie* en français provincial. J'ai groupé ci-dessus⁵ les quelques mots qui témoignent de la même formation : *aveneril*,

1. Voy. *Rom.*, XIII, 542, et Mussafia et Gartner, *Allfr. Prosalegenden*, p. 88, § 24.

2. *Rom.*, XIII, 579, l. 5 d'en bas.

3. *Rom.*, XIII, 577, § 49, 50 et 51.

4. Godefroy, *s. v.*

5. Page 173.

chaumeril, *femeril*, *fromenteril*, *orgeril*. Ils sont tous rustiques, et *meeril* ne sera pas déplacé parmi eux.

LIII. — MEIRI

On lit dans le *Tresor d'ou felibrige*, à l'ordre alphabétique, ces deux notes faites pour surprendre les connaisseurs du dialecte limousin :

Màiri, plur. lim. de *maire*;

Mèiri, plur. lim. de *maire*.

Maire, ordinairement abrégé en *mai*, correspond au français *mère* et vient comme lui du latin *mater*. Sous la forme *mai*, il reste invariable, et sous la forme *maire*, il doit faire *mairei* dans toutes les variétés linguistiques des trois départements de la Haute-Vienne, de la Corrèze et de la Creuse, départements qui correspondent à l'ancien terme géographique de Limousin entendu au sens large. Les prétendus pluriels enregistrés par Mistral n'existent pas, je crois pouvoir m'en porter garant¹; mais d'où l'illustre auteur du *Tresor* peut-il les avoir tirés? Voici la source de son erreur, si je ne m'abuse moi-même.

Dans le *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin*, paru à Tulle en 1823, se trouve l'article suivant, dû à l'avocat Vialle, éditeur et continuateur de Béronie :

ME-ÏRI, s. f. C'est le nom qu'on donne aux brebis qui ont déjà

1. Il se peut que dans certaines régions la désinence *-ei* du pluriel *mairei* se rapproche tellement d'un son simple qu'elle donne l'illusion phonétique d'un *i*; en tout cas, *mèiri* n'existe nulle part comme pluriel de *maire*.

porté : *A-i vin mei-ri et quatre onielas*, de mes brebis, vingt ont porté et les autres quatre n'ont pas porté encore.

Mistral a cru que *me-iri* était accentué sur la diphthongue *mei* et qu'il pouvait s'écrire aussi bien, sinon mieux, par un *a* que par un *e*; mais la graphie de Béronie, suivie par Vialle, proteste contre cette manière de voir. Le signe de la brièveté placé sur l'*i* de la diphthongue a précisément pour but d'indiquer qu'elle ne porte pas l'accent tonique et que *me-iri* est oxyton, tout comme *fle-ira* (flairer), *me-ïta* (moitié), *pe-iri* (parrain), etc.

Les choses étant ainsi remises au point, il est facile de trouver l'étymologie de ce substantif *me-iri* : ce n'est pas *mater*, mais c'est *matrix* (sous la forme de l'accusatif *matricem*, cela va sans dire), que Varron et Columelle employaient exactement dans le même sens où les paysans des environs de Tulle emploient aujourd'hui la forme *me-iri*.

L'occasion me paraît bonne de faire remarquer que l'article *matrix* du *Lat.-rom. Wærterbuch* de Körting est incomplet, car il ne cite aucune forme romane populaire autre que le sarde *madrighe*. Il est notoire cependant que, dans le sens de « matrice, organe génital », le provençal ancien dit *mairitz* (encore usité en Gascogne) et le français ancien *marriç*. Ce dernier n'a disparu qu'à une époque relativement récente de la langue commune, où il avait fini par prendre la forme *amarri*, qu'on trouve dans Robert Estienne (dès la première édition, 1539), dans Nicot, dans Cotgrave, dans Oudin et jusque dans Ménage, qui en a parfail-

tement vu l'étymologie¹ : l'*a* initial n'est autre que l'*a* final de l'article féminin *la*, et *amarri* doit être joint aux nombreux exemples d'agglutination analogue que j'ai eu occasion de citer ailleurs².

(*Revue des parlers pop.*, année 1903, p. 176; cf. *Bull. de la Soc. de ling. de Paris*, séance du 22 nov. 1902.)

LXXVII. — NAR

Les auteurs du *Dictionnaire du patois normand en usage dans le département de l'Eure* ont recueilli la locution adverbiale « monter à cheval à *nar* » qui signifie « monter à poil ou à nu, c'est-à-dire sans selle ni couverture ». Voici comment ils prétendent en rendre raison : « Cette expression est d'origine germanique ; nous la devons à l'invasion scandinave. On peut l'expliquer en effet en la rapprochant du mot allemand *nahe* et du mot anglais *near*, qui signifient tous deux *près, de près*. Monter un cheval à poil, c'est s'en tenir le *plus près* possible, c'est le serrer *de près*. »

Je vois les choses d'un tout autre point de vue. L'ancien français possède un substantif qu'on ne trouve employé qu'au cas régime pluriel, sous la forme *ars*, laquelle correspond phonétiquement au latin *armos*³ :

1. P. Borel écrit, avec plus de raison, *amarri*.

2. *Mélanges d'étym. franç.*, p. 9, article *ajoux*.

3. L'étymologie est de Nicot et a été adoptée par Diez. Littré a proposé de voir dans *ars* le pluriel de *arc*, quelques auteurs écrivant effectivement *arcs* ; mais son idée ne vaut rien, et ce qui le prouve clairement, c'est que le patois messin possède le substantif *armon* « poitrail du cheval ». Cf. mes *Mélanges*, p. 19.

ce substantif désigne la partie supérieure des membres de devant de quelques animaux et en particulier du cheval. La langue technique actuelle l'a conservé dans deux emplois spéciaux : les vétérinaires disent « saigner un cheval aux *ars* » et même « aux quatre *ars* », étendant le sens aux membres de derrière ; les chasseurs appellent *ers* (ils écrivent souvent, à tort, *erres*) les pieds de devant et les épaules de toute bête à quatre pieds¹.

Or, l'ancienne langue employait la locution adverbiale *a ars* pour signifier « à poil » : Godefroy en cite deux exemples :

Tout *a ars* en monta, tant fu de cuer ardans,
Sour un fauve ronci.

(MAINET, v. 129-130, dans *Romania*, IV, 323.)

Tut *a ars* li unt fet dous liues chevauchier
Ne mes ke d'une chape, k'unt fet suz lui pleier.

(GARNIER, *Saint-Thomas*, 2046-7, éd. Hippeau².)

Il me paraît évident que la locution normande actuelle « monter *à nar* » est sortie de « monter *en ars* » dont on trouvera probablement un jour des exemples dans l'ancienne langue à côté de « monter *a ars* ».

LXIII. — NOUEI

M. Chabaneau voit dans le limousin *nouei* « nœud » le représentant du type latin *nodulus* « moyennant une

1. Voyez le *Dict. général* aux articles *ars*, *erre* et *ers*.

2. J'emprunte à l'édition Hippeau le vers 2047 que ne donne pas Godefroy et qui est utile pour préciser le sens de *a ars*.

forme **noclus*, prouvée d'ailleurs par l'italien *nocchio*¹. Laissons de côté l'italien *nocchio*, dont l'origine n'est pas sûre et ne peut en tout cas s'expliquer par l'étymologie *nodulus*². Si le groupe latin *-dul-* s'est comporté dans la prononciation vulgaire comme le groupe *-tul-*, il a dû aboutir à *-gl-* comme ce dernier a abouti à *-cl-*. Par suite, il n'y a rien à objecter à M. Chabaneau s'il suppose une série phonétique *nōdulus*, **nōglus*, **nōlh*, *noueï*. Mais il faudrait savoir si la forme actuelle *noueï* est pour **nōlh* ou pour **nōi*, ce que l'état phonétique du limousin actuel ne permet pas de dire en l'absence de textes médiévaux. J'avoue que la considération du bordelais *noi* « nœud » me porte à croire que le *noueï* limousin de nos jours n'a jamais eu de *lh* et s'écrivait au moyen âge **noi* (avec un *o* fermé), soit un type **nōdium* du latin vulgaire dont il faut probablement chercher le point de départ dans *centinodium* et *internodium*³. L'*o* du bordelais semble postuler un *ō* latin; mais le limousin reproduit fidèlement l'*ō* du latin classique.

(*Revue des parlers pop.*, année 1903, p. 177.)

LXIV. — NUITRE

Parmi les animaux monstrueux contre lesquels a à lutter l'armée d'Alexandre le Grand, dans un épisode

1. *Gramm. limousine*, p. 76; cf. les additions, p. 356, où le saintongeais *nouclu* « noueux » est invoqué à l'appui de l'existence du type latin **noclus*.

2. Voyez Körting, nos 5300 et 6600.

3. Sur l'extension du suffixe *-ium*, voyez mes *Essais*, p. 85 et s.

curieux du roman français de Lambert le Tort, il y en a deux dont les noms se trouvent réunis dans le premier hémistichie d'un vers alexandrin (c'est le cas, ou jamais, d'employer l'expression de *vers alexandrin*) qui se lit ainsi dans l'édition publiée en 1846 par Michelant, p. 286 :

Li *caon* et les *mutes*, qui iscent dou costal.

Il n'y a pas lieu de s'appesantir sur le premier de ces noms. Je ne sais d'où est venue à Michelant l'idée étrange de traduire *caon* par « cancre ». J'ai comparé les leçons des 15 manuscrits de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque de l'Asenal : 5 donnent *coan*, 3, *choan*, 1, *chouan*, 1, *choant*, 1, *couant*, 1, *caon*, 1, *canor*, 1, *thoon*, 1, *hua*. Il s'agit sûrement de l'oiseau de nuit qu'on appelle encore *chouan*, *chavan*, *chavon*, *chaon*, etc., dans nos provinces de l'Ouest, c'est-à-dire du hibou. Ce nom, quelle que soit son origine antérieure, figure déjà sous la forme latinisée *cavannus* dans les *Instructiones* de l'évêque de Lyon Euchérius (saint Eucher), mort en 450, et dans des textes un peu postérieurs¹.

1. Les textes sont groupés dans Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, s. v^o. C'est par distraction que *cavannus* est marqué d'un astérisque, comme si c'était une forme hypothétique, dans le *Lateinrom. Wörterbuch* de M. Körting, 2^e édit., n^o 2039. — On considère ordinairement le français *chat-huant* comme une altération de *chouan* due à une étymologie populaire, mais sans grande raison. Dans *chat-huant* il y a *huant*, participe pris adjectivement du verbe *huer*, par lequel on exprime le cri du hibou, et *chat*, désignation appliquée au hibou, non seulement parce que cet oiseau fait la chasse aux souris, mais parce que sa tête, surmontée d'aigrettes qui simulent des oreilles, rappelle celle du chat (Rolland, *Faune populaire*, II, 51).

Michelant n'a guère été plus heureux avec le second des animaux mentionnés par Lambert le Tort ; mais il faut avouer qu'ici l'identification offrait de plus sérieuses difficultés. Voici les leçons, extraordinairement divergentes, des 15 manuscrits visés plus haut :

- les guivres* (franç. 368, 790, 24365) ;
- les grues* (franç. 1635, 15094, 25517) ;
- li vautor* (franç. 789) ;
- les mutes* (franç. 786) ;
- les mitres* (franç. 791) ;
- les nutres*, peut-être *mitres* (Arsenal, 3472) ;
- les muystres* (franç. 787) ;
- li murdre* (franç. 792) ;
- li mutre* (franç. 375) ;
- li mitres* (franç. 1375) ;
- limmitre* (franç. 24366) ;
- li mistres* (franç. 15095).

Michelant a traduit par « gros rats, surmulots » ; cette traduction est reproduite par Godefroy, qui se contente de donner la leçon *les mutes* de l'édition Michelant ; elle est certainement erronée. L'auteur du roman d'Alexandre a bien entendu désigner par ce mot énigmatique des oiseaux analogues aux hiboux, car dans le développement qui suit, *li choan* sont seuls expressément nommés, ce qui porte à croire que ce qui est dit des uns doit valoir pour les autres. A priori, il est vraisemblable que si le poète a employé deux mots, c'est qu'il voulait embrasser les deux variétés d'oiseaux de nuit que le peuple distingue ordinairement, encore aujourd'hui : d'une part, les oiseaux à aigrettes ; de

l'autre, les oiseaux sans aigrettes. Nous traduirons exactement sa pensée en disant : les *hiboux* et les *chouettes*.

En présence d'un mot qui leur était inconnu, beaucoup de scribes ont altéré arbitrairement le texte qu'ils avaient sous les yeux et y ont introduit, qui des *guivres* (vipères), qui des *grues*, qui des *vautours*. Rien de tout cela ne saurait convenir. La vraie leçon se cache sous les autres graphies, en apparence inintelligibles, que nous avons énumérées plus haut. Je crois qu'il faut lire : *les nuitres*.

C'est en vain qu'on chercherait le substantif féminin *nuitre* dans l'énorme dictionnaire de l'ancienne langue française que nous devons à la patience admirable de Frédéric Godefroy, dictionnaire dans lequel il y a cependant moins de lacunes que de définitions défectueuses. Si je n'avais pour y réclamer l'inscription du mot *nuitre* que ce passage du roman d'Alexandre, on pourrait trouver ma requête téméraire et m'objecter que les dictionnaires ne doivent pas se fonder sur les conjectures de la critique verbale. Mais j'ai mieux que cela. Le hasard m'a fait rencontrer la phrase suivante dans le dictionnaire de Littré, à l'historique du mot *auvent* : « Faiz sui ansint comme *la nuitre* en l'auvent de la meson ». Littré a tiré ce passage d'un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, n° 528, f° 120; ce manuscrit est un psautier de la fin du treizième siècle, et le texte français est la traduction du verset 7 du psaume 101 : « Factus sum sicut *nycticorax* in domicilio¹. »

1. Voir sur ce manuscrit Samuel Berger, *La Bible française au*

Il est clair que *nuitre* se rattache au latin *noctua* « chouette » ; mais de quelle façon ? Phonétiquement, *noctua* a pu se réduire à **nocta*, comme *fatua* à **fata* : de **nocta*, le français aurait fait *nuite*, et il est possible que cette forme ait réellement existé et soit représentée par la leçon *mutes* de notre manuscrit 786. En tout cas, *noctua*, **nocta* survit aujourd'hui dans le provençal *nuecho* « engoulevent », mot enregistré par Mistral et que M. Rolland signale comme particulièrement usité dans la région de Toulon¹. À côté de *noctua*, le latin vulgaire a créé un nouveau mot avec le suffixe *-ulus*, à savoir **noctula*. Bien que ce mot n'ait pas été relevé dans les textes antiques, il est trop clairement attesté par l'italien *nottola* et par des formes variées de nos patois méridionaux, dont on trouvera la liste soit dans Mistral à l'article *nichoulo*, soit dans Rolland, *Faune pop.*, II, 41, pour qu'on puisse douter de son existence. L'ancien français *nuitre* représente régulièrement **noctula*, comme *chartre*, forme secondaire de *charte*, représente *chartula*².

(Mém. de la Soc. de ling. de Paris, t. XII, p. 249-251.)

moyen âge, p. 71 ; on y trouve précisément la phrase citée par Littré, mais sans aucune remarque.

1. *Faune popul.*, II, 328.

2. À l'article *noctua*, Körting ne mentionne que l'italien *nottola*. M. Meyer-Lübke suppose que l'l de l'italien et du provençal est due à une épenthèse (*Gramm. des lang. rom.*, trad. franç., I, p. 451). M. l'abbé Devaux a fort bien expliqué, à mon sens, le dauphinois *nyétola* en le rapportant au type latin **noctula* (*Langue vulg. du Dauphiné sept.*, p. 218) ; il n'y a aucune raison sérieuse pour ne pas tirer également de **noctula* l'italien *nottola* et l'ancien français *nuitre*.

LXXX. — OLEGUE

J'ai signalé, il y a une dizaine d'années¹, le substantif provençal *olegue*, qui se lit dans la traduction versifiée de la *Chirurgie* de Roger de Salerne, dont l'unique manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'Université de Bologne. Je demande la permission de citer au long tout le chapitre du manuscrit, lequel a pour rubrique, sauf votre respect, *de difficultate mingendi*, et va du vers 1508 au vers 1515 :

Vist ai naffrat tormen et pena gran soffrir
 Quar non podia leu pissar a son desir :
 Dels *olegues* razis e foilles fai collir,
 E prin de cenres, et ensems fai o bolir ;
 Et en un larc saquet l'em fai emplastre bon
 E sus su penchenil lo mit tota azon.
 Bons es l'emplastres e ben faitz segon razon,
 Sitot si bast de causes vils et si compon.

Ni le *Parnasse occitanien* ni le *Lexique roman* ne connaissent ce mot *olegue*. Je l'ai traduit par « ièble », non seulement parce que Mistral signale *óulegue* et *oulegue* comme ayant actuellement ce sens dans certaines parties du Midi, mais parce que le texte latin de Roger m'indiquait cette traduction. Voici la formule latine de la récepte : « Recipe cinerem foliorum et radices *ebuli*, et ipsum cinerem et *ebulum* diu bullire facias² ».

1. *Annales du Midi*, V, 114 (année 1893).

2. Édition de 1546 dans De Renzi, *Collectio Salernitana*, II, 487. Les manuscrits que j'ai vus (Florence, Bibl. naz., J. 10. 16 ; Paris

Mistral a réuni à l'article *éule* les nombreuses variantes du nom de l'îèble dans le Midi de la France, dont un simple détachement se trouve à l'article *oulegue*. Les voici dans l'ordre où il les donne et avec les indications de provenance qu'il fournit : 1 *éule*, 2 *oulegue* (dauph.), 3 *éugue*, 4 *égo*, 5 *ugle*, 6 *ugues* (rh.), 7 *ougue*, 8 *orgue*, 9 *ogue* (alp., mars.), 10 *èble*, 11 *ébo*, 12 *ébouls*, 13 *ébous*, 14 *évous*, 15 *éusses*, 16 *éuse*, 17 *éuso* (langued.), 18 *gèule*, 19 *gèu* (gasc.), 20 *ziou* (lim.). A l'article *oulegue*, la forme indiquée pour le dauphinois est *oulegue* et non *oulegue*, de sorte que cela fait 21 variantes distinctes. On pourrait facilement augmenter ce chiffre en s'adressant à M. E. Rolland, le vaillant et obligeant auteur de la *Flore populaire*, qui communique volontiers ses matériaux manuscrits ; j'ai vu ces matériaux, ce dont je le remercie, mais je n'en veux point encombrer le lecteur. J'en retiens seulement que la forme même que j'ai trouvée au commencement du treizième siècle, à savoir *olegue*, est exactement celle que signale l'abbé Moutier¹, comme usuelle encore aujourd'hui dans le moyen Dauphiné.

Le rapport des formes qui portent les numéros 1, 10, 11, 12, 13, 18, 19 et 20 avec *ebulus* (ou *ebulum*) saute aux yeux et n'est pas discutable ; la forme 4 (*égo*) répond à *ébo*, comme *égou*, que ne donne pas Mistral, mais qui est dans l'abbé de Sauvages et ailleurs, répond

Bibl. nat., lat. 7035 et 7040) ont des variantes sans importance pour le but que je me propose ; dans les gloses des quatre maîtres (De Renzi, II, 569) on lit *radicis*, qui paraît préférable à *radices*.

1. *Petit glossaire patois des végétaux du Dauphiné* dans le *Bull. de la Soc. dép. d'archéologie de la Drôme*, année 1889.

à *ébous* et *évous* : son *g* peut légitimement remonter au *b* de *ebulum*¹. Je veux bien accorder encore que les formes 3, 15, 16 et 17, malgré l'étrangeté de leurs désinences qui sont sans rapports visibles avec celle de *ebulum*, puissent représenter, dans leur première syllabe, le thème *ebu-* affublé, à une date récente, d'une queue postiche ; mais que penser des autres, à savoir *olegue*, *oulegue*, *ôulegue*, *ougue*, *orgue*, *ogue*, *ugue*, *ugle* ?

Je crois que la forme dauphinoise *olegue* représente le type le plus rapproché de la forme primitive du mot en provençal et que cette forme primitive devait être proparoxytonique : le dauphinois a conservé les trois syllabes en déplaçant l'accent tonique, tandis que les autres dialectes ont laissé tomber la syllabe placée immédiatement après la syllabe primitivement accentuée pour ne conserver que la finale.

Parmi les formes actuelles apparentées étroitement à *olegue*, il faut faire une place au lyonnais *ugo*, sur lequel Nizier de Puitspelu s'est longuement appesanti et qu'il s'est efforcé d'expliquer par le latin *ebulum*². Cette laborieuse explication (*iebol*, *ievol*, *iegwol*, *iegol*, *ugo*) me paraît difficilement inacceptable. Au contraire, en partant d'une forme **ol(e)go*, analogue à celle du dauphinois, avec l'*o* final caractéristique du lyonnais, on arrive naturellement à **ougo*, dont la transformation

1. Cf. la transformation du nom de lieu médiéval *Vinovol* (que j'explique par un type latin **Vineobulum*) en *Vignognoul*, nom actuel d'un hameau de l'Hérault (*Essais*, p. 397), et la coexistence de *massible*, *massigoul* comme nom vulgaire de l'ellébore.

2. *Dict. étym. du patois lyonnais*, p. 458, article *Huguo* ; cf. *ibid.*, p. 467.

en *ugo*, quoique surprenante, n'est pas invraisemblable¹.

En résumé, pour trouver l'étymologie, il faut partir de *olegue* et ne pas oublier que cette forme *olegue* figure dans un texte du commencement du treizième siècle écrit sur les rives du Rhône inférieur. Dans ces conditions, je défie le phonétiste le plus subtil de persuader un homme raisonnable que *ebulum* a pu se transformer en *olegue*. Il faut chercher autre chose.

On sait que le médecin Marcellus (alias Marcellus Empiricus), qui écrivait à Bordeaux au commencement du cinquième siècle, nous a conservé treize noms gaulois de plantes qui ont souvent exercé la sagacité des linguistes². L'ièble a la bonne fortune de figurer dans le nombre : « Herba quae graece *acte*, latine *ebulum*, gallice *odocos* dicitur³. »

Ce n'est pas là un témoignage isolé. Les glossaires de botanique qui ont été laborieusement colligés par M. Goetz dans le tome III de son inappréciable *Corpus glossarum latinarum*, nous offrent à satiété un mot étrange qui glose toujours le latin *ebulum* et qui affecte des formes assez diverses. Voici les gloses qui nous intéressent, dans l'ordre même où elles figurent dans ce tome III :

1. Cf. des formes lyonnaises comme *ura*, vent, du latin *aura*.

2. Ils ont été groupés en dernier lieu, mais non étudiés, par M. Chabert dans sa thèse de doctorat *De latinitate Marcelli in libro de medicamentis* (Paris, 1897), p. 24-25. Il faut toujours s'en référer à un mémoire de J. Grimm (*Kleine Schriften*, II, 114 et s.), qui rapproche *odocos* de l'allemand *attich*, lequel a exactement le même sens.

3. *Liber de Medicamentis*, IV, 13, éd. Helmreich, p. 54.

acte, id est ebuli, id est *educu* (III, 536, 1);
odico, ebolo vel camoacris [= chamaeacte] (III, 548, 31);
ebucone, id est ebolus (III, 561, 29);
 ebulus, id est *odicus* (III, 562, 67);
odicos, id est ebulos (III, 571, 46);
odicus, id est ebolus vel camoactus (III, 585, 11);
 ebulus, id est *odecus* (III, 590, 30);
odecus, id est ebulus (III, 593, 42);
 ebolus, id est *odecus* (III, 611, 54);
odecus, id est euolus (III, 615, 27);
 ebolus, id est *odicus* (III, 623, 69);
odicus, id est euolus (III, 627, 29);
odico, euolo (III, 632, 40).

On ne saurait douter que *odecus*, *odicus* ne soit l'ancien gaulois *odocos*; ne faut-il pas voir dans *educu* et dans *ebucone* des formes hybrides nées du mélange du latin *ebulum* et du gaulois *odocos*? La forme *educu* est particulièrement précieuse en ce qu'elle permet enfin de rendre raison de l'espagnol *yedgo* ou *yezgo* et du portugais *engo*. A côté de *ebucone*, on peut légitimement supposer **ebucus*, qui explique bien le provençal moderne *ègue*. Quant à l'ancien *olegue* et aux formes modernes qui en sont issues, je ne leur vois guère d'autre ancêtre possible que **olicus* ou **olecus*. Il ne me paraît pas probable que ce soit l'*l* du latin *ebulum* qui se soit introduite à la place du *d* de *odicus*; j'attribuerai plutôt la naissance de **olicus* à une contamination du verbe latin *olere*, que sa position vis-à-vis du substantif *odor* semble prédestiner à un pareil rôle¹.

1. M. l'abbé Devaux a réuni, à ma demande, les éléments d'un petit mémoire sur les noms de l'îèble dans la région dauphinoise; j'espère que ce travail sera prochainement publié. Je note en passant que la plante appelée *eboric* par Daudé de Pradas n'est certainement pas l'îèble, comme l'a cru Raynouard; d'après la des-

LXXXI. — OLONIER

Littre enregistre *olonier* comme signifiant « espèce d'arbousier », sans aucune remarque¹. Les ouvrages de botanique et les grandes encyclopédies donnent généralement *olonier* comme synonyme de *arbousier*. Le mot est dans Cotgrave, avec la graphie *aulonnier* et un commentaire qui vient sûrement d'Olivier de Serres : on peut voir le texte de ce dernier dans Godefroy. Où a puisé Olivier de Serres ? Je l'ignore. Grâce à M. le Dr Dorveaux, j'ai eu sous les yeux un livre rare, publié à Poitiers en 1628 et intitulé : *Les Œuvres de Jaques et Paul Contant pere et fils maistres apoticaire de la ville de Poictiers*. A la fin de ce recueil se trouve une *Synopsis Plantarum* du fils Contant, où on lit, à la page 16 : « *Arbutus Comarum*, gall. *Arbousier*. *Epimelis Galeno perperam. Olonnois*. » *Olonnois* est une variante intéressante de *aulonnier*, *olonier*. Le mot ne paraît se trouver aujourd'hui qu'en Saintonge et plus particulièrement dans la région de Royan, où Jônain a relevé *olone*, *arbose*, et *olonier*, *arbousier*.

En pénétrant dans le domaine de la langue d'oc on trouve *ledouney*, *arbousier*, à Arcachon, et *auledoun* ou *auleroun* à Labouheyre (Landes²). Mistral enregistre,

cription, mon collègue M. Matruchot, professeur de botanique, conjecture qu'il s'agit de la *Scrophularia aquatica*.

1. Une faute d'impression le fait qualifier ce mot de *s. f.* au lieu de *s. m.*

2. Communications de M. E. Rolland, qui me signale aussi *ledonnier* dans le commentaire de Duchesne (*L. à Quercu*) sur le traité *De Stirpibus* de Ruellius (1544).

comme particulier à la Guienne : *ledounat*, boisson d'arbouse ; *ledounei*, *ledounès*, arbousier, et *ledouno*, arbouse.

Tous ces mots doivent remonter, malgré leur dissemblance, au latin *unedo*, synonyme de *arbutus*, arbousier¹. Forcellini indique la quantité *ūnēdōnis* ; mais comme le mot ne figure que dans des textes en prose (Pline et glossaires), cela ne tire pas à conséquence, pas plus que l'étymologie donnée par Pline, qui décompose le mot en *ūnus* + *edere*. En supposant *ūnēdōnis*, nous expliquons facilement le landais *auledoun* ; le renforcement de la voyelle initiale en *au* se produit souvent et la dissimilation de *n-n* en *l-n* est normale. Que de *ūnēdōne* on ait tiré une forme féminine *ūnēdōna*, cela ne peut surprendre si l'on songe aux formes provençales *Carcassona* et *Narbona* tirées du latin *Carcassone* et *Narbone*. L'aphérèse de l'initiale dans *ledouno* n'est pas non plus sans exemple. Enfin, pour arriver à *olone*, je crois qu'il faut supposer une métathèse et partir de **ūdenōna*, d'où **odlone*².

LXXXII. — OSTADE³

L'*ostade* est une étoffe de laine que l'on trouve fré-

1. Mistral a rapproché *ledounei* du catalan *lladoner*, micocoulier ; mais je ne considère pas ce rapprochement comme fondé.

2. Il y a lieu d'instituer un article *unedo* dans Körting, non seulement à cause des mots que je viens d'étudier, mais à cause du sarde qui dit *olidone*, *olidoni*, *olioni*, *ulioni* et *lidone* (communication de M. E. Rolland).

3. Édition remaniée et complétée d'un article paru dans mes *Essais*, p. 342.

quemment mentionnée dans les textes depuis la fin du quatorzième jusqu'à la fin du seizième siècle ; elle figure même encore dans les statuts des Merciers de Paris de janvier 1613¹ et dans le *Tarif général* de 1664². Je ne sais pourquoi Littré, si hospitalier d'ordinaire, a omis ce vieux mot qui figure encore dans la dernière édition de Trévoux³.

Godefroy a un article *ostade* assez bien fourni ; toutefois il est fâcheux qu'il n'ait pas incorporé dans ses citations quelques exemples insérés par Carpentier dans le *Glossarium* de Du Cange, car son plus ancien texte ne date que de 1469, tandis que Carpentier en a produit de 1395, 1425, 1457, etc⁴.

Une étymologie a été avancée, avec beaucoup d'assurance, par Hécart dans son *Vocabulaire rouchi-français*, où on lit (3^e éd., 1834) : « Ce nom lui venait d'un habitant d'Anvers, son inventeur, nommé Van Ostade, nom rendu fameux par un peintre de la même ville, dans le genre des bambochades. » Cette étymologie est de pure fantaisie. Ce n'est pas dans les Pays-Bas, mais en Angleterre qu'il faut chercher l'origine de

1. R. de Lespinasse, *Métiers et corporations de la ville de Paris*, II, 272.

2. Cité par Godefroy et par Savary des Bruslons.

3. Furetière a admis le mot avec une citation d'Henri Estienne et cette définition vague : « espèce d'étoffe ancienne. » Savary des Bruslons, dans son *Dict. du Commerce* (1723), dit avec plus de précision : « étoffe toute de laine dont l'usage s'est entièrement perdu. »

4. Articles *meia-hosteda* et *ostade*. Les Bénédictins ont aussi relevé un exemple de *hostade* en 1412 ; mais il n'est pas sûr qu'il s'agisse du même mot.

l'ostade. Carpentier l'a entrevu quand il a rapproché le mot français de l'anglais *voosted* (sic); mais il a pris le contrepied de la vérité en supposant que l'anglais venait du français. Il était probablement guidé par Cotgrave qui traduit effectivement *ostade* par « The Stuffe Worsted or Woosted. » Nous sommes bien fixés sur l'origine du mot anglais, qui est déjà employé par Chaucer : c'est le nom même d'un gros bourg du comté de Norfolk, écrit autrefois *Worsted*, aujourd'hui *Worstead*¹. Les étoffes de Worsted pénétraient en France, dès le quatorzième siècle, soit par Calais, soit par Bordeaux : en 1364 les marchands de Lyon obtinrent l'autorisation d'en introduire par Calais²; en 1377, les Bordelais, qui amenaient du vin en Angleterre, furent autorisés à charger au retour différentes sortes de marchandises parmi lesquelles figurent des lits d'étoffe dite *worsted*³. Le mot a dû être d'abord francisé et gasconisé en *ostede* : je trouve précisément dans le *Dictionnaire béarnais* de Lespy et Raymond l'exemple suivant, malheureusement non daté : « Ung jupon de *miey ostede* » ; la forme primitive surnage encore dans un texte latin méridional de 1516 cité par Carpentier : « una pecia de *meia hosteda*. »

Il est curieux que *ostede* ait été transformé en *ostade* : la cause en est évidemment dans l'abondance des mots

1. Voyez Skeat, *Etym. Dict. of the English Language*, s. vo ; l'auteur ne semble pas connaître le français *ostade*.

2. F. Michel, *Hist. du commerce de Bordeaux*, I, 288.

3. *Ib.*, p. 253. Ni ici, ni dans le passage visé par la note précédente, F. Michel n'a songé à rapprocher l'anglais *worsted* du français *ostade*.

en *-ade* que possède le gascon comme les autres variétés du provençal. L'assimilation a paru si complète que nos voisins d'outre les Alpes s'y sont trompés et que pour bien montrer qu'ils parlaient mieux que nous, ils ont latinisé à fond le nom de cette étoffe et l'ont appelée *ostata*¹. Nous voilà loin de *Worsted* ; mais il n'y a pas d'erreur possible sur la route.

LXXXIII. — OUTJABO

L'abbé Vayssier enregistre, dans son *Dictionnaire patois-français de l'Aveyron*, un substantif féminin *ôutjabo*, qui désigne, paraît-il, « le milieu du jour en été, temps pendant lequel les troupeaux restent enfermés². » Il en donne même l'étymologie : « latin *adjutabile*, secourable, parce que les bergers aident les autres domestiques ». Cette étymologie n'est pas de lui, mais de l'abbé Jonquet : on sent que l'auteur du *Dictionnaire de l'Aveyron* a mieux aimé compromettre un ami que de se compromettre lui-même.

Mistral a rapproché dubitativement *ôutjabo* de *auiago*, mot qui, à Azilhanet, signifie « halle couverte, auvent » : les deux mots n'ont aucun rapport ni pour le sens ni pour la forme.

Je crois que nous avons affaire dans le mot rouergat au latin *octava* qui s'employait substantivement pour

1. Cf. Antoine Oudin, *Rech. ital. et franç.* (2^e éd., 1653) : « *Ostata*, ostade, sorte d'estoffe. »

2. Le mot a passé de là dans le *Tresor* de Mistral, où il est écrit *outjabo* ; il faudrait *ôutjabo*, car l'orthographe des félibres rend par *ôu* la diphtongue *ôû* de l'abbé Vayssier.

désigner la huitième heure du jour, c'est-à-dire, d'après la correspondance du système romain et du nôtre, deux heures de l'après-midi ¹. Le groupe latin *ct* donne naissance au son *ch*, prononcé *tch*, dans une partie du Rouergue : l'abbé Vayssier donne *uech* et *yoch*, de *octo* ; *nuech*, *nech*, *niöch*, de *noctem*, etc. S'il écrit *tj* dans le mot *oütjabo*, c'est probablement pour faire plaisir à l'abbé Jonquet.

Le renforcement en diphtongue de l'o latin est curieux. On le trouve surtout dans les mots de formation savante ou qui n'appartiennent pas à la couche la plus ancienne de la langue : *oûbelou* « houblon », *oûdou* « odeur », *oûfensô* « offense », *oûmeleto* « omelette », etc. Mais il n'est pas sans exemples dans le vocabulaire populaire : *oûgôn*, anc. prov. *ogan*, anc. franç. *oan* « cette année », *oûbé*, anc. prov. *obe* « oui bien », *oûralho*, *oûrieyro*, anc. franç. *oraille*, *oriere* « bord ». Je puise uniquement dans le *Dictionnaire* de l'abbé Vayssier ; en s'adressant à Mistral, on n'aurait pas de peine à trouver d'autres exemples.

(Cf. *Annales du Midi*, XV, 69.)

LXXXIV. — PANADER (SE)

Le verbe *se panader*, employé par La Fontaine,

1. *Nona* s'est conservé dans le gascon *auranoa*, *auranoar* « goûter » (voyez mes *Essais*, p. 65). On remarquera que l'anc. franç. *none* signifie « midi », sens conservé dans différents patois et dans l'anglais *noon* ; pour les Romains, *nona* était la division du jour qui commençait à trois heures. Les patois méridionaux sont restés plus fidèles à la tradition romaine que ceux du Nord.

M^{me} de Sévigné et Saint-Simon au sens de « se pavaner », n'est plus guère usité aujourd'hui, bien que le dictionnaire de l'Académie le conserve encore. A l'origine, il ne prenait pas le pronom personnel et il s'écrivait *pennader*. Il est bien certain que ce verbe n'a rien à voir avec le mot *paon*, quoi qu'en pense Scheler. Littré a raison de tirer *panader* de l'ancien substantif *pennade* ; mais faut-il croire avec lui que *pennade* signifie proprement « un coup d'aile » et vient du latin *penna* ?

Les nombreux exemples réunis par Godefroy à l'article *penade* mettent hors de doute sa définition : « saut, ruade, cabrioie d'un cheval, voltige. » Je crois que le mot *pennade*, qui n'apparaît en français que sous le règne de Charles VII, est un substantif participial d'un verbe provençal, que nous ne connaissons pas sous sa forme médiévale, mais dont l'existence est cautionnée par celle du composé *repetnar*¹ et par le témoignage de différents patois actuels qui emploient *penna* au sens de « regimber, ruer² », sans parler du dérivé *penneja*, *peneja* « piétiner, piaffer ». *Penna* vient du latin vulgaire **pedinare*, tiré de *pes*, *pedis*.

LXXXV. — PENESSE

Contejean a relevé dans le patois de Montbéliard le

1. Cf. la notice que j'ai consacrée à *repetnar* et à l'anc. franç. *repenner* dans mes *Mélanges*, p. 127 ; je ne songeais pas alors au verbe français *se panader*.

2. Mistral n'indique que le gascon *penna*, avec la variante bordelaise *pinna* ; mais *penna* figure dans le *Dictionnaire patois-français de l'Aveyron* de l'abbé Vayssier et j'ai constaté moi-même son existence dans le patois de Gentioux (Creuse).

substantif féminin *penesse* « excrément de poule » : il rapproche dubitativement ce mot de « l'ancien français *penes*, plumes ». On ne comprend vraiment pas ce que les plumes viennent faire ici ; les poules feraient mieux l'affaire. Il ne me paraît pas trop téméraire de supposer que la forme archaïque de *penesse* a dû être **polinasse*, et correspondre au provençal moderne *poulinasso*, qui a précisément le même sens¹. La désinence ne fait pas difficulté : *-esse* du patois de Montbéliard est équivalent à *-asso* du provençal. Quant au thème, l'affaiblissement de *o* protoñique en *e* n'est pas rare (Contejean enregistre *denai* pour *donner*, *enquemencie* pour *commencer*, etc.) et le changement de l'*i* long en *e* se produit même à la tonique (*galīna* est rendu par *dgeleue*, et **junīcia* par *dgenesse*). Le type **pullinacia* serait représenté régulièrement par **pelenesse* ou même (en le supposant soumis à la loi de Darmesteter) par **pelnesse* ; la disparition de l'*l* n'est pas assez extraordinaire pour infirmer l'étymologie : comparez le forézien *punassi* « excrément des poules, des dindons, etc. ».

LXXXVI. — PLON

Les ouvrages qui traitent spécialement de la flore française et les grandes encyclopédies enregistrent le

1. Mistral mentionne dans le même sens l'ancien français *poul-née*, que je n'ai pas rencontré ; en tout cas le patois picard possède actuellement *poulénée* (Corblet) qui remonte à un type latin **pulinata*. Le wallon dit *polène*, de *pullina* (Grandgagnage). Littré enregistre dans son supplément *poulnée* « fiente de volailles servant d'engrais dans l'Oise ».

mot *plon* comme nom vulgaire de l'osier. M. Thibault l'a recueilli dans le Blaisois, ainsi que son dérivé *plonnière* « oseraie » et « pied d'osier ». Il écrit intentionnellement *pelon*, *pelonnière* pour justifier une étymologie préconçue ; pour lui, ces mots viennent du verbe *peler* « parce que les brins se pèlent facilement et sont employés pelés par la vannerie ¹ ». Mais il suffit de remarquer que les anciens textes qu'il cite lui-même écrivent *plaon*, *plon*, *plonnière* et *plonnoye* pour douter du bien fondé de cette opinion. Ce n'est pas à *peler*, mais à *plier* que se rattachent ces mots ; on en sera tout à fait convaincu si l'on veut bien jeter un coup d'œil sur l'article *ploion* de Godefroy. On y constatera que dès le douzième siècle *ploion* s'applique aux pousses flexibles de la vigne et on y remarquera un exemple de *pleon* en 1328 qui s'applique certainement à l'osier. La majorité des patois actuels emploie les formes *ploion*, *pleion*, *plion* influencées par le verbe *ployer*, *plier*. Il est remarquable de trouver en Blaisois une forme non contaminée, contraction de l'ancienne forme *pleon* qui paraît remonter directement à un type du latin vulgaire **pliconem*, type dans lequel le *c* suivi d'un *o* devait disparaître sans dégager d'*i*.

LXXXVII. — PORCHAILLE

Le pourpier, que les botanistes nomment *Portulaca oleracea* L., s'appelle *porchailli* dans le lyonnais et *pour-*

1. *Gloss. du patois Blaisois*, p. 154.

chalbo dans le Dauphiné; c'est de cette région du Sud-Est que proviennent la plupart des exemples de la forme francisée *porchaille*, *pourchaille* qu'on peut lire dans Godefroy¹.

Nizier du Puitspelu ne distingue pas au point de vue étymologique *porchailli* « pourpier » de *porchailli* « charcuterie »; pour lui, c'est toujours *porc* combiné avec le suffixe collectif *-ailli*. Sans doute, il y a du porc de part et d'autre, et c'est parce que les porcs sont friands de pourpier (ou passent pour l'être) que les Romains ont appelé cette plante *porcilaca* (au lieu de *portulaca*); mais si *-ailli* est collectif dans *porchailli* « charcuterie », qui correspond à un type latin **porcalia*, il n'a ni la même valeur, ni la même origine dans *porchailli* « pourpier ». Le lyonnais et le dauphinois correspondent très exactement à l'italien *porcacchia*², qui a le même sens, et ils viennent comme lui du latin vulgaire *porcacla*, que nous trouvons à maintes reprises dans les vieilles gloses botaniques³. *Porcacla* est sorti par une curieuse métathèse de **porclaca*, forme qui ne se rencontre pas dans les textes⁴, mais qu'il faut de toute

1. Le premier est tiré de la traduction du *De honesta Voluptate* de Platina par Desdier Cristol, dont l'édition princeps est de 1505. Cristol était probablement languedocien, mais il se borne à dire : « aucuns l'appellent *porchaille*. » J. Thierry a inséré *pourchaille* dans l'édition de 1564 du *Dictionnaire françois-latin* de Robert Estienne et le mot a passé de là dans Nicot et dans Cotgrave.

2. Körting 7328 donne par erreur *porchiacca*.

3. Voyez l'art. *portulaca* du *Thesaurus gloss. emend.* de Goetz.

4. M. Meyer-Lübke a signalé *porclaca* dans le médecin Theodorus Priscianus (*Krit. Jahresh.*, II, 71); mais il y a en réalité *porcacla*, leçon que l'éditeur, M. V. Rose, rejette d'ailleurs dans les notes et qu'il rapproche, dans son index, de la même leçon

nécessité supposer entre le latin classique *porcilaca* ou *portulaca* et le latin vulgaire *porcacla*. Que l'on parte de *porcilaca* ou de *portulaca*, on arrive également à **porclaca* après la chute de la voyelle atone antétonique, puisque *t'l* s'assimile en *cl* en latin vulgaire : *veclus*, *vielus*, etc., pour *vetulus*, *vitulus*, sont dans l'*Appendix Probi*¹. Je ne vois pas de raison pour choisir. Les deux formes classiques ont survécu dans la langue demi-savante : à *porcilaca* se rattache, par changement de suffixe, l'ancien français *pourcelaine*², et à *portulaca*, les formes provençales *pourtoulago*, *pourtoulaigo*, *bourtoulaigo*, etc.³.

LXXXVIII. — *POUILLER*

Plusieurs patois français du Centre et de l'Ouest possèdent le verbe *pouiller* au sens de « revêtir ». Voici l'indication de quelques-uns d'entre eux :

Brachet, *Vocabulaire tourangeau*, dans *Romania*, I, 90 : « *Pouiller*, se vêtir. »

Dottin, *Gloss. des parlers du Bas-Maine*, p. 418 : « *Pouyer*, revêtir ; *se pouyer*, se vêtir ; *se pouyer dans la piau d'eun aut'*. — *Pouyement*, vêtement complet. »

Dottin et Langouët, *Gloss. du parler de Pléchâtel* (Ille-et-Vilaine),

chez Marcellus, XII, 44, et XX, 39. Le *Lexicon* de Forcellini-De Vit a relevé *porcla* et *portacla* dans la *Mulomedicina* de Végèce ; ce sont vraisemblablement deux fautes différentes pour *porcacla*.

1. P. Meyer, *Rec.*, p. 1, l. 5 et 6.

2. D'où l'anc. haut allem. *purzela* et l'angl. *purslane*.

3. La substitution du suffixe *-aica* au suffixe *-aca*, ordinaire dans les formes provençales, est déjà attestée par la glose suivante : *portoluica agnasfagne* (Goetz, *Corp. gloss.*, III, 542, 17).

p. 141 : « *Pouyer*, vêtir, mettre un vêtement; *se pouyer*, s'habiller. — *Pouyement*, habillement. »

E. et A. Duméril, *Dict. du patois normand*, p. 180 : « *Pouiller*, passer une manche, mettre un habit. »

Favre, *Gloss. du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis*, p. 274 : « *Pouiller*, mettre un vêtement, vêtir. *Ongez quiare la promère camisole et l'en pouillez*, parabole de l'Enfant prodigue en patois saint-maixentais. »

C^{te} de Montesson, *Voc. du Haut-Maine*, 3^e éd., p. 432 : « *Pouiller*, habiller. »

Thibault, *Gloss. du pays blaisois*, p. 273 : « *Pouiller*, vêtir, mettre sur soi : *pouiller sa blouse, pouiller ses sabots* ».

Les auteurs qui ont recueilli le verbe *pouiller* n'ont pas vu nettement quelle en était l'étymologie. Les frères Duméril disent : « Ce mot n'est peut-être pas sans rapport avec le français *dépouiller*, que l'on fait cependant venir généralement du latin *spoliari*. » Le comte de Montesson considère le verbe français *dépouiller* comme un composé de *pouiller*. M. Thibault voit dans *pouiller* un dérivé du substantif *peau* « le vêtement étant comparé à la peau ».

Pour curieuse que soit la formation de *pouiller*, elle se laisse pourtant expliquer assez facilement. Il ne faut pas songer à le tirer du latin *spoliare*, qui aurait donné *espoillier*, *épouiller*¹, car la disparition de l'*é* initial est sans exemple dans cette région. *Pouiller* est sorti, à une époque relativement récente, par formation régressive, de *dépouiller*. Puisque l'on avait *brider* à côté de *débrider*, *garnir* à côté de *dégarnir*, et cent autres couples du même genre, on a créé *pouiller* à côté de *dépouiller* en lui donnant le sens opposé. Notre ancienne langue

1. Voyez quelques rares exemples de *espoillier* dans Godefroy et retracez-en celui où il s'agit de « chercher les poux », *espoillier*.

elle-même a obéi à la force créatrice de l'analogie, car sur le modèle de *dépouille*, *dépouiller*, elle a formé *empouille*, *emponiller*, qui ont été longtemps usités comme termes de coutume et qui figurent dans tous nos grands dictionnaires. Déjà, dans le latin vulgaire, on constate des phénomènes de même nature : les lettrés ne connaissent que *recuperare*, mais le peuple en tire de bonne heure **cuperare*, d'où le provençal, l'espagnol et le portugais *cobrar* « recouvrer ».

LXXXIX. — POUR

On lit dans Cotgrave : « **POUYR**. Tout n'y sçauroit pouyr. *All cannot goe into, all cannot be held or contained in it.* Parisien. »

Antoine Oudin a enregistré à son tour ce verbe *pouir*, que Cotgrave donne ainsi pour un parisianisme : « **POUR**, *capire*. — **POUYR**, *capire, esser contenuto*¹. »

Les lexicographes postérieurs à Oudin ignorent *pouir* ; je ne saurais dire, d'autre part, quelle est la source de Cotgrave. Le mot manque dans le Dictionnaire de F. Godefroy². Il est bien tentant de supposer *pouir* < **potire*, encore que l'on n'ait pas signalé jusqu'ici de survivance populaire du latin classique *potiri*. On sait que dans la plupart des langues romanes c'est le

1. *Seconde partie des recherches ital. et franç.* (Paris, 1642).

2. M. Godefroy signale un seul exemple d'un verbe *pouir*, qu'il ne traduit pas, dans la *Geste des ducs de Bourgogne* ; j'ignore le sens exact du mot dans ce passage, mais ce *pouir* n'a probablement rien à faire avec celui qui nous occupe.

verbe *capere* qui a servi à rendre l'idée verbale neutre « être contenu dans », bien qu'en latin classique il n'ait que le sens actif de « contenir ». Or, *potiri oppidum* et *capere oppidum* étant deux locutions synonymes, il n'y a rien d'in vraisemblable à supposer — pour rendre raison de *pouvoir* — que le latin populaire a dit *vinum* **potit in amphora* comme il disait indubitablement *vinum capit in amphora*.

XC. — PROGIER

Les patois de la Franche-Comté possèdent un verbe neutre que le chanoine Dartois enregistre sous les formes *prôger* et *prôgie* et qu'il définit ainsi, après l'avoir déclaré intraduisible en français : « profiter, être ou paraître plus copieux, en parlant d'un ragoût accru par des accessoires, etc. ¹. » Tissot donne : « *Prôdxi*, faire bon usage ; faire effet, paraître ; qui rassasie, quoique en petite quantité, en parlant des aliments ² ». Dans Monnier, on lit *pranjer* ³, dans F. V. Poulet, *preudgî* ⁴, avec des définitions analogues.

Dartois a indiqué comme étymologie le latin *proficere* ; Poulet, le latin *prodigare*. Il est bien certain que, si *proficere* ne vaut rien, *prodigare* aurait abouti phonétiquement aux différentes formes patoises relevées en Franche-Comté ; mais le rapport sémantique entre *pro-*

1. *Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1850, p. 167.

2. *Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 1864, p. 331.

3. *Ann. du dép. du Jura*, 1859, au mot *pranger* (cité par Tissot).

4. *Patois de Plancher-les-Mines* (Paris, 1878), à l'article.

digare, verbe transitif, et *progier*, verbe intransitif, n'est pas satisfaisant. Je crois légitime de supposer que le latin vulgaire a tiré un verbe du nom *prode* (d'où le français *preu*, *prou*, profit) à l'aide du suffixe *-icare* et j'explique le verbe franc-comtois par un type **prodicare*, synonyme du latin vulgaire *prode esse*.

XCI. — RAVOIR

Littre a enregistré, sans en chercher l'étymologie, le terme de pêche *ravoir*, qui manque dans le *Dictionnaire général*. Voici comment il le définit : « Nom que l'on donne, sur quelques côtes, à un parc de filets que la mer couvre et découvre. » C'est Furetière, si je ne me trompe, qui a le premier accordé l'hospitalité à *ravoir*, et, de dictionnaire en dictionnaire, sa définition, ou peu s'en faut, est arrivée jusqu'à Littre. Il dit en effet : « *Ravoir*, s. m., en termes de marine, est un parc de rêts ou filets qui est tendu sur les grèves que la mer couvre et découvre. » Savary des Bruslons dit à son tour : « *Ravoir*, terme de pêche de poisson de mer, est une espèce de parc, partie de claye et partie de filets, qu'on tend sur la grève pour y prendre du poisson, au monter et à la descente des marées. » Il est inutile de citer Trévoux qui s'exprime en termes analogues. Ces définitions ne sont qu'empiriques. Voici qui vaut mieux : « *Ravours*. Ce sont des filets tendus par le travers des ravins ou courans d'eau. On tend en *ravoir* toutes sortes de filets suivant l'espèce de poisson qu'on se propose de prendre... On les établit dans

les endroits où il se forme des courants ou ravins, qu'on nomme sur quelques côtes *ravoirs*, ainsi que les filets qu'on y tend¹. » Ici nous saisissons l'étymologie. L'ancien français *ravoi*, écrit parfois abusivement *ravoir*, signifie effectivement « courant » ; il correspond au provençal *rabei* et vient comme lui d'un type latin vulgaire **rapidium*². Godefroy, qui a un article *ravoi* et un article *ravoir*, ne fait aucune allusion au terme de pêche, ni les auteurs qui ont écrit sur la pêche à l'ancien français : le rapprochement m'a paru utile et intéressant.

XCII. — RÉSAND

Le comte Jaubert a relevé dans le supplément de son *Glossaire du Centre* le substantif masculin *résand*, particulier à la Sologne, qu'il définit ainsi : « Infiltration, filet d'eau qui circule entre le sol et le sous-sol. » Il est bien tentant de voir dans *résand* une forme berri-chonne correspondante au français normal archaïque *roisent*, lequel représente le latin *recens* et signifie « frais », quand il est employé comme adjectif, et « fraîcheur », quand il est substantivé. On comprend facilement que le terrain arrosé par un filet d'eau souterrain ait été qualifié de *roisent* et que la qualification ait fini par être appliquée à l'infiltration elle-même. Godefroy signale le maintien de l'ancien français *roisent* dans l'Orne, où

1. Baudrillart, *Dict. des pêches* (1827), p. 468.

2. Cf. mes *Essais*, p. 79. **Rapidium* manque dans Körtling, qui rattache le prov. *rabeg* (graphie équivalente à *rabei*) à *rapidus*,

le mot est aujourd'hui synonyme de *serein* (humidité qui tombe après le coucher du soleil).

XCIII. — RESENCIER

Dans le vocabulaire qui termine sa magistrale étude sur le patois de la Franche-Montagne, M. Maurice Grammont a un article ainsi conçu :

« *Rêzonsi*, mouillé, trempé; origine inconnue¹. »

Ce participe suppose nécessairement un verbe et ce verbe a été depuis longtemps signalé dans différents patois de la Franche-Comté. Le chanoine Dartois donne *résincie*, *resencie*, *resancie* comme synonymes du français *rincer* dans les trois départements de la province². Tissot a relevé dans le patois des Fourgs (Doubs) *r'senci* (avec *s* sonore), dans le même sens³. Il est tout à fait sûr que nous avons là une forme comtoise correspondant exactement, et comme sens et comme forme, au provençal ancien *rezensar*, dont Diez a depuis longtemps indiqué l'étymologie : c'est le latin vulgaire **recentiare*, dérivé de l'adjectif *recens*. Flechia a signalé des représentants de ce type latin dans différents patois du Nord de l'Italie⁴; il ne s'est pas avisé d'aller en chercher en Franche-Comté.

J'ai exprimé naguère mon sentiment sur l'origine

1. *Mém. de la Soc. de linguistique*, XI, 412.

2. *Mém. de l'Acad. de Besançon*, année 1850, p. 246.

3. *Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 3^e série, t. IX (1864), p. 339.

4. *Archivio glottologico*, II, 29.

de l'ancien français *recincier* (en picard *rechinchier*) et du français *rincer* (autrefois *reïncier*)¹ : je reste convaincu que la présence constante dans ces formes d'un *i* (et non d'un *e*) nous oblige à les rattacher à un type **recînciare*, très distinct de **recentiare*. Dans le patois de la Franche-Montagne, à côté de *rêzonsî*, M. Grammont a relevé *rinsî* « rincer » ; même si l'on suppose (contrairement à sa manière de voir) que le patois est emprunté du français, il n'en témoigne pas moins solidement que le type étymologique de *rinsî* avait un *i* long, tandis que celui de *rêzonsî* avait un *e*.

XCIV. — REVONDRE

Le patois lyonnais possède un verbe *revondre* « enfouir, enterrer, recouvrir » que Nizier du Puitspelu tire du latin *refundere*. Et pourtant Puitspelu n'ignore pas l'existence en ancien français d'un verbe synonyme, à savoir *rebondre*, que Diez a très justement ramené au latin *reponere* ; mais il abonde en son sens au point de déclarer que « *refundere* se prête beaucoup mieux au sens que *reponere* » et que l'ancien français *rebondre* « est une forme dialectale de *revondre* dans laquelle *v* a pris la prononciation gasconne ». Il y a quelque chose de vrai dans cette dernière remarque : de *reponere* considéré comme un mot simple le français devrait avoir *revondre*, et de *reponere* considéré comme un mot composé il devrait avoir et il a effectivement, et à satiété, *repondre* : la

1. *Mélanges*, p. 121.

forme *rebondre* est particulière aux textes dialectaux de l'Ouest, où le *p* intervocalique est souvent rendu par *b* comme en gascon et en provençal.

Que faut-il penser du lyonnais *revondre* ? Sans doute, si *refundere* avait été pris pour un mot simple, il aurait d'abord changé son *f* médiale en *v* ; de *profundum* l'ancien lyonnais a fait *prevond* qui est dans Marguerite d'Oingt. Mais le médiéval *prevond* a perdu depuis longtemps son *v* et les patois actuels ne connaissent plus que *priond*, *prond* ou *prand* ; comment se fait-il donc qu'on dise aujourd'hui exclusivement *revondre* ? C'est qu'il faut absolument repousser l'étymologie par *refundere*, qui ne convient pas du tout au sens (quoi qu'en dise Puitspelu) et ramener *revondre* à *reponere*.

XCV. — ROLH, RÊL

Béronie définit très précisément l'outil qu'on appelle *rêl* en Bas-Limousin. Il est « composé d'une planche de forme à peu près circulaire, percée au milieu d'un trou de tarière, pour y attacher la perche qui lui sert de manche ». C'est le *râble* ou *rabot* dont se servent les boueurs pour ramasser les boues, les jardiniers pour unir les allées, les maçons pour remuer la chaux et le mortier, les boulangers pour nettoyer le four ou y étendre la braise, les agriculteurs pour remuer le fond des réservoirs et mêler le limon avec l'eau. Mistral donne *rêl*, avec la variante *rêlb*, comme particulier au Bas-Limousin, et il résume la définition de Béronie ; il rapproche le mot du latin *rullum* (?) et *rutellum*. Comme

rêl a pour dérivé *roulia* « remuer les engrais que les pluies ont portés dans un réservoir et les faire couler avec l'eau » (Vialle, dans Béronie), il est certain que *rêl* remonte à une forme médiévale **ruêlh*, comme *êl* à *uêlh*, œil, et qu'il a un *ö* latin à sa base. Il n'est pas moins certain qu'il faut identifier le *rêl* actuel avec le *rolh* en *o* ouvert qui figure dans le *Donat proensal* et qui est traduit par « *lignum cum quo furnus tergitur* ¹ ». M. Stengel a raison de rattacher *rolh* au latin *rötulus*, au même degré que l'italien *rocchio* « billot, rondelle ». J'ajoute que le râble s'appelle dans les environs immédiats d'Aubusson *reû* ² et à Montmorillon *reuil* ³, ce qui confirme tout à fait l'étymologie par *rötulus*.

D'autre part, à Saint-Yrieix-la-Montagne (Creuse) et dans quelques communes voisines, on ne dit pas *reû*, mais *rouei*, forme qui semble correspondre à un type médiéval *rolh* avec *o* fermé ⁴. De ce *rouei* il me paraît impossible de séparer le gascon *arroulh* « instrument pour ramasser le blé sur l'aire ⁵ ». Par suite, il faut supposer **rütulus* à côté de *rötulus*.

1. Voyez Stengel, *Die beiden ælt. prov. Grammatiken*, p. 54 et 124. Naturellement, les conjectures édifiées par MM. Tobler et P. Meyer sur la leçon fautive de Guessard (*fingitur* au lieu de *tergitur*) tombent d'elles-mêmes en présence du texte correct.

2. *Reû* rime exactement avec *eû* (œil), du latin *oculus*, notamment dans les communes de Saint-Michel-de-Vesse, Issoudun, Chénérailles.

3. Lalanne, *Gloss. du patois poitevin*, au mot *reuil*.

4. Ailleurs on dit *ro* (Saint-Médard, Dontreix), forme difficile à expliquer.

5. Le mot est dans Mistral et dans Lespy et Raymond; d'autre part, M. Ducamin veut bien m'en certifier l'existence à Lanne-Soubiran (Gers).

Remarquons qu'il n'est pas très naturel que le latin ait appelé *rötulus* le râble ou rabot, dont le vrai nom, dans cette langue, est *rütrum* ou *rütabulum*. Je me demande s'il ne faut pas admettre que *rütrum* a donné d'abord naissance à **rütulum*, sous l'influence de *rötulus*, et si ce **rütulum*, conservé en Gascogne et dans la Marche limousine, n'a pas fini par être supplanté ailleurs par *rötulus*.

(*Revue des parlers pop.*, année 1903, p. 178.)

XCVI. — SAUPIGNAGO

A l'article *jusquiam*, à côté de *jusquiamo* et de *jusclano*, Mistral enregistre cinq formes que l'on ne peut, avec la plus large tolérance phonétique, considérer comme appartenant au même mot et rattacher au latin vulgaire *jusquiamus*, accommodation du grec ὑσκιᾶμος. Ce sont, par ordre alphabétique : *saupignaco*, *saupignago*, *saupignastro*, *sauprignaco* et *sôupinago*. J'ignore la provenance locale exacte de chacune d'elles, sauf pour la seconde, qui se trouve écrite *saoupignago* dans la deuxième édition du *Dictionnaire languedocien-français* de l'abbé de Sauvages (Alais, 1820) et qui provient vraisemblablement du Gard. Ces cinq appellations remontent manifestement à *symphoniaca*, un des noms latins de la jusquiame qui nous ont été transmis par le pseudo-Apulée¹. Il a dû exister en provençal ancien

1. Édition Ackermann, p. 155 : « Nomina atque virtutes herbae *symphoniacae* hyoscyamive... Latini insanam vocant, alii *symphoniacam*, »

une forme type **semponhaga*, peut-être **somponhaga*, qui répondait exactement à la prononciation de *symphoniaca* en latin vulgaire¹.

XCVII. — SEYNO

Le mot *seyno* se trouve dans la leide de l'archevêché de Lyon, texte du treizième siècle publié dans la *Romania*, XIII, 568, art. 20 : « li mercer deyvont pusa fort, et aus *seyno* et a les feres II d. fors². » M. Philippon le traduit dubitativement par « marché » sans s'expliquer sur son origine. Nizier du Puitspelu accepte cette traduction et pense que *seyno* correspond au latin *signum*. Mais si *signum* appartenait à la langue populaire, il aurait donné *seyu*, sans voyelle posttonique d'aucune sorte ; quand les clercs ont voulu l'introduire dans le dialecte lyonnais, ils en ont fait *signo*³.

Je crois qu'il faut voir dans le lyonnais *seyno* le même mot que dans l'ancien français *senne*, *sene*, etc.⁴, qui

1. M. le Dr Dorveaux me signale dans l'*Alphita* (éd. Mowat, p. 30) la forme française *sinphonie*, également appliquée à la jusquiame ; plus fréquemment, *cifoine*, *sephoine*, *simphonie*, etc., désigne l'hellébore, comme par exemple dans le *Livre des simples médecines* de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Cf. Godefroy, *vo cifoine* ; Rolland, *Flore pop.*, I, 81.

2. *Rom.*, XIII, 590. Il vaudrait mieux imprimer au *sseyno* que aus *seyno*.

3. *Signo* est fréquent dans le ms. franç. 818 de la Bibl. nat. : *los signos des prophetes*, fo 154^c ; *lo signo de la crois*, fo 171^c, etc. (Mussafia et Gartner, *Allfr. Prosalegenden*, Vienne, 1895, p. 2, 56, etc.).

4. Cf. Godefroy, *vo sene*.

signifie « synode, réunion ecclésiastique » et qui vient clairement du latin *synodus*¹.

(Cf. *Romania*, XXXIII, 228.)

XCVIII. — SOUILLE

Litré a cru devoir enregistrer le terme dialectal *souille*, substantif féminin, « taie d'oreiller en quelques provinces ». Le mot est usité dans le Centre et dans l'Ouest². Litré en a relevé l'emploi dans les *Singularitez* de Pierre Belon; c'est tout naturel, puisque Pierre Belon était natif des environs du Mans. Voici ce qu'il pense de l'étymologie: « M. Jaubert dit qu'il vient de *souiller*, cette taie étant destinée à empêcher l'oreiller lui-même de se graisser au contact de la tête; cela est probable. M. Roulin le tire du latin *sudarium*; mais *sudarium* ne peut faire *souille* ou *souie*. » Je ne viens pas réhabiliter *sudarium*, bien entendu; mais j'avoue que j'ai peu d'inclination à considérer *souille* comme un substantif verbal de *souiller*. Le sens de notre mot est plus étendu que ne le donne à entendre Litré. Dans le Blaisois, Thibault le traduit par « étoffe d'une couette, d'un matelas, d'une paillasse, d'un oreiller, d'un traversin ». Dans le Bas-Maine, Dottin indique

1. Le redoublement de l'*n*, fréquent en ancien français, semble indiquer que *synodus* a été prononcé par métathèse **sydonus* (cf. *Romania*, XXX, 423). Au contraire, la diphtongue *ey* rattache le lyonnais à la forme correcte *synodus*.

2. Il est dans Jaubert (Centre), Thibault (Blaisois), Montesson (Sarthe), Dottin (Mayenne), Dottin et Langouët (Ille-et-Vilaine).

« petit sac, sorte de bissac, taie d'oreiller, torchon ». Au sens de « torchon », il est bien probable que *souille* vient effectivement de *souiller*. Mais ce qui me porte à proposer une autre étymologie pour les autres sens, c'est l'existence de formes qui indiquent manifestement une contraction. A Landivy on prononce *swiy*; à Plé-châtel, *swiy* et *sewi*y (forme vieillie) : cela nous reporte à une forme médiévale **soille*, dont le type latin me paraît être *subicula*, variante de *subūcula* « vêtement de dessous, chemise ». Le développement sémantique du mot français *chemise* qui, dans la langue courante, désigne l'enveloppe dans laquelle on enferme certains objets, me paraît appuyer l'étymologie que je soumets au lecteur. Au point de vue de la forme, on pourrait admettre l'existence simultanée de **subūcula* (d'où **soille*, *souille*) et de **subicula* (d'où *soille*, *souille*).

XCIX. — TORELIÈRE, TORIÈRE

M. Grammont a relevé, dans le *Patois de la Franche-Montagne*¹, le substantif féminin *tourlire* « vache qui ne peut plus faire de veau », dont il déclare l'origine inconnue. Ce mot se trouve dans Godefroy, article *taureliere*, d'après des lexicographes de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième, lesquels l'écrivent par *au*, et il est encore vivant en Normandie. On lit, par exemple, dans le *Glossaire du patois normand* de Louis Dubois : « *Taurelière* (vache), attaquée de

1. *Mém. de la Soc. de ling.*, XI, 430.

fureur utérine et qui est inféconde. » Nous avons clairement affaire à un dérivé de *torel* (aujourd'hui *taureau*) dont le type latin vulgaire serait **taurellaria*.

Roussey, *Patois de Bournois*, p. 318, donne *touerîr*, qu'il définit « génisse qui a manqué son veau ». Ici nous remontons directement à *taurus* combiné avec le même suffixe : le type étymologique est **tauraria*.

Dans un cas comme dans l'autre, les vocables romans s'appliquent proprement à la femelle qui, n'arrivant pas à concevoir, demande et redemande le taureau. Pour qualifier une femelle en appétit de mâle, le langage populaire forme volontiers des adjectifs tirés du nom même du mâle et qui ne connaissent que le genre féminin. Mistral donne *boucau*, *purchau*, *taurau* comme adjectifs limousins qualifiant la chèvre, la truie et la vache en chaleur ; le patois de l'Ile d'Elle (Vendée) connaît le dernier de ces adjectifs sous la forme *tarau*¹, et le patois de la Gâtine (Deux-Sèvres), sous la forme plus régulière *taurau*².

C. — TROUVER

Trouver vient-il de *turbare* ? Diez en était convaincu et il faut lui savoir gré d'avoir proposé cette étymologie à une époque où le marché était encombré des hypothèses de Ferrari, de Ménage, de Du Cange et

1. Simonneau, *Gloss.*, dans *Rev. de philol. franç.*, III, 119.

2. Écrit abusivement *taureau*, Puichaud dans *Rev. de phil. franç.*, VI, 132.

autres, lesquelles flottaient entre le grec ἐρπίτω, le latin *reperire* ou *recuperare*, l'allemand *treffen* et l'ancien français *treü* « tribut » — et j'en oublie. Je me figurais que Gaston Paris, aidé de M. Paul Meyer, avait porté un coup mortel à l'étymologie de *Diez* et montré péremptoirement, il y a un quart de siècle, que *trouver* postule un type latin **trōpare*¹. Je me trompais, paraît-il, puisque M. Schuchardt a repris à son compte l'étymologie de *Diez* et qu'il n'en veut pas démordre. J'ai cru ensuite que cette manifestation rétrograde serait isolée et inoffensive : je me trompais encore. Voici que M. Körting, dans la nouvelle édition de son *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, cancelle, pour ainsi dire, son article **tropare* (9763) en écrivant à la suite : « Tout récemment, Schuchardt a montré d'une façon convaincante que *trovare* est sorti de *turbare* et que *turbare* était un terme technique de pêche et, comme tel, populaire. » Cela n'engage que M. Körting, dira-t-on, et le mal n'est pas grand. Sans doute, mais je suis vraiment consterné de voir M. Meyer-Lübke faire chorus, lui aussi. Dans le compte rendu qu'il vient de consacrer au 2^e fascicule des *Romanische Etymologien*, il proclame que si **tropare* a « dû », *turbare* a « pu » donner *trouver*², et dans son *Einführung in das Studium der Romanischen Sprachwissenschaft*, il écrit, p. 71 : « Schuchardt a montré avec vraisemblance que l'italien *trovare*, français *trouver*, etc., est proprement un terme de la langue des pêcheurs, venant du latin *turbare*... » Je ne cite pas la

1. Dans la *Romania*, VII, 418.

2. *Literaturblatt*, année 1901, col. 118.

suite, pour faire court; il y a pourtant de fort belles choses sur la philosophie du langage.

Ce serait peut-être mal servir la vérité que de continuer à me tenir sur la réserve, comme j'ai cru devoir le faire jusqu'ici, non sans avoir dit cependant que j'adhérais aux conclusions formulées en 1878 par Gaston Paris¹. M. Schuchardt me reproche amèrement ce qu'il appelle mon dogmatisme². M. Meyer-Lübke déclare qu'il ne comprend pas ce que j'ai voulu dire quand j'ai écrit: « **Tröpare* est le seul type que la phonétique puisse avouer³. » Je vais tâcher de m'expliquer plus clairement et de ne pas trop dogmatiser. On parle beaucoup des progrès qu'a faits la phonétique historique depuis Diez: si elle ne nous fournit pas le moyen de nous prononcer entre deux types aussi différents que *türbare* et **tröpare*, ce n'est pas de progrès, mais de faillite qu'il faut parler.

M. Schuchardt reconnaît que **tröpare* est inattaquable au point de vue phonétique. Peut-on en dire autant de *türbare*, ou du moins peut-on accorder à M. Schuchardt qu'il ait repoussé victorieusement les attaques dont cette étymologie a été l'objet de la part de Gaston Paris? Il faut voir cela avant tout. Si *türbare* ne peut pas supporter l'examen phonétique, il ne compte plus, il est mort. Il peut avoir beaucoup de qualités par ailleurs, comme la jument de Roland; rien ne pourra compenser ce terrible défaut. Quant à **tröpare*, avant

1. Cf. *Romania*, XXIX, 438, et XXX, 154.

2. *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXV, 256.

3. *Literaturblatt*, loc. laud., col. 119.

de le proclamer vainqueur, il faudra s'assurer qu'il satisfait à toutes les autres conditions requises : on ne peut rien prétendre en étymologie sans l'aveu de la phonétique, mais la phonétique ne suffit pas à tout.

Il y a trois points sur lesquels *türbare* est vulnérable : la métathèse de l'*r*, le changement de l'*ü* en *ö*, le traitement du *b*. Nous allons les examiner l'un après l'autre. Comme, dans le système de M. Schuchardt, **tröbare* issu de *türbare* serait propre à la Gaule et à ses annexes, il suffit d'employer le français et le provençal pour mettre son étymologie à l'épreuve.

1° *Métathèse*. A priori, on ne voit pas pourquoi *türbare* aurait subi une métathèse et serait devenu **trübare*. Le groupe *rb* est des plus fréquents en latin : *barba*, *herba*, *corbis*, etc. Son domaine s'est même augmenté aux dépens de *rv* : *berbix* (pour *vervex*), *corbus* (pour *corvus*), *curbus* (pour *curvus*), etc. Il y a bien une métathèse dans *brebis*, de *berbicem*, mais elle est relativement récente, comme le montre la conservation du *b* : si *türbare* avait eu le même sort, il aurait abouti à **trouber* en français. M. Schuchardt suppose que c'est dans le dérivé *türbulare*, où la contraction en *türblare* amenait un groupe de trois consonnes difficile à prononcer, que la métathèse a pris naissance, et que **trüblare* a entraîné **trübare*. Mais il ne s'agit pas d'expliquer la métathèse : il s'agit de l'établir, de la rendre manifeste à nos yeux. M. Schuchardt ne fait rien pour cela et il ne peut rien faire, car on lui objectera toujours que si *türbare* avait été altéré par la contamination de **trüblare*, ou par suite d'une cause que nous nous résoudrions, s'il le fallait, à ignorer, *distürbare* s'en serait ressenti.

Or, *distürbare* n'a pas bronché : chacun le reconnaît dans le provençal *destorbar* et dans l'ancien français *destorber*¹, tandis qu'il faut une grâce d'état pour reconnaître *türbare* dans le provençal *trobar* et dans le français *trouver*².

2° *Changement d'ü en ö*. M. Schuchardt ne se préoccupe guère de cet « accident » ; il se contente de renvoyer à Diez³ et de faire appel à l'influence de la labiale pouvant, par dissimilation, changer un *ü* en *ö*. Au contraire, M. Meyer-Lübke déclare que ce changement d'*ü* en *ö* constitue la plus forte objection qu'on puisse faire à l'étymologie de M. Schuchardt et que, pour sa part, il ne croit pas à l'influence de la labiale. Comment peut-il donc expliquer que **trübare* soit devenu **tröbare* ? Par l'analogie de la conjugaison. D'après lui, les verbes du type *pröbare pröbat, rögarer rögat*, étant en majorité, ont opprimé les verbes du type *plörare plörat, cübare cübat* : comme *ö, ö* et *ü* primitifs avaient la même

1. M. Schuchardt renonce sagement à s'appuyer sur un exemple isolé de *torver* pour *trover* en ancien français, et sur la forme *tourba* pour *trouba*, usitée actuellement dans quelques cantons de l'Auvergne ; ce sont là des métathèses récentes. Un exemple de *destrobier* pour *destorbier*, substantif abstrait de *destorber*, qui se trouve dans Godefroy, est également insignifiant.

2. **Trüblare*, pour **türblare*, est une métathèse relativement ancienne, mais qui n'a jamais supplanté complètement la forme primitive ; les très anciens textes français oscillent entre *trabler* et *torbler*, entre *controblar* et *contorblar*. Un témoignage curieux de la vitalité du latin **contrüblare* nous est fourni par le gallois *cythrwyl* « trouble, tumulte », d'où a été tiré le verbe *cythryflu*. Mais le gallois possède aussi le verbe *cynhyrfu*, emprunté du latin *contürbare*, et non **contrübare* : c'est une preuve que **trüblare* n'a pas agi nécessairement sur **türbare*.

3. *Gramm. des lang. rom.*, II, § 190.

prononciation avant l'accent, que, par exemple *prover* et *trover* étaient identiques (à la consonne initiale près), la forme accentuée *prueve*, qui est étymologique, aurait intronisé une forme accentuée *trueve*, au détriment de la forme étymologique **trove*, **trouve*. Je crois que M. Meyer-Lübke se fait illusion sur la force de l'analogie à l'époque ancienne des langues romanes. L'analogie trouble de ci, de là le développement naturel des sons; mais elle n'agit pas à la manière d'un torrent dévastateur qui entraîne tout sur son passage et rend absolument méconnaissables les lieux qu'il a ravagés. Pour s'en rendre compte, il faut examiner les faits d'analogie qui sont dûment établis en français et en provençal. Je me bornerai au provençal, pour abrégér.

M. Meyer-Lübke a cité lui-même trois verbes auxquels l'analogie s'est attaquée: *cobrar*, *sobrar* et *costar*. Il est possible que, dès la période latine, **cūperat*, *recūperat* aient été contaminés par *cōperit* et soient devenus **cōperat*, **recōperat*: cf. l'anc. franç. *recuevre*; mais l'ital. *ricóvera* atteste *recūperat*. *Sobrar* s'est modelé sur *cobrar*¹. Quant à *costar*, les auteurs des *Leys d'amors* constatent que l'usage est hésitant et, tout en recommandant la prononciation ouverte de l'o (*plenissonan*), ils avouent que certains préfèrent la prononciation fermée (*semissonan*)². Effectivement, l'auteur de *Flamenca* fait rimer l'indicatif *costa* avec *Pentecosta*, qui a un o fermé (2577 et 5083), et le subjonctif *coste* avec *oste*, qui a un o ouvert (2015):

1. Dans les patois actuels on trouve, selon les régions, *soubro* et *sòbro* comme substantif verbal.

2. Tome I, p. 52; le passage n'a pas échappé à M. Meyer-Lübke, qui y renvoie.

on trouve également, dans la pièce *Truan mala guerra* de Raimbaud de Vaqueiras, *costa* avec *o* fermé et *cost* avec *o* ouvert. On peut croire que c'est *acostar* qui a agi sur *costar*. Il y a quelques traces de l'analogie inverse, dont M. Meyer-Lübke ne parle pas : bien que le *Donat* indique pour *demorar* un *o* ouvert, ce qui est conforme à la quantité latine et à l'usage de la plupart des troubadours, l'auteur de *Flamenca* fait rimer *demora* avec *adora* (867), c'est-à-dire en *o* fermé¹ ; dans le *Breviari d' Amors* (30989), *troba*, du verbe *trobar* lui-même, rime avec *loba* (latin *lūpa*). Il faut savoir gré à M. Schuchardt, qui a indiqué cette curieuse rime, de n'en avoir pas exagéré l'importance : elle est due sans doute à la fois à l'absence de rime correspondante en *o* ouvert, et à l'analogie de *adobar* et de *escobar*, qui ont régulièrement un *o* fermé, comme *demora* avec un *o* fermé est dû aux nombreux verbes en *orar* où l'*o* remonte à un *ō* latin (*adora*, *assabora*, *enamora*, *laora*, *plora*, etc.). Voilà à quoi se réduit, en provençal ancien², l'influence analogique sur la voyelle radicale des verbes : quelques cas isolés dont chacun a une explication particulière³. Si le provençal avait eu primitivement *troba*

1. *Demora* rime aussi en *o* fermé dans les *Strophes au Saint-Esprit* publiées par Cohendy et par moi, *Romania*, VIII, p. 215, str. XIV.

2. Naturellement cette influence a grandi dans les patois actuels ; voyez, par exemple, ce que dit M. Chabaneau à ce sujet, *Gramm. limous.*, p. 285 et s.

3. Ajoutons encore, par acquit de conscience, la rime de *proa* (latin *prōba*) avec *soa* (latin *sŏa*) dans Bartsch, *Denkm.* 203 et 264. Quant à *cossola* (latin *consōlat*, qui rime en *o* ouvert dans les *Strophes au Saint-Esprit* (*Romania*, VIII, 216, str. XXI), c'est un mot demi-savant qui ne tire pas à conséquence.

avec un *o* fermé, il l'aurait gardé sans aucun doute, car nous ne voyons aucun verbe qui ait pu le contaminer, et nous constatons que *adoba* et *escoba* n'ont pas varié. N'est-il pas permis de dire que M. Meyer-Lübke a échoué, tout comme M. Schuchardt, dans son dessein de ramener *tròba* à *türbat* ?

3° *Traitement du b latin*. M. Schuchardt se figure que c'est sur le troisième point qu'il a à livrer la bataille décisive et il accumule les arguments pour écraser ses adversaires. Il se fait tort à lui-même : il n'avait qu'un mot à dire pour vaincre, et il le dit, en somme. M. Paul Meyer a objecté que si **trubare* avait existé en latin, il aurait été traité comme *probare* et serait devenu en provençal **trovar* ou **troar*, mais non pas *trobar*. « Pardon, répond M. Schuchardt. Il s'agit d'un *b* secondaire dans **trubare*, et non d'un *b* primaire comme dans *probare*. Si j'admets que la métathèse a eu lieu au moment précis où le *p* latin intervocalique était devenu *b* en Gaule, **trubare* marche, non avec *probare*, qui depuis longtemps était prononcé **provere*, mais avec **scobare*, tout fraîchement sorti de *scopare*, c'est-à-dire qu'il devient légitimement *trobar* dans le Midi de la France, *trovar* dans la région franco-provençale et *trover* dans le Nord. » M. Schuchardt a raison : si on lui passe la métathèse, il faut bien lui laisser le droit de s'en servir comme d'un *deus ex machina*.

Donc, c'est sur les deux premiers points seulement que l'on peut arrêter M. Schuchardt et discuter avec lui. Il me peine vraiment de ne pouvoir lui donner raison ni sur l'un ni sur l'autre ; mais ma conscience

scientifique s'y refuse. Si je sautais le pas, rien ne me retiendrait d'en prendre à mon aise avec la phonétique et de démontrer au lecteur, par exemple, que *prouver* vient de *purgare*. Comme ce serait vite fait ! Nous passerions ensemble de *purgare* à **prügare*, puis de **prügare* à **prügare*, enfin de **prügare* à **prögare* ; après quoi, je lui mettrais *rögare* devant les yeux et je suis sûr qu'il irait tout seul de **prögare* à *prouver*. M. Meyer-Lübke certifierait que si *probare* « doit », *purgare* « peut » donner *prouver*, et quelque sémantiste se trouverait bien pour faire remarquer que « prouver » une chose, c'est la débarrasser, la « purger » de ce qui empêche d'en voir la vérité...

On sait l'histoire qui advint à un célèbre voyageur au milieu d'une grande forêt : un loup affamé se précipita sur la croupe du cheval qui tirait son traîneau, s'y enfonça et se reput si complètement des entrailles de la pauvre bête qu'il entra dans sa peau et prit sa place dans les harnais. Parti d'Allemagne avec un cheval, le baron de Münchhausen arriva à Saint-Petersbourg attelé d'un loup. On peut de même partir du latin avec *purgare* et arriver en français avec *prouver*. C'est un genre de sport fort amusant, mais ce n'est qu'un sport.

Revenons à **tröpare*. Depuis que Gaston Paris l'a « postulé », on n'a pas réussi à le rencontrer dans les textes latins ; mais on y a signalé *contropare*¹ et *attro-*

1. Baist, dans *Zeitschr. für rom. Phil.*, XII, 265 ; cf. *Rom.*, XVII, 625. M. Schuchardt ajoute encore quelques exemples nouveaux, *Rom. Etymol.*, II, p. 186-7.

2. Baist, dans *Zeitschr.*, XXIV, 410 ; cf. *Rom.*, XXIX, 614.

*pare*², qui ont bien l'air d'être de la même famille. *Contropare* est assez fréquent dans les lois des Wisigoths d'Espagne au sens de « comparer » ; *attropare* est un ἀπαρέω d'Arnobé le jeune, chez qui il signifie, à ce qu'il semble, « interpréter au sens figuré, tropifier ». Comment ne pas reconnaître, avec M. Schuchardt, qu'il y a de terribles hiatus sémantiques entre *contro- pare*, *attropare* et *trouver* ? Je me déclare humblement incapable de les combler ; mais cela n'affaiblit en rien ma conviction que *trouver* vient de **trōpare*. L'aveu de ce qu'on ignore est souvent la sauvegarde de ce qu'on sait. La peur de l'inconnu ne saurait me décider à donner tête baissée dans *turbare*. Ne serait-ce pas faire comme Gribouille, qui de crainte de la pluie se jetait à l'eau, et ne dirait-on pas de moi : *turbavit aquam*, non **tropavit piscem* ? L'abbé Chastelain, chanoine de Paris du temps de Ménage, tenait l'origine de *trouver* pour introuvable. La science ne peut pas encore lui donner hautement le démenti¹.

(*Romania*, XXXI, 6-12.)

1. Cet article a été écrit il y a trois ans. Depuis lors M. Schuchardt est revenu à quatre reprises sur la question dans la *Zeitschrift für rom. Philol.*, XXVI, 387-390, XXVII, 97-101, XXVII, 101-105 (zweites Stück) et XXVIII, 36-55 (drittes Stück) : il a cherché à répondre — et il l'a fait d'une façon très intéressante, sinon très convaincante — à mes observations et à celles de Gaston Paris, ces dernières limitées au côté sémantique du problème (*Romania*, XXXI, 12-13 et 625-630). Je renvoie le lecteur à ces différents articles et je souhaite qu'après les avoir lus il réussisse à se faire une opinion arrêtée.

CI. — VÉRINE, VARINAS

On lit dans Littré : « *Vérine*, *s. f.* Nom de la meilleure espèce de tabac cultivée en Amérique. » Un point, c'est tout. Pour en savoir davantage, ouvrons le *Dictionnaire du Commerce* de Savary des Bruslons (1723), à l'article *Tabac*. Nous y trouverons ce qui suit :

« Le tabac de *Verine* est le meilleur de tous les tabacs en corde, du moins il en a la réputation quoique d'habiles Artistes le croient moins bon pour l'usage qu'on en fait quelquefois en médecine. Il est appelé de *Verine* du nom d'un village situé sur la Côte de Terre-ferme de l'Amérique espagnole, auprès de la ville de Comana, à l'entrée d'un lac ou bras de mer qu'on nomme la Laguna de Venezuela. »

Malgré la précision des détails géographiques que donne Savary des Bruslons, ce village de *Verine* est resté introuvable pour moi et pour d'autres. M. Paul Tannery m'a écrit à ce sujet, le 20 février 1900 : « J'ai pu constater que le tabac de *Varina* (*sic*) est mentionné par un auteur anglais dès la première moitié du dix-septième siècle, et la série des témoignages entraîne que c'est bien le tabac provenant de la province actuelle de *Varinas* (Colombie) ; cette province est toujours un centre de production important... Je suis absolument convaincu que le tabac de *Vérine* était du tabac provenant de la ville actuelle de *Varinas*, comme vous l'aviez supposé tout d'abord. »

L'identification proposée ne m'est pas personnelle :

en 1812, Mozin traduit en allemand *Vérine* par *Varinas*¹. Sous ce nom même de *Varinas* la régie française a longtemps débité une variété de tabac dont la fabrication a cessé, il y a une vingtaine d'années, comme me l'apprend encore M. Paul Tannery. Littré, dans son supplément, a relevé au *Journal officiel* du 6 décembre 1875 la mention de « scaferlaty *varnias* » : il faut lire *varinas*.

1. *Varinas* est aussi connu en néerlandais.

APPENDICE

L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE¹

L'œuvre gigantesque entreprise courageusement par MM. Gilliéron et Edmont² est une réponse à l'appel lancé par Gaston Paris dans le discours qu'il prononça, le 26 mai 1888, à l'assemblée générale de clôture du Congrès des sociétés savantes ; aussi les auteurs ont-ils tenu à dédier l'*Atlas linguistique de la France* au maître dont la brusque disparition a récemment plongé la science française dans le deuil.

1. Cet article a déjà eu deux éditions : il a paru dans le *Journal des Savants*, février 1904, p. 89-96, puis il a été réimprimé, à mon insu, dans une brochure — d'aucuns diraient un pamphlet — signée J. Gilliéron et intitulée : *Atlas linguistique de la France. Compte rendu de M. Thomas* (Paris, Champion, 1904, in-8, 24 pages). Je regrette que les auteurs de l'*Atlas linguistique* se soient mépris sur les sentiments auxquels j'ai obéi en écrivant cet article, mais il n'est pas en mon pouvoir de les détromper. Il faut laisser au temps le soin de faire l'apaisement dans leur âme et la lumière dans leur esprit.

2. J. Gilliéron et E. Edmont, *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion, 1902-1904. Douze livraisons, contenant 561 cartes, ont déjà paru : la carte 561 est celle de fève.

« Il faudrait, disait Gaston Paris, que chaque commune, d'un côté, chaque forme, chaque mot, de l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite de première main, et traitée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles... » L'*Atlas* nous offrira, quand il sera terminé, le résultat de quatre années de voyages consécutifs à travers la France, la Belgique wallonne et la Suisse romande, de 1897 à 1901, résultat strictement limité aux formes recueillies pendant ce laps de temps, et recueillies par M. Edmont seul.

M. Edmont s'est fait connaître récemment par un *Lexique du patois de Saint-Pol* (Pas-de-Calais), qui révèle chez lui de remarquables qualités d'observateur. Quant à M. Gilliéron, il y a longtemps qu'il a orienté ses études de philologie vers la dialectologie romane. Son livre intitulé *Le Patois de Vionnaz* (Valais), paru en 1880, et son *Petit Atlas phonétique du Valais*, publié l'année suivante, sont d'excellents exemples de ce qu'on pouvait faire dès lors pour appliquer les méthodes préconisées en France par Gaston Paris et par M. Paul Meyer, méthodes qu'on pouvait craindre de voir se confiner longtemps encore dans le domaine de la théorie pure. Entré dans le personnel enseignant de l'École des Hautes Études en 1883, M. Gilliéron y fut dès l'origine chargé du cours de dialectologie romane de la Gaule, qu'il professe encore aujourd'hui, et dont l'influence s'est fait heureusement sentir dans les meilleures publications sur nos patois qui ont marqué ces vingt dernières années.

Une œuvre exécutée en collaboration par MM. Gil-

liéron et Edmont se recommande donc d'elle-même à l'attention. Voyons quelle en est l'économie générale.

L'*Atlas linguistique* laisse de côté les parlers non romans, c'est-à-dire le flamand, le breton et le basque ; mais il déborde les frontières politiques de la France pour englober non seulement la Belgique wallonne et la Suisse romande, mais quelques vallées du Piémont (notamment Aoste et Oulx), dont la langue est plus rapprochée du franco-provençal que du piémontais, et les îles anglo-normandes de la Manche. Dans cette immense étendue de territoire, six cent trente-neuf stations ont été établies, à une distance à peu près égale les unes des autres, et la tâche de M. Edmont a consisté à relever dans chacune d'elles les équivalents patois des phrases ou des mots portés sur un questionnaire uniforme préparé par M. Gilliéron. Ces équivalents ont été notés d'une manière rigoureusement phonétique et transcrits dans un alphabet spécial auquel la *Revue des patois gallo-romans* a depuis longtemps habitué les linguistes, et qui est si peu différent de l'alphabet français courant que les amateurs peuvent se l'assimiler très rapidement. Chaque carte comprend l'ensemble du territoire¹, mais elle est toujours limitée à un mot, à une locution ou à une courte phrase : *abeille*, *aller chercher*, *moi je ne les aide pas*, etc. Les cartes se suivent dans l'ordre alphabétique du mot, de la locution ou de l'élément principal de la phrase. L'ordonnance est parfaite, et, dans l'exécution définitive, rien de grave ne transpa-

1. Des nécessités matérielles ont parfois obligé les auteurs à scinder une carte en deux feuilles distinctes.

rait des tâtonnements inséparables de la première heure, tâtonnements dont les auteurs ont tenu à faire part au public en lui soumettant une notice préliminaire¹.

En voilà assez sur les conditions matérielles dans lesquelles l'*Atlas* a été conçu et réalisé. Passons aux services qu'il est appelé à rendre aux études linguistiques. Tout d'abord, il en est un, intimement lié à l'idée même de la publication, pour lequel on ne saurait avoir trop de reconnaissance, encore qu'il puisse sembler inutile d'y insister longuement : l'*Atlas* économise le temps du savant en lui apportant à pied d'œuvre les matériaux dont il a besoin pour ses spéculations. N'est-ce rien que de pouvoir instantanément, grâce à une carte qu'on embrasse d'un coup d'œil, trouver et grouper sous la même idée un millier de formes dont la recherche dans les lexiques spéciaux de chaque région demanderait un loisir énorme ? Mais ce n'est là que son moindre avantage. Le butin scientifique n'y est pas seulement plus facile à recueillir, il y est infiniment plus riche que partout ailleurs, car beaucoup de faits intéressants y sont, si je ne me trompe, relevés pour la première fois. A l'heure actuelle douze livraisons ont paru, contenant 561 cartes, depuis le mot *abeille* jusqu'au mot *fève* ; on nous annonce pour l'ensemble de l'œuvre un total d'environ 1 800 cartes. Souhaitons que l'accueil du public studieux soutienne le zèle des auteurs et hâte l'achèvement de ce monument grandiose, qui sera vraiment le trésor linguistique de la

1. *Atlas linguistique de la France. Notice servant à l'intelligence des cartes.* Paris, Champion, 1902, in-4 de 56 pages.

France et peut-être aussi, il faut le prévoir, hélas ! le testament de ses patois.

Si ce vœu ne devait pas être exaucé et si l'*Atlas* était condamné à rester inachevé, il est consolant de penser que la partie publiée n'y perdrait rien de sa valeur. En effet, chaque carte forme un tout qui peut facilement s'abstraire de l'ensemble, et il n'importe pas outre mesure d'avoir précisément 1 800 cartes plutôt que 500, plutôt que 3 000. Il faut bien se rendre compte, surtout, qu'une carte est à elle seule une mine féconde, dont l'exploitation scientifique demanderait presque un volume de commentaires. Qu'on me permette de prendre, à titre d'exemple, la carte n° 1, consacrée au mot *abeille*, pour faire entrevoir quel riche aliment elle fournit aux parties les plus diverses de la science linguistique.

Les Romains appelaient l'abeille *apis* (ou *apes*), et ils avaient tiré de ce mot le diminutif *apicula*. L'idée diminutive attachée étymologiquement à ce dernier terme se perdit peu à peu, et *apicula* finit par devenir dans le langage vulgaire un simple synonyme d'*apis*, à qui il fit une concurrence meurtrière. Toutefois, malgré cette concurrence, *apis* ne disparut pas complètement du vocabulaire populaire : il a donné l'ancien français *ef*, au pluriel *es*, mot dont l'*Atlas* nous montre la conservation dans l'île de Guernesey et sur dix points du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme ; il a dû donner en ancien provençal *ap*, bien qu'aucun texte ne nous ait transmis ce mot, conservé aujourd'hui intact sur trois points de la Gironde et réduit à *a* sur quatre points de la Suisse romande. Cette présence du type

apis dans un coin du Médoc est une révélation que nous devons à l'*Atlas*; pour curieuse qu'elle soit, elle ne relève pas beaucoup la destinée misérable du vocable primitif en présence du triomphe de la forme dérivée *apicula*, représentée aujourd'hui, sur environ 355 points du territoire gallo-roman, par les formes *abeille*, *aveille*, *aville*, *avilli*, *abeillo*, *beillo*, etc.

L'étude de ces différentes formes et de leur répartition territoriale offre un grand intérêt pour la phonétique descriptive et historique. On a remarqué depuis longtemps que le mot *abeille* qu'emploie le français littéraire ne peut pas remonter directement au type latin *apicula*; nous dirions encore *aveille* si rien n'était venu rompre notre tradition séculaire et implanter dans la langue commune une forme dont le *b* décèle un emprunt fait, à une époque relativement récente, aux parlers méridionaux. Pourquoi cet emprunt et de quelle partie du Midi nous vient-il? Est-il d'origine industrielle et correspond-il à une supériorité reconnue de l'apiculture méridionale, à une capitulation du miel du Gâtinais devant le miel de Narbonne? Est-il au contraire d'origine littéraire et quel est l'écrivain assez puissant pour avoir assuré le triomphe de l'intrus? Le jour où nous posséderons le dictionnaire idéal de notre langue que rêvait Gaston Paris¹, nous y trouverons sans doute de quoi satisfaire notre curiosité sur tous ces points. L'*Atlas* ne nous permet pas de résoudre la question; mais les matériaux qu'il nous fournit nous font mieux voir comment elle se pose.

1. Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1901, p. 826-828.

Apis et *apicula* ne se sont pas maintenus partout. Dans l'Ouest on a eu recours au joli diminutif *avette* (Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Ille-et-Vilaine et Loire-Inférieure), qui remonte très haut et représente probablement une forme **apitta*, qu'on peut supposer en latin vulgaire¹. Un peu partout, surtout dans le Nord et dans l'Est, on a eu recours de préférence à une périphrase, et *mouche à miel*, différemment prononcé, est devenu le terme usuel et exclusif pour désigner l'abeille ; parfois même (dans l'Est), on s'est contenté du terme vague de « petite mouche » (*mouchette*, *mouchate*, *mouchote*), sans éprouver le besoin de préciser davantage. L'*Atlas* nous fournit encore quelques rares exemples d'individualisation des termes collectifs « essaim » et « ruche » pour désigner l'abeille : mais sur ce point, malgré l'*Atlas*, je conserve quelques doutes et je me demande si M. Edmont a bien saisi la pensée des gens qu'il interrogeait, et si *essaim* et *ruche* ont réellement évolué jusqu'à devenir adéquats à *abeille*. Je trouve aussi dans la carte *malot* (Nord), qui signifie proprement « bourdon », *ouesse* (Haute-Alsace, Vosges) et *béco* (Creuse), qui signifient proprement « guêpe » ; n'avons-nous pas affaire ici à quelques impropriétés individuelles plutôt qu'à une perversion de sens enracinée dans un groupe humain de quelque importance ? Il est tout naturel qu'une œuvre aussi vaste que celle de MM. Gilliéron et Edmont provoque la surprise et

1. Dans le Lyonnais on a signalé *avi*, qui représente **apia* ; mais cette forme n'a pas été rencontrée par M. Edmont, et elle est peut-être éteinte depuis une ou deux générations.

le doute sur quelques points de détails, et il est à souhaiter qu'elle inspire aux hommes d'étude le désir de la contrôler, de la compléter, de la corriger, s'il y a lieu.

Je touche ici à un point délicat sur lequel je dois m'expliquer en toute franchise : quelle autorité convient-il d'accorder à l'*Atlas linguistique* ? Lorsque Gaston Paris adressait son appel éloquent aux hommes de bonne volonté pour les presser d'établir l'inventaire de nos richesses linguistiques, il évoquait le tableau d'une légion de travailleurs et il s'écriait : « Que chacun se fasse un devoir et un honneur d'apporter au grenier commun, bien drue et bien bottelée, la gerbe qu'a produite son petit champ ! » C'est dire clairement qu'il aurait voulu voir surgir dans chaque commune de France un ouvrier indigène, autochtone, connaissant de longue main le champ dont il devait récolter et engranger la moisson. L'*Atlas* s'est exécuté dans de tout autres conditions. Deux hommes se portent caution pour toute la France romane et ses annexes. Que dis-je, deux hommes ? Je me trompe de moitié. Par un scrupule scientifique poussé à l'extrême, M. Gilliéron, organisateur de l'enquête, s'est rigoureusement interdit de changer un iota aux notes prises sur les lieux par son collaborateur. Il a impitoyablement proscrit les retouches, ces retouches qui paraissent inoffensives et qui pourtant effacent des nuances précieuses et, comme dit énergiquement M. Gilliéron, « outrent souvent les vérités au détriment des doutes. » Donc, à vrai dire, l'*Atlas* est l'œuvre d'un seul homme, de M. Edmont, dont le témoignage unique en constitue

l'âme. Or, à qui connaît par expérience toute la difficulté des explorations linguistiques, à qui sait combien le paysan, seul dépositaire authentique du trésor qu'il s'agit de mettre en lumière, est défiant, malveillant et rusé, on aura de la peine à faire croire qu'un étranger, si fin diplomate qu'on le suppose, si bon *entendeur* qu'on puisse se le figurer, n'ait pas été fréquemment mis en défaut. Certains se demanderont, non sans angoisse, si cette œuvre préparée avec tant de soin, poursuivie avec tant d'énergie, exécutée avec tant de conscience, ne porte pas en elle un principe d'erreur et comme un péché originel qui doive la faire tenir en légitime suspicion. Je crois qu'il serait injuste de se laisser dominer par de telles préventions; mais je crois aussi que dans beaucoup de cas le témoignage de l'*Atlas* n'a qu'une valeur relative.

S'agit-il de lexicographie? Il ne faut pas oublier que le paysan interrogé tend toujours à se rapprocher du français, et si M. Edmont ne nous donne que la transcription phonétique d'un mot français, il n'en résulte pas nécessairement qu'il n'y a pas de mot patois correspondant, mais qu'on n'a pas su, ou qu'on n'a pas voulu le dire à M. Edmont. Je prends deux exemples seulement. Dans la carte 3 (*à l'abreuvoir*), on n'indique, au point 704 (Saint-Quentin, près de Felletin, Creuse), qu'une forme calquée sur le français: je puis certifier pourtant que dans toute cette région *abreuvoir* se dit *abiouradou*, conformément à la phonétique régulière du patois local. Dans la carte n° 5 (*absinthe*), on aura beau parcourir attentivement le Gers, les Hautes-Pyrénées, la Haute-Garonne, l'Ariège, le Tarn-et-Garonne, l'Aude

et l'Hérault, nulle part on ne verra affleurer autre chose que le français *absinthe* affublé d'une désinence patoise. Et pourtant, il y a un substantif masculin bien connu, qui se rattache directement au latin *absinthium*, qui n'est certainement pas mort dans cette région, car je lis dans *Las Plantos as camps* de feu Axel Duboul¹, ancien député, brochure dont le vocabulaire est emprunté exclusivement à « l'idiome patois parlé sur les confins de la Gascogne, de la Guyenne, du Languedoc et du comté de Foix », ces formes diverses du nom traditionnel de l'absinthe : *aoussenc*, *duchen*, *dussen*, *uchen*, *ussen* et *uychent*.

S'agit-il de morphologie ? Un malentendu se produit presque fatalement quand la forme est un tant soit peu compliquée. La carte 10 est consacrée à la locution conditionnelle *ils s'agenouilleraient* : à ne tenir compte que du patois que je connais d'enfance, celui de la Creuse, je constate que, sur les six témoins interrogés par M. Edmont, deux ont répondu par le futur et non par le conditionnel ; ce sont les n^{os} 602 et 603.

S'agit-il de phonétique ? Là encore il est à craindre que nous ne puissions être tranquilles et dormir sur nos deux oreilles, ou plutôt sur celles de M. Edmont. On sait la vogue donnée à la phonétique expérimentale par les travaux de M. l'abbé Rousselot et de ses élèves, travaux qui se font à l'aide d'instruments destinés à suppléer à l'insuffisance de nos organes naturels. On ne peut raisonnablement reprocher aux auteurs de l'*Atlas* de ne pas s'être munis d'instruments de ce genre

1. 2^e éd., Toulouse, 1890.

qui auraient singulièrement compliqué leur lourde tâche. Mais on peut trouver qu'ils ont été imprudents en prétendant nous donner, avec le seul concours de l'oreille, des distinctions phonétiques raffinées. Un exemple fera comprendre ce que je veux dire. Dans le département de la Creuse les infinitifs de la première conjugaison se terminent en *a*. L'*Atlas* distingue *a* long et *a* bref. Si l'on consulte la carte 2 (*aboyer*), on voit que, sur les six stations de ce département, deux ont l'*a* bref et quatre ont l'*a* long; si au contraire on étudie la carte 6 (*acheter*), on trouve partout un *a* bref; et si enfin on pousse jusqu'à la carte 16 (*aiguiser*), on constate avec un étonnement grandissant la proportion de cinq *a* longs contre un seul *a* bref. On n'a pas besoin d'aller plus loin pour rester persuadé que la distinction entre l'*a* long et l'*a* bref, établie par l'oreille de M. Edmont, manque absolument de sûreté¹.

1. Dans la brochure signalée en tête de cet article, M. Gilliéron fait remarquer que si tous les infinitifs de la carte 6 (*acheter*) ont un *a* bref, c'est que ces infinitifs sont extraits de la phrase « *je vais acheter deux chevaux à la foire* » et que la forme « syntactiquement suivie » a sa désinence prononcée plus brièvement que la forme à l'état d'isolement. Cette remarque est très juste et je me reproche de ne l'avoir pas faite. Il ajoute que le flottement entre *a* long et *a* bref des cartes 2 (*aboyer*) et 16 (*aiguiser*) provient de ce que « la production du mot à l'état isolé implique, de la part du sujet, un choix entre les multiples formes du mot en travail dans la phrase, c'est-à-dire dans son seul état de véritable vie. » C'est parfait, en théorie; en fait, j'ai de la peine à imaginer le sujet extrayant ainsi le mot « en travail » d'une phrase idéale pour le servir à son questionneur. Mais mettons que je n'ai rien dit qui vaille. Voici un autre exemple. Au point 704 (Saint-Quentin, Creuse), l'*a* latin protonique non suivi de consonnes capables de l'influencer s'est changé en un son bref intermédiaire entre *a* et *o*,

Il est un autre point sur lequel les résultats consignés dans l'*Atlas* causeront, je crois, une certaine surprise dans le monde des romanistes, c'est l'indication de l'accent tonique. On sait quelle est l'importance du rôle de cet accent dans la formation des langues romanes en général et dans la formation du français et du provençal en particulier. Sauf quelques cas spéciaux, l'accent est resté sur la syllabe qu'il frappait déjà en latin : telle est la loi, vaguement entrevue par Jean Nicot, que Frédéric Diez nous a révélée et que Gaston Paris a définitivement mise en pleine lumière. A en croire les indications de M. Edmont, une véritable révolution se serait accomplie dans quelques-uns de nos patois actuels, spécialement dans le domaine septentrional de la langue d'oc. Le nombre des mots de trois et de quatre syllabes qui sont indiqués comme ayant l'accent tonique sur la première est très considérable, et l'on se demande si réellement l'accent tonique s'est déplacé, ou si M. Edmont a confondu l'effort musculaire initial (accent d'intensité) avec l'élévation de la voix (accent de hauteur). Il ne faut pas se hâter de crier à la confusion, malgré les apparences. Cette question de l'accent, ou plutôt des accents, pour qui ne se contente pas de l'envisager au point de vue purement historique, est

son partout identique à lui-même : or l'*Atlas linguistique* note ce son de cinq manières différentes : 1^o par un *a* bref surmonté d'un accent grave (cartes 6, 11, 37, 43, 44, 49, 50, 92, etc.) ; 2^o par un *a* bref surmonté d'un accent aigu (92) ; 3^o par un *a* surmonté d'un *o* bref (carte 10) ; 4^o par un *o* bref surmonté d'un accent grave (cartes 19, 21, 33, 35, 38, etc.) ; 5^o par un *o* long surmonté d'un accent grave (carte 116).

l'une des plus ardues de la linguistique. Gaston Paris lui-même avait fini par s'interdire toute spéculation sur ce sujet, attendant avec quelque scepticisme que la phonétique expérimentale eût prononcé en dernier ressort. Nous attendons toujours et nous prenons note des impressions de M. Edmont sans préjuger de leur valeur objective.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 62 et suiv. Aux trois exemples du suffixe *-aricius* que j'ai cités pour la période antérieure au moyen âge, on peut ajouter l'expression *mola asinaricia*, qui se lit dans le codex Rehdigeranus (Breslau) de la version *itala* des Évangiles, Marc, 9, 42 ; cet adjectif *asinaricius*, synonyme de *asinarius*, déjà relevé dans le *Dict. lat.-français* de L. Quicherat, revu par Chatelain, figure comme un $\sigma\pi\alpha\zeta$ dans le *Thesaurus linguae latinae* en cours de publication. M. Wölfflin a publié en 1888 dans l'*Arch. f. lat. Lexicog.*, V, 415-437, un article sur les adjectifs en *-icius* qui se termine par une liste alphabétique : on y trouve *consularicius* (d'après les *Novelles* de Justinien ; mais c'est un dérivé de *consularis* et non de *consul*), *mimaricius*, *partiaricius*, *porcaricius*, *ursaricius* et *vaccaricius*. A l'époque carolingienne appartient *panis provendaricius*, relevé par Du Cange dans les statuts de Corbie attribués à Adalard.

P. 73 et suiv. J'enregistre ici, en suivant la division indiquée, quelques nouveaux exemples de formation à l'aide du double suffixe ou quelques remarques complémentaires.

I. THÈMES NOMINAUX

1. Adjectifs.

ASNEREZ (p. 73). Cf. *asinaricius* cité ci-dessus.

CHAMPARTEREZ, qui sert à recueillir le produit du droit de champart. L'expression *grange champarteresse* m'est signalée par M. Delboulle dans Guenoys, *Confer. des coutumes*, éd. 1596, f° 351 r°, et dans l'édit. de 1629 de la *Coutume de Lorris*, p. 231. L'adj. fém. *champarteresse* n'est pas seulement enregistré par les recueils de droit féodal, mais par Cotgrave, Furetière, le *Dictionnaire de Trévoux*, le *Nouveau Larousse illustré*, etc., etc. (cf. *grange terrageresse*, p. 80).

COSTEREZ (p. 75). M. Delboulle me signale ce passage de Du Fouilloux, *Venerie*, édition Favre, f° 86 v° : « Trois laisses de chascun costé du cours, qui seront nommées *costeresses* ». L'adjectif est-il déjà substantivé ? En tout cas, *costeresse* a échappé à Cotgrave.

FENEREZ (p. 76). Frère Angier paraît faire le subst. français qui correspond au latin *falx* du masculin et il traduit *falcem fenariam* par *fauz fenerez* (voyez M. K. Pope, *Étude sur la langue de frère Angier*, p. 103).

GERBEREZ, qui sert à porter les gerbes. Je crois pouvoir résoudre en *pau gerbero* l'expression bourguignonne, extraite d'une lettre de rémission de 1425, que Carpentier a lue en un seul mot *prangerbero* et qu'il a insérée dans Du Cange, à l'article *garba*. En français primitif, ce serait *pel jarberez* « pieu à gerbes ». J'ai vu le manuscrit ; le trait que Carpentier a pris pour une *r* est placé au-dessus du *p* et me paraît sans valeur.

LOBAREZ, de loup. Le même lieu dit qui est appelé *Cros Lobaresc* dans l'acte 83 du *Cartulaire des Templiers de Vaour* (1184) est appelé *Cros lobarez* dans l'acte 89, postérieur de quelques années ; les éditeurs, MM. Portal et Cabié, n'ont pas pu l'identifier.

ROCHEREZ (p. 79). M. Delboulle me cite *poissons rocherets* dans la traduction de Plîne par Antoine Du Pinet, XXX, 11, et *pigeon rocheret* dans le *Thresor des trois langues* de 1617.

II. Substantifs masculins.

MOTEREZ, lieu où l'eau a formé de petits monticules ou mottes (terme de l'Orléanais). « Pré assis aux *moterets* de la rivièrè », texte de 1404 cité par Godefroy, art. *moteret*.

*SOMARTEREZ, *somartraz*, nom messin du mois de juin, dérivé de *somart*, jachère (Cl. Merlo, *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi*, p. 136). La représentation par *-az* de la désinence francienne *-ez* est normale à Metz, et il n'y a pas à songer à une formation analogue à celle du français *fatras*.

III. Substantifs féminins.

CORTERECE, dimension trop courte, et, au figuré, insuffisance. Terme du patois wallon (voy. l'art. *courteresse* de Godefroy ; cf. notre article *longuerce*, p. 91).

LOBAREZA, LOVERECE (p. 91). Aux noms de lieux indiqués on peut ajouter les suivants : *P. de Lobaressas*, témoin dans un acte de 1253 du *Cartulaire des Alamans*, p. p. Cabié et Mazens. p. 48 ; *Louresse*, commune de Rocheménier (Maine-et-Loire), appelé *Locrece* en 1239 et *Luparicia* en 1224 (C. Port, *Dict. de Maine-et-Loire*, II, 551) ; *La Loubresse*, hameau de Magnac-Laval (Haute-Vienne).

MEITEERECE (p. 91). Cf. le bas-latin *metaritia*, qui revient à plusieurs reprises dans un diplôme de Charles, roi de Provence, daté de 861 (D'Acheri, *Spicil.*, XII, 122 ; D. Bouquet, VIII, 398).

ORSAREZA, lieu fréquenté par les ours. *Arnaut d'Orsaressas*, de Réalmont (Tarn), est témoin dans un acte de 1340 du livre des lausimes de la Salvetat-lez-Mondragon (communication de M. A. Vidal).

VINHAREZA, lieu où il y a des vignes. *Vigneresse* est un nom de famille usité dans l'est de la Creuse (*Écho de la Creuse* du 26 décembre 1903).

II. THÈMES VERBAUX

1. Adjectifs.

BATEREZ, où l'on bat les gerbes (cf. p. 94). « Grange *bateresse* » dans Beauchet-Filleau, *Essai sur le patois poitevin*.

BRACEREZ (mieux que *brasserez*, p. 95). « Caudiere *brasserete* (corr. *brasserete*?) » dans le *Péage de Bapaume* (vers 1250), p. p. Finot, p. 159 (communication de M. Delboulle).

LANEREZ, qui sert à lainer. « Cardons *lanerès*, peignes *lanerès* », dans Godefroy, article *laneret* 1.

NAVIEREZ, qui sert à naviguer. « Bach *navirech* servant sur les *yaues* », texte de 1448 dans H. Loriquet, *Arch. du Pas-de-Calais*, p. 108 (communication de M. Delboulle).

SAIMEREZ (p. 100-1). Supprimer la dernière phrase, le subst. fém. *saimerece* cité plus loin (p. 110) se rattachant à une tout autre base étymologique.

II. Substantifs masculins.

CHAPLEREZ. M. Désormaux croit pouvoir rattacher à ce type le français provincial de Savoie *chableret*, nom du couteau dont on se sert pour hacher les fines herbes, la *chapelure* (*Revue Savoisienne*, 1903, p. 287).

CLAQUEREZ. Le fromage mou, dans le patois lyonnais, s'appelle *claqueret* (N. du Puitspelu).

COPEREZ (p. 102). M. Delboulle me communique deux exemples du XIV^e siècle antérieurs à celui de 1390 cité dans le *Complément* de Godefroy : « *Coperès*, espees, fers a royer torches » (1328), dans Varin, *Arch. de Reims*, II, 486 ; « un *coupperet* » (1347), dans Depoin, *Livre de raison de l'abbaye Saint-Martin de Pontoise*, p. 109.

GENESTEREZ (p. 85). M. Désormaux croit que notre suffixe se trouve dans le nom que porte le geai dans la région savoyarde : *jeneré*, etc. (*Rev. savoi-*

sienne, 1903, p. 287). C'est possible ; mais il ne faut pas rapprocher *jeneré* de *genesterez* sans dire nettement que ces deux mots ne peuvent pas remonter au même type étymologique.

III. Substantifs féminins.

CHEMINERESSE, chanson qu'on chante en cheminant (Favre, *Gloss. du Poitou*).

COLERECE (p. 107). M. Delboulle me signale le mot sous la forme *couleresse* dans l'*Esclaircissement* de Palsgrave.

P. 117. A la liste des mots en *-ier* de l'ancien provençal, on peut joindre *prolonguier* « prolongation, délai », qui se trouve dans un acte de 1333-1351 du livre des lausimes de la Salvetat-lez-Mondragon (Tarn) dont je dois la connaissance à M. A. Vidal.

P. 122, n. 1, l. 4 : au lieu de *artisan*, lire *artisan*.

P. 130. Aux exemples cités pour montrer l'existence en provençal de mots germaniques relativement récents, on peut ajouter l'adjectif-participe *escafit* (beaucoup plus fréquent que *escabit*, lequel n'est attesté qu'une fois, dans *Aigar et Maurin*), qui remonte au type verbal **skapfjan* (cf. allem. *schäpfen* et *schaffen*), tandis que l'anc. français *eschevi* remonte à **skapjan* (cf. gothique *gaskapjan*, néerl. *scheppen*, etc.).

P. 132. Voyez un exemple de la forme *chieira*, que j'ai oublié de signaler, dans le *Cartulaire du consulat de Limoges*, édition Chabaneau, p. 3, ligne 23. Dans les *Rentes de la confrérie des Suaires* (*ibid.*, p. 247-258), on trouve exclusivement *cheira* (13 fois).

P. 154, art. *amarina*. Jean des Moulins a francisé à la fois l'adjectif latin *amerinus* et le substantif provençal *amarina* en écrivant : « A Lyon et en Dauphiné ils appellent les saules *amerins* des *amarines* » (*Hist. des plantes*, II, 73, édit. 1653 ; communication de M. Delboulle).

P. 154, notes, ligne 4 d'en bas : au lieu de Gilliéron, lire Gilliéron.

P. 156, art. *ambro*. Cf. l'art. *ambre* de mes *Étymologies lyonnaises*, parues dans la *Romania*, XXXIII, 211. On y trouve cette intéressante citation de Du Pinet (un Lyonnais, comme on sait) : « Amarines, ambres : ce sont les frans oziers » (*Hist. nat. de Pline*, éd. 1562, t. I, p. 612). Deux obligeantes communications me permettent d'ajouter ici quelques renseignements complémentaires. M. l'abbé Devaux m'apprend que *ambro*, subst. masc., est usité dans la partie du Dauphiné qui rayonne à 30 ou 40 kilomètres de Lyon (par exemple, à Crémieu, à Saint-Jean-de-Bournay, etc.), mais que dans les Terres-Froides on dit *amarena*, *armarena*, *armarina*. M. Delboulle, de son côté, me fait part de cette citation de Jean des Moulins, *Hist. des plantes*, éd. 1653, II, 73 : « Les Normands et Bressans les appellent (les saules *amerins*) *ambres*. » Enfin je relève dans l'*Isagoge*

de J. Dubois (Sylvius), parmi les exemples d'épenthèse de *b* dans le groupe *m'r*, à la p. 59 : « Amerina salix ambrè. Lugdunenses. »

P. 172-3, art. *asse*, *assa*. Le verbe *apsar* se trouve dans le *Cartulaire du consulat de Limoges*, éd. Chabaneau, p. 86 : « cum aqueu troilhs e aquela vinha se sien *apsat*. »

P. 173, art. *aveneril*. M. Delboulle m'apprend que le texte des *Coustumes de Soesmes* publié par L'Angelier en 1546 est ainsi conçu : « Es quelles autres annees les chaumes millerins et *aveneriz* ne sont aucunement de garde, sinon tant que le fruit est dedans les dictes terres. » Il estime que *millerins* et *aveneriz* sont des adjectifs qualifiant *chaumes*.

P. 175. Aux exemples cités, il faut vraisemblablement ajouter *faveril*, de *faba* « fève » : cf. les noms de lieux comme *Le Favril* (Eure, Eure-et-Loir, Nord), *Les Faverils* (Eure), *Favrieux* ou *Faverieux* (Seine-et-Oise); les formes latinisées *Fravilliacum* (1300), *Faveriliacum* (1239), *Faveriacum* (1222) indiquées par le Dictionnaire topographique d'Eure-et-Loir sont sans grande importance. Peut-être aussi le nom du prieuré de Notre-Dame des *Pezeris*, autrefois *Pezerils*, près de Chartres (voyez Montaignon, *Rec. de poésies franç.*, VIII, 210), remonte-t-il à *pisum* « pois ».

P. 182, art. *boudé*. Le mot provençal *boder* figure aussi dans l'ancien tarif de Gaillac dressé en 1527 (Rossignol, *Monogr. communales du Tarn*, II, 372).

P. 198, l. 5 : au lieu de **caclabare*, lire **caclavare*.

P. 200, art. *careillade*. L'ancien provençal connaît aussi la forme dissimilée qui correspond à l'ancien français *chenillie* ; elle est citée par Raynouard, *Lex. rom.*, II, 310, d'après l'*Elucidari*, où on lit : « jusquiam, herba autrament dita *canelhada*. » La traduction « française » donnée par Raynouard n'est rien moins que française, car *cannellée* n'a aucune réalité. Pour un autre nom de la jusquiame, voir notre article *saupignago*.

P. 203, art. *cerneau* : cf. *Romania*, XXXIII, 264.

P. 209, art. *cibre*, *tribe*. Je ne me suis avisé que depuis l'impression de cet article de l'existence en bas-latin d'un substantif *tiprus*, qui figure dans la Vie de saint Colomban par Jonas (septième siècle) et qui a passé de là dans celle (très postérieure) de saint Magne, apôtre de l'Algau (cf. l'art. *typrus* de Du Cange). L'œuvre de Jonas a été rééditée tout récemment par M. Krusch dans la collection des *Monumenta Germaniae historica*, au tome IV des *Scriptores rerum Merovingicarum*, et M. Krusch imprime quatre fois *tiprus* (ou *tiprum*), sans variantes, dans les quatre phrases voisines l'une de l'autre où Jonas emploie ce mot : « vas quod *tiprum* nuncupant ad cellarium deportat... » (*loc. laud.*, p. 82, lignes 9, 10, 16 et 18). On sait que Jonas est né à Suse, c'est-à-dire dans cette région alpestre où *cibre*, *ceber*, etc., est encore aujourd'hui très vivant. Il me paraît difficile de ne pas voir dans le *tiprus* de Jonas le représentant le plus ancien de la famille de mots dont je me suis occupé. D'autre part,

le rapport de ce *tiprus* du septième siècle avec le *zuuipar* des gloses de Cassel n'est pas clair : il semble que le thème *tīpr-* ait été contaminé en haut allemand par le thème propre de *zwei* « deux » et que les langues romanes soient sorties du thème *tīpr-* avant la contamination. Mais quelle est exactement l'origine de ce thème *tīpr-*, je l'ignore.

- P. 211, art. *cibre, tribe*. De la métathèse hypothétique de **tibre* en *tribe*, on peut rapprocher celle qui s'est incontestablement produite dans la descendance du mot *tubrucus*, enregistré par Isidore de Séville et duquel sont sortis l'ancien provençal *trebuc* (encore vivant, en particulier dans la Creuse) et l'ancien français *trebu*, qui désignent une sorte de jambièrre. Je consacrerai peut-être quelque jour une étude spéciale à ce mot qui figure dans les gloses de Cassel (n° 114 *deurus: deohproh*) et que Diez a commenté sans connaître les formes romanes que je viens de rappeler, mais en dégageant bien son origine germanique.

- P. 217, art. *conobrage*. Grâce à l'obligeance de M. P. Meyer, j'ai pu avoir communication du texte complet de la charte rochellose de 1297 d'où Godefroy a tiré les deux exemples du mot *conobrage* qui figurent dans le *Dictionnaire de l'anc. langue française*. J'ai le plaisir de constater que le verbe *conobrer*, dont l'existence était nécessaire pour justifier celle du substantif *conobrage*, s'y trouve en toutes lettres. Voici des extraits suffisants pour le but que je me propose :

Et d'autre part nous requiest ledit maistre Pierres de Condac que nous les chouse e les heritages dessus diz, qui tenuz e obligez li esteient a li rendre e payer e censer les trente lb. de cens dessus dites, tenissom e *conobressom* de façons deues einsi que les diz heritages e choses ne se peüssent deperir pour faute de *laborage*... les quaus heritages e chouses esteient moust decheuz et en moust mauvais point par deffaute de *laborage* e lonc temps a que il fussent deperiz et cheuz en main de seignor, se ne fust l'ayde e le *laborage* que le dit maistre Pierres y fait et fait faire par lonc temps, en quei il a mis e despenduz granz deners...

La lecture de tout le document laisse l'impression que le verbe *conobrer* et le substantif *conobrage* sont à peu près synonymes de *laborer* et de *laborage*. Le substantif verbal actuel *couneuvre* n'a dû se spécialiser qu'à une époque récente pour désigner soit l'engrais, soit les façons des seconds blés. — Sur l'existence et le sens, en ancien provençal, d'un substantif *conobre*, correspondant au poitevin *couneuvre*, voir *Romania*, XXXIII, 262.

- P. 222, art. *consier, desier*. Aux textes provençaux où figure *consier*, il faut ajouter la *Règle de saint Benoit*, Bibl. nat. franç. 2428, f^{os} 7^a (los malvatz *cossiers*), 9^b (en *cossier* et en *paraula*) et 16^a (Dieu ve e sap los *cossiers*). Chose singulière, ce texte emploie exclusivement *desierier* (f^{os} 8^a et 9^b) ou *deserier* (f^o 31^a).
- P. 235, art. *deimai*. Mon identification de la plante appelée dans le patois de Bouffanges *ménogri* avec le pied-d'alouette (*Lotus corniculatus* L.) ne repose pas sur une étude botanique directe, mais sur la constatation du fait que dans le patois de Saint-Georges-de-Mons (Puy-de-Dôme), d'après

le témoignage de Rolland, *Flor. pop.*, IV, 156, le pied-d'alouette porte le nom pittoresque d'herbe « sauve-le-mouton ».

P. 244, art. *dolsa*. Cf. *Romania*, XXXIII, 219. Le piémontais emploie *dossa* dans le sens de « cosse » : cf. un article de M. le comte Nigra, qui, sans connaître N. du Puitspelu, propose de voir dans le piémontais le pluriel neutre *dossa* pour *dorsa* (*Arch. glottol.*, XV, 283). — M. Dauzat me signale dans le patois de Vinzelles le sens spécial de « quartier de noix » pris par l'ancien mot *dolsa* : la prononciation actuelle (ajoute-t-il) semble postuler un o fermé, à moins qu'il n'y ait une contamination de la forme féminine de l'adjectif qui correspond au latin *dulcis*. On ne trouve pas d'exemple de ce sens spécial dans Rolland, *Flore pop.*, IV, 48-49.

P. 245, l. 20 : au lieu de δόλιχος, lire δόλιχος.

P. 246, note 1, au lieu de Philippon, lire Philipon.

P. 247, art. *droueri*. Cf. *Romania*, XXXIII, 220.

P. 250, art. *écoisson*, titre : au lieu de XLI, lire XLIV. Cf. *Romania*, XXXIII, 220.

P. 255, art. *eissarrar*, *esserrer*. Cf. *Romania*, XXXIII, art. *ensarailli*.

P. 257, art. *entrenerge*. Le simple *tenerge* s'est conservé dans la Basse-Gâtine de Poitou, au prix d'une métathèse qui ne le rend pas méconnaissable pour le linguiste ; cf. cet article du *Dictionnaire du patois bas-gâtinais* de M. C. Puichaud, *Revue de philologie française*, VI, 134 : « *Trenège*, adj. des deux genres : sale, sans éclat. Vous avez la peau *trenège* (imprimé *renège*), lavez-vous. »

P. 260, art. *escaupir*. Un exemple plus ancien encore de *scalpere* au sens de « démanger » est fourni par l'expression *scalpentes aures*, qui se lit dans une citation de la Bible (2 *Thimoth.*, 4, 3) faite par saint Hilaire dans son traité contre Constance (voyez Forcellini-De Vit).

P. 264, art. *esperbo*. Le mot provençal a été introduit par Desdier Cristol dans sa traduction du *De honesta Voluptate* de Platina, imprimée pour la première fois en 1505, f° XIII^a de l'édition primitive : « Des cormes, sorbes ou *esperues* (lire *esperves*). » Godefroy s'est contenté de mettre un point d'interrogation à la place de la définition.

P. 273, art. *garlimen*, titre : au lieu de XLVI, lire LX.

P. 274, art. *gierre*, titre : au lieu de XLVII, lire LXI.

P. 276, art. *haleine*. Un exemple antérieur de *anhela* (ou *anhelus*) au sens de *anhelitus* se trouve dans la vie de saint Colomban par Jonas (*Mon. Germ. hist.*, *Script. rer. merov.*, IV, 120, l. 13) : « hanc in extremis *anhelis* positam. »

P. 279, art. *histar*, titre : au lieu de XLVIII, lire LXIV.

P. 283, n. 3 : au lieu de * *pinea* + *aris*, lire *pinea* + -at- + -aris.

- P. 284, art. *ivière*, titre : au lieu de XLIX, lire LXVI.
- P. 289, art. *laus*, titre : au lieu de L, lire LXX.
- P. 290, art. *ledanjos*, titre : au lieu de LI, lire LXXI.
- P. 291, art. *lioube*, titre : au lieu de LII, lire LXXII.
- P. 294, art. *marsia*. Cf. *Romania*, XXXIII, 225. Dans son beau travail intitulé *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi* (Torino, 1904), M. Clemente Merlo a cité le provençal *marsado* « giboulée de mars » en le rapprochant du frioulan *marzade*, qui a le même sens (p. 272 ; cf. p. 236 pour le sens de « durée de mars ») ; mais il ne parle pas du lyonnais *marsia*.
- P. 295, art. *meeril*. La lecture *meeritz* (au lieu de *meeriltz*), le rapprochement avec l'anglais *meer* « limite » et la définition par « praestatio quæ ballivo pro limitibus ponendis exsolvebatur », que les Bénédictins ont introduits dans Du Cange, sont à cancelier.
- P. 296, art. *meiri*, titre : au lieu de LIII, lire LXXVI. — L'ancien français *marriz* n'est pas éteint. A Boulogne-sur-Mer on prononce *merri* et l'on fait le mot du masculin. (Abbé Haiguené, *Patois boulonnais, Vocabulaire*, p. 389, v° *merri*.)
- P. 298, art. *nar*. H. Moisy, dans son *Dict. de patois normand*, que je n'avais pas sous les yeux en rédigeant cet article, donne concurremment *d ar* et *d nar* ; il rattache justement le patois à l'ancienne langue, mais il croit que *d nar* est sorti de *d ar* par intercalation d'une *n* euphonique.
- P. 299, art. *nouei*, titre : au lieu de LXIII, lire LXXVIII.
- P. 300, art. *nuitre* : au lieu de LXIV, lire LXXIX. M. Désormaux a eu l'amabilité de signaler ma notice sur *nuitre* aux lecteurs de la *Revue savoisienne* et il l'a fait en ces termes (année 1903, p. 287) : « *Nuitre* n'a pas de correspondant qui ait été relevé dans nos régions. A propos de ce mot, l'auteur donne d'intéressantes explications sur les variantes du vx fr. *caon*, représenté en Savoie par *chavan*, *chèvan*, français local *chavan*, hibou (voyez ces mots in *D. S.* » J'ai obéi docilement et je suis allé lire l'article *chèvan* in *D. S.*, c'est-à-dire en bon et clair français, dans le *Dictionnaire savoyard* publié sous les auspices de la Société Florimontane par MM. A. Constantin et J. Désormaux (Paris et Annecy, 1902). J'ai eu la surprise d'y faire une trouvaille. Tout au bout, après *lucheran*, j'ai remarqué un *itoulä* solitaire, flanqué du sigle 7J, qui indique Saint-Jean-de-Maurienne. M. Désormaux ne me contredira pas si j'affirme que *itoulä* est un correspondant savoyard du français *nuitre*, du dauphinois *niètola*, de l'italien *nottola*, etc., etc. Les mots (et les philologues) perdent facilement la tête. Comme il est heureux que *nuitre* soit mort à la fleur de l'âge et n'ait pas subi pareil outrage ! La chouette courait grand risque de descendre dans l'échelle animale, car dans *nuitre*, il y a *uitre*.
- P. 307, l. 4 d'en bas du texte : au lieu de inacceptable, lire acceptable.

- P. 310, art. *olonier*. Cf. un article de M. Schuchardt (*Z. f. rom. Phil.*, XXVIII, 192) où l'on trouvera mentionné le prov. *ledouno*, mais non le français *olone*.
- P. 310, n. 2. Vérification faite, ce n'est pas l'arbousier que Léger du Chesne appelle « alisier ou *ledonnier* » (p. 47), mais le « *Lotus arbor* » des Anciens, qu'on identifiait alors ordinairement avec le micocoulier (*Celtis australis* L.). Aussi Cotgrave traduit-il *ledomier* (faute probable pour *ledonnier*) par « *The Lote, or Nettle tree* ».
- P. 314, art. *outjabo*. Le mot latin *octava* vit encore, avec un sens analogue, dans la Suisse romande, comme l'a montré récemment M. Jeanjaquet (*Bull. du Glossaire de la Suisse rom.*, I, 43).
- P. 317, art. *plon*. Godefroy a fait les deux extraits suivants des *Comptes de Diane de Poitiers* (articles *plom* et *plonnaye*) : « Quatre gerbes de *plombs*, neant, pour ce qu'ils ont esté prins a la *plonnaye*; deux fagotz de *ploms* cuilliz en la *plonnaye* de la fontaine. » Il cite encore un acte de vente de Chenonceau, de 1496, où il y a côte à côte « *plonnaye* » et « *touche de bois* ». Et pourtant, il déclare ignorer le sens de *plom* ou *plomb* et de *plonnaye* ! Mettons « *osier* » et « *oseraie* » à la place de ses points d'interrogation, et passons.
- P. 318, art. *porchaille*. Cf. *Romania*, XXXIII, 226. La forme *porclaca* a été signalée par M. Densusianu (*Romania*, XXIX, 330) dans l'*Art vétérinaire* de Pelagonius, 371 et 374, éd. Ihm.
- P. 320, art. *pouiller*. M. Dauzat me fait remarquer que le verbe *pouiller* figure dans une chanson à la mode de Théodore Botrel, *Le Couteau* :
- Pouille-moi ce tricot de laine,
Chausse-moi ces sabots.*
- Les artistes qui interprètent le répertoire du poète sont parfois singulièrement interloqués par ce provincialisme.
- P. 326, art. *resencier*. Aux exemples que j'ai indiqués ailleurs comme pouvant justifier le passage de *recincier* à *reincier*, on peut ajouter le nom de lieu *Créancey* (Côte-d'Or) et *Crancey* (Aube), dont le type primitif paraît être *Crescentiacus*. Voyez, sur ce point, Berthoud et Matruchot, *Étude hist. et étym. des noms de lieux habités de la Côte-d'Or*, II, 59.
- P. 327, art. *revondre*. Cf. *Romania*, XXXIII, 227.
- P. 331, art. *seyno*. Cf. *Romania*, XXXIII, 228.
- P. 333, art. *souille*, l. 9 : au lieu de *subicula*, lire **subicula*.

INDEX DES AUTEURS

ET DES TEXTES CITÉS

- Académie française* (Dict. de l'), 152, 188, 271, 316.
 Aceilly (le chevalier d'), 7, 8.
 Acheri (D'), 361.
 Ackermann, 330 n.
 Adalard de Corbie, 359.
 Adam (L.), 102, 105.
 Adémar de Chabannes, 48, 49, 51, 59 n.
 Aetius, 269.
Aigar et Maurin, 222, 254, 362.
Aiol et Mirabel, 111 n.
 Alahan (B.) de Narbonne, 232.
 Albucasis, 182.
Alexandre (prov.), 134.
Alexandre (fr.), 267, 269, 301.
 Alexandre de Villedieu, 27.
Alphita, 331 n.
Amant rendu cordelier, 97, 99.
 Amyot, 278.
 Angier (frère), 360.
Antioche, 222.
 Apfelstedt, 74.
 Apicius Caelius, 178.
 Appel (C.), 171.
Appendix Probi, 320.
 Apulée, 199, 330.
 Arbois de Jubainville (H. d'), 15, 34, 37 n., 38, 45, 46, 54 n., 56, 60 n., 61 n., 127, 167.
 Aristote, 5.
 Arnaudin (F.), XII.
 Arnobe le jeune, 343.
 Ascoli, 176, 183 n., 231 n.
 Aubigné (Agrippa d'), 20.
 Aubrion (J.), 245 n.
 Auracher. Voir Berger.
 Ausone, 165.
 Bailly, 194 n.
 Baist, 253, 342 n.
 Bartsch (K.), 21, 114 n., 139 n., 340 n.
Bataille Loquifer, 116 n.
 Baudoin de Condé, 75.
 Baudrillart, 325 n.
 Beauchet-Filleau, 218, 219 n., 242 n., 266, 270, 361.
 Beaumanoir (Ph. de), 68, 94.
 Behrens, 291.
 Belon (Pierre), 188, 332.
 Benceit, 116 n.
 Benvenuto de Salerne, 160-1.
 Berger (H.), 195, 226.
 Berger (S.), 303 n.
 Berger et Auracher, 160 n.
 Bernard (saint). Voir *Sermons*.
 Bernard Itier. Voir Itier.
 Béronie et Vialle, 223 n., 239, 296, 297, 328, 329.
 Berthoud et Matruchot, 367.

- Bertran de Born, 57 n.
 Bescherelle, 273 n.
 Blanchet, 53 n.
 Blaze, 175.
 Bloch (Oscar), 102 n.
Boèce, 210 n.
 Boehmer, 222.
 Bois (Du). V. Dubois.
 Bonnard (J.), 265 n.
 Bonnardot, 278.
 Borel (P.), 298 n.
 Botrel (Th.), 367.
 Bouchet (Guill.), 85.
 Bouquet (Dom), 361.
 Bourciez, 136 n., 282 n.
 Bourgoing, 7.
 Bouvelles, 30.
 Boyer, 43 n.
 Brachet, 10 n., 24, 205 n., 320.
 Bréal (M.), 11, 27.
 Breviari-d'Amors, 340.
 Brossner, 222.
 Budé (G.), 6.
 Buechner, 190.
 Bugge (S.), 252.
 Cabié (E.), 360.
 Caelius Aurelianus, 200.
 Cailly (J. de), 7.
 Calmet (Dom), 126 n.
 Camus (J.), 154 n., 260 n., 269.
 Canello, 289.
 Cange (Du), *passim*.
Capitulaire de Villis, 65.
Carmen adv. Marcionem, 180.
 Carpentier, 82, 87, 151 n., 155, 162, 186 n., 194, 252 n., 279, 312, 313, 360.
 Caseneuve, 7, 24, 30, 192 n.
 Cénac-Moncaut, 118 n., 261, 290.
 César, 169.
 Chabaneau, 132 n., 240 n., 299, 300, 340 n., 362.
 Chabert, 308 n.
 Chambure (De), 230.
 Champeval (J.-B.), 42 n., 60 n., 241 n.
Chan Heurlin, 90.
Chanson de la croisade contre les Albigeois, 92, 184.
 Chassaing (A.), 41 n., 42 n., 49, 50 n., 56 n.
 Chastelain (Abbé), 343.
 Chatelain (E.), 359.
 Chaucer, 313.
 Chavanon, 48 n., 52 n.
 Chesnel (De), 273 n.
 Chevalier (U.), 91.
 Chrétien de Troyes, 75, 96, 292 n.
 Christine de Pisan, 252.
 Cicéron, 64, 261.
 Cihac (De), 209.
 Cipriani (Mlle), 124, 125 n., 128 n., 130.
 Clédat (L.), 132 n.
 Clément (P.), 263 n.
 Cochard, 251 n.
 Cochin (H.), 101, 254 n.
 Cohendy, 340 n.
 Cohn (G.), 149.
 Colin Muset, 244 n.
 Colmeiro, 190 n.
 Columelle, 297.
 Constans (L.), 213 n., 214.
 Constantin et Désormaux, 205 n., 366.
 Contant (J. et P.), 310.
 Contejean, 73, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 158 n., 161, 253, 283, 287, 316, 317.
 Corblet (Abbé), 201, 317 n.
 Cornu (J.), 24, 275.
Corpus gloss. lat., 113 n., 125 n., 157 n., 189 n., 190 n., 200, 277 n., 308, 309, 320 n.
Corpus inser. lat., 244.
 Cotgrave, 20, 79, 80, 83, 87, 105, 152, 178, 248, 269, 297, 310, 313, 319 n., 322, 359, 360, 367.
 Cristol (Desdier), 319 n., 365.

- Dardy (Abbé), 37.
 Darmestreter (Arsène), 10n., 21, 224, 236, 317 (cf. Hatzfeld).
 Dartois, 233 n., 256, 287, 293 n., 323, 326.
 Daudé de Pradas, 170, 189, 309 n.
 Dauzat (A.), 365, 367.
 Defensor de Ligugé, 224, 252.
 Delboulle (A.), 359, 360, 361, 362, 363.
 Delisle (L.), 84.
 Deloche (M.), 36 n., 61 n., 167 n., 168, 169.
 Densusianu (O.), 367.
 Depoin, 361.
 Deschanel (E.), 33.
 Desjardins (G.), 202.
 Desmoulins (J.), 362.
 Désormaux, 205 n., 361, 366.
 Devaux (Abbé), 71 n., 88, 91, 105, 304 n., 309 n., 362.
 Devic (M.), 153 n., 154 n.
 De Vit. Voir Forcellini.
Dict. général. Voir Hatzfeld.
 Diez (Fr.), 9, 10, 20, 21, 24, 25, 110, 114, 116 n., 123, 151 n., 176, 212, 220 n., 233, 237, 275, 276, 278, 281 n., 298 n., 326, 327, 334, 335.
 Diomède, 183.
 Dioscoride, 194 n., 248.
Donat proensal, 179, 340.
 Dorveaux (Dr P.), 150, 154 n., 200 n., 267 n., 310, 331 n.
 Dottin, 87, 152, 174, 201 n., 252, 320, 332.
 Dozy et Engelmann, 161 n.
 Drouyn (L.), 184.
 Dubois (J.), *Sylvius*, 7, 21, 362.
 Dubois (L.), 333.
 Duboul (A.), 163 n., 171, 355.
 Ducamin, 163 n., 329 n.
 Duchesne (Léger), *L. à Quercu*, 310 n., 367.
 Duchesne (E.-A.), 150 n., 155 n., 199.
 Duchesne (Abbé Louis), 126.
 Duclou (Dom), 234, 255.
 Du Fouilloux, 360.
 Duhamel du Monceau, 108, 109, 110.
 Du Ménil (E. et A.), 200, 321.
 Dupinet (A.), 73, 154 n., 248, 360, 362.
 Duplès-Agier, 45 n., 48 n., 61 n.
 Durrieux (Alcée), 221 n., 250, 259, 260.
Dynamidia, 270.
 Edmont, 22, 183, 207, 209, 210, 214 n., 346-358 *passim*.
Elucidari, 363.
Encyclopédie méthodique, 273.
Enéas (Roman d'), 143 n.
 Engelmann. Voir Dozy.
 Espagnol (Abbé), 6.
España sagrada, 191 n.
 Estienne (Henri), 312 n.
 Estienne (Robert), 83, 204, 297, 319 n.
Établissements de saint Louis, 80.
 Étienne de Byzance, 46.
 Eucher (saint), 301.
 Fagniez (G.), 83.
 Fauchet, 7.
 Favre (L.), 208, 218, 258 n., 270 n., 288 n., 321, 360, 362.
 Feraud (Raimon), 155.
 Ferrari, 334.
Fides (Canczon de Sancta), 112, 113, 115, 129, 134, 135, 143 n., 212 n., 220, 221 n.
Flamenca, 339, 340.
 Flaubert (G.), 232 n.
 Flechia, 326.
 Flodoard, 51.
 Fœrster (W.), 111 n., 115 n., 116 n., 117, 124 n., 209 n., 222, 261 n., 292 n.

- Folquet de Lunel, 215 n.
 Forcellini et De Vit, 64 n., 203, 311, 320 n., 365.
 Formeville (De), 185, 186.
Formulae Andecavenses, 65.
 Fortunat, 38, 47 n., 166, 167.
 Foucaud, 164, 165, 172, 234, 238, 254.
 Fouilloux (Du), 360.
 Fréville (H. de), 185.
 Froissart, 76, 237.
 Furetière, 80, 83, 105, 198 n., 229, 230, 271, 324, 359.
Gallia christiana, 52, 90, 198 n.
 Garnier de Pont-Sainte-Maxence, 299, 366.
 Gartner, 295 n., 331 n.
 Gastineau (Peain), 58 n., 143-4 n.
Gaufrei, 116 n., 117 n.
Gautier de Coinci, 81.
Gautier d'Épinal, 116 n.
 Gay (V.), 103.
 Gérard de Crémone, 153.
 Gerbaux, 82.
 Germer-Durand, 81.
 Gilliéron (J.), 22, 154 n., 183, 207, 209, 210, 214 n., 239, 244 n., 245, 254 n., 284 n., 288 n., 346-358 *passim*.
Girart de Roussillon, 101, 222, 223.
 Giry (A.), 59 n., 85 n., 106, 184, 185 n.
Gloses de Cassel, 363-4.
 Godefroy (Fr.), *passim*.
 Goerlich, 218 n.
 Gœtz. Voir *Corpus gloss. lat.*
 Gourgues (De), 58 n.
 Grammont (M.), 41, 113 n., 161, 162, 257, 259 n., 274, 293 n., 326, 327, 333.
Grande Encyclopédie (La), 54, 273.
 Grandgagnage, 89, 90, 91, 96, 97, 100, 107, 108, 109, 110, 282, 283, 317 n.
 Grégoire de Tours, 38, 54 n.
 Grégoire le Grand, 292.
 Grimm (J.), 308 n.
 Grœber (G.), 9, 121, 126 n.
 Guenoys, 359.
 Guessard, 329 n.
 Guibert (L.), 132 n., 165.
 Guillaume le Clerc, 78.
Guillaume le Mareschal, 143 n.
 Haigneré (Abbé), 366.
 Haillant, 77, 78, 85, 96, 97, 102, 103, 106, 107.
 Hatzfeld et Darmesteter (*Dict. gén.*), 14 n., 91, 109, 149 n., 153 n., 244 n., 272, 278, 299 n.
 Havet (Julien), 92.
 Hécart, 85, 260, 312.
 Helmreich, 308 n.
 Hentschke, 222 n.
 Hessels, 277 n.
 Hilaire (saint), 365.
 Hippeau, 299.
 Holder, 35-62 *passim*, 94 n., 166 n., 167 n., 301 n.
 Horning, 67, 76, 77, 78, 81, 98, 137, 139, 181 n., 233 n., 278, 283.
Huon de Bordeaux, 116 n.
 Irminon (abbé), 65, 146 n.
 Isidore de Séville, 162, 187.
 Itier (Bernard), 45 n., 48 n.
 Jaubert (Comte), 75, 87, 106, 151, 201, 214 n., 236 n., 241, 291, 325, 332.
 Jean d'Arras, 95, 237.
 Jeanjaquet, 367.
 Jeanroy (A.), 182.
 Jônain, 107, 214 n., 293, 310.
 Jonas, biographe, 363, 365.
 Jonquet (Abbé), 314.
 Joret (Ch.), 200 n.
 Joubert (L.), 268.
Jules César, 79.
 Julius Valerius, 267 n.
 Jullian (C.), 15.

- Juvénal (Scholie de), 64 n.
 Keller, 249 n.
 Kluge, 291.
 Körting (G.), 10 n., 149, 151 n., 163 n., 168 n., 170 n., 209 n., 215, 221 n., 228 n., 229, 235 n., 239, 248 n., 253, 255 n., 256, 257, 259, 266, 267, 286, 287, 292, 297, 300 n., 301 n., 304 n., 311 n., 319 n., 325 n., 335.
 Koschwitz (E.), 115 n., 209 n., 261 n.
 Krusch, 94 n., 363.
 Labernia, 190 n.
 Labiche (E.), 218 n.
 Laborde (F.), 213 n.
 Laborde. Voir Pansier.
 Labourasse, 78, 85, 86, 95, 98, 102, 104, 107.
 Lacuve, 270 n.
 La Fons, 79.
 La Fontaine, 315.
 Lagadeuc, 252.
 Lair (J.), 49.
 Lalanne (Abbé), 205 n., 219 n., 258 n., 270 n., 285, 286, 287, 294, 329 n.
 Lalet (J.), 235, 273.
 Lambert le Tort, 269, 270, 301, 302.
 Landri de Waben, 265.
 Langouët, 320, 332 n.
 La Roncière (De), 186.
 Larousse, 150.
Larousse illustré (Nouveau), 108, 232 n., 262, 359.
 Le Beuf (Abbé), 107 n.
 Leclerc (Abbé), 37 n.
 Leclère (M^{me}), 235 n.
 Legré (L.), 269 n.
 Leite de Vasconcellos, 112, 135 n., 212 n., 220.
 Lemery, 188.
 Leroux (A.), 39 n., 44 n., 48 n., 52 n., 61 n.
 Le Sage, 20.
 Lespinasse (R. de), 312 n.
 Lespy et Raymond, 118, 162-3, 169, 176 n., 181, 187, 216 n., 229, 261, 281-2, 283 n., 289, 313, 329 n.
 Levy (E.), 117, 130 n., 132 n., 152, 155, 160-1, 171, 172, 179 n., 215 n., 224, 228 n., 233, 240 n., 255, 256, 266 n.
Liber glossarum, 159.
 Limborch, 94.
 Littré, 10 n., 20, 24, 29, 76, 83, 84, 86, 91, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 149, 204 n., 214 n., 262, 276, 288, 298 n., 303, 304 n., 310, 312, 317 n., 324, 332, 344.
Loi des Alamans, 65.
Loi Salique, 65.
 Longnon (A.), 15, 40 n., 57, 58, 60, 88, 89, 107 n., 159 n., 169 n., 278.
 Loriquet (H.), 361.
 Loth (J.), 169 n.
 Luchaire (A.), 129 n., 137 n., 281 n.
 Mabille, 54 n.
 Mabillon (Dom), 175 n.
 Mackel (E.), 127 n., 128 n., 129 n., 143 n., 212.
 Mahn, 132 n.
 Mai (Angelo), 159 n., 261 n., 271.
Mainet, 299.
 Marcellus Empiricus, 309, 320 n.
 Marchot (P.), 124 n., 134, 144.
 Mare (N. de la), 288.
 Marguerite d'Oingt, 328.
 Marie de France, 69, 70.
 Martial, 63.
 Masselin, 45.
 Matruchot, 310 n., 367.
 Matton, 95, 197 n.
 Mazens, 360.
 Ménage, 7, 8, 9, 20, 21, 23, 30,

- 192 n., 229, 230, 272 n.,
288, 297, 334, 343.
Merlo (Cl.), 360, 366.
Mesnagier de Paris, 78, 152, 245,
246.
Meurier, 21.
Meyer (E.), 271 n.
Meyer (L. E.), 266.
Meyer (Paul), 101, 114 n., 120,
125 n., 143 n., 152, 214,
222 n., 224, 287 n., 320 n.,
329 n., 335, 341, 347,
364.
Meyer-Lübke, 59, 67, 70, 110,
111, 112, 114, 115, 116 n.,
117 n., 158-9, 184, 193, 196,
199, 215, 228 n., 232 n., 233,
243, 275, 276, 277 n., 281 n.,
291, 304 n., 319 n., 335, 336,
338, 339, 340, 342.
Michel (Fr.), 222 n., 313 n.
Michelant (H.), 267, 301, 302.
Mistral, 41 n., 53, 58 n., 74,
82, 86, 87, 118, 127 n., 151,
153, 155 n., 164, 171, 176,
179, 180 n., 189, 191, 199,
201, 202, 205 n., 207, 209,
215, 217, 234, 236, 237 n.,
239, 245, 249, 250, 251 n.,
254 n., 254, 259, 261, 264,
266 n., 268, 273, 274, 287,
289, 290, 294, 296, 304, 305,
306, 314, 315, 316 n., 317,
328, 329 n., 330, 334.
Modus (Livre du roi), 187.
Moisy, 187, 366.
Molière, 7.
Molinier (E.), 39 n., 44 n., 48
n., 61 n.
Monaci (E.), 189 n.
Monnier, 323.
Monologue de l'Amoureux, 97.
Montaignon (A. de), 363.
Montaigne, XII.
Montaudon (Moine de), 159,
160.
Montesson (Comte de), 105,
174, 237, 321, 332 n.
Moore (C. H.), 246 n., 447 n.
Morf (H.), 141, 143.
Mort Aimeri (La), 116 n.
Moutier (Abbé), 306.
Mowat, 331 n.
Mozin (Abbé), 79, 91, 106, 108,
150 n., 345.
Müller (Max), 11, 12, 25.
Mussafia, 295 n., 331 n.
Nicot (J.), 7, 21, 83, 204, 278,
297, 298 n., 319 n.
Nigra (Comte), 208 n., 209 n.,
365.
Noulet, 132 n.
Olcott, 64 n.
Oresme, 5, 6.
Oudin (A.), 67, 83, 93 n., 269,
297, 314, 322.
Ovidio (D'), 193 n.
Palsgrave, 362.
Pansier et Laborde (D^{rs}), 160 n.
Paris (G.), 10 n., 11, 21, 38,
90, 101, 119 n., 122, 123,
124 n., 143, 145, 183, 195,
227, 230, 231 n., 232 n.,
244 n., 251 n., 335, 336,
343 n., 346, 347, 351, 353.
Parnasse occitanien, 305.
Partenopeus de Blois, 116 n.
Pasquier (E.), 7.
Passion (de Clermont), 24, 134.
Paulin de Périgueux, 38.
Peain Gastineau, 58 n., 143-4 n.
Peire Vidal, 114 n.
Pelagonius, 367.
Perceforest, 91.
Pertz, 51.
Philippon (E.), 156, 246 n., 331.
Pichon (Baron), 80.
Picot (É.), 97.
Pigeonneau, 263 n.
Pinet (Du). *Voir* Dupinet.
Pirmin (saint), 65.
Planchon (L.), 268 n.

- Platearius, 244 n.
 Platina, 319 n., 365.
 Platon, 4.
 Plaute, 22.
 Plaine l'Ancien, 154 n., 248, 311, 360.
Poème moral, 143 n.
 Poinssot (Ch.), 43 n.
 Pope (M. K.), 360.
 Port (C.), 360.
 Portal, 360.
 Poulet (Dr), 256, 257, 293, 323.
 Prou (M.), 36 n.
Psautier lorrain, 74.
 Puichaud, 334 n., 365.
 Puitspelu (N. du), 98, 104, 105, 142 n., 143 n., 156, 178, 245, 246 n., 247, 251, 294, 307, 319, 327, 328, 361, 365.
 Quicherat (J.), 56, 59.
 Quicherat (L.), 359.
 Rabelais, 81.
 Raimbaut de Vaqueiras, 232, 340.
 Raimon de Miraval, 115.
 Raymond. *Voir* Lespy.
 Raynouard, 9, 75, 114 n., 121 n., 132 n., 143 n., 152, 155, 159, 170, 176, 182, 188, 190, 215 n., 221, 224, 231, 232, 233, 252 n., 257 n., 289, 305, 309 n., 363.
 Razi, 153.
 Rédet, 55 n.
Règle de saint Benoît (pr.), 364.
Renart le Nouvel, 143 n.
 Renclus de Moiliens (Le), 70, 116 n.
 Renzi (De), 305 n.
 Richelet, 83, 203, 271.
 Roby (Abbé), 235 n.
 Rochegude (*Parnasse occitanien*), 305.
 Roger de Salerne, 217, 305.
 Rolland (E.), 70 n., 75, 78, 89, 97, 98, 99, 101, 102, 104, 163 n., 196 n., 205 n., 267 n., 284 n., 301 n., 304, 306, 310 n., 311 n., 331 n., 364, 365.
 Ronsard, 278.
 Roquefort, 272.
 Roques (M.), 277 n.
 Rose (V.), 200 n., 319 n.
 Rossi (G.), 208 n.
 Rossignol (É.), 363.
 Rousselot (Abbé), 22, 126, 355.
 Roussey (Ch.), 82, 100, 293 n., 334.
 Ruben (É.), 164, 165, 172, 234, 236, 255.
 Ruellius, 310 n.
 Runeberg, 116 n.
 Sachs, 149.
 Sainéan, 194 n.
 Saint-Gelais (O. de), 75.
Saint-Léger, 139.
 Saint-Simon, 316.
 Salmon (A.), 68, 94.
 Salomon, glossateur, 66.
 Salvioni (C.), 179 n., 209 n.
 Samfiresco (Mlle), 8.
 Sand (George), 241.
 Sarran (Abbé), 221 n.
 Saumaise, 22.
 Sauvages (Abbé de), 269 n., 306, 330.
 Savary des Bruslons, 83, 262, 312 n., 324, 344.
 Scaliger, 7, 169.
 Scheler (A.), 10 n., 24, 29, 203.
 Schmitz (W.), 246 n., 277.
 Schöne (L.), 264 n.
 Schuch, 178 n.
 Schuchardt (H.), XII, 133 n., 192-99 *passim*, 210 n., 275, 335-343 *passim*, 366.
Sermons de saint Bernard, 81, 117.
 Serres (Olivier de), 245, 310.
 Sévigné (Mme de), 316.
 Sidoine Apollinaire, 165.

- Sidrac*, 74.
 Simonneau, 242 n., 334 n.
 Skeat, 263 n., 313 n.
 Solier (Hugues), 269.
 Souviron, 106.
 Soyer, 214 n.
 Spartien, 64.
 Staaf (E.), 119, 122, 125, 134 n., 137, 138, 140 n., 141.
 Stengel (E.), 329.
 Strabon, 46.
Strophes au Saint-Esprit, 340 n.
 Suchier (H.), 275.
 Sudre (L.), 14 n.
 Suidas, 194 n.
 Sulpice Sévère, 38.
 Tailhan, 253.
 Taillevent, 80.
 Tannery (Paul), 344, 345.
 Tarbé (P.), 204 n., 253 n.
 Téreence, 261.
 Tertullien, 114.
 Teulié (H.), 160.
 Texier (H.), 235.
Thèbes (Roman de), 76, 212 n., 213, 231.
 Theodorus Priscianus, 200, 260, 319 n.
 Thibault, 94, 105, 162 n., 173, 203 n., 318, 321, 332.
 Thierry (J.), 83, 84, 319 n.
 Thomas (Eug.), 41 n., 62 n.
 Tillet (Du), 84.
 Tissot, 95, 101, 105, 161, 256, 276, 284 n., 289, 323, 326.
 Tite-Live, 261.
 Tobler (A.), 67, 68, 73, 75, 77, 78, 81, 84, 85, 86, 89, 90, 95, 97, 107, 108, 110, 117 n., 237, 329 n.
 Toubin (Ch.), 10 n.
 Toumieux (Z.), 92.
Trévoux (Dict. de), 80, 83, 86, 150, 262, 269, 272, 312, 324, 359.
Troie (Roman de), 107.
 Turgot, 8.
 Turnèbe, 30.
Turpin saintongeais, 138.
 Valerius Cato, 180.
 Valois (H. de), 30.
 Varin, 361.
 Varron, 4, 112, 297.
 Vaugelas, 277.
 Vayssier (Abbé), 242, 249, 314, 315, 316 n.
 Vialle. *Voir* Béronie.
 Vicaire, 80.
 Vidal (A.), 301, 362.
 Vidal (Peire). *Voir* Peire.
Vie de saint Colomban, 94 n., 363, 365.
Vie de saint Gilles, 245.
Vie de saint Remi, 214.
 Vising (J.), 125 n., 145, 146.
 Visner, 261.
 Virgile, 156, 190.
 Voltaire, 9.
 Vopiscus, 65, 72.
Voyage au Purgatoire de saint Patrice, 182.
Voyage de Jérusalem du seigneur d'Anglure, 278.
 Wace, 4, 265.
 Waldner, 134 n.
 Wallensköld, 116 n.
 Warnke, 69.
 Watt (G.), 151.
 Willaumez, 109, 291.
 Wœlfflin, 271 n.
 Yver (J.), 204 n.
 Zeuss, 166 n.

INDEX GRAMMATICAL

- Accent tonique déplacé, 36 n. (*Adisse*), 161 (*souPtot*), 286 n. (*dzeunseu*); — dans les proparoxytons grecs à voyelle paroxytonique longue, 193.
- Adverbe, 274 (*gierre*).
- Agglutination d'a, 298 (*amarri*); d'l, 104 n. (*lucheran*); d'n, 298 (*nar*; cf. 366); de l'article arabe, 152 (*alaquana*).
- Analogie, 30 et s. (cf. Contamination).
- Aphérèse, 50 (*Darnac*), 58 (*Meillac*, etc.), 60 (*Nalèches*), 61 (*Nexon*), 151 (*agnous*), 161 (*soulote*), 311 (*ledouno*), 366 (*itoula*).
- Article substitué à la syllabe initiale, 31 (*Le Mans*), 42 (*Le Toy*), 43 n. (*Le Rance*), 45 (*Les Billanges*). — Article agglutiné, 104 n. (*lucheran*), 298 (*amarri*). — Article arabe, 153 (*alaquana*).
- Assimilation, 176 (*babi*), 227-8 (*ns = ss* en provençal).
- Composition des mots, 219 (*conobrer*), 225 (*consirer*), 236 (*debonaire*, etc.), 258 (*entrenerge*), 283 (*iorbe*).
- Conjugaison, 259 (infinitif refait), 260 (-ère remplacé par -ire).
- Contamination, 113 n. (*proverbium*, *probrum*, *improperium*), 153 n. (*aer*, *area*), 159 (*amerinus*, *amarus*), 252 (*escolorgier*, *cul*), 264 (*escavage*, *esclavage*), 278 (*banste*, *empe*), 309 (*ebulum*, *odocos*), 330 (*rutrum*, *rotulus*).
- Dérivation. Voir Suffixes.
- Dissimilation consonantique, 31 (*soucroute*), 41 (*Arlempde*, etc.), 45 n. (*Albilanges*), 152 n. (*graujol*), 199 (*careillade*), 200 (*caniculata*), 274 (*garlimen*), 363 (*canelhuda*).
- Dissimilation vocalique, 191 (*caforc*).
- Epenthèse d'r, 115 n. (*madrier*), 180 (*vrille*).
- Formation régressive, 157 (*ambro*, *aïsso*, *maïsso*, etc.), 321 et 367 (*pouiller*).
- Genre féminin remplacé par le masculin, 252 (*écoisson*, *poison*, etc.).
- Genre masculin remplacé par le féminin, 57 (*Auvergne*, etc.).
- Hybrides (mots), 167 (*armaricus*), 168 (*Badiocasses*), 309 (*educu*, *ebucone*, etc.).

Labialisation de l'e en ou, 241 (*dessoubtrer*), de l'i en u, 210 (*trube*).
Lois phonétiques, 22 et s., 224 et s., 229.

Métathèse consonantique, 211 (*tribe*, etc.), 259 (*escalaoua*), 319 (*porcaccla*), 332 (*senne*), 337-8 (**trubare*?, **trublare*?), 363 (*trebuc*).

Noms propres source de noms communs, 17 (*Hongrois*, *Croat*, etc.), 178 (*Baies*), 232 n. (*Damas*), 249 n. (*Dyrrachium*?), 313 (*Worstead*), 344 (*Varinas*).

Prosthèse. Voir Agglutination.

Sémantique, 27 et s., 179, 180.

Substantifs verbaux, 277 et 365 (*anhela*).

Suffixes nominaux: *acia*, 317; *aciarius*, 253; *acius*, 196; *acus*, 196; *alicia*, 90; *alicius*, 63; *aricius*, 62 et s., 359; *arilis*, 173; *aris*, 254, 281; *arius*, 119 et s.; *ator*, *atorissa*, *atrix*, 69; *attarius*, 254 n.; *attarius*, 233, 254 n.; *avus*, 198; *etum*, 197; *erium* (= *ier* abstrait), 110 et s.; *icius* et *icius*, 63, 64, 66, 68 n.; *icus*, 57; *icos* et *icos* (celtique), 166; *iculus* et *iculus*, 180, 333; *ilicius*, 63; *ilis*, 62, 173; *-iolaris*, 228; *isca* (celtique), 60; *iscos* (celtique), 50; *issa*, 69; *ittarius*, 234; *ittus*, 71; *o*, *onis*, 318; *orius*, 64 n.

Suffixe verbal *icare*, 324.

INDEX LEXICOGRAPHIQUE

ANGLAIS

alkanet, 152.	meer, 366.
bear, 187.	near, 298.
berman, 187.	noon, 315 n.
butteris, 101.	orkanet, 152.
buttreß, 101.	purslane, 320 n.
grog, 19.	sandwich, 18.
grogoran, 19 n.	scavage, 263.
grogram, 19.	scavenger, 263 n.
hang, 29.	sceawian, schewen, 263.
hinge, 29.	worsted, 313.

ALLEMAND. Voir GERMANIQUE

ARABE

al-hinna, 153.	anzarot, 161.
al-kemelieh, 150.	

ARGOT

davone, 232 n.

CELTIQUE

ambactos, 38, 40.	* bodica, 166.
armoric, 166 n.	bodios, 168.
* artica, 166.	* cambica, 166.
arvorek, 166.	cambon, 48.

cavannus (?), 301.	-iscos, suff., 54.
coantig, 29.	kalljov-, 199.
cynhyrfu, 338 n.	magus, 60.
cythrwfl, cythryflu, 338 n.	odocos, odicus, etc., 308, 309.
dunum, 35, 48, 52 n., 55, 59.	-oialum, 61.
durum, 42.	risclaff, 252.
.ïcos, -ïcos, suff., 166.	vernos, 51.
-isca, suff., 60.	

CINGHALAIS

akmalla, 151.

ESPAGNOL

acabdar, 25.	hiniesta, 281.
alfana, 7.	jenabe, 196.
alheña, 153.	lañar, 151.
alisar, 281.	loguero, 112.
alquimila, 149.	lubricar, 292.
alrededores, 169.	llamada, 20.
arveja, 163.	madera, 138.
asnerizo, 66.	madero, 115.
asnero, 67 n.	pecho, 138.
avellandar, 281.	piedra, 138.
azaro, azarote, 161.	pierdo, 138.
azuola, 162 n.	roya, 153.
cabrerizo, 66.	tempero, 115.
cabrero, 67 n.	vaquerizo, -a, 67, 93 n.
cada, 190 n.	vedeja, vediya, 180.
cautiverio, 116 n.	yedgo, 309.
cerro, 202.	yegar, yegarizo, yeguerizo, 253.
cobrar, 322.	yegua, 253.
colcedra, 215.	yeguaceria, 253.
enguera, 253.	yeguero, 253.
guedeja, 180.	yermo, 193.
hermano, 281.	yezgo, 309.

FRANÇAIS

aaisier, 243 n.	ablerez (ableret), 82.
abécédaire, 150.	abord (d'), 236.
abeille, 348, 349, 350, 351.	aboyer, 356.

- abreuvoir, 354.
 absine, 240.
 absinthe, 354.
 accord (d'), 236.
 acheter, 24, 356.
 acmelle, 149.
 adebonairir, 236.
 adelaisi, 237.
 agnous, agnouseté, 151.
 aider, 348.
 aiguïser, 356.
 ainse, 286.
 aire, 122, 131.
 aire (de bon, de mal, de put), 236.
 aise, 237, 243 n.
 aiserez, 73.
 aissade, 162 n.
 aisseau, 162.
 aisselle, 158.
 aissette, 162.
 aissole, aissolette, 162.
 aiti = étis, 266.
 alcanette, 152.
 alcanne, alchane, 153.
 alchimille, 149.
 alerte, 236 n.
 aller chercher, 348.
 amanoïr, 209 n.
 amarine, 362.
 amarri, 297.
 amaticle, -tique, 231 n.
 ambassade, 40.
 amerin, 362.
 ampe, amper, 278.
 angelot, 160.
 anguillerez, 73.
 ansoulote, 161.
 anwillerech, 73.
 apaiser (-ier), 243 n.
 apoieoir, 94.
 apoïerez, 94.
 arbousier, 310.
 arc, 298 n.
 arcanne, 153 et 154 n.
 ardoiserez, 73.
 arieutan, 284.
 armoire, 230.
 armon, 298 n.
 arquenet, 152.
 ars, 298, 366.
 asnerez, 73, 82, 359.
 âsse, 162 n.
 asseür, 237.
 assure, 152.
 atenergé, 257 n.
 atoivre, 212 n.
 aulonnier, 310.
 auverez, 73.
 avairie, 174.
 avainerieus, 174.
 avalerece (-esse), 106.
 avanri, avanrie, 174.
 avantage (d'), 236.
 aveille, 351.
 aveneril, 173, 295.
 aveneris, 173.
 avette, 352.
 aville, 351.
 avoine (prune d'), 232 n.
 avoltire, 139, 140 n.
 azoivre, 212 n.
 baien, 177.
 baignerez, -eche, 94.
 baignoire, 213.
 baillier, 58.
 bainer, 178.
 baïonnette, 17.
 baitéré, 101.
 baler, baleresse, 69.
 bambais, 194.
 bancherez, -ece (-esse), 73.
 banerete, 71.
 banerez (-et), 67, 68, 69, 73.
 banière, 68, 71.
 barerez, -ece (-esse), 94.
 basterez, 74.
 bataillerez, 74.
 bateïce, 94.
 batelerez, -ece, 94.
 bateresse, 70, 71.
 baterez, -ece (-esse), 70, 94,
 100, 101, 107, 361.

- batilleras, 74.
 batresse, 107.
 batrosse, 107.
 becherez, -ece (-esse), 74.
 belette, 28, 29.
 bergerece, 88.
 bergue, 186.
 berline, 17.
 berman, 185.
 berserez, -ece (-esse), 70, 95, 101.
 beur, 182, 193.
 beverez, 95.
 bief, 127, 131.
 bien, 139.
 biscaïen, 17.
 blaerez, 74.
 blâme, 193.
 blanc, 8.
 bleerez, 74.
 blond, 8.
 bolie, 183.
 boserez, 74.
 bosserez, 101.
 boterece, 107.
 boterez, 95.
 bott'ret, 101.
 bouc, 20.
 boucher (subst.), 29.
 bouillie, 183.
 bouseret, 74.
 bousser, 101 n.
 bousserot, 101.
 bouteret, -ez, 95, 101.
 boutice, 91.
 boverece, 88.
 boyerot, 95.
 braceréz, 361.
 braiserez, 74.
 braserech, -et, 74.
 brasserich, 67 n., 95, 361.
 brebis, 337.
 brider, 321.
 brôie, 110.
 bruereche, 74.
 bruerez, 69, 74.
 bruierce, 107.
 bruman, 186 n.
 brument, 186.
 buerez, -ece, 95, 102.
 bugleréz, -et, 74.
 burâ, 102.
 burre, 182.
 cade, 188.
 caiage, 263.
 caillou, 192.
 calicot, 17.
 camberi, 175.
 cambré, 85.
 cammeri, 175.
 canepetière, 99.
 † cannellée, 363.
 † canor, 301.
 caon, 301.
 careillade, 199, 363.
 caserel, 83.
 caseret, 83.
 caumeri, 175.
 caupie, 260.
 ceindre, 54.
 cel (pron.), 31.
 cendresse, 68 n.
 cenelle, 171.
 cer, 200.
 cerce, 203.
 cerceau, 203.
 ceriau, ceriot, 204.
 cerise, 143.
 cerne, 203.
 cerneau, 203, 363.
 cerner, 205.
 chacerez (-at, -et, -ot), 70, 102.
 chaeine, 195 n.
 chaiere, 195 n.
 chaillou, 198 n.
 chaitivant, 116 n.
 chaitivier, 111 n, 116.
 chalmerez, 75, 83.
 chambre (chanvre), 201.
 chameau (-eil, -oil), 195.
 champarterez, -ece (-esse), 359.
 chantier, 140.
 chaon, 301.

chaperez, 83.
 chaplerece, 107.
 chapleriez (-et), 361.
 chardonnet, 71.
 charrier, s. m., 295.
 charte, chartre, 304.
 chaseret (-ez), 83.
 chasier, -ière, 83.
 chat-huant, 301 n.
 châtier (castier), 139.
 chaumeret, -ette, 75, 83.
 chaumeril, 175, 296.
 chaussetier, 234.
 chavan, chavon, 301, 366.
 chaverez (-ot), 102.
 ché (= cher), 200 n.
 chemineresse, 362.
 chemise, 333.
 chenilliee, 200, 363.
 cher (poignée), 200, 202.
 cherain, 201 n.
 cherdonî, 71.
 chère (= cher), 200.
 cherion, 201, 202.
 chevalerez, -ece (-esse), 69, 75, 96.
 chevaucherez, -ece (esse), 96.
 chevrez, -ece (-esse), 75.
 chierez (-ot), 96.
 choan, 301, 302.
 chose, 121.
 chôtai, chôterat (-ot), 102.
 chouan, 301.
 choucroute, 31.
 cifoine, 331 n.
 civière, 215.
 claqueret, 361.
 clou, clouer, 198 n.
 coan, 301.
 cochonesse, 70.
 coestresse, 89.
 coillerez, 102.
 coïsteresse, 89.
 coldrerez, -ece, 75.
 colerez, -ece (-esse), 75, 107, 362.

conobrage, 217, 364.
 conobrer, 219, 220, 364.
 conovrer, 220 n.
 conseiller (verbe), 111.
 conseiller (subst.), 111, 139.
 consirer, 226, 227.
 consirier, 111, 116 n., 223.
 contorbler, 338 n.
 contraire, 122.
 controbler, 338 n.
 copécherat (= corp pescherat), 98.
 coperez, 102, 361.
 copi, 260.
 côrasse, 75.
 cordonnier, 17.
 corerez, -ece (-esse), 96, 107.
 côresse, 75.
 corterece, 360.
 corvisart, 17.
 corvoisier, 17.
 cosdre (coudre), 226.
 cosse, 245.
 costerez, -ece (-esse), 75, 83, 84, 89, 360.
 cotret, 83, 84.
 cotterelle, 83.
 cotteret, 83.
 couant, 301.
 coude, 24.
 coudrette, 75.
 couleresse (-ette), 71, 107, 362.
 coulourgeable, 253 n.
 couneuvre, 218, 219, 220 n., 364.
 couperet, 102, 361.
 coudre (cosdre), 226.
 coureresse, 107.
 courô, 96.
 couronne, 273.
 courteresse, 360.
 courtier, 233, 234.
 couveoire, 71.
 couveresse, 71.
 crameresse, 107.
 cravate, 17.

- cremerece (-osse), 107.
 crenerce (-esse), 107-8.
 cresson, 150.
 crierece, 108.
 croiser (croisier), 243 n.
 croisserece, 108.
 croix (crois), 243 n.
 cueilleret, 102.
 cuir, 141.
 cuperot, 102.
 dagoine, 232 n.
 dais, 54 n.
 dalmatique, 230.
 damerez (-et), 72, 75, 76, 84.
 danserez, -ece (-osse), 96.
 dans'rosse, 96.
 daumaie, 229.
 daumaire, 229.
 daumoire, 229.
 daumais, 230.
 dausse, 245.
 davaine, davoine, 232.
 débonaire, etc., 236.
 debout, 238.
 débrider, 321.
 defroissier, 243.
 dégarnir, 321.
 dehait, 237.
 demalaire, 236.
 demandier, 111 n., 117 n.
 dementieres, dementiers, 140 n., 141.
 denai (donner), 317.
 deneree, denrée, 121 n.
 dépouille, dépouiller, 321, 322.
 deputaire, etc., 236.
 desiier, 116, 223.
 desirer, 226.
 desirier, 111 n., 116, 223.
 desputarité, 236.
 desservir, 226.
 dessevrer, 242.
 dessombrer, 241.
 dessoubrier, 241.
 destorber, 338.
 destorbier, 111 n., 116, 117, 338 n.
 dimancherez (-et), 72, 76.
 dgelene, 317.
 dgenesis, 317.
 djevencé, 287.
 dois (dais), 54 n.
 doloire, 238.
 dolse, 245 n.
 domagne, 231 n.
 domaine, 57.
 dosse, 245.
 dosserasse, 89.
 dosserez (-et), -ece (-esse), 76, 84, 89.
 doulce, 245, 246.
 douve, 170.
 droit, 247, 248.
 duraine, 248.
 dzare, 275.
 dzeunseu, 286 n.
 dzgnou, 289.
 eauweresse, 76.
 écerner, 205.
 échalotte, 17.
 échançon, 131.
 écharrant, 256.
 *échaupir, 260.
 éclopé, 255.
 éculorger, 252, 292 n.
 écumerette, 71.
 ef, 350.
 égliober, 291.
 éhanché, 255.
 einsarâ, 256.
 emblée (d'), 236.
 émödre, 259 n.
 émoi, 235.
 émouvoir, 259 n.
 empe, empé, emper, 278.
 emperere, 16.
 empire, 139, 140 n.
 empouille, empouiller, 322.
 encombrier, 111 n., 114, 116.
 encontrier, 111 n., 116.
 encontriere, 116 n.

endementiers, 140 n.
 engrant, 237.
 enliouber, 291.
 énougeler, 205.
 énouler, 205.
 enquemencie, 317.
 enrièvre, 258 n.
 ensarraï (s'), 256.
 ente (adj.), 237.
 entier, 143 n.
 entrenerge, 257, 365.
 entrepied, 273.
 épagneul, 17.
 éparpiller, 272.
 épouiller, 321.
 équemôdre, 258.
 ere (du verbe *être*), 143 n.
 ereinté, 255.
 erme, 193.
 es, 350.
 escaupine, 260.
 escaupir, 260, 365.
 escavage, 264.
 eschalogne, 117.
 eschançon, 131.
 escharpison, 260.
 eschevi, 362.
 eschiele (-ese), 131.
 eschive, 76.
 esclavage, 262.
 esclave, 17.
 escolorgier, 252, 292.
 escomouvoir, 259.
 escorcerez (-aie), 76.
 escorre, escourre, 250.
 escumerece, 108.
 escuperez (-ot), 102.
 eskeure, 250.
 esmouvoir, 259 n.
 esperve, 365.
 espesse, 70.
 espinerech (-ez), 76.
 espoillier, 321.
 espooillier, 321 n.
 esposerez (-ech), 96.
 essaim, 352.

esserrer, 255, 365.
 esseret, 76, 84.
 essolate, 162 n.
 essole, 162 n.
 essoriller, 272.
 estaïf, 266.
 esterchir (-kir), 265.
 estessinerece (-esse), 108.
 étanie, 152.
 éti, étis, 266.
 étoquerece (-esse), 108.
 euce, eucerez, euchereç, 76, 84.
 eutrapele, 6.
 everez, eweret, 76.
 fagnerece (-esse), 89.
 faïence, 17.
 fanterne, 268.
 fatras, 360.
 fau (hêtre), 196.
 fauterne, 267.
 fautre, 268.
 faverez, -ece (-esse), 82-3, 89.
 faverhier, 294.
 faveril, 363.
 felunesse, 70.
 femerez, 76.
 femeril, 175, 296.
 femerot, 97.
 fenal, 85 n.
 fenderez, 103.
 fenerez (-ech, -eç), -ece, 67, 77,
 78, 85, 360.
 feu (hêtre), 196.
 feuillard, 273.
 feuiller, feuilleret, feuillure,
 103, 271.
 feuillir, 273.
 fève, 346 n., 349, 363.
 fier, 145, 146.
 fillerez (-et), 72, 85.
 finerez (-oz, -ot), 77.
 fire (de *ferir*), 139, 140, 142.
 flaverez, -ece, 77.
 floerez, -ece, 77.
 fo (hêtre), 196.
 foeiller, 272.

- foeillerez, 103.
 foerasse, 90.
 foerez, -ece (-esse), 96.
 foerosse, 77.
 foiller, foillir, 273.
 foirerez, 77.
 folerez, 96, 103.
 fonterne, 270 n.
 forger, 294.
 formerez (-et), 103.
 forserece, 96.
 fortrece (-esse), 89-90.
 fortuné, 22.
 foterle, 268.
 foterne, 268, 269.
 fou (hêtre), 196, 198 n.
 fouet, 198 n.
 fouiller, 272.
 foulereis (-et), 96.
 fouloreche, 96.
 fourmoyrets, 103.
 fousseresse, 96.
 fraindre, 54.
 frapier, 116 n.
 fraserez, -ece (-esche), 97.
 frenez, -ece, 77.
 fringuez (-et), 97.
 frisson, 252.
 froisser (-ier), 243.
 fromenterez, -ece, 77.
 fromenteril, 175, 296.
 fruiterez, 77.
 †fruterne, 269.
 fueiller, fueillir, 273.
 fumereche, 76.
 fumerez (-ot), 97.
 futerne, 270.
 gagerez (-et), 77.
 gagoine, 232 n.
 garir, 129.
 garnir, 131.
 gâter, 124.
 gaucé, 244 n.
 gauferais, 69.
 gaufre, *gaufrez, 69, 77.
 gendre, 288.
 genestrez, 85, 361.
 genisse, 286.
 genoilliere, 143 n.
 genvre, 28 n.
 gerberéz, gerbero, 360.
 gierre, gierres, etc., 274.
 gindre, 286, 288.
 glaire, 122.
 gleteron, 292.
 gleton, 292.
 glincier, 252.
 glouteron, 292.
 g'nétrot, 85.
 gorce, 53.
 goterez (-et, -ot), 69, 77, 85, 103.
 gource, 53 n.
 ourgouran, 19 n.
 gousse, 244, 245.
 gouterot, 77, 103.
 grainetier, 234.
 graiperot, 97.
 grammaire, 230.
 graperez (-ot), 97.
 gravelez (-ret), 103-4.
 gravir, 103.
 gresserez (-ech), 77.
 grimoire, 230.
 grimpelet (-ret), 104.
 gripelat (-let), 104.
 griper, 104.
 grog, 19.
 gros-grain, 19 n.
 grue, 302, 303.
 grumeau, 205.
 guandir, 131.
 guarir, 129.
 guarnir, 131.
 guérir, 129 n.
 guilerez, 97.
 guilleret, ette, 97.
 guinderece (-esse), 108-9.
 guivre, 302, 303.
 hacherece (-esse), 109.
 haigner, 152 n.
 haire, 131, 132.

- haleine, 276, 365.
 hamai, 110.
 hampe, 277.
 hampé, 278.
 hante (hanste), 277.
 haquenée, 8.
 hardir, 131.
 haveresse, 108.
 henné, 153.
 herban, herberge, 127.
 herminette, 161.
 heuceret, 76.
 hhèrè (so), 257 n.
 hiver, 285.
 hongreline, 17.
 hongroyer, 17.
 hostade, 312 n.
 houmeresse (écumeresse), 108.
 hua, 301.
 huant, 301 n.
 hucherez (utcherot), 104.
 huer, 301 n.
 ingambe, 238 n.
 iôrbe, 285.
 irier, 243.
 ivier, 285.
 ivière, 284.
 jainçon, 285.
 jamberez, -esce, 67, 78, 85,
 90-1.
 jambresse, 90.
 jambrot, 85-6.
 jardrin, 90.
 jaschere, jaschercz, 69, 86, 106.
 jauce, 244 n.
 jédrasse (-osse), 97.
 jegnor, 288.
 jeneré, 361.
 jeteréz (-ot), 104.
 jitrot, 104.
 joie, 121.
 joincle, 286.
 *joinçon, 285.
 joinderez, -ecc (-osse, -asse),
 97, 109.
 joindre, 286, 288.
 joncle, 287.
 jondresse, 90-1.
 jouvenceau, 286, 287.
 jovegnor, 289 n.
 junque, 297.
 kem'rosse, 70, 107.
 krennress, 107-8.
 la (article), 31, 32.
 labourage, labourer, 364.
 laceret, 86.
 lagnous, 151, 152.
 laigner, 151 n.
 lampreierez, 78.
 lampresse, 78.
 lancerez (-at, -ot), 104.
 lanerez (-et), 361.
 lasseret, 86.
 laterez (-ech, -at), 72, 78.
 le (article), 31, 32, 45.
 lechier, lecheresse, 69, 70.
 ledomier, 367.
 ledonnier, 310 n., 367.
 légatoire, 64 n.
 lergé, 293 n.
 lergier, 293.
 létanie (litanie), 152.
 leurgier, 293.
 lin (de put), 237.
 lioube, 291.
 lleurgheous, 293.
 lleurgher, 293.
 llugrer, 293.
 llugrou, 294.
 loce, locerez (-et), 78, 86.
 loier. Voy. loyer.
 loisir (être de), 235.
 longuerce (-esse), 91, 360.
 longuesse, 91.
 losse, 78.
 louce, 78, 79.
 louier. Voy. loyer.
 lourgier, 293.
 louvetier, 234.
 lovergier, 253 n., 294.
 loyer, 111 n., 112, 116, 120.

- lucher, 293.
 lucheran, 104 n.
 machè, 97.
 macherez, -ece (-esse), 97.
 madrier, 115 n.
 maïche, 158.
 maiere, 141.
 mail, 144.
 maillerace, 91.
 maisière, 139, 142, 143.
 maïtresse, 70.
 malade, 22.
 malerez, -ece, 78, 91.
 malot, 352.
 manière, 143 n.
 maroquin, 17.
 marrir, 131.
 marriz, 297, 366.
 matire, 139.
 meiril, 175, 295-6, 366.
 meie (médecin), 231.
 meiteerez, -ece (-asse, -esse),
 78, 91, 361.
 menestier, 139.
 mercerot, 71.
 méril, 295.
 merri, 366.
 mesalier, 216.
 meserrier, 216.
 métier (mestier), 133, 139, 140,
 141, 144.
 meule, 273 n.
 meulon, 295.
 meusserot, 104.
 mie (médecin), 231.
 millerin, 363.
 mire (de *merir*), 139, 140,
 142.
 mistre, mitre, 302.
 moïterace, -rece, 78, 91.
 moterez (-et), 360.
 mouchate, 352.
 mouche à miel, 352.
 mouchette, 352.
 mouchote, 352.
 moutèle, moutoile, 29.
 moutier (moustier), 139, 140.
 mucerez (-ot), 104.
 † murdre, 302.
 † mute, 302, 304.
 † mutre, 302.
 nache, nage, 231.
 nagerez (-et), ecc (-esse), 97-8,
 104.
 nar (à), 298, 366.
 navierez, navirech, 361.
 nicher, 21.
 nigaler, 205.
 niquerez (-et), 105.
 nivâie, 285.
 nocher, 21.
 none, 315 n.
 nouclu, 300 n.
 nuite, nuitre, 300, 366.
 oan, 315.
 oblierez, 78.
 oince, 286.
 olone, olonier, olonnois, 310,
 366.
 oraille, 315.
 orbe, 283, 284.
 orcanète (-ette), 152, 154 n.
 oreille, 272.
 orgeril, 175, 296.
 orière, 315.
 orine (de franche), 237.
 orviétan, 234.
 osserez (-et), 86.
 ostade, 311.
 ostede, 313.
 ostesse, 70.
 oublieriez, 78.
 ouecereç, 76.
 ouesse, 352.
 paaigerez, 79.
 paillerez (-et), 86.
 paire, 122.
 pais (paix), 243 n.
 pakrè, 87.
 palerez, 72, 98.
 paletret, paltret, 105.
 panache, 21.

- panader, 315.
 paner (panier), 125, 146.
 panerece (-esse), 91.
 paon, 316.
 papillon, 272.
 pâqueret, ette, 71, 87.
 parlier, 111 n., 117 n.
 paroisserez, 79.
 parterez (-et), 105.
 pasquerez (-et), 67, 78-79, 86, 87.
 passerece (-esse), 109.
 passeret, 105.
 pate-de-lion, 150.
 pave, 195.
 pavie, 177, 195.
 pavillon, 272.
 peagerez, 79.
 peau, 321.
 pêcherez (-et, -at, -ot), ece (-esse), 98, 109.
 *pelenesse, pelnesse, 317.
 peler, 318.
 pelon, 318.
 penade, 316.
 penderez (-et), 98.
 pendre, 29.
 pendret, 98.
 pene, 317.
 penesse, 316.
 pennade, -er, 316.
 pensier, 111 n., 116.
 penture, 29.
 percerette, 71.
 percerez (-et), 105.
 père, 144 n.
 perrière, 197.
 persienne, 17.
 pescherez (-et), -ece (-esse), 98, 109.
 peseril (?), 363.
 petière. Voyez canepetière.
 petrassce, -osse, -ote, 99.
 picheret, 98.
 picherot, 99.
 pied-de-lion, 150.
 pignada, 283 n.
 pilerez, 79.
 piquerez, 99.
 pisserez, -rot, 99, 105.
 plaie, 231.
 plaon, 318.
 plaquerece (-esse), 109.
 pleierez, -ece (-esche), 99, 105.
 pleion, pleon, 318.
 plier, 318.
 ploierez, -ece (-esche), 99, 105.
 ploieruel, 105.
 ploion, 318.
 plum, plomb = plon, 367.
 plombez, 79.
 plommerech, 79.
 plon, plonnière, plonnoye, 317, 367.
 ploqueresse, 109.
 ploumerek, 79.
 ployon, 318.
 poinçon, 285.
 pois, 363.
 poison, 252.
 polène, 317, n.
 polinasse, 317.
 poltrait, 105.
 porcelaine, 320.
 porchaille, 318, 367.
 porcherez, -ece (-esse), 79, 87, 91-2.
 porchier, 120.
 porterez, -ece (-esse), 99.
 portrait, 105.
 poterez, -ece (-esse), 79.
 pouiller, 320, 367.
 pouvoir, 322.
 poulénée, poulnée, 317 n.
 pourcelaine, 320.
 pourchaille, 319.
 pouyement, 320, 321.
 pouyer, 320, 321.
 pramesse, 70.
 † prangerbero, 360.
 pranjer, 323.
 premier, 145, 146.

- prendgi, 323.
 preu, 324.
 princier, 140 n.
 progier, 323.
 prou, 324.
 prover (prouver), 339, 342.
 psautier, 140.
 pseuret (pisserez), 105.
 puisatier, 234.
 put, 236, 237.
 queuperot, 102.
 rader, 247 n.
 radoire, 247.
 ramenez (-et), 105.
 rancerat, 104.
 rasoir, 141.
 ravoï, ravoir, 324, 325.
 rebaterez (-et), 105-6.
 rebattre, 105 n.
 rebattret, 106.
 rebondre, 327, 328.
 receperece (-esse), 109.
 recincier, 327, 367.
 reconnaître, 218.
 recovrier, 114, 116.
 recouvrer, 218.
 recrenerece (-esse), 109.
 refenderez (-et), 106.
 refendret, 106.
 refouillément, 272.
 refouiller, 272.
 regieres, 275 n.
 reïncier, 327, 367.
 rejeterce (-esse), 109.
 remembrier, 116.
 remuier, 117 n.
 reparerece (-esse), 109.
 repasserece (-esse), 110.
 repenner, 316 n.
 repondre, 327.
 reprochier, 117.
 reprovier, 111 n., 112, 117.
 reprouver, 111.
 résand, 325.
 resencier, 326, 367.
 restorier, 111 n., 117.
 retenterece, 110.
 reuil, 329.
 revondre, 327, 367.
 rézonsi, 327.
 r'gettress, 109.
 ricanerez (-et), 99.
 ricèperesse, 109.
 ricanneresse, 109.
 rincer (rinsi, reïncier), 326, 327, 367.
 ripareresse, 109.
 rocheraie (-aye), 79.
 rocherez, 79, 360.
 roïllier, 272.
 roïnse, 286 n.
 roisent, 325.
 rollerez, -ece (-esse), 99.
 roserez, -ece (-eche), 79.
 rouiller, 272.
 roulerez, -esse, 99.
 ruche, 352.
 saimeoire, 70, 71.
 saimerece, 110.
 saimerez, ece (-eche), 70, 71, 361.
 sair, 201.
 salmonerez, -ece (-esse), 79-80.
 sandwich, 18.
 santé (de), 236.
 † santeine, † santerne, 267, 268.
 sanve, 196.
 sarment, 203 n.
 saumiereche, 100.
 saumonneresse, 79-80.
 scion, 204.
 sebrer, 242.
 secherece (-esse), 93.
 seïerez (-et), 100.
 sene, 331.
 sené (sanve), 196.
 senne, 331.
 sephoine, 331 n.
 sept, 24.
 ser, 201, 203 n.
 serain, 201.
 serein, 326.

serène, 204.
 seron, 201.
 serotte, 200.
 seur, 203 n.
 seür (sür), 237.
 sevrer, 242.
 sewiy', 333.
 symphonie, 331 n.
 sinef (sanve), 196.
 sinphonie, 331 n.
 sné, sney' (sanve), 196.
 soïlle, 333.
 soïret, 100.
 somart, somarterez, somartraz,
 360.
 somme, 26.
 sommier, 26.
 sooille, 333.
 soperce (-esse), 110.
 sopersse, 110.
 sorderez, -ece (-esse), 100.
 sordrerresse (-dresse), 100.
 souille, 332.
 souiller, 332, 333.
 soulote, 161-2.
 soul'tot, 161.
 soupçon, 252.
 sourcroute, 31.
 sourder, 100.
 sourdre, 100.
 supercherie, 21.
 swiy', 333.
 tablerez, -ece, 80.
 taillerez, 100.
 tallerotte, 100.
 tanerez (-et), 80.
 tarau, 334.
 tarir, 131.
 taurau (adj.), 334.
 taureau (subst.), 334.
 taureau (adj.), 334 n.
 taurelière, 333.
 tavernerez (-et), 80.
 tecerez (-ot), 100.
 tecier, 100.
 tempier, 115, 140.

tencerresse, 70.
 tendre (verbe), 29.
 tenegre, 257 n.
 tenerge (-ierge), 257, 365.
 tenture, 29.
 tercerez, -ece (-asse), 80, 87, 93.
 tere (tire), 143 n.
 teresse, 80.
 terragerez, -ece (-esse), 80, 359.
 terrerez, -ece (-eche), 80.
 tessinerece (-esse), 108.
 teum'rot, 106.
 † thoon, 301.
 tiercerets, 87.
 tiere (tire), 143 n.
 tierreche, 80.
 tieupp'rot, 102.
 tilleul, 272.
 timbre (auge), 214.
 tine, 214 n.
 tingleriez, 72, 79.
 tinre, 214 n.
 tire (tiere), 143.
 tirerez, -ece (-esce), 100.
 tiresce, 100.
 toaille, 209 n.
 tocier, 100.
 toeuiller, 272.
 toivre, 213, 214.
 tomber, tomberesse, 69.
 tomberez (-ot), 106.
 torberez, 80.
 torbler, 338 n.
 torcherez (-ot), 100.
 torel, 334.
 torelière, 333.
 torière, 333.
 tornerez, 100.
 torver, 338 n.
 tos'ro (*toceroz), 100.
 touerir, 334.
 touiller, 272.
 touorlire, 333.
 tourberés, 80.
 tourneresse, 100.
 tracelet (-ret), 106.

- traierese (-esse), 110.
 trebu, 364.
 trekeresse, 70.
 trenège, 365.
 treschier, 130.
 treü, 335.
 trobler (troubler), 338 n.
 trouver, 334.
 truanderez, 81.
 trupelin, 6.
 tumerez (teum'rot), 106.
 ucheran (lucheran), 104 n.
 utcherot, 104.
 vacherez, -ece (-esse), 81, 87,
 93-4.
 vackerece, vacqueresse, 81, 93.
 vair, 122, 141, 144.
 varinas, 344.
 † varnias, 345.
 vautour, 302, 303.
 veierez, 69, 81.
 veille (vrille), 180.
 veillée (liseron), 181.
 veillote, 181 n.
 vendemaresse, 81.
 vendengerez, 81.
 venderesse, 70.
 venderez (-et), 100.
 venerece (-esse), vent'resse, 70,
 110.
 vérine, 344.
 vermeil, vermillon, 272.
 verserez (-ot), 106.
 veuillet (liseron), 181.
 vieille (liseron), 181.
 vignerez (-et), -ece (-esse), 81,
 87.
 viille, 180.
 vinerez, -ece (-esse), 81.
 viorne, 284.
 vis, vi, 284.
 voierez, 69.
 volerez (-et), 106.
 volontiers, 139.
 voogerez, 81.
 vougeresse, 81-2.
 vougesse, 82.
 vreille (liseron), 181.
 vrille, 179-181.
 waufferrais, waufret, 69.
 xhavresse, 108.
 yorne, 284.

GERMANIQUE

- akmelle, 150 n.
 -areis, -ari, -eri, suff., 123, 125,
 145, 147.
 attich, 308 n.
 auskernen, 205.
 badi, 127, 131.
 beran, 209.
 beurtman, 186.
 botan, 101 n.
 deohproh, 364.
 drëskan, 130.
 -ere, -eri, suff., *voyez* -areis.
 faltblume, 271 n.
 gaskapjan, 362.
 hardjan, 131.
 hari, 124, 125 n., 127.
 *harja, 131, 132.
 harjis, 127.
 heri, 127.
 jehan, 132 n.
 kern, 203.
 kernen, 205.
 kletto, 292.
 klieben, *klubba, 291.
 kraut, 31.
 læwenfuss, læwenklau, 150.
 marrjan, 131.
 mër-, 128.
 milza, 213 n.
 nahe, 298.
 puzzela, 320 n.
 sauer, sauerkraut, 31.

scaz, 129.
 schaffen, 362.
 schatz, 212 n.
 scheppen, 362.
 schœntierlein, 29.
 schœpfen, 361.
 skankjo, 131.
 *skapljan, *skapjan, 362.
 skara, 31.
 skatts, 129, 212 n.
 *skerja, 132.
 sperberbaum, 264.
 spërboom, 265.
 stark, sterk, sterken, 265.
 *tëri, 143.

tharrjan, 131.
 thriskan, 130.
 tipr-?, 364.
 treffen, 335.
 *twiber, 213.
 varinas, 345.
 wandjan, 131.
 warjan, werjan, 129.
 warnjan, 131.
 wranjo, 131.
 zëbar, 212 n.
 zuber, 207.
 zwei, 209, 364.
 zwipar, 209, 211, 212, 213,
 364.

GREC

ἀκμή, 150.
 ἄκτι (acte), 308, 309.
 -αῖ, ἀκος, 193.
 ἀπομύσσειν, 244.
 βαμβάκος, 194 n.
 βάμβαξ, 194, 196.
 βλάστημος, 193.
 βόμβαξ, 194.
 βόμβυξ, 194 n.
 βούτυρον, 181, 193, 194.
 βωλάριον, 183.
 Γλυκέρια, 141.
 γλυφή, 291.
 γνώμη, 113.
 ὀβλιγός, 245.
 ἐκκλησία, 140.
 ἔμψυτον, 278.
 ἔρτημος, 193.
 ἐσάλλομαι, 259.
 εὐρίσκω, 335.
 εὐτράπελος, 6.
 -ήριον, 139.
 θύμαλλος, 193.
 -ίσκος, 54.
 -ίσσα, 69.

κάμυλος, 194.
 κάμινος, 195.
 κανθηλίος, 140.
 κάλαξ, 193.
 κάλκις, 192, 193.
 κοιμητήριον, 140.
 κοκκίζειν, 205 n.
 κόλλαξ, 192, 193.
 λείμαξ, 196.
 μάλακος, 23.
 μάστιξ, 196 n.
 ὄρυξ, 196 n.
 πάπυρος, 195.
 πέπων, 196.
 σάγμα, 26.
 σέλιον, 193.
 σίναπι, 195, 196.
 σίφων, 196.
 ὑοσκάμος, 330.
 φάσηλος, 196.
 φλόξ, 196 n.
 χαμαιάκτη (chamaeacte), 309.
 χεῖρ, 202.
 ψαλτήριον, 140.

ITALIEN

- alchimilla, 149.
 alfana, 7.
 argenterie, 124.
 baco, 194.
 baggiana, 178 n., 179.
 bambace, 194.
 beccajo, 30.
 becco, 30.
 bellora, 29.
 biasimo, 193.
 burro, 193.
 cammello, 194.
 cammino, 195.
 campereccio, 67.
 casereccio, 67.
 cattiveria, 116 n.
 chiamata, 20, 21.
 cira, 212 n.
 conforza, -zo, 191 n.
 dossa, 364.
 ermo, 193.
 erta (all'), 238 n.
 festereccio, 67.
 gamba (in), 238 n.
 gamiddu, 195.
 gignore, 289.
 lagnare, 151.
 lidone, 311 n.
 lubrificare, 292.
 madiere, 115.
 madrighe, 297.
 milza, 213.
 nicchia, 21.
 nocchiere, 21.
 nocchio, 300.
 nottola, 304, 366.
 olidone, olione, etc., 311 n.
 ostata, 314.
 pagliericcio, 67.
 porcaccia, 319.
 ricoverare, 339.
 rimproverare, 111.
 rocchio, 329.
 rubiglia, 163.
 sanapu, sanavre, 196.
 scommuovere, 259.
 secchereccio, -ericcio, 67.
 seber, 208.
 sebi, 208.
 sebru, 208.
 sedano, 193.
 senape, 195, 196.
 stantio, 267.
 stelo, 243.
 suber, 208.
 superchieria, 21.
 temolo, 193.
 tila, 212 n.
 trovare, 335.
 ulioni, 311 n.
 vaccareccio, -ia, 67, 93 n.
 vdec, 180.
 vedeck, 180.
 viticchio, 180.
 vombacu, 194 n.
 ziber, 208.

LATIN

- abellana, *abellania, 171.
 absare, absus, 172, 173.
 absinthium, 355.
 *accaballare, 260.
 *accapitare, 25.
 acinus, 171, 249.
 adulter, adulterium, 113, 139.
 aer, 133 n.
 *aeria, 133 n.
 ahera,

albus, 8.
 aldiaricia, 65.
 aliena (= alena), 277 n.
 amarina, 157, 159.
 amarus, 157.
 ambactiare, 40.
 amera, 157.
 amerinus, -a, 156, 362.
 *amerus, 157.
 anguilla, 177 n.
 anhelā, anela, 277, 365.
 anhelare, 276.
 anhella, 277 n.
 apes (apis), 350, 351, 352.
 apicula, 350, 351, 352.
 *apitta, 352.
 aptus, 24.
 arbiter, arbitrium, 116 n.
 area, 122, 133 n.
 aremoricus, 165, 166 n.
 argentarius, 124.
 armaricus, 167.
 armoricus, 165 à 169.
 armus, 298.
 ascia, -iola, 162.
 asinaricius, 359.
 asinusca, 73.
 assare, assus, 172.
 attropare, 343.
 *avenarilis, 175.
 *axa, 158.
 *axella (= axilla), 157, 158.
 azarum, 160, 161.
 baca, 178 n.
 baianus, 178, 179.
 bambax, 194.
 banjaricia, 94.
 *bannaritta, 71.
 barba, 337.
 basiare, 29, 134 n.
 *basiarium, 134 n.
 *battaricia, 70.
 *battatorissa, 71.
 bellula, 29.
 bene, 139.
 berbicaritia, 65.

berbix, 337.
 *berendare (?), 188 n.
 blasphemus, 193.
 bolarium, 183.
 *bombacus, 194, 196.
 bovolcaricia, 65.
 bucula, 30.
 butyrum, 182, 193, 194.
 caballus, 259.
 *caclacus, *caclagus, 192, 193,
 196, 198.
 *caclagaria, -getum, 197.
 *caclavaria, -vetum, 197.
 *caclavarius, 198.
 *caclavellum, 198.
 *caclavus, 197.
 caementicius, 66.
 calculus, 192 n., 198.
 calicularis, -lata, 199, 200.
 camellus, 194.
 camelus, 194.
 *camillus, 195.
 caminus, 195.
 cancer, 217.
 caniculata, 200.
 canterius, 140.
 capsaricius, 64.
 capsus, 240, 290.
 captare, 25.
 *captiaricius, 70.
 caput, 24, 25.
 *cardonaricius, 71.
 *caria, 122 n.
 carropera, 220 n.
 carrucaricius, 65.
 casearicius, 83.
 cassanus, 189.
 castellaris, 229.
 castigare, 139.
 catanus, 189.
 catena, 195 n.
 cathedra, 195 n.
 cathedralicius, 63, 65.
 causa, 121.
 cavannus, 301.
 ceberus, cebrus, etc., 208.

- centinodium, 300.
 cera, 140 n., 212 n.
 *ceresia, 136, 143.
 chartula, 304.
 cibrius, 208.
 cinericius, 68 n.
 cingere, 54.
 circinare, 205.
 circinus, 203.
 cirrus, 202.
 *claria, 122 n.
 coaccedere, 219.
 coacere, 219.
 coacervare, 219.
 coclaca, 192.
 coculia, 191.
 coemeterium, 140.
 cohabitare, 219.
 cohortari, 219.
 colatoria, 248.
 comedere, 219.
 *cominitiare, 219.
 commovere, 259.
 conangustus, 219.
 conauditum, 219.
 concacare, 219.
 concipere, 228.
 concitare, 228.
 condecere, 219.
 confabricari, 219.
 confortare, 220 n.
 *confurcia, -cium, 191 n.
 *confurcus, 191.
 congelascere, 219.
 conhibere, 219.
 *conhortare, 220.
 conire, 219.
 conjacere, 219.
 connasci, 219.
 *conoperare, 219.
 conquadrare, 219.
 consacerdos, 219.
 considerare, *considerium, 113,
 221, 223, 225, 226, 227.
 consiliarius, 139.
 consilium, 223 n.
 consolare, 340 n.
 constare, 226.
 constipare, 210 n.
 consuere, 226.
 consularicius, 350.
 contabescere, 219.
 contrarius, 122.
 contropare, 343.
 *contrublare, 339 n.
 conturbare, 339 n.
 *conucula, 200.
 convadari, 219.
 cooperare, 219.
 coperire, 339.
 *cophus (= cophinus), 159.
 corbis, 337.
 corbus (= corvus), 337.
 corium, 137 n., 141.
 corvus, 337.
 cribellum, cribrum, 210 n.
 cruciare, 243.
 *cubaricia, *cubatorissa, 71.
 *cubium, -biolum, -biolaris,
 191 n., 228.
 cuculla, 191.
 *culcere, -ra, -ria, 216, 217.
 *culcina, 216.
 culcita, -tra, 215.
 † *dalmatarium, 229.
 dalmatica, 229, 230.
 damaricius, 66.
 damascena, 232, 249.
 decanus, 233 n.
 decarnare, 243.
 decervicare, 243.
 decollare, 243.
 decoriare, 243.
 decorticare, 243.
 decus (= decussis), 137 n.,
 233 n.
 deliberare, deliberium, 113, 114.
 *denarata, *denariata, 121 n.
 denarius, 121.
 deservire, 225, 227.
 desiderare, desiderium, 113,
 114, 225, 226 n., 227.

- *destilare, -lium, 243.
 *destiliare, -lium, 243.
 destillare, *destillium, 244 n.
 discus, 54 n.
 *disseperare, 242.
 disturbare, 337, 338.
 dolabra, 236, 237.
 dolatoria, 236.
 dolsa, 246.
 dominicum, 57.
 dorsum, 365.
 dulcis, 365.
 *duminterias, -iis, 140 n., 141.
 duracinus, 248, 249.
 durus, 249 n.
 ea hora, 275.
 ea re, de ea re, ea de re, 275.
 ebulus, ebulus, -lum, 305, 306, 307, 308, 309.
 ebucone, 309.
 ecclesia, 136, 140.
 edere, 311.
 educu, 309.
 *empotus, 278.
 equa, 253.
 *equacarius, 253, 254.
 equaria, 253.
 equaricius, 253.
 *equaris, 254.
 equarius, 253, 254.
 *equatarius, *equattarius, 254.
 equitarius, equitium, 254.
 equus, 7, 253.
 erat, 143 n.
 eremus, 193.
 ergo, 275.
 ervilia, 163.
 euolus, 309.
 *excaballare, 259.
 excinctus, 261.
 *excircinare, 205.
 *excocire (= excoquere), 221 n.
 *excollubricare, 252, 253.
 *excommovere, 159.
 excussio, 251.
 excussorius, 251.
 excutere, 250.
 exerrare, 256, 257.
 eximius, *exinius (?), 261, 262.
 exire, 261.
 *exlapsus, 240, 290.
 exmucciare, 244.
 *exnucalare, 205.
 *exseperare, 242.
 *exsiliare, exsulare, 243.
 *exsubmustare, 250.
 faba, 363.
 fabaricius, 64.
 fabricare, 292.
 facticius, 66.
 factio, 39, 40.
 factus, 40.
 fagus, 196, 198 n.
 falterna, 270, 271.
 fata (= fatua), 304.
 fatua, 304.
 fatus, 40.
 *fedicum, 231.
 fenarius, 360.
 feriam, 139, 142.
 ferus, 146.
 *feticum, 231.
 ficatum, 183 n.
 focus, 137 n.
 *fodicolare, 272.
 *fortalicia, *fortaricia, 90.
 fortunatus, 22.
 frangere, 54.
 fraxinus, 189.
 *frictio, 252.
 *frumentarilis, 175.
 *frustiare, 243.
 gaudium, 121.
 genesta, genista, 279, 281.
 *genestaris, 280.
 gentilicius, 63.
 germanus, 281.
 gerula, 209.
 glaciare, 39.
 glarea, 122 n.
 glubere, 292.

- † *glupa, 291.
 grammatica, 230.
 *guttiare, 243.
 *ha re (de), 275.
 habitus, 24.
 halare, *halena, 276.
 hanela (= anhela), 277 n.
 hebraicus, 249.
 herba, 337.
 hibernus, -na, 284, 285.
 hora (ea), 275.
 hostilaricium, 66.
 igitur, 275.
 imperator, 16.
 imperium, 113, 139.
 impropere, improprium, 111, 112.
 *incaballare, 260.
 incanus, 258 n.
 *incomberium, 114.
 innubilis, 258 n.
 intenebrare, intenebricare, *intenebricus, 258.
 interea, 140 n.
 internodium, 300.
 ipse, 290.
 *iriare, 243.
 itaque, 275 n.
 jacere, *jadium, 228, 229.
 junctio, 285.
 junctura, 285.
 *junicia, 286.
 junior, 286, 288, 289.
 jusquiamus, 330.
 juvenca, 287.
 juvenus, -culus, -cellus, 286, 287.
 juvenis, 288.
 labi, 289.
 lacus, 196 n.
 laicus, 249.
 laniare, 151.
 lapsus, 289.
 legatorius, 61.
 licita, 216 n.
 lignaricia, 66.
 litaniae, 290.
 locare, 112.
 locarium, 112, 121.
 locus, 137 n.
 lotus (arbor), 367.
 lubricare, 253 n., 292, 293.
 maceria, 133, 139, 141, 143.
 magister, magisterium, 113 n., 116.
 malacus, 22.
 male aptus, 24.
 male habitus, 24.
 malleus, 144.
 mancipium, 228.
 manopera, 220 n.
 maritare, 225.
 *martiata, 294.
 massaricia, 65.
 mater, 296.
 materia, 138, 139, 141.
 materium, 115.
 matrix, 297.
 *maxa, 158.
 *maxella (= maxilla), 158.
 medicus, 231.
 memorare, 188.
 *merciarittus, 71.
 merenda, -are, 187.
 *meriam (= meream), 139, 142, 143 n.
 *metarile, 295.
 metaritia, 361.
 mimaritia, 65, 359.
 minister, ministerium, 113 n., 116, 133, 137 n., 139, 140, 141, 144.
 miseria, 114 n.
 monasterium, 139, 140.
 mustela, 28.
 natalicius, 63.
 natica, 231.
 necessaria, 114 n.
 nivaria, 284, 285.
 nivosus, 61.
 noctua, *noctula, 304.
 *nodium, 300.

- nodulus, 299, 300.
 †nogamus, 246 n.
 nogarius, 246 n.
 nona, 315 n.
 novicius, 66 n.
 nox, 315.
 nubes, 210 n.
 *nucalare, -liare, 205.
 nycticorax, 303.
 octava, 314, 367.
 octo, 315.
 oculus, 62.
 odecus, odicus, 309.
 odor, olere, 309.
 *olicus, 309.
 operaria, 143 n.
 operarius, 135.
 oratorium, 137 n.
 orbis, 283, 284.
 orbus, 284.
 ostiaria, 134.
 pabulum, 176.
 palearicius, 65.
 pandere, 29.
 papilia, 176 n.
 papyrus (*papilus, *paperus, etc.), 176, 177, 182, 195.
 partiarius, 65, 359.
 pater, 144.
 pauper, -ries, *-ria, *-rium, 115, 116, 143 n., 211.
 peciola, 246.
 pectus, 138.
 pecus, 137 n.
 *pedinare, 316.
 penna, 316.
 perdere, 138.
 petra, 138.
 petraria, 197.
 *pineae, + -at- + -aris, 283 n., 365.
 pisum, 363.
 platanus, 189.
 *plico, -onis, 318.
 plorare, 338.
 pomerius, 125.
 porcacia, 319.
 *porcalia, 319.
 porcaricius, 65, 92, 359.
 porcarius, 120.
 porcilaca, 319, 320.
 porclaca, 319, 320, 367.
 portolaica, 320 n.
 portulaca, 319, 320.
 potio, 252.
 potiri, 322.
 primarius, 146.
 primicerius, 140 n.
 primus, 140 n.
 proba, 340 n.
 probare, 339, 341.
 probrum, 113 n.
 prode esse, 324.
 *prodicare, 324.
 prodigare, 323.
 *proferio (= profero), 135.
 proficere, 323.
 profundus, 220 n., 328.
 provendaricius, 359.
 proverbium, 113 n.
 psalterium, 140.
 pulex, 210 n.
 pullina, 317 n.
 *pullinacia, 317.
 pulsare, 101 n.
 pulver, *-ra, *-ria, 217.
 punctio, 285.
 purgare, 342.
 quaerio (= quæro), 135.
 *rapidum, 325.
 *rasitare, 248.
 *rasitoria, 247.
 rasoria, 247.
 ratorium, 141.
 recens, 325, 326.
 *recentiare, 326, 327.
 *recinciare, 327.
 recuperare, 114, 322, 335, 339.
 *recuperium, 114.
 reddecima, 170.
 refrigerium, 113.
 refundere, 327, 328.

- reperire, 335.
 reponere, 327, 328.
 reprobare, 111, 112.
 *reproperium, 112.
 reputare, 25.
 rogare, 338, 342.
 rotaricia, 92.
 rotulus, 329.
 †rulluni, 328.
 rutabulum, 330.
 rutellum, 328.
 rutrum, 330.
 *rutulus, 329, 330.
 sagma, 26.
 sagmaricius, 66.
 salarium, 112 n.
 samia, 361.
 *saporarium, 114 n.
 saturnalicus, 64.
 saxetum, 197.
 scalperē, *scalpire, 260, 261, 365.
 scalpitudo, 261.
 scalticus, 260.
 scopare, 341.
 scorcia, 246.
 selinum, 193.
 senatorius, 64 n.
 septem, 24.
 sex, 136.
 *siccaricia, 93.
 sidus, 225.
 sigillare, 72.
 sigillaricius, 64, 65, 72.
 signum, 331.
 simius, 262.
 sinapi, 195, 196.
 situla, situlus, 206, 207.
 somnus, 26.
 sorcerus, 125, 146.
 spoliare, 321.
 stantarius, 267 n.
 *stanticius, -tivus, 267.
 stare, 266.
 *staticius, 266.
 stylus, stilus, 242, 243.
 sua, 340 n.
 *subicula, 333.
 *submustare, 250.
 subucula, 333.
 sudarium, 332.
 summa, 76.
 superare, *superium, 114 n.
 *superia, superus, 114 n.
 suspectio, 252.
 suspirare, -rium, 243.
 *sydonus (= synodus), 332 n.
 symphoniaca, 330, 331.
 synodus, 332.
 *tauraria, *taurellaria, 334.
 taxus, *taxaria, 130 n.
 tela, 212 n.
 temperare, 16, 115, 211.
 *temperium, 115, 140.
 tenebricus, 257.
 thymallus, 193.
 tina, 209.
 tiprus, 363.
 tollere, 242.
 *tropare, 335, 336, etc.
 tubrucus, 364.
 *tudiculare, 272.
 turbare, 334, 335, 336, etc.
 *turbulare, *turblare, *trublare, 337, 338 n.
 typrus, 363.
 unedo, 311.
 *unedona, 311.
 ursaricius, 65, 359.
 vaccaritia, 65, 359.
 varius, 122, 141, 144.
 vastare, 124.
 veclus (= vetulus), 320.
 vercaria, vergeria, 130, 131.
 *vervecaria, 131 n.
 vervex, 337.
 vetulus, 320.
 viaticum, 284.
 viburna, 284.
 viclus (= vitulus), 320.
 villa, 177 n.
 vindemia, *vindenia(?), 262.

vinericia, 66.
vita, 284.
viticula, vitícula, 180, 181 n.
viticulus, 180.
vitis alba, 284.

vitulus, 320.
vituperium, 113.
vivenda, 284.
voluntarius, 139.

PORTUGAIS

alfena, 153.
angueira, 253.
cavallariço, 66.
chamada, 20.
cobrar, 322.

engo, 309.
ervilha, 163.
lubricar, 292.
porcariço, 66.

PROVENÇAL ¹

a = abeille (fp.), 350.
abeda (g.), 282.
abeilla, -o, 351.
abeyè (g.), 118.
abiouradou, 354.
abrana (g.), 282.
abs, absa, 172-3, 240.
*absina, 240.
acabè (g.), 118.
acaptar, 25.
acaua (g.), 259.
acino, 171.
acordier, 117.
acostar, 340.
acraua (g.), 259.
adirè (g.), 118.
adobar, 340.
adobier, 117.
adorar, 340.
aganè (g.), 118.
agnesto (g.), 281 n.
agreula (g.), 282.
ahamiè (g.), 118.
ahanè (g.), 118.

aice, 249.
aira, 122.
aise, 235.
aissela, 158.
aisso, 158.
aissola, 162.
alaguana, 152.
alaussat, -ssit, 289.
alberc, 127.
alegrier, 111 n., 117.
alonguier, 117.
amarijo, 164.
amarina, -o, 154, 362.
amarinas, 155.
amasina, 155.
ambra, ambriiri, ambro (fp.),
156, 362.
amezna (fp.), 232 n.
amourrè (g.), 118.
ancho, 255.
angelot, 159.
anpere (fp.), 264 n.
ansanello, ansano, 171.
anyele (g.), 177 n.

1. Y compris le catalan (c.), le gascon (g.) et le franco-provençal (fp.).

- aouejà (g.), 118 n.
 aousano, 171.
 aoussenc, 355.
 ap, 350.
 apcha, 131.
 apsar, 362.
 arbelha, arbeillo (g.), 162.
 arcaneto, etc., 153.
 arcanna (arkanna), 154 n.
 ardir, 131.
 arnés, 274.
 armarena, -ina (fp.), 362.
 armori, armouri, armorijo, ar-
 mourijo, etc., 164.
 arraba (g.), 282.
 arraga (g.), 282.
 arrague (g.), 197.
 arre- (g.), 170.
 arrecatè (g.), 118.
 arredeyme (g.), 170.
 arredogue, 169.
 arrepoè (g.), 118.
 arrepunt (g.), 170.
 arroulh (g.), 329.
 arsano, 171.
 artijo, 166.
 ase, 249.
 asperbo, etc., 264.
 assaborar, 340.
 assana, assanha, 170.
 asse, assa, 172, 362.
 asseguirier, 117.
 auga (g.), 282.
 aulanha, 171.
 auledoun, auleroun, 310.
 auranoa, -oar (g.), 315 n.
 aus, s. m., 290.
 aus, adj., 240.
 ausino, 239.
 ausseda, 240.
 *aussina, 241.
 autorguier, 117.
 autregier, 117.
 avays, -ssa, 232.
 aveneduir (g.), 137 n.
 avi (fp.), 352.
 avilli (fp.), 351.
 babelha (bobelho), 176 n.
 babi (g.), 176, 195.
 babialè (g.), 176.
 babit (g.), 176.
 bailar, 58.
 baïno (fp.), 178.
 baisar, 29, 132 n.
 baïssou, 232 n.
 bajan, bajana, 178.
 balar, 44.
 barat (g.), 170.
 barena (c.), 188 n.
 bastarez, esso, 74.
 béco, 352.
 bedoura (g.), 282.
 beillo, 351.
 belido, 183.
 beregne (g.), 187 n., 262.
 beren (g.), 187 n.
 berena (c.), 188 n.
 berimous (g.), 187 n.
 bernata (g.), 282.
 bèso, 127 n.
 bezal, 127.
 bezarez, -eza, 82, 88.
 bibalè (g.), 176.
 bidelhe (g.), 179.
 bie (fp.), 127.
 biele (g.), 177 n.
 bignarès (g.), 87.
 blouson, 269.
 bobelho, 176 n.
 bocarez, 82.
 bodee (g.), 181.
 boder, 182, 194, 363.
 boscareza, 88.
 boscatier, 233.
 bossareza, 88.
 bouc, 82.
 boucarès, -charès, 82.
 boucau, 334.
 bouchard, 82.
 boudè (g.), 181, 194.
 boueijo, 166.
 boulido, 183.

- bourtoulaiço, 320.
 bouscarra (g.), 282.
 bovaréza, 88.
 bovatier, 233.
 braiman, brayman (g.), 184.
 brama (g.), 282.
 bregno (g.), 187 n., 262.
 brembar (g.), 188.
 bren (g.), 187 n.
 brena (g.), 187.
 brimous (g.), 187 n.
 brouca (g.), 282.
 bruchaga (g.), 282.
 bruchoa (g.), 282.
 bruga (g.), 282.
 buire, 182, 193.
 buiro (fp.), 182.
 bulide, -do, 183.
 burre, 182.
 cabilha (g.), 282 n.
 cabraret, -ez, -eza, 75, 83, 88.
 cada (c.), 190 n.
 cade, 188.
 cadenasso, 189.
 cadenedo, 189.
 cadenello, 189.
 cadeniero, 189.
 cadre, 189.
 cae, 189.
 caforc, cafour, 191.
 cagoulho, 191.
 cagoulo, 191.
 caillar, 229.
 caiola, 191 n.
 caitivier, 111 n., 117.
 caleiado, -lhado, 199.
 calelh, 199.
 caleu, 199.
 calhabé (g.), 198.
 calhabere (g.), 197.
 calhabet, -bot (g.), 198.
 calhioua (g.), 282 n.
 calmareza, 88.
 camel, 195.
 caneba (g.), 282.
 canelhada, 363.
 cara, 132.
 carante, 187 n.
 carce, carcer, 216.
 careiado, carelhado, 199, 363.
 cassourra (g.), 282.
 castelar, 229.
 castiier, 117.
 caular (g.), 282.
 caureiado, 199.
 caus, 290.
 caussatier, 233.
 cavalaria, 121.
 cavalier, 121.
 cavaller, 134.
 cayola (g.), 228.
 caytiouè (g.), 118 n.
 ceba (g.), 282.
 cer (sèr), 201.
 ceriesa, 136.
 cessarez, 75.
 chadenedo, 189.
 chai, 189.
 chaine, 189.
 chambijo, 166.
 chancera, 217.
 chantier (?), 117.
 chaplier, 117.
 charri (fp.), 295.
 chaus, 240, 290.
 çhavan (fp.), 366.
 cheira, 132.
 cher = char (fp.), 294.
 cherri (fp.), 295.
 çhevan (fp.), 366.
 chibre, 211 n.
 chieira, 362.
 chiera, 132.
 chirbe, 211 n.
 cibada (g.), 282.
 cibrado, 206.
 cibre, 206, 363.
 cimbre, 207.
 ciouasa (g.), 282.
 claqueret (fp.), 361.
 cobde, 24.
 cobrar, 322, 339.

- coforc, coforcha, 191.
 coisna, 215, 216.
 colcer, 215.
 colse, 215.
 coluri (fp.), 248.
 concebre, 228.
 concetar, 228.
 conobre, 364.
 conortar, 219.
 consider (-ier), 113, 115, 117,
 118, 132, 134, 220, 221,
 221 n.
 considrar, 220, 221.
 *considrer, 221.
 consier, 220-8.
 consirar, 227.
 consire, 221 n.
 consirier, 111 n., 113, 117, 118,
 221, 222, 223.
 coratier, 233.
 consciencia, 228.
 coser, 226.
 cosier, 222.
 cosir, 226.
 cosirar, 227.
 cosna, 215, 216.
 conspirar, 228.
 cossebre, 228.
 cossegre, 228.
 cosselh, 228.
 cossena, 215.
 cossentir, 228.
 cosser, -era, 215, 216.
 cossetar, 228.
 cossier, 222, 364.
 cossirar, 227.
 cossol, 228.
 cossolar, 228, 340 n.
 costar, 339.
 costubar, 210 n.
 couce, 215, 216.
 coucedo, -edro, 215, 216.
 coucêiro, 215, 217.
 couceno, 215.
 coucero, 215, 217.
 coucier, 223 n.
 coueitio, coueito, coueto, 215,
 216.
 couino, 215, 216.
 coulce, 215.
 coulcedo, 215, 216.
 coulcono, 215, 216.
 coulcono, 215, 217.
 coumbranc, 192.
 counsoulè (g.), 118.
 corno, 215, 216.
 couser, 215.
 coussei, 223 n.
 cousser, 215.
 coussida (g.),
 coussidè (g.), 221 n.
 coussier, 223.
 coussierous, 223.
 coussirè (g.), 221.
 coussirous, 223.
 couso, 215.
 couste, 216.
 coustio, 215, 216.
 cousto, 216.
 coudre, 215.
 couylaa (g.), 229.
 coyala (g.), 228.
 cozna, 215, 216.
 cranto (g.), 187 n.
 crocarez, -eza, 75.
 crubel, 210.
 cruèzia (fp.), 294.
 cuiolar, 191 n., 228-9, 282 n.
 cujala, 228.
 cuyala, 228.
 dalouéri (fp.), 238.
 davais, -aissa, 231.
 debeyè (g.), 118.
 debisë (g.), 118.
 déc, 233 n.
 dèc, 137 n., 233.
 degatier, 232.
 degoursa, 239.
 deguier, 233.
 deimai, 234, 364.
 delavra (fp.), 238.
 delezer, 237.

- deliurier, 111 n., 114, 117.
 demai, 134.
 demorar, 340.
 demorier, 117.
 den, dent, 44.
 denairada, etc., 121.
 denier, 121.
 deped, 237 n.
 desabeyè (g.), 118.
 desacordier, 117.
 desacoustumè (g.), 118.
 *desaussinar, 241.
 desbroumbè (g.), 118.
 descaré (g.), 118.
 descordier, 117.
 descounsoulè (g.), 118.
 desestimè (g.), 118.
 deseusina, 239.
 desfourturnè (g.), 118.
 *desider, 113.
 desier, 223, 224.
 desirar, 226.
 desirier, 110 n., 113, 114, 223,
 224, 364.
 desnougalha, 205.
 desoulè (g.), 118.
 desoundrè (g.), 118.
 desousina, 239.
 desoussina, 239.
 dessebrar, 242.
 dessensè (g.), 118.
 dessibra, 241.
 dessirier, 226 n.
 desteilla, 242.
 destorbier, 110 n., 111 n., 117,
 118.
 destuelh, 242.
 destèl, 242.
 dètèla (fp.), 244 n.
 dogà, dogue (g.), 170.
 doladera (g.), 238 n.
 doladoira, 238.
 doliuri (fp.), 238.
 dolsa, 244, 364.
 dorsi (fp.), 245, 246.
 doubri, 211.
 doufa (fp.), 245.
 douladère (g.), 238 n.
 dousso, 245.
 draparez (-et), 76.
 dresca, 130.
 dresta, 130 n.
 droblo (fp.), 248.
 droubi, 211.
 drouéri (fp.), 247, 365.
 duchen, 355.
 dur, 249.
 duraice, 249.
 duraiquier, 249.
 dussen, 355.
 dzegne (fp.), 288 n.
 eble, ebo, ebou, eboul, 306, 307.
 eboric, 309 n.
 echamousta (g.), 250.
 écoisson, 250, 365.
 écoussou, 251.
 écouorre, 251.
 ega, 254.
 egassier, 233 n., 254.
 egatier, 233, 254.
 egecer, 254.
 ego, egou, 306.
 eguezier, 233 n., 253.
 eguin, 254.
 eigaïé, 254 n.
 eilau, 290.
 eimai, 234 n., 235.
 eiranchar, 254.
 eissarrar, 255, 365.
 eissebra, 241 n., 242.
 eissigna, eissigne, 261.
 eissinja, eissinje, 261.
 èl, 329.
 embarguè (g.), 118.
 embarrè (g.), 118.
 embeyè (g.), 118.
 empachier, 117.
 empaitrier, 117.
 empevr, 134.
 enamorar, 340.
 encombrier, 110 n., 111 n., 114,
 117, 118.

- encraua, 259.
 encrauera, 259.
 enogier, 117, 118.
 ensarailli (fp.), 257.
 ensarrar, 256.
 entenerc, 258.
 enter, 135.
 erbro (fp.), 295.
 escabit, escasfit, 362.
 escalaoua (g.), 259.
 escalaouetos (g.), 259.
 escançon, 131.
 *escaouala, 259.
 escaz, 129, 212 n.
 escheini (g.), 261.
 eschenya, eschenye (g.), 261.
 escobar, 340, 341.
 escomover, 259.
 escoudre, 251.
 escoumoussa, 250.
 escoussou, 251 n.
 escoussouira, 251 n.
 escouzi, -zidè, 221 n.
 escranca, 255.
 esems, 49 n.
 eslaus, 240, 290.
 esmarrit, 257.
 espaventier, 110 n., 111, 117.
 esperbo, esperbié, etc., 264, 365.
 esqueira, 132.
 *esrancat, 255.
 estadis, 266.
 estantis, 267.
 ester (g.), 170.
 estiers, 140 n.
 estoumaquè (g.), 118.
 estournic, -ica, 206.
 ètrobla (fp.), 248.
 cù, 329 n.
 eufc, cufo, 306.
 eugue, 306, 309.
 eule, 306.
 eus, 290.
 cusino, 239.
 eusse, 306.
 evou, 306, 307.
 ewatai (fp.), 254.
 eyguesier, 254.
 faisso, 39.
 fanterne, 268.
 fauterbo, 268.
 fauterlo, 269.
 felgar, 281.
 fellayo, 269.
 figarez, 85.
 filatier, 233.
 finterno, 268.
 flage, flagel, 158.
 flajo, 158.
 flauge, flaugel, 158.
 flaujo, 158.
 fleira, 297.
 fonterno, 268.
 fortaleza, 90.
 fortareza, 89, 90.
 foustello, -erlo, etc., 268.
 fouterlo, -no, 268.
 fraisse, 210.
 fuec, 135 n.
 gabarra, 282.
 gabier, 117.
 galier, 117.
 gander, 131.
 garanhon, 131.
 garlimen, 273.
 garnimen, 274.
 garnir, 131, 274.
 garrabousta (g.), 282.
 garrigata (g.), 282.
 gastar, 124, 233.
 genestar, 280.
 gequir, 132 n.
 gesta (g.), 282.
 geu (g.), geule, 306.
 giestar (g.), 281.
 ginestar (c.), 281.
 glassar, 39.
 glaujol, 152 n.
 gleiro, glèro, 122 n.
 *gliera, 133.
 gliere (fp.), 122 n.

- gliesa, 136.
 gnebre (g.), 281 n.
 gnesta, gnesto (g.), 281 n., 282.
 gorço, 53.
 gourrinè (g.), 118.
 granatier, 233.
 graurol, 152.
 gremalyi (fp.), 205.
 greinò (fp.), 205.
 grepia, 210 n.
 grupia, 210 n.
 guerir, 129.
 guiren, 129 n.
 haba (g.), 287.
 hanga (g.), 282 n.
 hea, hia (g.), 283.
 heuga (g.), 283.
 histar (g.), 279.
 houga (g.), 283.
 hougara (g.), 283.
 huguo (fp.), 307 n.
 icharrar, 256.
 iera, 122, 133.
 infaiouteria, 268 n.
 itoula (fp.), 366.
 ivera, 210 n.
 ivernareza, 90.
 jatz, 228.
 jauga (g.), 283.
 jeneré (fp.), 361.
 jovencel, 286.
 jouvenceu, 287.
 junca (g.), 283.
 junea, 286.
 jusclano, 330.
 jusquiani, -mo, 330.
 kublo (fp.), 210 n.
 lachè (g.), 118.
 lagna, lagnous, 151.
 lanhar, 151.
 laorar, 346.
 lau (fp.), 196 n.
 laus, s. f., 289.
 laus, adj., 289.
 laussedat, -tat, 289.
 lauzenga, 290.
 ledanio, ledanjo, 290.
 ledouno (g.), etc., 310, 311, 366.
 legour (de), 235.
 leuda (c.), 216 n.
 leugier, 121.
 leujario, 121.
 lezda, 216 n.
 lezer, 235.
 lezour, 235.
 liguè (g.), 118.
 lladoner (c.), 311 n.
 loba, 340.
 lobais, 232.
 lobaresc, 360.
 lobarez, -eza, 86, 91, 360.
 lobatier, 233.
 logar, 112.
 loguier, 112.
 longuier (?), 117.
 lovareci (fp.), 91.
 lucheran, 104 n, 366.
 luec, 137 n.
 lutzéran, -on (fp.), 104 n.
 macip, 228.
 madier, madrier, 115 n.
 magesteyr, 134.
 mai, 296.
 maire, 296.
 mairitz, 297.
 maissela, 158.
 maisso, 158.
 malabde, 24.
 malharez (-et), 97.
 mancip, 228.
 marrir, 131, 257.
 marsa (fp.), marsado, 294, 366.
 marsia (fp.), 294, 366.
 massible, massigoul, 307 n.
 mayiri (fp.), 142 n.
 meira, 143 n.
 meiri, 296.
 meita, 297.
 melhorier, 116, 118.
 melsa, 213.
 membrar, 188.

menesteiral, 121.
 mènogri, 235, 364.
 mercia (fp.), 294.
 *merenar (g.), 188.
 milhassa (g.), 283.
 milhorier, 110 n.
 milhouca (g.), 283.
 miofa (fp.), 212.
 missa (fp.), 212.
 moustélo, 29.
 mulatier, 233.
 nâlyi (fp.), 205.
 nayeret (fp.), 104.
 nech, 315.
 nessiera, 114 n.
 nible, 210 n.
 nichoulo, 304.
 niétola (fp.), 304, 366.
 nioch, 315.
 noi (g.), 300.
 nouei, 299.
 nougalha, 205.
 nouguera (g.), 283.
 nuech, 315.
 nuecho, 304.
 obe, 315.
 obreir, 135.
 obreira, 143 n.
 ogan, 315.
 ogue, 306, 307.
 olegue, 305.
 oliver, 134.
 orador, 137 n.
 orgue, 306, 307.
 orlau, 290.
 orsareza, 361.
 orsatier, 233.
 oste, 339.
 ostede (g.), 313.
 oube, 315.
 oubelon, 315.
 oudou, 315.
 oufensio, 315.
 ougon, 315.
 ougue, 306, 307.
 oulegue, 305, 306, 307.

oumeleto, 315.
 ouralho, 315.
 ourcaneto, 153.
 ouriero, 315.
 ourtiga (g.), 283.
 ousino, 239.
 oussino, 240.
 outjabo, 314, 366.
 pabieu, pabiou (g.), 176.
 pabil, 176, 177.
 pabilum, 176 n.
 paier, 118.
 panatier, 233.
 panier (?), 117.
 panterno, 268.
 parsayi (fp.), 295.
 partarez (-et), 105.
 parteret (fp.), 105.
 partus (fp.), 295.
 paubre, 211.
 paubriera, 115.
 paupeira, 115, 143 n.
 pauprier, 110 n., 114, 115, 116.
 paupriera, 115, 116.
 pec, 137 n.
 peiri, 297.
 pelatier, 233.
 penna, penneja, 316.
 pensar, 227.
 pensier, 110 n., 111 n., 117, 118.
 pentecosta, 339.
 percassè (g.), 118 n.
 persayi (fp.), 295.
 pertorbier, 117.
 pertuis (fp.), 295.
 pessar, 227.
 petarez (-et), 98.
 petouso, 99.
 pignada (g.), 283.
 pinna (g.), 316 n.
 pissia (fp.), 294.
 piuze, 210 n.
 plaidier, 111 n., 117.
 plorar, 340.
 podier, 117.

- polvera, 217.
 porcareza, 91.
 porcarissal, 92.
 porcatier, 233.
 porchailli (fp.), 318, 319.
 poulbèiro, 217.
 poulbero, 217.
 poulido, 29.
 poulinasso, 317.
 poumata (g.), 283.
 poumera (g.), 283.
 pourchalho, 318-9.
 pourchau, 334.
 pourtoulago, -aigo, 320.
 pouvero, 217.
 prada (g.), 283.
 prand (fp.), 328.
 pregandè (g.), 118.
 preon, 220 n.
 prevond (fp.), 328.
 primer, 134.
 priond (fp.), 328.
 proa, 340 n.
 profeira, 135.
 profer, 135.
 prolonguier, 362.
 prond (fp.), 328.
 punassi (fp.), 317.
 quaira, 132.
 queir, 135.
 queira, 132.
 queiro, 122 n.
 quère (g.), 118.
 quèro, 122 n.
 quieira, 132.
 *quiera, 133.
 rabeg, 325 n.
 radoira, 247.
 radouéri, radouéri (fp.), 247.
 radouira, 247.
 radouiro, 247.
 rasouira, 247.
 rasouiro, 247.
 rastoura (g.), 283.
 ravouira, 247.
 recaneto, 153.
 recobrier, 114, 117.
 redogue (g.), 170.
 redouira, 247.
 rel, relh, 328.
 repetnar, 316.
 reproar, 112 n.
 reprober (-bier), 112, 117, 134.
 reprochier, 117.
 reproier, reprovier, 112 n., 117.
 reprovar, 112 n.
 reptar, 25.
 reù, 329.
 revouira, 247.
 rezensar, 326.
 ro, 329 n.
 rodareza, 92.
 rodo (fp.), 248.
 *roduri (fp.), 248.
 rolh, 329.
 roulia, 329.
 roumenta (g.), 283.
 sabrier, 114 n.
 saliga (g.), 283.
 sanha, 170.
 saupignaco, -go, etc., 330.
 saussiga (g.), 283.
 saussilha (g.), 283.
 se = selh, 206.
 secareza, 93.
 segalar, 281.
 segassa (g.), 283.
 sei = selh, 206, 207 n.
 seis, 135.
 selh, selha, 206.
 selhado, 206.
 senebe, 195.
 sepio, 210 n.
 sequerisso (g.), 93.
 ser, 201.
 serbe, 195.
 servage, servasina, 295.
 servir, 129 n.
 sesca (g.), 283.
 seyno (fp.), 331.
 sieis, 135.
 siep (g.), 196.

- signo (fp.), 331 n.
 sinye (g.), 262.
 sirven, 129 n.
 soa, 340 n.
 sobrar, 339.
 sobrier, 114 n.
 sobriera, 114 n.
 sobro, 339 n.
 soubro, 339 n.
 soupinago, 330.
 soustra (g.), 283.
 supio, 210 n.
 tarir, 131.
 taurau, 334.
 tausia (g.), 283.
 teira, 143 n.
 telatier, 233.
 tempier, 115.
 tenebra, 257 n.
 tenerc, 257.
 timbre, 214.
 touire, 42 n.
 touja, touya (g.), 283.
 tourba, 338 n.
 transir, 227.
 trassir, 227.
 trempa, 211.
 tribe, 206, 363.
 tribie, 210.
 trobar, 338, 340, 341.
 trovar, 341.
 trover, troverso, 165.
 trube, 207, 209.
 tuya (g.), 283.
 uchen, 355.
 uelh, 329.
 ugle, 306, 307.
 ugo (fp.), 307, 308.
 ugue, 306, 307.
 ura (fp.), 308 n.
 useire, 134.
 ussen, 355.
 uvern, 210 n.
 uychent, 355.
 vacarez, eza (-essa), 81, 87, 93.
 vacatier, 233.
 vayssa (vaisso), 231, 232 n.
 vedilha (vediho), 180.
 velh, 135.
 vendenha, 262.
 venenha (g.), 262.
 vielh, 135.
 vignarès, 87.
 vigneret (fp.), 87.
 vinharez, -eza, 87, 361.
 viria (fp.), 294.
 ya (fp.), 284.
 yable (fp.), 284.
 yadze (fp.), 284.
 yéda (fp.), 284.
 yoch, 315.
 youenc, -nco (g.), 287.
 younca (g.), 283.
 ziou, 306.

RHÉTO-ROMAN

- arbeja, 163.
 cevre, 208.
 marzade, 366.
 saiver, 208.
 scevre, 208.
 senep, 195.
 sevre, 208.
 vadeilla, 180.
 vdail, 180.
 zeiver, 208.

ROUMAIN

- bumbac, 194.
 cibă, ciubăr, 207, 209.
 luneca, 292.

SCANDINAVE

bregtha, 186.
kjænne, 29.
man, 4.

north, 4.
sterkr, 265.

TURC

pambouk, 194 n.

INDEX TOPONYMIQUE ¹

<p> Abeillan, Abeli[a]num, 35.
 Acanium, 36.
 Achun, 35.
 Actia, 61.
 Adarnacum, 50 n.
 Adernac, 50.
 Adissan, 36.
 Aenmostier, 51.
 Aenno, Aent, Aento, 52.
 Agan, 36.
 Agedincum, 36.
 Agen, 36.
 Agenno, 36.
 Agentum, 51-52.
 Aginnum, 36.
 Ahent, Ahentum, 52.
 Aicha, 61.
 Aindre, 54.
 Aissa, 61.
 Aixe, 61.
 Ajain, 36, 37.
 Alaciacum, 37.
 Albilanges, 45.
 *Albillanicos, 45-46.
 *Albinanicos, 45 n.
 Albutio, 61.
 *Alesantia, *Alisancia, 43.
 Allassac, 37.
 Alrance, 43. </p> | <p> Alsancia, 43.
 *Altodurum, 42.
 Altoire, 42.
 Ambatia, 38.
 Ambatiacum, 39.
 Ambazac, 39.
 Amboise, 38 et s.
 Ambrières, 159 n.
 Analiacus, 60.
 *Analiscas, 60.
 Andreis, etc., 54.
 Anectio, Aneisso, etc., 61.
 Anger, Angeriscus, 47, 54.
 Angoulême, 167.
 Annexonium, 61.
 *Apilianum, 35.
 *Arcicias, Arciçsas, Arcisse, etc., 40.
 Ardennes, 15.
 Aremoricus, 165-9.
 Arlempde, Arlende, Arlinde, 41, 51.
 Armoricus, etc., 165-169.
 Armorique, 12, 164-9.
 Arnemetici, 41.
 *Arnemetum, 41.
 *Arnemde, 41.
 Arsicius, 40.
 Artige, 76. </p> |
|---|---|

1. On n'a admis que les noms qui ont été l'objet d'études ou de remarques particulières.

- Artois, 77, 78, 79, 80.
 Arvernium, 57.
 Ascalon, 17.
 *Aternacum, 50.
 Aternum, Aternus, 50 n.
 *Aticianum, 36.
 Aubilanges, 45.
 Aubusson, 42, 61.
 Aumale, -arle, 51.
 Auradoueix (L'), 137.
 Autoire, 42.
 Auvergne, 57.
 Auzance, Auzances, 42, 43.
 Ayen, 52.
 Baccarisse, 94.
 Baies, 178.
 Baladen, -dent, 44.
 Baladitiago, 44 n.
 Balatedo, 43.
 *Balatiacum, 44.
 Balatonium, 43.
 Balatonna, 43.
 Balazac, 44.
 Balazé, 44.
 Balledent, 43.
 Banassac, Banassat, 45.
 Baniaritia, 94.
 Bannaciacum, 45.
 Baptresse, 103.
 Barbonéchas, 60.
 Baridunum, 56.
 Barriac, 44 n.
 Bateretzia, Batresse, 107.
 Bayonne, 17.
 Bazelat, 44.
 Beaune-la-Rolande, 32.
 Beauvaisis, 68.
 Benaciacum, 45.
 Benassay, 45.
 Bergeresse-en-Brie (La), 88.
 Berlin, 17.
 Bessarés, 82.
 Besseresse, 88.
 Billanges (Les), 45.
 Biscaye, 17.
 Blanc (Le), 45.
 Blaudeix, 46.
 *Blaudiscum, 46.
 Βλαυδοῦς, 46.
 Boerecia, 88.
 *Borboniscas, 60.
 Boucheresse, 88.
 Bouresse, 88.
 Bourg-d'Hem (Le), 51.
 Bournoncle, 42.
 Bousseresse, 88.
 Bouteresse (La), 107.
 Boutrais, 101.
 Bouvresse, La Bouvresse, 88.
 Brabançons, 184.
 Bramafam, 44.
 Bretagne, 12.
 Brioude, 50.
 Brivate, 50.
 Brive-la-Gaillarde, 32.
 Cabraresza, 88.
 Cabrerisse (Saint-Laurent-de-),
 88.
 Cabroulasse (La), 88.
 Cadaneira, 189 n.
 Cadanetum, Cadenet, 189.
 Cadourne, 47.
 Cafour (Le), Cafourche (L1),
 191.
 Caillavel, 198.
 Caillouël, Caillouet, 198 n.
 Calhaba, 198.
 Calicut, 17.
 Calmis Baniaritia, 94.
 *Cambidonum, etc., 47, 48.
 Camboncaris, 48.
 Cantagrel, 44.
 *Cantretiacum, 49.
 *Cantriniacum, 49.
 Caris, 48.
 Carlencas, -nencas, 42.
 *Cassemate, -ssimate, 49, 50.
 Castellum Carnonis, 42.
 Catalaunicum, 57.
 Catanetum, 189.
 Caturniacum, 47.
 *Celmans, 57.

- Cenomani, 57.
 Cenomanni, 31, 57.
 Cenomannicum, 57.
 Cervedone, Cervon, 47 n.
 Cévennes, 15.
 Chadourgnat, Chadreugnat,
 etc., 47.
 Chadourne, 47.
 Chaillevel, Chailvel, 198.
 Chaillevette, 198 n.
 Chaillevois, 197.
 Chaillot, 198 n.
 Chalivoy, 197-8 n.
 Châlonge, 57.
 Chambedon, 97.
 Chambéon, 48.
 Chambezou, 47.
 Chambonchard, 48.
 Chantrezac, 48, 49.
 Chantrigné, 48, 49.
 Chard, 48 n.
 Charenton, 5.
 Chassende, 49.
 Château-Châlon, 42, 51.
 Châteaumeillant, 58.
 Chaumeresse, 88.
 Cher, 48.
 Coforc, Cofforca, Cofforchia,
 191.
 Cofourche (La), 191.
 Condé, 15.
 *Confurcus, -ca, 191.
 Comminge, 57.
 Congidunum, 56.
 Corbie, 80.
 Corbon, 40.
 Cordes, 50.
 Cordoue, 17, 50.
 Cornas, 50.
 Cornate, 50.
 Cornde, 50.
 Corrèze, 37, 42, 47, 52, 53, 56
 n., 59, 60.
 Couffour (Le), Couffourche (La),
 191.
 Creuse (Petite), 54.
 Croates, 17.
 Crocq, 43 n.
 Croseta (Petite Creuse), 54.
 Damascena, 232 n.
 Darnac, 50.
 Disse (La), 36.
 Domincum, 51.
 Donincum, 51.
 *Dornincum, 61.
 Doullens, Dourlens, 51.
 Dyrrachinus, 249 n.
 Éperlon, -non, 42.
 Equiverlesse (Haie), 75.
 Escadunum, 35.
 Esclavons, 17.
 Exolvernus, 51.
 Eymoutiers, 51, 52.
 *Fabaricia, 89.
 *Faberitia, 89.
 Faenza, 17.
 Faferas, 85.
 *Falconisca, 60.
 Fauconèche (La), 60.
 Faveresse, Favresse, 89.
 Faverils (Les), 363.
 Faverieux, Favrieux, 363.
 Faverois, 85.
 Figarés, 85.
 Foulerets (Les), 103.
 Foullera, 103.
 Francia, 12.
 *Franciscas, 60.
 Fransèches, 60.
 Frondarias, 130.
 Frumenterilis, 175.
 Gallia, 12.
 *Galliscas, 60.
 Glanderiae, 125.
 Gordanicos, 46.
 Gorce, Gorgia, Gorse, Gorze,
 etc., 52, 53, 54 n.
 *Gotoniscas, 60.
 Goudargues, 46.
 Goudenaiche, 60.
 Goursole, 53.
 Haentum, 52.

- Haie Équiverlesse, 75.
 Hains, 51, 52.
 Hem, 51, 52.
 Hongrois, 17.
 Hyverneresses, 90.
 Indre, Indrois, 47.
 Iscadunum, 35.
 Ivernaresses, 90.
 Jalèches, 60.
 Jordanisc, Jordaniscum, Le Jour-
 daneix, 46, 47.
 Langoine, 57.
 Laon, 15.
 Laudunum, Laucedunum, Lau-
 cidunum, Lauzidunum, etc.,
 55, 56.
 Lavaqueresse, 93.
 Leboraria, 130.
 Lehun, 55.
 Leigne, 55.
 Lemnia, 55.
 Leu, Leum, 55.
 Lezoux, 60.
 Lingonicum, 57-8.
 Loberzac, 56 n.
 Lodosum, 60.
 Loerece, 360.
 Lohun, 55.
 Loin, 55.
 Loire, Loiret, 54.
 Lonnac, 56.
 Lorlanges, 42.
 Losdunum, 55.
 Loubarès, 86.
 Loubaresse, 91, 360.
 Loubresse (La), 360.
 Loucé, 56.
 Loudun, 55, 56.
 Lourdoueix, 137 n.
 Louresse, 360.
 Lubersac, 56 n.
 Lucciacus, Luciacus, 56.
 Lugidunum, 56.
 Lugudunum, 55.
 Luparcia, 366.
 Luperciacum, Lupersat, 56 n.
 Luthenay, Luttennacum, 56.
 *Luttiacum, 56.
 Maceria, 133, 142.
 Maine (Le), 57.
 Maizières, 142.
 Mans (Le), 31, 45, 57.
 Maroc, 17.
 Martinisca, La Martinèche, 60.
 Mazières, 142.
 Mediolanum, 58.
 Médoc, 57.
 Meilhac, -illac, 58.
 Meilhau, -illau, 58.
 Meilly, 58.
 Mende, 41, 50.
 Meylan, 58.
 Mézières, 133, 142.
 Mimate, 41, 50.
 Moilliens, 58.
 Moissida, 59.
 Molseo, 59.
 Monceaux, 58, 59.
 Morvan, 15.
 Mouissido, 59.
 Moxedanum, *Moxitanum, etc.,
 59.
 Mulsedonum, 59.
 Muridunum, 56.
 Mussidan, 58, 59.
 Nacinianum, 62.
 Naillat, 60.
 Nalèches, 59, 60.
 Nehom, Neom, Néoux, 61.
 Neufjours, 60, 61.
 Neuil, 61 n.
 Neustrie, 5.
 Nexon, 61.
 Nezignan, 61, 62.
 Nieul, Nieul, 61 n.
 Nogent-le-Rotrou, 32.
 Nohant, 60.
 Noiomagus, 60.
 Normandie, 5, 13.
 Nouan, 60.
 Novemdiès, 60.
 Novientum, 60.

- Noviomagus, 60.
 Nué, Nueil, 61 n.
 Nueiols, Nuejols, 60, 61.
 Nuéjols, 61 n.
 Nuzéjols, 61.
 Oratorium, 137 n.
 Orgeril, 175.
 Orsarias, 130.
 Périgord, 57.
 Perse, 17.
 Plebs Hoiernin, 42.
 Pluherlin, 42.
 Porcherai-Casso, 87.
 Porcheresse, 92.
 Pourcharessas, -resses, 92.
 Pourcheresse, -esses, 92.
 Rance (Le), 43 n.
 Redeversus, 126.
 Relandais (Le), Relandière (La),
 62.
 Remeneuil, 62.
 Remigeous (Le), 62.
 Remigère (La), 62.
 Remilly, 62.
 Reviers, 126.
 Rolandeis (Le), Rolandère (La),
 62.
 *Romanoialum, 62.
 Romejos (Le), 62.
 Romijère (La), 62.
 Romillec, 62.
 Rotaricias, 92.
 Roudaressas, Roudersas, 92.
 Rouergue, 57.
 Rudersas, 92.
 Saint-Chartier, 140.
 Saint-Didier, Saint-Dizier, 225.
 Saint-Sorlin, Saint-Sornin, 42.
 Saint-Valier, 140.
 Sainte-Valière, 142.
 Saintonge, 57.
 Sandwich, 18.
 Sardent, 44.
 Sauxillanges, 46.
 Scadunum, 35.
 Serotenko, 44.
 Silvanès, 43 n.
 Singidunum, 56.
 Slaves, 17.
 Tasseriolas, 130.
 Toivre (Tibre), 214.
 Toroine, Toroigne, 58.
 Touraine, 54 n., 58.
 Toy (Le), 42.
 Turonia, 58 n.
 Turonicum, 58.
 Uzège, 57.
 Vacarès, 87.
 Vacarissa, 94.
 Vaccarizzo, 67.
 Vacheresse, La Vacheresse, 93.
 Vacheret, 87.
 Vacqueresse, Vaqueresse (La),
 93.
 Vaveresch, 85.
 Velay, 57.
 Ventéjols, Ventéjoux, 61.
 Venteuge, Venteujol, 61.
 Venteuil, 61.
 Ventoialum, 61.
 Villeneuve-la-Guiard, 32.
 Vintoialum, 61.
 Warencerie, 125.
 Worstead, 313.

PC Thomas, Antoine
2071 Nouveaux essais de philologie
T562 française. 1904.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY